



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

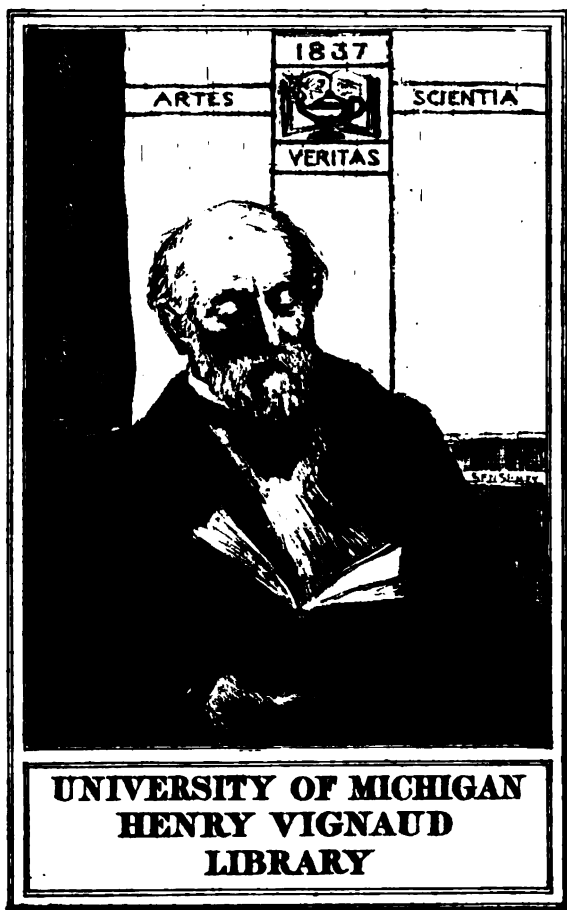
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



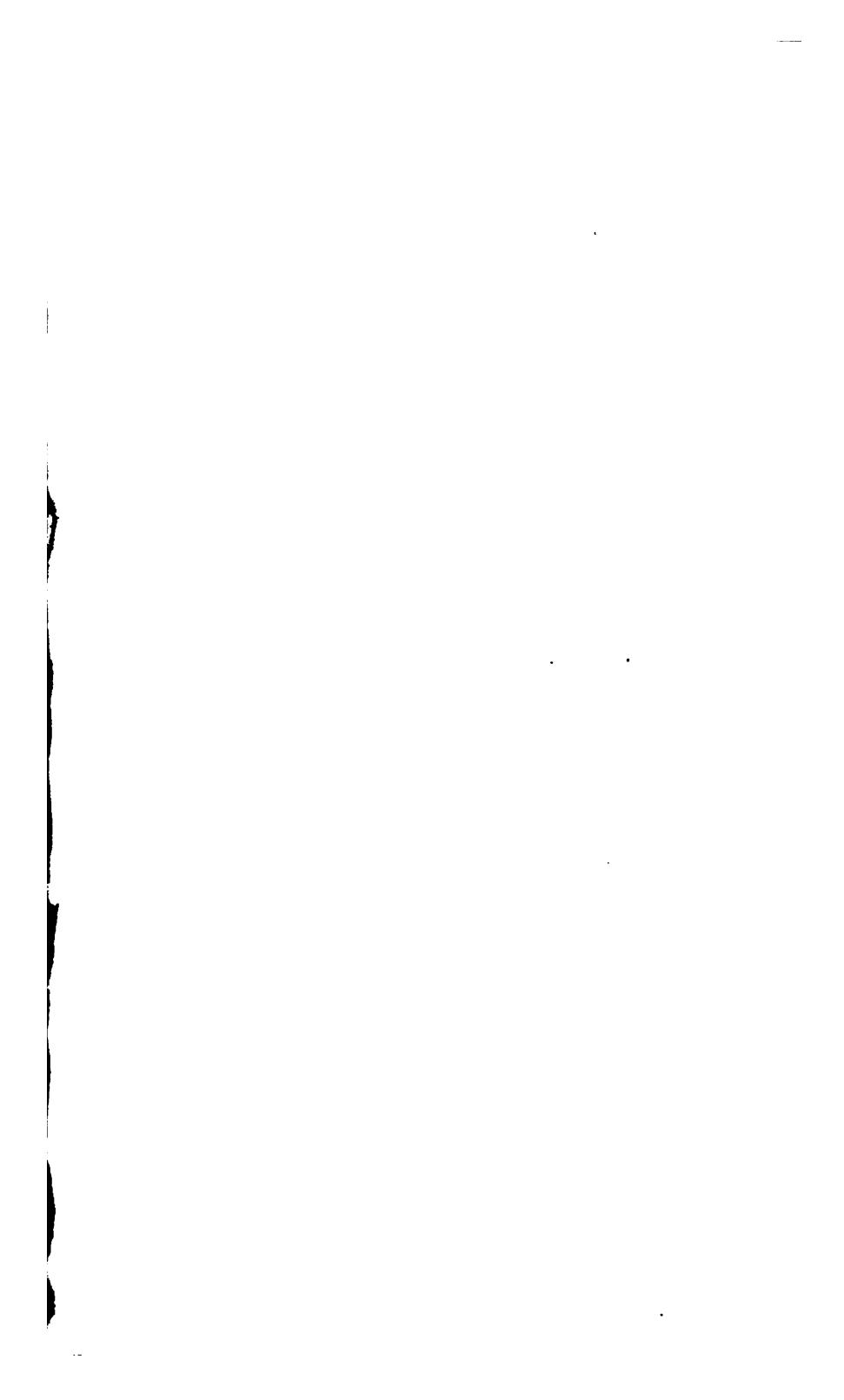
DF

551

L 442

1821

Vignard





DF
551
-L44
182

HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

TOME XVI.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N^o 24.

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU. *Charles*

NOUVELLE ÉDITION,
REVUE ENTIÈREMENT, CORRIGÉE,
ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,
MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

ET CONTINUÉE
PAR M. BROSSET J^{rs}.

TOME XVI.



PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE JACOB, N^o 24.

•••••
M. DCCC. XXXIV.



HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE LXXXVI.

1. État de la cour. 2. Conjuración. 3. Générosité d'Axuch. 4. Guerre contre les Turks. 5. Prise de Sozopolis. 6. Nouvelle guerre contre les Patzinaces. 7. Les Patzinaces vaincus. 8. Guerre des Serves. 9. Fils de Jean. 10. Guerre des Hongrois. 11. Fin de la guerre de Hongrie. 12. Autre récit de cette guerre. 13. Les Vénitiens se détachent de l'Empire. 14. Mort de l'impératrice. 15. Triomphe de la Sainte-Vierge. 16. Guerre de Paphlagonie. 17. Prise et perte de Gangres. 18. Divers événements. 19. État de la nation arménienne, et du royaume arménien de la Cilicie. 20. Suite de l'histoire de Léon I^{er}, roi de Cilicie. 21. Conquêtes de Jean en Cilicie. 22. Prise d'Anazarbe. 23. Prise de Baca. 24. Jean devant Antioche. 25. Accommodement de l'empereur avec le prince d'Antioche. 26. Prise de Piza. 27. Attaque inutile d'Alep. 28. Siège de Shizar. 29. Shizar obtient la paix de l'empereur. 30. L'empereur à Antioche. 31. Il est obligé d'en sortir. 32. Retour de l'empereur à Constantinople. 33. Isaac réconcilié avec son frère. 34. Nouvelle guerre contre les Turks. 35. Guerre dans le Pont. 36. Désertion du neveu de l'empereur. 37. Campagne du Rhyndacus. 38. L'empereur s'empare des îles du lac d'Icône. 39. Mort des deux fils aînés de l'empereur. 40. Jean retourne devant Antioche. 41. Il veut aller à Jérusalem. 42. Blessure mortelle de l'empereur. 43. Il déclare Manuel son successeur. 44. Mort et portrait de Jean. 45. Sa famille.

JEAN COMNÈNE.

AN 1118.
 I.
 État de la cour.
 Nicet. in Joanne, c. 3.
 [Tchamatch. III, 42 et suiv.]

UNE mère puissante, qui avait donné sujet de croire qu'elle préférerait son gendre à son fils ; une sœur ambitieuse qui voulait mettre son mari sur le trône, donnaient de l'inquiétude au légitime successeur. Renfermé dans son palais, il agissait au dehors par des ministres intelligents et fidèles, qui assuraient ses droits et travaillaient avec sagesse à lui gagner le cœur des peuples. Isaac, le seul frère qui lui restait depuis la mort d'Andronic, le secondait avec zèle. Les deux frères s'aimaient tendrement ; ils mangeaient à la même table, s'asseyaient sur le même trône, et ne se séparaient jamais. Jean confirma à Isaac, par une proclamation solennelle, le titre de sébastocrator, qu'il avait déjà reçu d'Alexis. Il avait d'abord mis à la tête de ses conseils Jean Comnène, qui avait autrefois donné tant d'alarmes à l'empereur Alexis, son oncle. Mais ce caractère remuant et impérieux, qui prétendait gouverner seul, sans avoir l'adresse de cacher son dessein, perdit bientôt la confiance du prince. Grégoire Taronite, protovestiaire, se soutint plus long-temps par la modestie qu'il joignait à son application aux affaires. Jean lui donna pour collègue Grégoire Camatère, homme de fortune, et qui la méritait par ses talents et par sa vertu. Alexis l'avait mis au nombre de ses secrétaires, et l'ayant ensuite honoré de son alliance par le mariage d'une de ses parentes, il l'avait élevé à la charge de grand-trésorier. Mais un étranger, Turk de naissance, nommé Axuch, qui n'avait rien de barbare que son origine, devança tous les autres dans la faveur du prince, et fit l'honneur de cette cour. Il était fils

d'un des principaux officiers de Soliman. Ayant été conduit à Constantinople après la prise de Nicée, sa bonne fortune l'avait introduit dans le palais d'Alexis, et l'empereur, charmé de ses belles qualités, l'avait donné à son fils, qui était de même âge, pour partager ses divertissements et ses études. La gaieté, la douceur, la noble complaisance du jeune courtisan lui avaient gagné le cœur du jeune prince; il était le plus chéri de ses chambellans lorsqu'Alexis mourut. Le nouvel empereur l'honora de la charge de grand-domestique; et tandis que l'amitié du prince l'élevait au-dessus de tous les autres, sa modération le mettait au-dessus de l'envie. Il était respecté de toute la cour, et les seigneurs mêmes de la famille impériale, lorsqu'ils se trouvaient à sa rencontre, descendaient de cheval pour lui faire honneur.

L'empereur, après avoir pris toutes les précautions nécessaires, commençait à peine à se montrer en public, qu'il se forma contre lui une conjuration secrète. Les intrigues d'Anne Comnène, pour faire tomber la couronne à son mari, avaient fait à Bryenne grand nombre de partisans. D'ailleurs, la douceur de ce prince, son affabilité, son esprit facile et insinuant, *cultivé par les belles-lettres, le faisaient universellement aimer.* On comparait les grâces de sa figure avec la mine basse de l'empereur, qui était d'une taille médiocre, assez mal fait de corps, et fort basané. On n'avait pas encore eu le temps d'apercevoir que cet extérieur peu avantageux couvrait une âme élevée, généreuse, et fort supérieure à celle de Bryenne. Anne Comnène, femme philosophe, avait dans son parti tous les philosophes de l'Empire, qui, prosternés à ses

II.
Conjuration.
Nicet, c. 3.
Guill. Tyr.
l. 12, c. 5.

pieds; et la comblant d'éloges flatteurs, déclamaient sans cesse contre l'adulation. Elle était l'ame de ce complot, et il aurait réussi si son mari lui eût ressemblé. La garde du palais était déjà corrompue, et les portes devaient s'ouvrir à une certaine heure de la nuit. Les conjurés bien armés n'attendaient plus que Bryenne; mais son peu d'empressement, et peut-être quelques remords, lui firent passer le moment convenu. Il manqua au rendez-vous, et les conjurés se dispersèrent. Anne, au désespoir de la négligence de son mari, qui lui faisait perdre le fruit de tant de manœuvres, s'emporta en injures contre lui, jusqu'à dire que la nature, en les formant tous deux, avait, par méprise, donné à la femelle l'ame destinée pour le mâle.

III.
Générosité
d'Axuch.
Nivet, c. 3.
Ann. Comn.
l. 5.
Pagi ad Bar.
Analecta
græca.

Dès le lendemain, ce dessein criminel fut découvert; et l'empereur, pour consacrer par un acte de clémence le commencement de son règne, pardonna aux conjurés, qui en furent quittes pour la confiscation de leurs biens; encore la plupart y rentrèrent-ils peu de temps après. Anne, la plus coupable, fût la première à éprouver la bonté de son frère. L'empereur s'étant transporté au palais de la princesse, et voyant tant d'or, d'argent, de riches étoffes : *Hélas!* dit-il en soupirant, *mes proches sont donc mes ennemis, et les étrangers mes amis! Puisque le crime a renversé l'ordre de la nature, suivons celui du mérite;* et se tournant vers Axuch : *Mon ami*, lui dit-il, *je vous donne toutes ces richesses.* Alors Axuch se jetant à ses pieds : « Prince, répondit-il, je vous remercie de vos dons; mais accordez-moi une grâce infiniment plus précieuse à mon cœur, c'est de m'écouter avec bonté. La princesse a mérité sans doute votre indignation; mais, en oubliant qu'elle est votre sœur,

« elle n'a pas cessé de l'être. Le caractère auguste
« que lui a imprimé la nature ne peut s'effacer. Son
« repentir en fera revivre le sentiment. Ne lui pardon-
« nez pas à demi. Oubliez vous-même qu'elle a pu vous
« haïr, afin qu'elle s'en souvienne pour vous aimer
« davantage. Vous l'avez déjà vaincue par votre élé-
« mence ; achevez votre victoire. Donnez-lui ces biens
« qu'elle a perdus. C'est le patrimoine sacré de votre
« famille ; il est juste qu'il y retourne ; il serait pro-
« fané par des mains étrangères. Pour moi, je suis
« déjà comblé de trop de bienfaits ; et je serai toujours
« assez riche tant que votre majesté m'honorera de sa
« bienveillance. » L'empereur, touché de la généreuse
modestie de son favori : *Et moi, répondit-il, je serais*
indigne de régner, si je ne savais sacrifier mon res-
sentiment avec autant de grandeur d'ame qu'Alexand
son propre intérêt. Aussitôt il rendit à sa sœur son
amitié, et la laissa jouir tranquillement de ce qu'elle
possédait. Irène, qui avait fait tant d'efforts pour écar-
ter son fils du trône, ne prit point de part à cette
conjuración. Dès que Jean fut en possession de la cou-
ronne, elle reprit les sentiments de mère ; et lorsqu'elle
apprit le noir complot qu'on venait de découvrir : *Les*
barbares ! s'écria-t-elle, ils voulaient donc me plon-
ger le fer dans les entrailles, et me causer une dou-
leur plus cruelle que je n'en ai éprouvé en le met-
tant au monde. Cette princesse, après la mort d'Alexis,
se détacha des intrigues de la cour ; elle en fut rede-
vable aux lettres, qu'elle avait toujours cultivées. La
grace acheva ce que la réflexion avait commencé, en
lui inspirant le mépris des grandeurs et le goût de la
retraite. Elle se retira dans un monastère qu'elle avait
fondé, y prit l'habit avec le nom de Xéné, et composa

elle-même la règle des religieuses, que nous avons encore entre les mains. Comme les affaires de l'Empire se sont souvent trouvées mêlées avec celles des croisés, il ne sera pas inutile de remarquer qu'à la mort de Baudouin I^{er}, roi de Jérusalem, qui arriva cette année, les chrétiens étaient en possession de quatre états considérables : la principauté d'Antioche, depuis Tarse jusqu'à Maraclée près de Tortose ; le comté d'Édesse, qui s'étendait de l'Euphrate au Tigre ; le comté de Tripoli, depuis Maraclée jusqu'au fleuve Adonis, entre Biblos et Baruth ; et le royaume de Jérusalem, qui commençait au fleuve Adonis et s'étendit bientôt jusqu'aux frontières de l'Égypte.

1119.

IV.
Guerre
contre les
Turks.
Nicet. c. 4.
Cinn. l. 1. c. 2.
[Tchamatch.
III, 42, suiv.
Samuel
d'Ani.]

Jean avait toutes les bonnes qualités de son père, sans aucun mélange de ses défauts ; ce qui porta les Grecs, peu accoutumés à voir la vertu sur le trône, à lui donner le nom de *Beau*, comme pour contredire son extérieur : on le nommait Calojean. Dans l'abâtardissement des esprits, on sentait encore de quel prix est la beauté de l'âme. Aussi brave, quoique moins impétueux qu'Alexis, il commanda toujours ses armées en personne comme il gouvernait par lui-même ses états, ne laissant à ses généraux et à ses ministres que les soins subalternes de l'exécution. Pendant les vingt-quatre années de son règne, il fut presque toujours en guerre contre les Turks, sur lesquels il regagna une grande étendue de pays. Dès la seconde année, il passa en Asie pour arrêter leurs progrès. Ces barbares ayant rompu le traité de Saisan après la mort d'Alexis, infestaient la Phrygie. Maîtres de Laodioée, capitale du pays, ils y entretenaient une forte garnison, commandée par un capitaine de réputation, nommé Picharas. A la nouvelle de l'approche de l'empereur, leur plus

brave jeunesse s'alla jeter dans cette place importante. L'empereur, campé près de Philadelphie, envoya d'abord Axuch avec un gros détachement de son armée pour reconnaître la place et commencer les attaques. Il le suivit bientôt lui-même avec le reste de ses troupes; et malgré la bravoure des assiégés, Laodicée fut emportée d'assaut. Jean, aussi humain que courageux, donna ses ordres pour épargner le sang des habitants; il se contenta de mettre aux fers la garnison, dans laquelle il se trouva plus de huit cents Turks de distinction, avec le commandant Picharas. Ayant jeté des troupes dans la ville, il marcha aux différents corps ennemis, et par plusieurs combats, où il demeura toujours vainqueur, il nettoya toute la contrée. Après avoir fait les dispositions nécessaires pour la sûreté du pays, il revint à Constantinople.

L'année suivante il traversa la Phrygie et entra en Pamphylie. Son dessein était de s'emparer de Sozopolis, place importante occupée par les Turks. Elle était bâtie sur une montagne escarpée, et inaccessible sinon par un sentier si roide et si étroit, qu'on ne pouvait y monter qu'à la file, ni transporter les machines nécessaires pour un siège. Ces difficultés rebuttaient d'abord l'empereur; mais, à force de réflexions, il imagina une ruse qui lui réussit. Il donna à deux de ses officiers une partie de son armée, et les instruisit de ce qu'ils avaient à faire. L'un se poste en embuscade dans une forêt qui bordait la plaine au-dessous du sentier; l'autre monte vers la ville, comme pour l'attaquer. Dès que celui-ci est aperçu, toute la garnison sort de la place et descend sur lui. Il prend la fuite; les ennemis le poursuivent, et laissant la forêt derrière, ils s'écartent bien avant dans la plaine.

AN 1120.

V.

Prise de
Sozopolis.]

Lorsqu'ils sont passés, les troupes de l'embuscade sortent du bois, et s'emparent du sentier. En même temps, l'autre corps qui fuyait fait volte-face, et tombe sur les Turks qui, se voyant chargés en tête et en queue, se mettent en fuite. La plupart sont tués ou faits prisonniers. Sozopolis, dépourvue de sa garnison, ne fait nulle résistance; et l'empereur, maître de ce poste qui tenait en bride tout le pays d'alentour, s'empare encore de plusieurs châteaux, étend ses conquêtes jusqu'aux portes de Tarse, et termine avec gloire cette campagne.

[Les Seldjoukides de Perse ne laissaient aucun repos aux chrétiens d'Orient. Le sultan Taphar¹ étant mort en 1119, Mahmout, son fils aîné, lui succéda au trône, et Mélik, son deuxième fils, reçut pour apanage l'Aderbidjan. Celui-ci envoya son fidèle vassal Ilgazi, avec une armée nombreuse, ravager le territoire d'Édesse et de Késoun, et réussit même à s'emparer de la personne du comte d'Édesse, Baudouin du Bourg. David III, fils de George II, régnait alors sur la Géorgie : Ilgazi étant entré dans ses états à la tête de trente mille hommes², se disposait à y exercer les mêmes

¹ M. Saint-Martin parle de ce prince (*Mém. Arm.*, I, p. 253) comme si le passage où il est question de Mélik lui eût été inconnu.—B.

² Abou'lfaradj, dans sa chronique (p. 248 sq.), s'exprime ainsi : « En 514 (1120) les Gordjans, i. e. les Cozars, avec les Kaphtchaks et autres barbares, s'étant jetés sur les pays musulmans, l'émir Ilgazi, Dobais, fils de Sadakha, et le roi Thorgrul-beg, dominateur de l'Arran et de Nakhtchéwan, marchèrent contre eux, et les joignirent près de Tiflis, avec 30,000 hommes. Les armées allaient se heurter, quand deux cents

Kaphtchaks sortent des rangs. On croit qu'ils viennent se rendre, et les rangs s'ouvrent pour les recevoir. Mais eux, profitant de la surprise, taillent en pièces les Musulmans. Les derniers rangs de l'armée apercevant du désordre à l'avant-garde, croient que c'est une défaite, et prennent la fuite. Les Gordjans en firent un grand carnage dans la poursuite; 4000 furent pris. Les chefs musulmans réussirent à s'échapper. Après cela, Tiflis fut assiégée, et prise de force après un an de siège. » *Extr. des hist. ar.*, p. 45.—B.

ravages, quand le roi l'attaqua à l'improviste, taille ses troupes en pièces, et met le reste en fuite.

A cette nouvelle, Mélik, plein de fureur, lève, en 1121, une armée formidable de quatre cent mille cavaliers et de vingt mille piétons, turks, persans et arabes, et, comme un lion déchaîné, fond sur la Géorgie. Mais il essuya une nouvelle défaite, plus sanglante que la première, auprès du mont Décor, ou, plus exactement Didgor, à l'ouest de Tiflis : à peine vingt mille hommes réussirent à s'échapper. L'année suivante,

Mélik reparut avec soixante mille hommes, passa le Kour, sur un pont, et ravagea encore la Géorgie. David commença par rompre le pont pour couper la retraite à son ennemi, l'attaqua ensuite à son avantage, et, après l'avoir battu une troisième fois, reprit Tiflis et les autres villes que lui avaient enlevées les Persans, et les parties des provinces de Gourgark et d'Outi, qui formaient autrefois l'apanage des rois arméniens d'Albanie. Ces heureux succès ayant attiré auprès du roi David une grande quantité de familles arméniennes, il les reçut avec bienveillance, et fit construire pour elles la ville de Gori¹.

Aboulséwar, fils de Manoutché, prince lâche et méprisable, avait voulu vendre sa principauté d'Ani, pour soixante mille dinars, à l'émir de Kars : les Arméniens aimèrent mieux se livrer à un prince chrétien. Fatigués d'ailleurs des incursions continuelles

¹ Les Arméniens écrivent encore ce nom Khorha, Korhan, et Korhi, et nous voyons dans Tchametchian (III, 576) qu'en 1612 elle était la capitale du royaume de Cakheth. Le mot géorgien est *Gori*, signifiant *montagne* : à moins qu'il ne s'agisse

d'une autre ville que celle de même nom sur la gauche du Kour, à quelques lieues à l'ouest de Mtakhéthâ, nous pouvons assurer que cette dernière ne faisait point partie du royaume de Cakheth, au 17^e siècle. — B.

des Géorgiens et des Musulmans, ils appelèrent, pour s'en délivrer, le roi de Géorgie, et lui ouvrirent les portes de leur ville, en 1024, après être restés soixante ans sous la domination des Seldjoukides. David purifia d'abord les églises, changées en mosquées musulmanes, rétablit le signe de la croix sur leurs coupoles, et fit ensuite présent d'Ani à deux princes orbélians de Géorgie, Apelheth et Ivané. Il mourut lui-même l'année suivante, et eut pour successeur son fils Démétrius I^{er}.

David avait emmené à Tiflis l'ancien émir d'Ani; mais Phathloun son fils, qui était alors dans le Khorasan, ramassa des troupes et vint porter le ravage dans la province de Chirac, et bloquer Ani. Le fils d'Apelheth défendit cette ville une année entière, avec un courage admirable. On vit une femme nommée Aïdziamen écarter les ennemis à coups de pierres du haut des remparts, et insensible aux flèches qu'ils lui lançaient, et à la douleur des blessures dont elle était couverte, et étonner les deux peuples par sa résolution. Il fallut enfin céder à la famine et aux fatigues d'un si long siège : on convint avec Phathloun d'un terme après lequel la ville lui serait livrée, faute d'être secourue. Le roi Démétrius, convaincu qu'il ne pourrait jamais défendre Ani contre les incursions des Persans, consentit à ce que Phathloun en reprît possession, à condition toutefois que, sa vie durant, lui Démétrius en serait regardé comme suzerain, et que la croix reste-

¹ Tout ceci est fidèlement extrait des historiens de l'Arménie. On peut consulter sur ce sujet les notes de M. Saint-Martin (*Mém.*, etc., II, p. 332 et suiv.). On y trouvera l'ex-

posé complet des difficultés chronologiques relatives à cette histoire : les contradictions sans nombre que l'on y remarquera ne sont point de notre fait. — B.

rait sur l'église cathédrale¹. Cataï ou Catherine, aïeule de Phathloun, était chrétienne; son plus jeune frère fut baptisé et se fit ermite; lui-même mourut en 1132, un an après le grand tremblement qui bouleversa la ville d'Ani. Il eut pour successeur son frère Mahmout. — B.]

Les mouvements des barbares d'Occident suspendurent pendant quatre ans la guerre contre les Turks. Il y avait trente ans qu'Alexis avait détruit en plusieurs batailles la nation des Patzinaces. Il n'était resté de ces barbares que les vieillards, les femmes et les enfants, qui n'avaient pas suivi leurs maris et leurs pères. Une nouvelle génération s'était formée depuis ce temps-là, et les veuves désolées avaient nourri leurs enfants de sentiments de vengeance et de haine contre les Grecs, qui les avaient rendus orphelins. Lorsqu'ils furent en état de composer une armée nombreuse, ils passèrent le Danube et vinrent inonder la Macédoine, où ils portèrent le feu et le ravage. Jean, qui avait cantonné ses troupes en Asie, où elles étaient nécessaires pour contenir les Turks, en leva de nouvelles pour les opposer à ces nouveaux ennemis; et ayant passé la plus grande partie de l'année en préparatifs, *il marcha en Macédoine*, et passa l'hiver près de Bérée. Il employa ce temps en négociations avec les Patzinaces, pour les engager à la paix. Il attirait dans son camp les principaux, et les traitait avec magnificence. Ces barbares n'avaient point de monarque : divisés en tribus, ils obéissaient à autant de chefs indépendants

AN 1131.
VI.
Nouvelle
guerre contre les
Patzinaces.
Nict. c. 4. 5.
Cinn. l. 1.
c. 3.

¹ Samuel d'Ani placé en 1135 l'expulsion d'Apelbeth et d'Ivané par l'émir d'Ani. On les voit, deux ans

après, prisonniers du roi Démétrius, et en 1145 le grand Ivané mis à mort, sans aucun détail sur ces événements.

l'un de l'autre. Ce qui donna à l'empereur la facilité d'en détacher plusieurs, qui se retirèrent; mais il ne put gagner le corps de la nation, et pour les forcer à la paix, il fallut les combattre.

AN 1122.

VII.

Les
Patzinaces
vaincus.

Dès que le printemps eut fait naître les fourrages, les Patzinaces vinrent chercher l'empereur à Bérée. Il ne refusa pas la bataille, et tandis qu'il faisait le devoir de général, il fut blessé à la cuisse d'un coup de javelot. La victoire balança quelque temps; enfin les barbares furent défaits. Mais ce fut une retraite plutôt qu'une déroute. Ceux qui restaient regagnèrent leur camp, et s'étant environnés de leurs chariots couverts de peaux de bœufs et liés ensemble, ils s'en firent une barrière impénétrable, et y placèrent leurs femmes et leurs enfants, laissant de distance en distance des issues pour fondre sur l'ennemi. Ce fut une sorte d'assaut qu'il fallut livrer. Les barbares sortant de temps en temps combattaient avec fureur, et ne se retiraient qu'après avoir fait et essuyé beaucoup de carnage. L'empereur, impatient d'achever sa victoire, voulait descendre de cheval et attaquer lui-même l'enceinte à la tête de ses troupes. On ne pouvait retenir son ardeur, lorsque les Varangues, pour lui épargner ce péril, sautèrent sur les chariots, et les mirent en pièces à coups de hache. Cette défense étant ruinée, les Patzinaces à découvert ne firent plus de résistance. On poursuivit les fuyards, dont on massacra un grand nombre. Les autres furent pris, et ce qu'il y eut de remarquable, c'est que les parents et les amis des prisonniers vinrent les jours suivants se rendre au camp des Grecs, déclarant qu'ils voulaient vivre sous les lois de l'empereur avec les prisonniers. Les

plus forts et les mieux faits furent incorporés aux troupes de l'Empire. On donna aux autres des terres à cultiver. Ils y bâtirent plusieurs villages, et rendirent la fertilité à ces provinces, que leurs pères et eux-mêmes avaient désolées. Quelques-uns furent abandonnés aux soldats, qui les vendirent pour esclaves. Jean, de retour à Constantinople, rendit à Dieu de solennelles actions de grâces, et ce jour devint une fête annuelle, qui fut nommée la fête des Patzinaces.

A cette guerre en succéda une autre contre des *ennemis moins redoutables*. Les Serves n'étaient pas assez puissants pour alarmer l'Empire ; mais ils avaient assez de forces pour inquiéter la frontière par de fréquentes incursions. Ils détruisirent le château de Rase. Le commandant, qui avait pris la fuite à leur approche, s'étant sauvé à Constantinople, fut puni de sa lâcheté. L'empereur le fit revêtir d'une robe de femme, et promener sur un âne dans la grande place. Il partit ensuite à la tête de ses troupes, défit les Serves en bataille rangée, et les réduisit à demander la paix. Il enrichit ses soldats de leur butin ; et ayant emmené une multitude de prisonniers, il enrôla les uns dans ses troupes, et transporta les autres dans les campagnes fertiles de Nicomédie, que les courses des Turks avaient rendues presque désertes.

Au retour de cette expédition, qui fut de courte durée, il s'occupa de sa famille. Il avait quatre fils ; Alexis, l'aîné, fut revêtu de la pourpre impériale, et dans la proclamation annuelle son père l'associa au titre d'empereur. Andronic, le second, fut décoré du titre de sébastocrator. Nous verrons ces deux princes

AN 1123.

VIII.

Guerre des
Serves.
Nict. o. 5.
Cinn. l. 1. c.
5.

IX.

Fils de Jean.

mourir avant leur père, et laisser leurs titres à leurs cadets, Isaac et Manuel.

AN 1124.

X.
Guerre de
Hongrie.
Nicet. c. 5.
Cinn. l. 1. c.
4. 5 l. 5. c. 4.
Thurocz,
Chron.
Hung. c. 63.

La réputation de l'empereur Alexis avait contenu les barbares occidentaux. Leur humeur guerrière se réveilla après sa mort. La défaite des Patzinaces et des Serves n'ôta pas aux Hongrois l'espérance d'entamer quelque province de l'Empire. Ils passèrent le Danube, prirent et ruinèrent Belgrade, dont ils transportèrent les démolitions au-delà de la Save, pour bâtir une ville qu'ils nommèrent Zeugmine, dans le voisinage de l'ancienne Sirmium. Ils portèrent le ravage jusqu'à Triadize, et la saccagèrent. Le prétexte de cette guerre était que les habitants de Belgrade pillaient et mal-traitaient les marchands hongrois; mais un autre motif animait le roi de Hongrie contre l'empereur. Ladislas, père de l'impératrice, avait eu pour successeur son neveu Caloman. C'était la coutume de ce pays que les frères du roi lui succédassent au préjudice de ses propres enfants. Ils vivaient donc avec lui en bonne intelligence, tant qu'il n'avait point de fils. Mais la naissance d'un fils étouffait toute la tendresse fraternelle. Le prince régnant, pour conserver la couronne à son héritier naturel, faisait crever les yeux à ses frères. Caloman était devenu père; Almus fut aveuglé, et bientôt après massacré dans une église, par l'ordre du cruel Caloman. Bela, fils d'Almus, auquel on avait aussi crevé les yeux, se sauva auprès de l'empereur, qui lui donna asile. Étienne, fils de Caloman, devenu roi en 1114, en conçut de la jalousie; il voulut engager l'empereur à chasser de sa cour le prince fugitif, et ne l'ayant pu obtenir, il lui fit la guerre. La prise de Triadize mettait les Hongrois sur la frontière de la Thrace.

Pour en défendre l'entrée, Jean se transporta à Philippopolis. Son armée était composée en grande partie de cavaliers lombards et de Turks auxiliaires. Il y joignit les troupes du pays, et fit construire sur le Pont-Euxin quantité de barques, qui devaient passer dans le Danube. Ses préparatifs étant achevés, il s'approche du Danube. Étienne, alors malade, s'était retiré au-delà du fleuve dans l'intérieur du pays, ayant donné ordre à ses troupes de se tenir sur la rive méridionale, pour défendre le passage du pont. Jean, résolu de les envelopper, fit remonter le fleuve à une partie de ses troupes, et faisant mine de vouloir passer avec le reste près du château de Chrame où il était campé, il attira de ce côté-là toutes les forces de l'ennemi, et facilita le passage à ceux qui remontaient. Dès qu'il les sut au-delà du Danube, il attaque les Hongrois, les taille en pièces, les poursuit jusqu'au pont, où ils se jettent en si grande foule, que le pont s'étant rompu, la plupart sont engloutis dans les eaux. Ceux qui purent gagner le bord furent massacrés par le détachement qui s'était posté au-delà en embuscade. Les plus distingués furent faits prisonniers. L'empereur ayant lui-même passé le fleuve, ramena en deçà ses troupes victorieuses, et se rendit maître de tout le pays entre la Save et le Danube. C'était le territoire le plus fertile de la Hongrie. Il s'empara de la nouvelle ville de Zengmine, et du château de Chrame, fit bâtir à la hâte un fort sur les ruines de Belgrade, où il laissa garnison sous les ordres de Curtice, et retourna à Constantinople.

A peine y était-il arrivé, qu'il apprend que les Hongrois sont revenus à Belgrade, qu'ils ont pris le fort,

xi.
Fin de la
guerre de
Hongrie.

massacré ou fait prisonniers les soldats qui le gardaient, et qu'il ne s'en est échappé qu'un petit nombre avec Curtice. L'empereur irrité le fait arrêter, et le condamne au fouet, quoiqu'il prouvât qu'il n'avait abandonné le fort que lorsque l'ennemi était dans la place et mettait le feu aux édifices. Il part lui-même au milieu de l'hiver avec un camp volant; malgré le froid et la disette des fourrages, il s'arrête à Belgrade, et fait relever le fort. Étienne, instruit du petit nombre et du mauvais état des Grecs, passe le Danube et marche à Belgrade. L'empereur, averti de son approche, trop faible pour lui résister, laisse garnison dans le fort, et décampe en diligence. Il prend des chemins détournés et presque impraticables. Étienne le poursuit et atteint son arrière-garde, mais il ne peut l'entamer. Il s'en retourne sans remporter d'autre avantage ni d'autre butin que quelques meubles de la tente impériale, qu'on avait abandonnés faute de voitures.

xv.
Autre récit
de cette
guerre.
Thurocz.
Chron.
Hung. c. 63.

Les historiens de Hongrie font de cette guerre un récit fort différent. Voici en peu de mots ce qu'ils en racontent. Étienne avait ravagé les frontières de la Servie et de la Bulgarie. Quoique ce fût un prince cruel, l'impératrice Irène l'aimait avec tendresse. Elle lui manda que l'empereur son mari ne le ménageait pas dans ses discours, et que l'ayant voulu justifier, elle en avait été maltraitée. Étienne aussitôt entre en Bulgarie, attaque et saccage plusieurs villes, et porte partout le ravage. Sept cents Français qu'il avait dans son armée l'instruisaient dans l'art d'attaquer les places, encore ignoré des Hongrois en ce temps-là. Comme l'empereur se contentait d'envoyer contre lui ses généraux, sans se mettre personnellement en campagne,

Étienne lui envoya dire *qu'un prince tel que lui, qui n'osait sortir de son palais et regarder en face l'ennemi, ne méritait le nom ni d'empereur ni de roi; que ce n'était pas même un homme, mais une vieille femme.* L'empereur, irrité de cette insulte : *Allez dire à votre roi,* répondit-il, *qu'avant la fin de cette année, sans me donner la peine de l'aller combattre, je le ferai mettre en tel état, qu'il ne pourra plus se vanter d'être homme.* Jean fait partir une grande armée. Les Grecs répandent partout le feu grégeois, les combats ne sont que des incendies; les barques des Hongrois brûlent dans les eaux. Le roi fait prendre les armes à toutes les forces de son royaume; il met à leur tête le brave Stéphen. On livre une grande bataille près d'une ville que la chronique nomme Borouch, et les Grecs sont vainqueurs. Le carnage fut horrible, et la fleur du royaume y périt. La rivière de Cara-sou fut comblée de cadavres qui servirent de pont aux Grecs pour courir à la poursuite des fuyards. Cette défaite rabattit la fierté hongroise. Les deux princes en vinrent à une négociation, et firent la paix par leurs députés, qui conférèrent dans une île près de Borouch. Je laisse au lecteur à décider entre ces deux récits *contradictaires.* Celui des Hongrois, plus romanesque, s'accorde moins avec le caractère que l'histoire donne à l'empereur et à sa femme Irène. Ce qu'il y a de singulier, c'est que chaque auteur attribue l'avantage à la nation ennemie.

Les Vénitiens, qui jusqu'alors avaient reconnu la souveraineté des empereurs grecs, auxquels ils prêtaient leur secours dans les guerres d'Occident, avaient reçu d'Alexis de grands privilèges. Mais leur puissance

XIII.
Les Vénitiens se détachent de l'Empire.
Falch. Carn.
l. 3,

Abrégé de
l'hist. d'Ital.
IV, p. 1102,
1105, 1107,
1108.

maritime donnait de l'ombrage aux Grecs. Selon une coutume ancienne, le doge entrant en charge était décoré de quelque titre honorable par la cour de Constantinople. Dominique Michel devenu doge, renommé par ses victoires sur les flottes des musulmans, n'ayant pu obtenir le même honneur, s'en vengea par la guerre; et c'est de là qu'on doit dater l'indépendance absolue des Vénitiens. L'empereur les regardant comme des vassaux rebelles, les chassa de toutes les terres de l'Empire, et fit ravager la contrée qu'ils possédaient en Dalmatie. A cette nouvelle, la flotte vénitienne qui revenait d'Orient, où elle avait aidé le roi de Jérusalem, Baudouin II, à la conquête de Tyr, fait voile à Rhodes, prend et pille la ville, va s'emparer ensuite de Chio, où elle passe l'hiver. L'année suivante elle saccage Samos, Mytilène, Andros, descend dans le Péloponèse, prend Modon dont elle détruit les murailles, fait esclaves les garçons et les filles, enlève beaucoup d'argent, et rentre dans les ports de Venise, chargée des dépouilles des Grecs.

xiv.
Mort de l'im-
pératrice.
Cinn. l. 1.
c. 4.
Ducange,
fam. Byz. p.
179.
Vérific. des
dates,
p. 490.

Ce fut cette année 1124 que l'empereur perdit sa femme Irène, princesse vertueuse, qui conserva sur le trône la même simplicité de mœurs et le même mépris du luxe et des plaisirs qu'elle avait puisé dans l'exemple du pieux Ladislas son père, roi de Hongrie. Elle n'employa ses richesses qu'à secourir les malheureux; le besoin de son assistance était un titre pour avoir accès auprès d'elle et droit à sa faveur. Elle avait choisi sa sépulture dans un monastère qu'elle avait fait construire avec magnificence, et qu'elle fit dédier à Dieu, sous le nom de *Pantocrator*, c'est-à-dire le Tout-Puissant.

Les Vénitiens, en se détachant de l'Empire, lui faisaient perdre une des branches les plus fécondes de son commerce. Pour réparer ce dommage, Jean forma des liaisons avec les villes maritimes de l'Italie. Il attira dans ses ports toutes les marchandises de la côte du golfe de Venise. Dans l'expédition qu'il avait faite en Asie quatre ans auparavant, il ne s'était pas contenté d'étendre le domaine de l'Empire; en même temps qu'il prenait des villes, il travaillait à subjuguier les esprits et à faire des conquêtes au christianisme. On convertit grand nombre de musulmans, qui prirent parti dans ses troupes. La guerre de Hongrie étant terminée, il reprit le dessein qu'il avait formé de recouvrer l'Asie-Mineure. Les Turks, répandus en Paphlagonie, s'étaient rendus maîtres de Castamone, une des principales villes du pays; c'était l'ancienne *Germanicopolis*. Jean s'y transporta et la prit par escalade. Il repassa ensuite le Bosphore avec un grand nombre de prisonniers, et renouvela le pieux triomphe dont Zimiscès avait donné le spectacle à la ville de Constantinople. Le jour fixé pour l'entrée du prince, les rues furent tendues des plus riches tapisseries, et bordées d'échafauds chargés de spectateurs, depuis la porte orientale jusqu'à l'église de Sainte-Sophie. Un char enrichi d'argent et de pierreries était attelé de quatre chevaux blancs. Au lieu de l'empereur, on y voyait une statue de la sainte Vierge, à la protection de laquelle le prince attribuait tous ses succès. Le char était conduit par les premiers officiers de l'Empire, qui tenaient les rênes. L'empereur à pied marchait devant, une croix à la main. Ce magnifique cortège se rendit à Sainte-Sophie, d'où l'empereur, après de so-

AN 1125.

XV.

Triomphe
de la sainte
Vierge.
Nicet. c. 5.
Ciqn. l. 1.
c. 4.

lennelles actions de graces , se retira dans son palais.

An 1126.

XVI.

Guerre de
Paphlago-
nie. Nicet.
c. 5. 6. Cinn.
l. 1, c. 6.

Pendant qu'il se délassait de ses fatigues, et qu'il s'occupait à faire jouir ses sujets des douceurs d'un gouvernement humain et équitable, Doniman, maître de la Cappadoce, reprit Castamone, et passa la garnison au fil de l'épée. Cette nouvelle affligea l'empereur, qu'une maladie retenait à Constantinople. Dès qu'il eut recouvré ses forces, il prit la route de Castamone. Doniman était mort, et Mahomet, son successeur, était en discorde avec Masoud, sultan d'Icône. L'empereur profita de la conjoncture, pour attirer Masoud dans son parti. Il en obtint des troupes pour agir de concert contre l'ennemi commun, et avec ce secours il rentra dans Castamone. Mahomet, trop faible pour tenir tête aux deux puissances, comprit qu'il n'avait d'autre ressource que de détacher Masoud de l'alliance de l'empereur. Il lui fit représenter qu'il portait un coup mortel à la nation entière, en s'unissant avec son ennemi naturel, que c'était trahir la cause commune, et qu'un procédé si étrange le rendrait odieux à tous les musulmans. Masoud, aussi prompt à changer de parti qu'à s'y engager, rappela ses troupes. Elles partirent de nuit sans en avertir l'empereur, qui, se voyant abandonné de ses alliés, se retira en Bithynie sur les bords du Rhyndacus, près d'un château qu'il y avait fait construire. Il y reçut des renforts assez considérables pour ne pas craindre les deux princes turks, supposé même qu'ils se joignissent ensemble.

An 1127.

XVII.

Prise et
perte de
Gangres.

Après l'hiver, il retourna en Paphlagonie, et alla mettre le siège devant Gangres, sur la frontière de Galatie : c'était une ville ancienne, célèbre et bien fortifiée, dont les Turks s'étaient emparés depuis peu

de temps. La garnison, qui était nombreuse et composée de braves soldats, rejeta d'abord les propositions de l'empereur, et rendit menaces pour menaces. On forme le siège, on fait jouer les machines contre les tours et les murailles. Leur force résiste aux coups des béliers; le roc, qui servait de fondement aux murs, rend la sape impraticable; mais la place avait ce désavantage qu'elle était commandée de fort près par des collines. Jean y fit transporter ses balistes, qui, lançant des pierres dans la ville, ne laissaient de sûreté ni dans les rues ni dans les maisons. La ville n'était plus qu'un monceau de pierres lorsque la garnison demanda à capituler. Elle convint de rendre la place, pourvu qu'on lui permît de se retirer où elle voudrait, et qu'on lui remît tous les prisonniers que les Grecs avaient faits dans cette guerre. La condition fut acceptée, et tourna au profit de l'empereur. La plupart s'engagèrent dans l'armée de l'Empire, préférant à la liberté le service d'un prince dont la bonté égalait la valeur. Jean laissa dans Gangres une garnison de deux mille hommes, et reprit le chemin de Constantinople. Dès qu'il fut éloigné, les Turks, dont le nombre était inépuisable, étant revenus avec plus de forces qu'auparavant, s'emparèrent de nouveau de la ville, et en demeurèrent les maîtres.

La confusion qui règne dans les écrits des historiens de ce prince nous met hors d'état de ranger avec certitude la suite de ses exploits sous les années auxquelles ils doivent se rapporter. Depuis la guerre de Paphlagonie jusqu'à celle de Cilicie il paraît qu'il s'est passé dix ans, que ce prince actif et intelligent employa sans doute à régler l'intérieur de ses états. Cette par-

XVIII.
Divers
événements.
Petrus Clu-
niac. l. 4.
epist. 39. 40.
Alberic. Chr.
p. 274.
Leo Allat. de
eccles. or. et
occid. perp.,
consens. l. 2.
c. 11, 12.

Oriens
Christ. t. 1,
p. 266.
Ducange,
not. in Cinn.
p. 435.
Fleury, hist.
eccles. l. 68,
art. 2, 40,
l. 69, art. 40.
l. 70, art. 19.

tie de son histoire ne serait ni moins curieuse, ni moins utile que ses faits guerriers. Mais Nicéas et Cinnamus, tout occupés de combats et de sièges, nous ont dérobé les instructions que la conduite d'un prince si estimable aurait pu donner à ceux qui gouvernent les peuples, et auxquels il n'est permis d'armer leurs sujets que lorsqu'ils ne peuvent, sans déshonneur, maintenir la paix. Nous rapporterons dans cet intervalle plusieurs événements répandus dans l'histoire du règne de Jean, et dont plusieurs n'ont pas de date constatée. Quoique Michel Cérulaire eût fait fermer à Constantinople les églises des Latins, et qu'il eût ôté les monastères aux abbés et aux moines attachés à l'Eglise romaine, il paraît cependant que Jean vivait en communion avec le pape; et l'on voyait encore à Constantinople et ailleurs des monastères et des églises qui suivaient le rit latin. Pierre, abbé de Clugny, sollicitait par lettres l'empereur de faire restituer à son ordre un monastère établi à Civitot; il le priait de protéger le roi de Jérusalem, le prince d'Antioche, et les autres Francs établis en Orient, et lui offrait en récompense de l'adopter au nombre de ses confrères, et de l'admettre à la participation de tous les biens spirituels de sa congrégation, à laquelle les rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Hongrie, et l'empereur d'Allemagne avaient déjà été admis. Rome était alors divisée par un schisme. L'antipape Anaclet envoya un légat à l'empereur pour le mettre dans ses intérêts; mais cette démarche fut sans effet. Le patriarche Jean l'Hiéromnémon étant mort en 1134, après avoir siégé vingt-trois ans, eut pour successeur Léon Stypiote, qui, dans un synode tenu en 1140, en présence des

princes, condamna les écrits de Constantin Chrysomale. C'était un fanatique qui renouvelait les erreurs des Bogomiles. Quatre ans après, Michel Curcuas, alors patriarche, tint contre ces mêmes hérétiques un autre concile, qui les condamna au feu : ce que Balsamon, célèbre canoniste de l'Église grecque, blâme comme un attentat contre l'autorité temporelle, seule maîtresse de la vie des sujets. Jean envoya des ambassadeurs à Lothaire, empereur d'Allemagne, pour confirmer la paix entre les deux empires, et pour l'exhorter à faire la guerre à Roger, roi de Sicile, dont l'agrandissement donnait de l'inquiétude aux Grecs. Lothaire leur donna audience à Mersbourg le jour de l'Assomption, et les renvoya, satisfaits de sa réponse, avec de riches présents en retour de ceux qu'il avait reçus. Pour ramener le clergé de Constantinople à l'église romaine, Lothaire y envoya Anselme, évêque d'Avelberg en Basse-Saxe. Ce prélat eut avec les Grecs plusieurs conférences publiques et particulières sur les articles de doctrine et de discipline contestés entre les deux églises, et principalement sur la procession du Saint-Esprit et sur les azimes. Quelques années après, le pape Eugène renouvela la même mission, mais avec aussi peu de succès. Jean entretenait amitié avec les princes d'Occident. Étienne, fils de Caloman, roi de Hongrie, avait été ennemi de l'empereur tant qu'il avait vécu. Il eut pour successeur son neveu Béla, fils d'Almus, à qui Caloman avait fait crever les yeux, ainsi qu'à son fils. Borice, fils de Caloman, mais d'une autre mère qu'Étienne, prétendit au royaume de son père. Pour s'appuyer d'une alliance respectable, il passa en Grèce, et épousa une parente de l'empereur Jean. Mais ce ma-

riage ne le plaça pas sur le trône. Après une guerre, dans laquelle Jean ne prit point de parti, Béla demeura paisible possesseur de la couronne.

XIX.
État de la
nation armé-
nienne, et
du royaume
arménien de
la Cilicie.
Gedr. p. 444.
Scylitz. p.
866.
Guill. Tyr.
l. 10, c. 1.
Jac. Vitri.
Sanut. l. 3.
p art. 8. c. 16.
Drompton.
chron.
Wilbrand
d'Oldem-
bourg.
Rivola dict.
Armeno-
Latin.

Jean conservait sur la ville d'Antioche les mêmes prétentions que son père. Le traité de Durazzo était presque oublié ; mais celui qu'Alexis avait fait avec les princes croisés, lorsqu'ils entrèrent en Asie, et par lequel toutes les villes de l'ancien domaine de l'Empire devaient être remises entre les mains de l'empereur après la conquête, subsistait toujours dans l'esprit des empereurs, et Jean demandait sans cesse la restitution d'Antioche. Boëmond II, prévoyant que ce prince guerrier ne serait pas long-temps sans employer la force des armes, voulut se faire un boulevard de la Cilicie. La partie de ce pays conquise par les croisés était demeurée attachée à la principauté d'Antioche ¹.

¹ Nous supprimons ici la fin du § 19, dont nous avons d'ailleurs changé le titre : *Établissement de la 4^e Arménie*, parce qu'il donnait une idée inexacte des faits. Quant au contenu, la rédaction en était défectueuse sous le rapport de l'histoire ; et d'après tout ce qui a été dit dans les deux volumes précédents, depuis l'an 1080, sur la 4^e dynastie arménienne, ce paragraphe n'était plus qu'une redondance. Le 20^e ne pouvant conséquemment s'encadrer dans le récit, nous le rejetons également à la fin de cette note, parce qu'il s'y trouve beaucoup de choses intéressantes. Au lieu de ces deux morceaux, nous insérons ici le résumé des événements du royaume cilicien, d'après les auteurs originaux.

Lebeau continuait : Mais une peuplade d'Arméniens, qui étaient venus s'établir entre les foyers du mont Taurus, y faisait de grands progrès. Léon, un de leurs princes, nommé Livon dans la langue arménienne, s'était rendu redoutable par sa valeur. Quoiqu'il ne prit pas le titre de roi, il s'était fait une espèce de royaume. C'est ici l'occasion de faire connaître cette nouvelle dynastie, qui devint célèbre en ce temps-là par la bravoure des princes et par le mélange de leurs intérêts avec les puissances voisines. L'ancienne Arménie, située aux sources de l'Euphrate et du Tigre, s'étendait dans un vaste pays bérissé de hautes montagnes, coupées par de fertiles vallées, où s'élevaient des villes renommées par leur antiquité,

[Thoros, ou Théodore I, après avoir gouverné la nation arménienne en Cilicie pendant vingt-trois ans,

Manusc. de
M. Ducange.
M. Pellerin,

leur richesses, et enfin par les conquêtes des Romains. Cette nation, naturellement commerçante et portée à se répandre, s'était de bonne heure étendue au-delà de l'Euphrate, dont elle occupait la rive occidentale depuis la Comagène jusque vers le Pont-Euxin. On nommait cette contrée l'Arménie-Mineure : Mélitine, nommée depuis Malatia, en était la capitale. Vers le règne d'Héradia, les guerres continuelles des Grecs et des Perses ravageant les deux Arménies, firent passer un grand nombre d'habitants dans le Pont et la Cappadoce; ce qui forma une troisième Arménie, qu'on appela le Thème arméniaque, dont la capitale était Amasie. Enfin les ravages des Turks ayant chassé de ce pays une multitude d'Arméniens, ils se cantonnèrent dans les montagnes de la Cilicie, et y établirent diverses principautés dans les gorges et sur les hauteurs escarpées du mont Taurus. Postés dans ces lieux presque inaccessibles, entre les rochers et les précipices, ils y bâtirent des châteaux, où chaque chef résidait, et d'où il commandait à la peuplade d'alentour. Indépendants les uns des autres, tantôt ils se faisaient mutuellement la guerre, pour agrandir leur territoire, tantôt ils se réunissaient pour repousser les attaques des Turks, ou pour leur enlever quelque ville. Quoiqu'ils fussent comme les Grecs profession de la religion chrétienne, et qu'ils y fussent même fort attachés, ils n'épargnaient pas les terres de l'Empire. Ils disputèrent long-temps aux princes d'Antioche ce que ceux-ci pos-

sédaient au-delà du mont Amanus, et s'emparèrent par succession de temps de la Cilicie entière, depuis le golfe d'Asus jusqu'à Antioche de Cilicie au pied du mont Cragus, dans l'espace de quatre-vingts lieues. C'était une lisière étroite, bornée au midi par la mer, au septentrion par le mont Taurus. Ils relevèrent le château de Sis, ruiné par les Sarrasins sous le règne de l'empereur Absimare; et lorsque la famille d'un de leurs princes, nommé Rupin, dont le nom se communiqua à ses descendants, eut pris le dessus sur tous les autres petits princes, et qu'elle se fut formé un royaume, Sis devint la résidence du roi, et une cité considérable. Elle n'était point fortifiée, mais elle avait sur la montagne un château très-fort, au pied duquel la ville s'élevait en amphithéâtre, à huit ou dix lieues au nord d'Anazarbe. Dans la suite, ces rois se fortifièrent encore par des alliances et des mariages avec les rois de Jérusalem, les princes d'Antioche et les comtes d'Édesse.

Dès l'an 1060 les courses des Turks avaient obligé le Catholique d'Arménie (c'est ainsi que se nommait le patriarche) à transporter son siège à Sébaste; d'où il fut transféré à Sis, où il subsista près de 300 ans. Les Arméniens s'accordaient avec les Grecs presque sur tous les dogmes de la religion, mais non pas sur les pratiques. Ennemis des Grecs, auxquels ils avaient été long-temps assujettis, ils affectaient de s'éloigner de leurs usages. Ils avaient une langue et des caractères propres, et faisaient l'office en langage vulgaire.

lettre II sur
diverses mé-
dailles, p.
116 et suiv.
[Tchamitch.
III, p. 50,
et suiv.
Sam. d'Ani.]

mourut en 1123. Il eut pour successeur, à défaut d'enfants, son frère Léon I^{er}, déjà connu depuis longtemps par sa valeur et par les conquêtes qu'il avait ajoutées à la principauté, depuis Mamestia, ou Msis, la même ville que Mopsueste, jusqu'à Tarse. Il secourut de ses troupes et de sa personne Roger, comte d'Antioche, au siège et à la prise d'Azaz, dépendante des musulmans; et la renommée de ses exploits lui mérita le nom de roi d'Arménie, qu'il possédait déjà de fait et de droit, bien que jamais il n'ait reçu l'onction royale ².

XX.
Suite de

Après la mort de Roger, en 1119, son successeur,

Ils ne jeûnaient ni ne célébraient les fêtes les mêmes jours que les Grecs. Dans leur carême ils s'abstenaient de chair, d'œufs, de laitage, et même de poisson, d'huile et de vin; mais ils se permettaient les fruits et les légumes autant de fois qu'ils voulaient, et à toutes les heures du jour. Ils ne mêlaient point d'eau au vin dans le calice. Dans la suite, lorsque le roi reçut l'investiture de l'empereur Henri par les mains de l'archevêque de Mayence, ils promirent obéissance au pape et à l'église romaine; mais ils ne voulurent rien changer à leurs anciennes observances. Tous étaient soldats, presque aussi sauvages que les montagnards qu'ils habitaient, toujours les armes à la main contre les Turks et contre les princes d'Antioche; aussi prompts à changer d'alliance, qu'à en contracter selon leurs intérêts.

Léon avait étendu son domaine aux dépens des princes d'Antioche. La fortune l'ayant abandonné dans une bataille, il fut pris, conduit à Antioche et enfermé dans une prison.

¹ En arménien Lévon, d'où s'est formé dans nos livres d'Europe le mot Livon.—B.

² Il existe au cabinet des médailles de la Bibliothèque royale une monnaie d'argent du module et de la force à peu près d'une pièce de 12 sous, représentant d'un côté un roi couronné et en manteau, tenant à droite un globe avec une croix, et de l'autre main un sceptre à trois pointes, comme une fleur de lis, avec cette légende : *Leron thagavor Haiots*, Lévon roi d'Arménie. Au revers, une croix à deux branches, entre lesquelles se placent deux têtes de lion debout, se regardant l'un l'autre. Autour on lit : *Karogh-outhioun Astoudzoï*, puissance de Dieu. Une monnaie absolument semblable, du cabinet de M. le duc de Blacas, nous a été communiquée par M. Reinaud; et Tchamitchian en a fait graver une pareille dans son Histoire d'Arménie (III, p. 365). Je ne doute pas que ces trois pièces ne se rapportent à Léon I^{er}, surnommé par ses compatriotes le nouvel Aja-

jaloux de la gloire de Léon¹, mais n'osant pas se mesurer avec lui, s'entendit avec le comte de Késoun et de Marach, qui attira chez lui le roi Léon, et le retint deux ans prisonnier², sans que les princes de sa nation pussent le délivrer, parce qu'ils étaient eux-mêmes en proie à des dissensions intestines. Léon ne put se tirer de là qu'en payant 60,000 dahécans, en laissant son fils en otage, et en abandonnant ses meilleures places. Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de déclarer la guerre à ses perfides ennemis, et de leur reprendre, par la force des armes, tout ce qu'il avait été forcé de leur céder. Il fallut que Foulques, roi de Jérusalem, vînt lui-même soutenir les princes latins; et, comme son secours fut également inutile, Josselin, comte d'Édesse, parent de la femme de Léon, interposa sa médiation entre les parties belligérantes. La paix se fit; les otages de Léon lui furent rendus, et on lui en donna même d'autres à son gré. Tout cela eut lieu en 1129 et les années suivantes.] — B.

l'histoire de
Léon I^{er}, roi
de Cilicie.

Sur ces entrefaites, Boëmond II, comte d'Antioche, fut défait et tué dans un combat contre le fameux Zengui, sultan d'Alep et de Mosul, dont les historiens des croisades, qui le nomment Sanguin, font un monstre de cruauté, et les écrivains arabes un héros.

XXI.
Conquêtes
de Jean en
Cilicie.
Nicet. c. 6, 7.
Cinn. l. 1. c. c.
7, 8.
[Tchamitch.
III, 59 et
suiv.]

hac (Astyage), à cause de sa ressemblance avec cet ancien héros par sa valeur (V. Mos. Khor. I, c. 24 et suiv., Tchamitch. III, p. 50). Si ces monnaies étaient de Léon II surnommé le Grand, qui fit sa résidence à Sis, et duquel nous avons beaucoup de pièces, toutes datées de cette ville, pourquoi celles-ci ne porteraient-elles pas la même date?

¹ V. Extraits des hist. ar., p. 39.

² On voit dans les mémoires sur l'Arménie (I, 389), que ce fut Boëmond II qui attira traitreusement Léon I^{er}, et le fit captif. Tchamitchian appelle ce perfide Baghtoun, et plus bas Bédévîn, qui sont deux transcriptions arméniennes du nom de Baudouin. — B.

Boëmond ne laissait qu'une fille âgée de trois ans, nommée Constance. Pour l'appuyer d'une protection puissante, ses tuteurs recherchèrent l'alliance de l'empereur; ils lui offrirent leur princesse pour Manuel, le plus jeune de ses fils. Il est étonnant que l'empereur n'ait pas profité de cette occasion de réunir cette ville à l'Empire. Il refusa le mariage, et s'en repentit bientôt. Raymond, fils puîné de Guillaume IX, comte de Poitiers, faisait alors le voyage des saints lieux, caché sous l'habit de mendiant, selon une dévotion fort à la mode en ce temps-là. Foulques, roi de Jérusalem, l'ayant reconnu, résolut de procurer une grande fortune à ce prince, qui n'était venu chercher que des indulgences. Il était tuteur de Constance; il conseilla à ses collègues de donner Raymond pour époux à leur princesse, et n'eut pas de peine à obtenir le consentement du comte, qui se transporta aussitôt à Antioche. On apprit que l'empereur faisait de grands préparatifs de guerre pour venir en Syrie. Raymond, ne comptant pas assez sur ses forces¹, [demanda à Léon de s'unir] avec lui contre les Grecs. Léon, fidèle à sa parole, ne fut pas plus tôt de retour en Cilicie qu'il leva des troupes. Il menaçait Séleucie, ville maritime que les Grecs avaient conservée au milieu des conquêtes des musulmans. A cette nouvelle, l'empereur² se met en cam-

¹ Ici Lebeau disait : mit Léon en liberté, et lui permit de rentrer dans ses états, à condition qu'il s'unirait avec lui...

² L'histoire arménienne ne dit pas que Léon ait voulu attaquer Séleucie, mais au contraire que l'empereur Jean, qui convoitait les possessions des Arméniens, leva des troupes pour s'en emparer, et que le roi

Léon, n'osant se heurter contre des forces supérieures aux siennes, se retira dans les montagnes avec deux de ses fils, Rouben et Thoros, les deux plus jeunes, Mleh et Stéphané, étant chez le comte d'Édesse, leur parent : après quoi l'empereur se trouva maître de ses opérations. Teh. III, 58.—B.

pagne, résolu de ne pas quitter la Cilicie qu'il ne l'ait entièrement recouvrée. Tarse était entre les mains des princes d'Antioche, qui en avaient chassé les Turks. L'empereur l'assiége et l'emporte d'assaut. Adane et Mamistra ne font point de résistance. Toutes les places ouvrent leurs portes, ou sont prises d'emblée. Jean nettoie tout le pays par la défaite de diverses bandes, soit de Turks, soit d'Arméniens, qui, voltigeant de toutes parts, ne se laissaient atteindre que pour se faire battre.

xxx.
Prise
d'Anazarbe.

Délivré de ces coureurs, qui n'osaient plus se montrer devant lui, il va mettre le siège devant Anazarbe. C'était une ville très-peuplée, habitée par les Latins et les Arméniens, bâtie sur une hauteur, et ceinte de fortes murailles. Les plus braves des ennemis chassés des places qu'ils habitaient, s'y étaient retirés comme dans un asile; ils avaient ajouté de nouveaux ouvrages, et garni de machines tout le contour des murs. La ville était en état de faire une longue et vigoureuse défense. L'empereur y fit marcher d'abord une partie de son armée; c'étaient les troupes turques qui s'étaient engagées sous ses étendards après la prise de Castamone et de Gangres. Il voulait essayer si les Arméniens d'Anazarbe, pour lors amis des Turks, ne refuseraient pas de se servir d'eux pour entrer en composition. Mais dès qu'ils parurent, les Arméniens ainsi que les Latins les méprisant comme des déserteurs, font sur eux une sortie générale, les chargent, les mettent en fuite et les poursuivent vigoureusement. L'armée grecque étant accourue au secours, les Turks tournent visage, et, soutenus du reste des troupes, ils repoussent à leur tour les habitants, qui se renferment dans leur ville.

On dresse les batteries, on forme les attaques, on foudroie les murs. Les assiégés répondent par des décharges de leurs balistes, dont l'exécution était encore plus meurtrière. C'étaient des pierres d'une grosseur énorme, qui écrasaient les hommes et les toits des béliers, de gros javelots de fer ardent qui portaient l'incendie. Ils sortent eux-mêmes avec fureur, et, s'exhortant les uns les autres à vaincre ou à périr, ils massacrent tout ce qui résiste, et mettent le feu aux machines, qu'ils réduisent en cendres. Ils joignent à cet affreux désordre la risée et l'insulte, n'épargnant pas même la personne de l'empereur. Lorsqu'ils se furent retirés, on suspendit les attaques pendant quelques jours, et l'on travailla à réparer les ouvrages. Pour garantir les machines d'incendie, on les couvrit au dehors d'un enduit de terre grasse imbibée d'eau, dont on avait soin d'entretenir l'humidité, en sorte que les javelots enflammés qu'on y lançait n'y pouvaient causer de dommage. Il y eut encore plusieurs sorties toujours très-sanglantes. Les béliers ayant enfin fait brèche en plusieurs endroits, on aperçut une seconde enceinte, derrière laquelle les assiégés se défendirent avec la même opiniâtreté. Ce fut un second siège qui coûta encore beaucoup de sang. Enfin, les habitants se rendirent à discrétion. L'empereur, naturellement humain, épargna la vie à ces braves gens; il arrêta même le pillage, et se contenta de s'assurer d'Anazarbe.

xxiii.
Siège de
Bacu.

Il ne restait plus aux Arméniens, dans les plaines de Cilicie, que la forteresse de Baca. Elle passait pour imprenable par la force de ses murailles et par sa situation sur une roche escarpée : aussi les habitants rejetèrent-ils avec mépris les propositions que leur fit

l'empereur. Irrité de cette fierté insolente, il dispose ses machines, et jure qu'il ne quittera la place qu'après l'avoir prise, fallût-il y passer sa vie et y recevoir les neiges de tous les hivers. Il fit savoir en même temps aux assiégés qu'il les comblerait de faveurs s'ils se rendaient sans résistance, mais qu'il les traiterait dans toute la rigueur de la guerre s'ils l'obligeaient de les forcer. Ils n'écoutèrent ni les promesses ni les menaces. Tous paraissaient résolus à tenir jusqu'à la mort; mais le plus déterminé de tous était un des plus nobles Arméniens, nommé Constantin, fameux par sa bravoure.

Non content d'encourager les habitants, et de les animer sans cesse contre les Grecs, il se montrait souvent lui-même sur la pointe d'un roc qui surpassait les murs de la place, et de là il accablait à grands cris, d'injures atroces et grossières, et l'empereur et sa femme et ses filles. Fier de ses forces et de sa taille gigantesque, il insultait toute l'armée, et défiait le plus fort et le plus vaillant à un combat singulier. L'empereur chargea ses officiers de chercher quelque soldat qui fût capable de tenir tête à ce fanfaron brutal. Un Macédonien, nommé Eustrate, fut choisi pour tenter l'aventure. Il sort du camp armé d'un bouclier et d'une large épée.

Arrivé au pied de la muraille, il invite l'Arménien à venir se mesurer avec lui. Constantin, piqué de cette hardiesse, descend en courant, et ayant joint l'ennemi qu'il méprise, il lui porte des coups terribles, qu'Eustrate pare de son bouclier. La partie semblait être si inégale entre un géant hautain et vigoureux et un soldat modeste et de petite taille, que l'empereur avait perdu toute espérance. Cependant l'armée grecque encourageait son champion, et lui criait de frapper

hardiment. On le voyait souvent lever le bras, et autant de fois abaisser son épée, comme s'il eût été retenu par quelque enchantement. Enfin, après avoir long-temps balancé son coup, il le décharge sur le grand bouclier de l'adversaire et le tranche par le milieu. Il aurait, du même effort, ouvert le ventre de l'Arménien, si celui-ci n'eût pas tenu le bouclier loin de son corps. Les Grecs poussent un cri de joie, et Constantin découvert s'enfuit et rentre dans la place, tout confus. On ne le vit plus paraître ; on n'entendit plus sa voix insolente. Eustrate reçut les récompenses qu'il méritait. La défaite d'un guerrier regardé comme invincible abattit le cœur des habitants. La place se rendit ; Constantin fut mis dans les fers, et conduit au bord de la mer pour être transporté à Constantinople. Le vaisseau n'avait pas encore levé l'ancre, que les valets qu'on lui avait laissés pour le servir ayant trouvé moyen de le délivrer de ses chaînes pendant la nuit, il tombe sur ses gardes, les massacre et prend la fuite. Mais avant que d'avoir le temps d'exciter de nouveaux troubles, il fut repris et remis entre les mains de l'empereur. Les Arméniens, repoussés dans leurs montagnes, ne purent s'affranchir du joug de l'Empire. [La difficulté de pénétrer dans les défilés et sur les roches impraticables du mont Taurus, n'arrêta point les troupes envoyées par l'empereur à la poursuite du roi Léon. Il y fut complètement bloqué, et forcé par la famine à se rendre. Lui, sa femme, ses deux fils furent faits prisonniers et chargés de chaînes, amenés à l'empereur, qui pouvait à peine en croire ses yeux, tant la joie lui exagérait l'importance de cette capture. Il fit sortir les troupes arméniennes de la Cilicie, y laissa

en leur place un corps de douze mille hommes pour la défense des places. Quant à ses prisonniers, après les avoir tenus pendant un an dans les fers, il commença à s'adoucir à leur égard, les invita quelquefois à sa table et aux divertissements du palais, et souvent Rouben, le fils aîné de Léon, fut appelé à remplir auprès de l'empereur les fonctions des domestiques nobles.

On dit qu'un jour que Rouben était de service dans l'appartement des bains, voulant donner une preuve de son zèle et de sa force, il se saisit d'un grand vase de marbre plein d'eau chaude, qui était dans une des salles, et l'apporta lui seul à l'empereur : il fallait ordinairement quatre personnes pour ébranler ce vase. Jean et les autres personnes présentes virent avec étonnement cette force prodigieuse, qui rappelait les miracles de Samson. La crainte et les soupçons succédèrent à la première stupeur; et, pour neutraliser un captif si robuste, on conseilla à l'empereur de le faire aveugler. Il mourut de l'opération. Après quoi, de peur que le père ne cherchât à se venger, on le plongea de nouveau dans les fers avec son fils Thoros : Léon y termina ses jours un an après, en 1141. Cette mort apaisa encore les ressentiments de l'empereur; Thoros fut, une seconde fois tiré de prison, et rétabli dans les bonnes grâces de Jean Comnène. Sa bonne mine, son excellent caractère, son adresse dans tous les exercices, prévalurent sur les perfides insinuations des courtisans, jaloux de sa faveur, et ses jours furent respectés.] — B.

Maître de la Cilicie entière, Jean marcha vers Antioche. Arrivé devant cette ville, qui, depuis quarante ans, causait aux empereurs tant de regrets et de ja-

xxiv.
Jean devant
Antioche.
Cinn. l. 1.
c. 8.

Order. l. 13.
Guill. Tyr.
l. 14, c. 24.
et seqq.

lousie, il campe à quelque distance, et diffère les approches, dans l'espérance que les habitants aimeraient mieux entrer en négociation que de s'exposer aux travaux et aux dangers d'un siège. Raymond, craignant de ne pouvoir résister à de si grandes forces, envoya demander du secours à Foulques, roi de Jérusalem. Ce prince marchait alors au château de Montferrand, place importante du comté de Tripoli, assiégée par le redoutable Zengui. Foulques promet de courir au secours d'Antioche dès qu'il aura fait lever le siège de Montferrand; mais ayant été peu après défait dans une grande bataille, et s'étant enfermé dans la place, où il fut étroitement assiégé, il se vit lui-même dans le plus pressant besoin d'être secouru. Loin donc d'être en état de marcher à Antioche, il dépêcha des courriers à Raymond, à Joscelin, comte d'Édesse, aux troupes restées à Jérusalem, pour leur mander le danger où il était, et les presser de venir l'en délivrer. Une proposition aussi extraordinaire que celle d'appeler à son secours des gens eux-mêmes menacés d'un siège fut néanmoins favorablement écoutée. Les intérêts des croisés étaient unis alors par des liens indissolubles. Raymond donne ses ordres pour la défense de la ville en son absence, et, suivi de ses meilleures troupes, il sort d'Antioche et prend la route de Montferrand. Mais avant son arrivée, les assiégés, accablés de fatigues et de blessures, ne sachant pas que les secours étaient si proches, avaient rendu la place; et Zengui, mieux instruit de la marche de tant de troupes qui allaient lui tomber sur les bras, avait accordé une composition honorable. Le prince d'Antioche retourna donc sur ses pas, avec des remerciements de sa dili-

gence, dont le roi de Jérusalem ne pouvait plus profiter.

Pendant l'absence de Raymond, l'empereur s'était approché de la ville, et le prince n'y pouvait rentrer sans percer l'armée impériale. Il attend la nuit, se met à la tête des siens, entre dans le camp ennemi sans être reconnu, comme si sa troupe eût été un détachement de l'armée impériale qui revenait du pillage. Il pénètre en silence jusqu'auprès de la tente de l'empereur : là ses gens poussent un grand cri, et chargent ceux qui s'opposent à leur passage. Les Grecs prennent l'effroi, tout fuit jusqu'à une lieue du camp ; Raymond ne les poursuit pas plus loin, et rentre dans la ville au bruit des acclamations de tous les habitants, qui sortent aussitôt et pillent le camp des Grecs. L'empereur rallie son armée, et se rapproche de la ville. Il met en mouvement ses machines. Les traits et les pierres pleuvent de toutes parts ; on travaille à combler les fossés pour aller à la sape ouvrir une brèche, donner l'assaut. Les assiégés de leur côté font, tant de nuit que de jour, de fréquentes sorties, et se défendent avec courage. Mais les plus sages s'aperçurent bientôt que les forces n'étaient pas égales, et qu'il faudrait enfin céder à un prince habile, infatigable, plein de valeur, que leur résistance aurait irrité. Ils engagèrent donc Raymond à traiter d'accommodement, et, de son consentement, plusieurs d'entre eux passèrent au camp de l'empereur, dont la bonté naturelle leur donnait de bonnes espérances. En effet, il ne leur fut pas difficile de l'adoucir. On convint d'une entrevue entre les deux princes. Jean représenta à Raymond qu'*Antioche était une ville de l'Empire ; que Boémond*

xiv.
Accommodement de
l'empereur
avec le
prince
d'Antioche.

avait fait hommage à l'empereur, et s'était engagé à lui remettre toutes les places de l'Empire qu'il reprendrait sur les musulmans. Raymond répondit qu'il n'était pas garant des promesses de Boëmond, qu'il avait reçu cette ville pour dot de Constance; qu'il avait promis foi et hommage au roi de Jérusalem, tuteur de la princesse; qu'il le consulterait sur la demande de l'empereur, et qu'il ne ferait rien sans son avis. L'empereur lui accorda une trêve pour consulter le roi. Foulques, alors malade, répondit que Jean ne disait rien que de vrai; que pour lui il n'était pas en état d'aller secourir Raymond; qu'il lui conseillait de s'accommoder avec l'empereur, grand et puissant prince, capable de rendre de grands services aux Latins; que, pour conserver Antioche avec justice, il devait la recevoir des mains de l'empereur, qui en était le légitime souverain. On voit par cette réponse que Foulques, prince religieux, ne s'arrêtait pas au prétexte que les Latins avaient allégué jusqu'alors pour demeurer seuls maîtres d'Antioche. Raymond suivit cet avis. Il vint en personne faire hommage à l'empereur et lui jurer fidélité, s'engageant par serment, en présence de toute la cour impériale, à lui donner entrée dans sa ville toutes les fois que l'empereur le jugerait à propos, et avec tel cortège qu'il voudrait choisir. L'empereur, de son côté, promettait qu'après avoir pris Alep, Shizar, Hama, Hems (c'étaient les villes anciennement nommées Bérée, Larisse, Épiphanée, Émèse), il les mettrait entre les mains du prince d'Antioche, qui se ferait un état de ces villes et de leurs environs; que ce nouvel état appartiendrait en propriété aux princes d'Antioche, mais

à condition de le posséder comme fief de l'Empire. Après cet engagement mutuel, l'empereur donna à Raymond l'investiture d'Antioche et des quatre villes dont il espérait faire la conquête dans le cours de la campagne prochaine. On arbora sur la citadelle l'étendard impérial, et Raymond rentra dans la ville comblé de présents. Comme l'hiver approchait, l'empereur se retira en Cilicie, où il distribua des quartiers à ses troupes dans le voisinage de Tarse, près de la mer.

Dès que la saison permet d'entrer en action, il s'approche de l'Euphrate et met le siège devant Piza¹, place très-forte, environnée d'une double muraille, défendue d'un côté par un fossé profond, de l'autre par un roc inaccessible. A la première vue de l'armée grecque qui avançait dans la plaine, les musulmans font une terrible sortie, et tombent si vivement sur l'avant-garde qu'ils la mettent en déroute. L'empereur, plus indigné de la lâcheté des siens que de l'audace des ennemis, court lui-même à la tête des troupes de sa maison, et repousse les Turks avec tant de carnage, qu'ils n'osèrent plus se hasarder hors de leurs murailles. On comble le fossé; les béliers, les balistes battent avec tant de succès, que les tours écroulées ouvrent la place en plusieurs endroits; et les assiégés, effrayés de cette furieuse tempête, sans attendre l'assaut, sortent eux-mêmes par les brèches, viennent en foule se jeter aux pieds de l'empereur, lui abandonnant toutes leurs richesses pour racheter leur vie. Jean envoie à Antioche les prisonniers et le butin sous la conduite de Thomas, un de ses secrétaires. Celui-ci, plus habile à dresser des dépêches qu'à commander des

AN 1138.

XXVI.

Prise de
Piza.

Nicet. c. 8.

Cinn. l. 1.

c. 8.

¹ Cette ville est nommée *Bezaga* dans les *Extr. des hist. ar.*, p. 67.

soldats , est attaqué en chemin par un corps de Turks. Il perd les dépouilles et les prisonniers , et se sauve lui-même à grand'peine. L'empereur fait passer l'Euphrate à un détachement , qui rapporte un grand butin. Il donne Piza au comte d'Édesse, laisse à gauche Bempèze, ville ouverte, qu'il ne daigne pas attaquer; et à la prière du prince d'Antioche, qui l'accompagnait dans cette expédition, ainsi que le comte d'Édesse, il prend la route d'Alep.

xxvii.

Attaque inutile d'Alep.

Cette ville, qu'il avait promise au prince d'Antioche, comme une conquête facile, trompa ses espérances. Capitale d'une sultanie, elle était forte, peuplée, défendue par des troupes nombreuses et aguerries. A la première approche de l'armée impériale, la garnison sortit et fut repoussée. Ce mauvais succès ne la découragea pas : elle continua d'inquiéter les assiégeants par de fréquentes sorties, où les Grecs, toujours vainqueurs, payaient bien cher leur avantage. L'empereur, qui faisait sans cesse le tour de la place pour diriger ses attaques, courut plusieurs fois risque de la vie; toutes les machines étaient pointées contre sa personne; ce danger, loin d'abattre son intrépidité naturelle, l'aurait rendu plus opiniâtre, si le terrain d'alentour eût pu fournir des subsistances à son armée. On était aux premiers jours du printemps, et la terre ne donnait encore ni grains ni fourrages : d'ailleurs, ce pays aride et sablonneux ne produisait ni bois pour la construction des machines, ni assez d'eau pour abreuver les hommes et les chevaux. Il écouta donc les conseils de la prudence; et, malgré les raisons qui l'attachaient au siège d'Alep, il l'abandonna pour lors et prit la route de Shizar. Il se rendit en passant mai-

tre du château de Phérep, de Chama et de Capharda, nommée encore aujourd'hui *Cafartab*, place forte, qui tenait dans sa dépendance une assez grande étendue de pays. Elle fit peu de résistance.

On approchait de Shizar, ville opulente et forte, bâtie sur la rive gauche de l'Oronte, entre une montagne et le fleuve qui baignait une partie de ses murs [elle appartenait alors à l'émir Abou-Assaker, qui implora le secours de Zengui.] On rencontra en chemin la petite ville d'Istrie, que les Patzinaces emportèrent d'emblée, et qui leur fut donnée au pillage. Tous les émirs des environs s'étaient renfermés avec leurs troupes dans Shizar, pour la défendre. Il fallait passer le fleuve pour l'assiéger. Mais pendant que l'armée était encore dans la plaine en-deçà du fleuve, la cavalerie musulmane l'ayant traversé, vint avec audace attaquer à coups de traits les troupes impériales. Malgré la vitesse de leurs chevaux, on les atteignit, on les mit en fuite, on les précipita dans le fleuve. Ce premier échec les rendit plus circonspects; renfermés dans leurs murailles, ils laissèrent ravager impunément leurs campagnes. L'empereur ayant passé le fleuve, attaqua le faubourg, qui était lui-même une seconde ville, entourée de murailles et flanquée de tours. Pour ne pas fatiguer ses troupes, il les partagea en quatre corps, selon les nations qui composaient son armée: c'étaient des Macédoniens, des Grecs, des Patzinaces, des Turks qui s'étaient mis à son service dans la guerre de Paphlagonie, ainsi que nous l'avons raconté. Il employait tour à tour ces quatre divisions. Accoutumé à partager la fatigue et le péril dans les sièges comme dans les batailles, il courait de rang en rang l'épée à la

xxviii.

Siège de
Shizar.

Nicet. c. 8.

Cinn. l. 1.

c. 8.

Guill. Tyr.

l. 15, c. 1,

2, 3, 4, 5.

Sanut. l. 3,

part. 6, c. 17.

main, couvert d'une cuirasse et d'un casque d'or, encourageant ses soldats par ses paroles, par les récompenses qu'il promettait aux plus vaillants, et plus encore par son exemple. Il animait, il dirigeait les batteries; il relevait par des troupes fraîches celles qui étaient fatiguées; infatigable lui-même, il était en mouvement depuis le matin jusqu'au soir sans songer à prendre de nourriture. Pendant qu'il travaillait avec tant d'ardeur, le prince d'Antioche et le comte d'Édesse, jeunes tous deux et livrés aux amusements de leur âge, passaient la journée à jouer ensemble dans leur tente, et ralentissaient par ce mauvais exemple et par leurs railleries l'activité des autres officiers. L'empereur tâcha plus d'une fois, mais en vain, de leur faire comprendre qu'ils se déshonoraient par cette conduite frivole, et qu'il leur était honteux de prendre si peu de part à une conquête qui les intéressait plus que lui-même. La vive résistance des assiégés commençait à rebuter les Grecs; et l'empereur, dont le courage ne se lassait point, au désespoir d'en trouver si peu dans ses troupes, les excitant, les réprimandant, mettant tout en œuvre pour les enbraser de la même ardeur, vint enfin à bout de forcer le faubourg. Tout fut passé au fil de l'épée. On n'épargna que les chrétiens, et ceux qui demandaient à l'être.

XXIX.
Shizar obtient la paix de l'empereur.

L'empereur, maître du faubourg, tourna toutes ses attaques contre la place. Il fut repoussé au premier assaut. Cependant les habitants, craignant d'être forcés et traités avec la même rigueur que leurs compatriotes, demandèrent une suspension d'armes, pendant laquelle Machedol, leur commandant, envoya secrètement supplier l'empereur d'épargner la ville et les

stant, lui offrant, pour obtenir cette grâce, une grande somme d'argent. L'empereur refusa d'abord la communication; mais ayant éprouvé, dans une nouvelle attaque, que ce siège lui coûterait beaucoup de sang, indigné d'ailleurs de la nonchalance du prince d'Antioche, il écouta enfin les propositions des assiégés. Ils lui apportèrent une somme considérable, et s'obligeaient à payer un tribut annuel. Entre les présents qu'ils lui firent de beaux chevaux arabes, d'étoffes de soie brochées d'or, d'une table enrichie de pierreries, était une croix d'une seule pierre précieuse, d'un prix inestimable. C'était un ouvrage travaillé autrefois par l'ordre du grand Constantin, et qui était tombé entre les mains des musulmans dans la défaite du Romain Diogène. L'empereur fit aussitôt publier le départ. [Ce siège avait duré en tout vingt-quatre jours. Une circonstance qui dut contribuer beaucoup à la retraite des Grecs, ce fut la nouvelle de l'approche de Kara-Arslan, prince de Hisn-Caïfa, avec une armée de cinquante mille hommes, renfort qui eût donné aux musulmans une grande supériorité¹.] En vain Raymond et Joscelin, se repentant trop tard de leur défection, lui firent les plus vives instances pour l'engager à révoquer cet ordre. Quelques-uns disaient que la mauvaise conduite de Raymond était un effet de la malice de Joscelin, et que le comte, jaloux de l'agrandissement du prince d'Antioche, l'avait détourné des occupations sérieuses pour le rendre méprisable à l'empereur. L'armée grecque, dans son retour, fut atta-

¹ Extr. des histor. ar., p. 66 et pas que ce ne soit un nom corrompu.
 év. Machedol n'est point nommé — B.
 Les auteurs arabes, je ne doute

quée par un général turk, qui, à la tête de plusieurs escadrons, tomba sur l'arrière-garde avec grand tumulte; mais il fut si mal reçu, qu'il fut bientôt obligé de prendre la fuite, laissant sur la place un grand nombre de ses gens.

XXX.

L'empereur
à Antioche.

En exécution du traité d'Antioche, l'empereur devait y être reçu avec tel cortège qu'il voudrait y conduire: aussi y entra-t-il avec ses fils, qui l'accompagnaient dans cette guerre, et une partie de son armée. Le prince d'Antioche et le comte d'Édesse tenaient la bride de son cheval; le patriarche, suivi du clergé et du peuple, vint en procession au-devant de lui, chantant des psaumes et des hymnes, au son de quantité d'instruments de musique. On le conduisit ainsi à la grande église, et de là au palais. Il s'y reposa plusieurs jours, pendant lesquels il fut honoré comme le maître, exerçant l'autorité souveraine, et prodiguant ses faveurs au prince, au comte, aux autres seigneurs, et à tous les habitants. Au bout de quelque temps, ayant mandé le prince, le comte et les principaux, et adressant la parole à Raymond: « Prince, lui dit-il, vous savez ce
« que j'ai fait jusqu'ici pour vous délivrer d'un voisi-
« nage dangereux et vous conquérir un royaume. Mon
« intention est de ne pas abandonner cette noble en-
« treprise; mais vous n'ignorez pas qu'elle demande de
« longs travaux et de grandes dépenses. Il est néces-
« saire que vous nous mettiez entre les mains la garde
« de cette ville, afin que nous puissions y déposer notre
« trésor, et que vous donniez à nos troupes liberté
« entière d'y entrer et d'en sortir. Nulle place n'est
« plus propre à nous servir de magasin et de place
« d'armes pour le siège d'Alep et du reste de la Syrie,

« dont nous avons promis et nous vous promettons
« encore de vous rendre maître. Contribuez-y de votre
« pouvoir. Antioche vous appartiendra toujours en
« propriété ; nous n'en demandons que l'usage comme
« seigneur suzerain. » A ces paroles, le prince et les
seigneurs demeurèrent interdits. Se défiant de la bonne
foi de l'empereur, comme ils en manquaient eux-mêmes,
ils craignaient que cette ville, achetée du sang
des croisés, et dont la perte entraînerait celle de la
Syrie, ne passât entre les mains des Grecs. D'un autre
côté, ils n'étaient pas en état de résister à l'empereur
s'il voulait user de violence. Comme tous gardaient le
silence, le comte d'Édesse, plus hardi et plus adroit
que les autres, prit la parole : « Seigneur, dit-il, nous
« sentons tous que, dans ce que demande Votre Majesté,
« elle cherche notre intérêt plus que le sien propre.
« Mais il est besoin de prendre quelques mesures pour
« en assurer l'exécution ; elle ne dépend pas du prince
« seul. Il gouverne un peuple ardent et prompt à
« prendre l'alarme. Laissez-nous le temps d'aviser aux
« moyens de lui faire accepter sans murmure un ar-
« rangement qui nous est très-agréable. » Une propo-
sition si raisonnable fut approuvée de l'empereur ; il
leur donna quelques jours pour disposer le peuple, et
congedia l'assemblée avec de grands témoignages de
satisfaction.

Le comte ne fut pas plus tôt retiré dans sa maison, xxxii.
qu'il envoya dans la ville des émissaires secrets, qui, Il est obligé
d'en sortir.
répandant de toutes parts les prétentions de l'empereur, alarmèrent le peuple et l'excitèrent à prendre les
armes. Le soulèvement devient hientôt général ; on
s'attroupe, on menace de faire main-basse sur les Grecs.

Le comte, feignant d'être exposé à la colère du peuple et de craindre pour sa vie, court tout éperdu au palais, et se jette aux pieds de l'empereur. « Seigneur, « s'écrie-t-il, je demande pardon à Votre Majesté de « venir me présenter devant elle sans observer les « égards qui lui sont dus et les usages de la cour impériale ; mais une urgente nécessité dispense de « toutes les lois. Ce n'est qu'à l'abri de votre trône que « je puis trouver un asile contre la rage d'un peuple « qui me poursuit pour me mettre en pièces. » L'empereur lui demandant quel était le sujet de cette émeute soudaine : « Je reposais tranquillement, répondit-il, « lorsqu'une foule séditieuse, armée de tout ce qui « peut servir d'instrument à la fureur, est venue envelopper mon hospice, poussant des cris affreux, demandant qu'on lui livrât le comte d'Édesse, ce traître, « cet assassin du peuple d'Antioche, qu'il vendait à « l'empereur. Altérés de mon sang, ils ont enfoncé les « portes ; chacun d'eux m'apportait la mort. Je me suis « échappé par miracle ; sauvez-moi de leurs mains. » En même temps l'empereur entend un bruit effroyable ; on criait de toutes parts : *Antioche est perdue ; elle est vendue aux Grecs ; quittons les demeures de nos pères, sauvons-nous dans les déserts.* Animés par ces clameurs, les habitants devenus forcenés se jettent sur tous ceux qu'ils rencontrent du cortège de l'empereur. Ils les assomment, ils les massacrent, ils poursuivent jusqu'au palais ceux qui leur échappent. L'empereur effrayé mande auprès de lui les princes et les seigneurs ; et, resserrant son indignation dans son cœur : *Je vois, dit-il, que mes intentions sont mal interprétées : on me prête des desseins sinistres ; je compte sur votre*

fidélité, et je n'ai garde de vous rendre responsables de l'aveugle témérité de cette multitude. Allez calmer son emportement; assurez-la que, dès demain, je la délivrerai d'une injuste défiance, et que je sortirai d'Antioche. Tous les assistants répondent par des louanges de sa modération et de sa prudence. Les plus mal intentionnés sont ceux qui se répandent le plus en éloges. Le prince, le comte, ceux qui avaient le plus de crédit se dispersent parmi le peuple, et travaillent à le calmer; ce qui leur fut plus difficile qu'il ne l'avait été de le soulever. On quitte les armes, on se retire, et la tranquillité est rétablie. Dès le point du jour, l'empereur sort du palais avec tout son cortège, et va camper aux portes d'Antioche.

Raymond, Joscelin et les autres seigneurs, voyant l'empereur hors de la ville, appréhendèrent les effets de son ressentiment. Ils vont le trouver et tâchent de se disculper eux-mêmes en rejetant la faute sur le peuple, qui, dans toutes les villes, est sujet à se livrer à un aveugle caprice, et à se porter aux derniers excès sur le plus léger soupçon. Ils lui protestent qu'ils n'ont aucune part à cette émeute insensée; qu'ils n'en ont été instruits que par les effets, et qu'ils sont prêts à recevoir ses troupes et à exécuter fidèlement tous les articles de la convention. L'empereur fit semblant de les croire; mais bien résolu de ne plus s'exposer à un pareil danger, il prétexta des affaires pressantes qui le rappelaient à Constantinople, dont il était absent depuis deux ans. Il leur promit de revenir au plus tôt, avec des forces suffisantes pour conquérir la Syrie entière, et faire au prince d'Antioche un riche et puissant royaume. La feinte fut égale des deux côtés. L'empe-

xxxii.
Retour de
l'empereur à
Constanti-
nople.

reur embrassa les seigneurs à son départ, et les seigneurs comblant l'empereur de vœux et de bénédictions que leur cœur démentait, le reconduisirent jusqu'aux portes de Cilicie. En passant par la frontière de Lycaonie, il envoya un gros détachement ravager le territoire d'Icône, pour se venger des incursions que les musulmans avaient faites sur ses troupes lorsqu'il était entré la première fois en Cilicie. On lui ramena grand nombre de prisonniers, de chevaux, de bêtes de toute espèce, et avec ce butin il retourna à Constantinople.

XXXIII.
Isaac récon-
cilié avec
son frère.
Nicet. c. 9.
Cinn. l. 2.
c. 2.

Il y rentra avec son frère Isaac, dont le retour lui causa plus de joie que ses succès. Ce prince, qui avait contribué avec tant de zèle à mettre la couronne impériale sur la tête de Jean, et qui en avait reçu tant de marques de reconnaissance, vivait d'abord avec lui dans l'union la plus intime. Cette concorde fut altérée par une cause légère, mais tellement exagérée par les flatteurs de cour, qu'elle détermina Isaac à sortir de l'Empire avec Jean, son fils aîné. Isaac était vaillant, de haute taille, et d'une figure majestueuse qui manquait à l'empereur, d'ailleurs très-supérieur à son frère par des qualités infiniment plus précieuses, mais qui ne s'annoncent que par les actions. Le prince, mécontent, se retira auprès du sultan d'Icône, et s'oublia jusqu'à faire des courses sur les provinces de l'Empire, se déclarant ouvertement l'ennemi de son frère. Le défaut d'argent, et la conduite de l'empereur aussi sage que courageuse, ayant fait échouer toutes ses entreprises, il tomba dans le mépris des émirs, auxquels il n'imposait plus que par sa naissance et sa bonne mine. Il s'aperçut de ce déchet de considération, et regrettant celle dont il avait joui à côté du trône, il vint

avec son fils rejoindre son frère, qui passait près d'Icône. Le généreux empereur le reçut avec tendresse; il lui rendit de bonne foi son amitié, sans retenir dans son cœur aucune de ces traces de ressentiment qui revivent si aisément dans l'ame des amis, et surtout des princes réconciliés. Mais l'ambition d'Isaac troubla encore une fois la paix entre les deux frères. Pendant le dernier voyage que Jean fit en Syrie, les ministres qu'il avait chargés du gouvernement en son absence, découvrirent de nouvelles intrigues formées par Isaac pour s'emparer de l'Empire. L'empereur en étant averti, donna ordre de le transporter à Héraclée en Bithynie, où il resta prisonnier jusqu'après la mort de son frère.

Jean ne s'arrêta pas long-temps à Constantinople. Apprenant que les Turks ravageaient les plaines de Bithynie voisines du Sangar, il partit, quoique malade, sans attendre le printemps. Il ne fallut que la nouvelle de sa marche pour faire prendre la fuite aux Turks. Il les poursuivit, leur enleva quantité de bestiaux, et se retira à Lopade près du Rhyndacus. N'ayant plus d'ennemis à combattre, il résolut d'employer ce temps de paix à se précautionner pour la guerre, et à réparer les places de Bithynie, pour les mettre en état de défense. Comme il comptait y séjourner long-temps, il y fit venir l'impératrice, et y donna rendez-vous à toutes ses troupes, qu'il devait occuper à ces travaux. Ce fut pour tous les gens de guerre un sujet de mécontentement et de murmures. *Quelle dureté, disaient-ils, après deux ans de combats, de sièges et de fatigues continuelles, de ne pas laisser ses soldats jouir quelques moments du repos que leur laissent les ennemis; de les arracher du sein de leur famille, dès*

AN 1139.

XXXIV.

Nouvelle
guerre contre les
Turks.

qu'ils la revoient après une si longue absence ! Ceux surtout qui n'étaient pas même encore rentrés dans Constantinople, se plaignaient plus haut que les autres. Ayant été obligés de rester en chemin, soit par maladie ou par cause de blessures, soit par défaut de vivres, soit par la perte de leurs chevaux, ils étaient forcés par les gardes des chemins et des ports de se rendre au camp de l'empereur, sans avoir la liberté d'aller respirer l'air de leur patrie. L'empereur, peu sensible à ces plaintes, répétait souvent qu'il ne voulait pour soldats que des hommes qui ne connussent d'autre fatigue que l'inaction, d'autre famille que leur troupe, d'autre patrie que leur camp. Mais une nouvelle incursion des Turks ne le laissa pas long-temps dans ces occupations paisibles. Le printemps finissait à peine, qu'il apprit que ces barbares ravageaient la province de Pont, et que Constantin Gabras, gouverneur de Trébizonde, s'en était rendu souverain, et avait secoué le joug de l'obéissance. Résolu de repousser les barbares, et de châtier le rebelle, il partit de Lopade au commencement de l'été, et prit la route de Paphlagonie. Il voulait pénétrer dans le Pont, en côtoyant les bords de la mer, pour être assuré de ses subsistances, qui lui viendraient par le Pont-Euxin, et pour ne pas courir risque d'être enveloppé. Il trouva dans cette marche plus de difficulté qu'il ne s'y était attendu. Mahomet ¹, alors le plus puissant des émirs, après avoir conquis une partie de l'Ibérie et de la Mésopotamie, s'était rendu maître de Césarée en Cappadoce, et ses troupes passaient pour les plus braves de l'Orient.

¹ Je pense que c'est Mahmont, fils aîné de Taphar, dont il a été parlé au § 5.—B.

Il fallut disputer tous les passages , et l'armée grecque, harassée de fatigues et de combats, ne put arriver dans le Pont que vers le solstice d'hiver.

L'empereur se cantonna dans la ville de Kinta. Mais son activité naturelle ne put long-temps se contenir. Dès le milieu de l'hiver, il se mit en campagne, et entra sur les terres des musulmans ; où il porta le ravage. Les Turks fuyaient devant lui ; mais il avait à combattre des ennemis plus dangereux que les Turks. C'étaient la disette et le froid, très-rigoureux dans ce pays de montagnes. Presque tous ses chevaux et ses mulets y périrent. Les Turks, instruits de ces désastres, venaient l'attaquer par bandes séparées, et le harcelant sans cesse, déchargeant leurs flèches et disparaissant aussitôt, ils lui causaient un grand dommage, et échappaient à la poursuite. L'empereur fit chercher ce qui lui restait de bons chevaux, les distribua surtout aux Latins, meilleurs lanciers que les autres, et les opposant aux Turks, il mit à couvert le reste de ses troupes. Pour grossir l'apparence de ses escadrons, il faisait porter par ses gens de pied des enseignes de cavalerie ; ce qui trompa tellement les ennemis, qu'ils n'osèrent plus l'attaquer, et le laissèrent approcher de Néocésarée, qu'il assiégea. Il y eut en ce lieu plusieurs actions assez meurtrières, dans une desquelles Manuel, âgé alors de dix-huit ans, et le plus jeune des fils de l'empereur, étant sorti des rangs sans en avoir demandé la permission à son père, courut pique baissée donner au milieu des escadrons ennemis. La hardiesse du prince, et le péril où il se précipitait, attirèrent après lui toute l'armée. Ce fut à qui signalerait son zèle pour l'empereur en dégageant

AN 1140.

XXXV.

Guerre dans
le Pont.Nicet. c. 9,
10.

Cinn. l. 1.

o. 9.

Ducange.

Fam. Bys.

p. 189, 190.

son fils. Les ennemis furent repoussés avec grand carnage. L'empereur combla son fils de louanges à la tête de l'armée victorieuse ; mais, rentré dans sa tente, il le réprimanda vivement de sa témérité ; on dit même qu'il lui fit essuyer le châtimement imposé selon les lois romaines aux fautes des moindres soldats.

XXXVI.
Désertion
du neveu de
l'empereur.

Toute cette campagne se passa au siège de Néocésarée. Les fréquentes sorties des assiégés et les attaques de l'armée turque, qui venait sans cesse harceler les assiégeants, retardaient le succès. Enfin la désertion du neveu de l'empereur fit abandonner l'entreprise. Jean, fils d'Isaac, frère de l'empereur, était un jeune prince hautain et opiniâtre. Un jour de bataille, l'empereur voyant à pied un cavalier italien dont il estimait la valeur, mais qui était démonté, dit à son neveu, qui montait un beau cheval arabe : *Vous avez assez d'autres excellents chevaux ; descendez et donnez celui-ci à ce cavalier.* Le jeune homme, piqué de cet ordre, ne répondit rien ; mais, se tournant vers le cavalier : *Emprunte un cheval*, lui dit-il, *et prends carrière ; tu auras celui-ci, si tu me fais quitter les arçons.* Cependant comme il voyait la colère monter au visage de l'empereur, il descendit, se fit amener une autre monture, et piqua sur-le-champ vers l'armée des Turks. Arrivé à la portée de leurs traits, il rejette sa lance sur son épaule, ôte son casque et se va joindre à eux. Il en était déjà connu pour avoir passé quelque temps parmi eux avec son père. Ils le reçurent avec joie, persuadés qu'il leur serait fort utile par la connaissance qu'il avait des forces des Grecs. Devenu traître à son souverain, il ne demeura pas long-temps chrétien. Ayant embrassé le

mahométisme, il épousa la fille du sultan d'Icône, et reçut en dot plusieurs châteaux et de grandes terres, avec le surnom de Tchélébi, qui, dans la langue turque, signifie un homme de naissance illustre. Il eut un fils nommé Soliman-Schah, duquel se vantait de descendre Mahomet II, pour relever par cette noble origine celle des princes ottomans. L'empereur, qui avait déjà perdu beaucoup d'hommes et de chevaux, et qui manquait de vivres, se doutant que le déserteur instruirait trop bien les ennemis de l'état de son armée, ne s'obstina pas davantage. Il se retira faisant bonne contenance. Comme son arrière-garde était continuellement insultée par les Turks, il gagna les bords de la mer; et, marchant en bon ordre par des chemins où il ne pouvait être enveloppé, il regagna Constantinople le 15 janvier, après avoir beaucoup souffert cette année, sans aucun avantage qui pût le dédommager de ses pertes.

La campagne suivante fut moins pénible, mais aussi infructueuse. Elle se passa au bord du Rhyndacus sans aucune action mémorable. Les neiges et les glaces de l'hiver le tinrent quelque temps comme assiégé dans son camp, et le forcèrent enfin à reprendre le chemin de sa capitale.

Ce prince trop guerrier ne trouvait de repos qu'à la tête de ses armées. Il partit dès les premiers jours de l'année suivante, sur la nouvelle que les Turks étaient entrés en Pamphylie, et qu'ils assiégeaient Sozopolis. Ses filles, dont il était tendrement aimé, ne le quittèrent qu'avec beaucoup de larmes, comme si elles eussent prévu qu'elles ne le reverraient plus. Arrivé à Attalie, il apprit que les Turks s'étaient retirés,

AN 1141.

XXXVII.

Campagne
du
Rhyndacus.

AN 1142.

XXXVIII.

L'empereur
s'empare des
îles du lac
d'Icône.Nieet. c. 10.
Cinn. l. 1.

c. 9.

et il s'arrêta quelque temps dans cette ville pour mettre ordre au gouvernement de ses nouvelles conquêtes. Près de la ville d'Icone, occupée depuis long-temps par les Turks, était un lac fort étendu, nommé Pasgusa, semé de petites îles peu éloignées l'une de l'autre. Dans chacune de ces îles s'élevait une forteresse, qui semblait être un écueil au milieu des eaux. Les anciens habitants s'y étaient maintenus; mais détachés de l'Empire, ils n'en avaient conservé que la religion, et ne reconnaissaient d'autre maître que le sultan d'Icone, où ils allaient et d'où ils revenaient le même jour. L'empereur, campé au bord du lac, leur fit signifier qu'ils eussent à recevoir de sa part un gouverneur et des troupes, ou à sortir de leurs demeures; qu'il leur laisserait libre le chemin d'Icone. Ils se moquèrent de ces ordres; et l'empereur, piqué de ce mépris, résolut d'employer toutes ses forces à conquérir ces îles, quoiqu'il vit bien qu'il lui serait impossible de les garder. Il fit construire à la hâte des barques, en attacha plusieurs ensemble, et les chargea de machines pour aller foudroyer ces forteresses. Il y réussit malgré les orages qui s'élevèrent sur le lac, et qui détruisirent plusieurs fois son armement. Après des efforts auxquels ce prince, d'ailleurs prudent et sage, ne s'obstina que par un point d'honneur vain et frivole, il mit garnison dans ces places. C'étaient des soldats perdus, dont le sort est ignoré, mais qui, après le départ de l'empereur, ne tinrent sans doute pas long-temps dans ces postes isolés.

XXXX.
Mort des
deux fils aî-
nés de
l'empereur.

Jamais il ne s'était vu à la tête d'une si belle armée. Presque toutes les forces et les trésors de l'Empire marchaient à sa suite. Il se proposait de faire la con-

quête de la Syrie entière, d'aller à Jérusalem déposer sa couronne sur le saint sépulcre, pour la recevoir ensuite comme de Jésus-Christ même, et de chasser les musulmans de toute la Palestine. Mais il cachait avec soin tous ces desseins, et feignait de n'avoir en vue que de répondre aux sollicitations du prince d'Antioche, qui l'invitait par des lettres fréquentes à venir au plus tôt exécuter le traité fait entre eux quatre ans auparavant. Raymond, qui n'avait guère plus de prudence que de bonne foi, se flattait qu'après ce qui s'était passé, l'empereur ne serait plus tenté d'entrer *en maître* dans Antioche, et qu'il ne songerait plus qu'à lui procurer un brillant état par la conquête des quatre plus grandes villes de Syrie. Jean, qui avait bien d'autres pensées, méditait encore un projet important. Manuel, le plus jeune de ses fils, était le plus chéri. Il lui trouvait plus d'esprit, de valeur, de ressemblance avec lui-même. Il voulait lui faire un royaume de la Pamphylie, de la Cilicie, d'Antioche et de l'île de Chypre. Il ne désespérait pas même de le faire empereur au préjudice de ses trois aînés. Jean, occupé de tous ces desseins, était retourné à Attalie, pour se disposer au voyage d'Antioche, lorsqu'il perdit Alexis son fils aîné, qu'il avait depuis long-temps associé à la dignité impériale. Ce prince mourut d'une fièvre ardente, et sa mort fut aussitôt suivie de celle de son frère Andronic, qui portait le titre de sébastocrator. L'empereur craignant pour le troisième, qui commençait à ressentir quelque atteinte, le fit partir, pour transporter à Constantinople les corps de ses deux frères, et leur rendre les devoirs funèbres. Il retint Manuel auprès de lui, et ayant en diligence traversé

Nicét. c. 10
11, 12.
Cinn. l. 1.
c. 10.
Guill. Tyr,
l. 5, c. 19 et
seqq.
Sanut. l. 3,
part. 6, c.
17.
Chron. S.
Anton.
Alberic.
Chron.
p. 300.
Otho fris. l.
1, c. 28.
Id. de gest.
Frid. imp. c.
22, 23.
Ducauge,
fam. Byz.
p. 181.

la Cilicie, il arriva à la vue du château de Telbacher, à huit ou dix lieues en-deçà de l'Euphrate, sur les terres du comte d'Édesse, qui ne l'attendait pas.

XL.
Jean devant
Antioche.

Joscelin s'était trop mal conduit au siège de Shizar, pour se flatter d'être bien voulu de l'empereur. Il craignait une invasion contre laquelle il ne pourrait se défendre. L'empereur, qui, de son côté, avait sujet de se défier de ce prince, lui demanda des otages, et le comte ne tarda pas à lui envoyer sa fille Isabelle. Assuré de sa fidélité par ce gage précieux, Jean prit la route d'Antioche, et arriva le 25 septembre à un château nommé Gast, à quelques lieues de cette ville. Il dépêcha de là des courriers à Raymond, et lui renouvelle les mêmes demandes qui, dans son premier voyage, avaient fait trembler le prince et soulevé tout le peuple. Il les appuie des mêmes motifs. Le prince, se trouvant dans un grand embarras, délibère avec son conseil. Pour le dégager de sa parole, on fut d'avis de le désavouer, comme ayant passé son pouvoir dans le traité qu'il avait fait. On députa donc les plus nobles de la ville, qui déclarèrent à l'empereur, au nom du patriarche et des habitants, *qu'ils ne se tenaient pas pour engagés par la parole de Raymond; que ce prince n'avait aucun droit sur l'héritage de sa femme; que sa femme même ne pouvait en aucune manière disposer de ses domaines sans le consentement des autres seigneurs et des habitants; que si le duc et la duchesse persistaient à en trafiquer ainsi; selon leur caprice, au détriment de leurs sujets, on les bannirait eux-mêmes de tout le territoire.* L'évêque de Gabale, qui se trouvait alors dans la ville, comme légat du pape Innocent II, se joignit à

ces députés, et signifia à l'empereur, de la part du Saint-Siège, qu'il eût à s'abstenir d'entrer dans Antioche, et de susciter aucun trouble aux Latins établis en Orient. L'empereur, irrité de ces oppositions, permit à ses soldats, sous prétexte qu'ils manquaient de vivres, de ravager le territoire d'Antioche. Ils usèrent de cette liberté avec tout l'emportement d'une soldatesque effrénée. Non contents de piller les moissons et les fruits, ils coupèrent par le pied les arbres fruitiers, brûlèrent les habitations et les granges, et firent un horrible dégât, qui ne pouvait être réparé de plusieurs années. Quelques-uns s'empportèrent à un tel excès de fureur, qu'ils massacrèrent les ermites des environs, et réduisirent en cendres leurs cellules. L'empereur demeura chargé de tout l'odieux de ces barbaries, qu'il ne put arrêter lorsqu'il eut une fois lâché la bride à cette fougueuse multitude.

Pour ne pas s'éloigner d'Antioche, dont il voulait s'emparer, il lui vint en pensée d'aller passer l'hiver à Jérusalem. Mais il ne montra que le désir de visiter les saints lieux. Il envoya donc des officiers de distinction en ambassade à Foulques, roi de Jérusalem, qui vivait encore, et ne mourut que le 13 novembre de cette année. Il lui mandait qu'il désirait ardemment de se transporter dans la ville sainte, pour y honorer les vestiges du Sauveur, et pour offrir aux chrétiens son secours contre les infidèles. Le roi craignant une dévotion si bien armée, de l'avis de son conseil envoya Anselme, évêque de Bethléem, avec deux autres seigneurs, porter sa réponse à l'empereur, et lui dire qu'il tiendrait à grand honneur de le recevoir dans sa ville; mais que, dans un état aussi borné que le

XLI.
Il veut aller
à Jérusalem.

sien, il ne pourrait trouver de quoi faire subsister une si grande armée; que les soldats grecs et ses propres sujets seraient en danger de mourir de faim : que cependant, si Sa Majesté voulait ne prendre avec elle que dix mille hommes, il irait au devant d'elle avec tout son peuple; qu'on la recevrait avec des transports de joie, et qu'on lui rendrait les hommages dus au plus grand prince du monde. Ce refus, assaisonné de tant de politesse, ne plut pas à l'empereur; il crut qu'il n'était pas de la dignité impériale d'aller se montrer en Palestine si peu accompagné. Il rendit au roi les mêmes protestations d'amitié qu'il en avait reçues, et renvoya les ambassadeurs comblés de présents. Il retourna passer l'hiver en Cilicie, près d'Anazarbe, bien résolu de rentrer en Syrie dès que la saison le permettrait, et d'y signaler sa puissance par quelque exploit mémorable.

AN 1143.

XLII.
Blessure
mortelle de
l'empereur.

Un accident funeste arrêta tous ses projets. Il aimait la chasse et y passait une partie du temps que lui laissaient les opérations militaires. Campé dans une vallée entre deux hautes montagnes, qu'on appelait *les nids des corbeaux*, il sortit avec son équipage ordinaire, et s'étant engagé dans un bois plein de bêtes sauvages, comme le sont toutes les forêts du mont Taurus, il vit venir à lui un furieux sanglier, poursuivi par ses chiens. Il attend la bête de pied ferme, et lui plonge son épieu dans le corps. Au milieu des violentes secousses de ce vigoureux animal, le carquois du prince, rempli de flèches empoisonnées, s'étant renversé, un de ces traits meurtriers lui perce la main et y fait une profonde blessure. Pour arrêter le sang, il se sert d'un topique aussi bizarre que frivole, mais apparemment en usage parmi

les chasseurs. C'était de s'enlever une peau du talon, et de l'appliquer sur la blessure, qu'on bandait ensuite fortement. Il retourne le soir au camp, soupe à son ordinaire, et passe assez tranquillement la nuit. Le venin dont on avait fermé l'issue eut le temps de se répandre dans les veines, et le lendemain l'enflure de sa plaie, accompagnée d'inflammation et de vives douleurs, l'obligea d'avoir recours aux médecins. Ils levèrent ce ridicule appareil, et ayant appliqué un emplâtre, qui ne fut pas plus efficace, ils en vinrent à l'incision, qui ne procura aucun soulagement. L'enflure s'étant communiquée au bras tout entier, on fut d'avis de lui couper le bras, sans être cependant assuré si cette opération cruelle lui sauverait la vie. L'empereur n'y voulut point consentir, disant *que ce n'était pas trop de deux mains pour tenir les rênes de l'Empire*. Il se détermina donc à mourir, et le seul regret qu'il témoigna fut de ne pas avoir accompli le pèlerinage de Jérusalem, auquel il était tellement résolu, qu'il avait fait faire une lampe d'or du poids de vingt livres, pour l'offrir au saint sépulcre. Le jour de Pâque, qui tombait cette année au 4 d'avril, il reçut le saint viatique. A l'heure du souper, il fit ouvrir les portes de sa tente, permettant à tous les soldats d'entrer et de lui présenter leurs requêtes. C'était par le conseil d'Axuch, cet estimable ministre, qu'il voulut donner à ses sujets cette dernière marque de sa bonté. Il en fit autant le lendemain; et s'étant fait servir le souper ordinaire, il en distribua les viandes aux assistants. La nuit suivante, il survint un si violent orage, que les torrents qui tombaient des montagnes emportèrent le lit où reposait l'empereur. Dès qu'il s'était vu menacé de la mort, il

avait fait venir auprès de lui un moine de Pamphylie, célèbre par sa sainteté, pour implorer la miséricorde de Dieu par des prières continuelles.

XLIII.
Il déclare
Manuel son
successeur.

Le 6 d'avril, se sentant près de sa fin, il fit appeler les principaux officiers de l'armée. Les voyant autour de son lit, il rassembla tout ce qui lui restait de forces, et paraissant seul insensible à ses maux, il leur parla en ces termes : « Mes amis, vous savez que les « princes regardent leurs états comme un patrimoine, « et qu'ils les transmettent à leurs enfants, selon le « droit de primogéniture, comme les particuliers dispo- « sent de leurs maisons et de leurs terres. C'est ainsi « que j'ai reçu de mon père le droit de commander « aux hommes, et vous pensez sans doute que j'en userai « de même à l'égard de mes enfants. Il ne m'en reste « que deux, et vous ne doutez pas que la prérogative « de l'âge ne détermine mon choix. Mais l'amour que « j'ai pour vous est si vrai et si désintéressé, que si « ni l'un ni l'autre de mes fils ne méritait l'Empire, je « chercherais un successeur hors de ma famille. Un « pilote qui, par ignorance, se perd avec son vaisseau, « meurt couvert de honte, et n'en laisse pas moins à « celui qui lui a confié le gouvernail. C'est se désho- « norer que d'élever en honneur un homme qui n'en « est pas digne. Je n'ai que des grâces à rendre au « maître des souverains pour les deux fils qu'il a bien « voulu me laisser. Ils ont tous deux d'excellentes qua- « lités; je les aime également, et s'il ne s'agissait pas « de l'Empire, je suivrais, dans la distribution de mon « héritage, l'ordre qu'a suivi la nature. Mais la suc- « cession à l'Empire n'est pas un présent; c'est un far- « deau, dont un père doit charger celui de ses enfants

« qui est le plus capable de le porter. La Providence
« a pris soin de désigner mon successeur. C'est Dieu
« qui nomme le premier à tous les emplois : les quali-
« tés de celui qui en est digne sont la voix de Dieu
« même qui en est l'auteur. C'est aux hommes à l'é-
« couter ; je ne fais qu'énoncer son suffrage. Jugez-en,
« et voyez si Manuel mérite de vous commander. Son
« courage s'est montré devant Néocésarée ; nous lui
« dûmes la victoire. Vous connaissez sa prudence et
« son esprit de ressources. Vous n'ignorez pas que, dans
« les conjonctures les plus épineuses , je me suis plus
« d'une fois bien trouvé de ses conseils , et qu'il m'a
« tiré des plus grands périls. Combien de preuves n'a-
« t-il pas données de l'étendue de son génie , de l'élé-
« vation de son ame , de sa fermeté , de son discerne-
« ment , de son détachement de tout intérêt personnel
« et des plaisirs de son âge , de son application aux
« affaires sérieuses , de sa bonté et de sa compassion
« pour les malheureux. Je destinai Alexis à l'Empire ;
« mes vues ne s'accordaient pas avec les desseins de
« Dieu ; il me l'a enlevé. Averti par ce coup si sensi-
« ble à ma tendresse , je n'ai plus voulu prévenir son
« choix. C'est lui qui m'inspire dans ce dernier mo-
« ment , où s'éteignent toutes les affections humaines. Je
« touche à cet instant où je n'aurai plus ni trône ni
« famille ; mon dernier soupir est pour le bien de cet
« Empire. C'est à vous à y répondre par votre suffrage.
« Songez qu'Isaac fut le cadet d'Ismaël , que Jacob ne
« vint au monde qu'après Ésaü , que Moïse était plus
« jeune qu'Aaron , et que David était le dernier de tous
« ses frères. » Dès qu'il eut cessé de parler , tous les
assistants , fondant en larmes , s'écrièrent d'une voix

mêlée de sanglots, *Nous acceptons Manuel, que Manuel soit notre empereur.* Manuel, insensible à toute autre chose qu'à la perte de son père, la tête baissée, baignait la terre de ses pleurs. On le revêtit de la pourpre, on lui ceignit le diadème; on le porta dans la place d'armes, où tous les soldats assemblés le proclamèrent empereur. Il était âgé de vingt et un ans. C'était Axuch qui, sur la comparaison du caractère d'Isaac avec celui de Manuel, avait déterminé l'empereur à cette préférence, si dangereuse d'ailleurs et si propre à troubler la tranquillité des états. Mais il voyait dans Manuel une supériorité si généralement reconnue, qu'il n'en craignit pas les suites, qui n'eurent en effet rien de funeste.

XLIV.
Mort et
portrait de
Jean.

Jean ne survécut que deux jours, et mourut le 8 avril, à l'âge de cinquante-cinq ans, après un règne de vingt-quatre ans sept mois et vingt-quatre jours. Ce prince, héritier du courage, de la prudence et des autres grandes qualités de son père, le surpassa encore par une vertu sans mélange d'aucun vice. Il eût été digne de naître dans les beaux jours de l'empire romain; c'est le Marc-Aurèle de Constantinople. Assis sur un trône déjà ébranlé, il l'affermir par de brillants succès. Il entra d'un pas ferme dans la route glorieuse que son père lui avait ouverte, et ouvrit lui-même à son fils un chemin à de nouvelles conquêtes. On peut dire que le règne de ces trois princes fut pour l'Empire un repos où il s'arrêta dans sa chute. Pieux, réglé dans ses mœurs, attentif à retenir, ou plutôt à renouveler l'ancienne discipline, il bannit de son palais le luxe des habits et des tables; il proscrivit la licence, donnant lui-même l'exemple d'une simplicité auguste.

d'une noble frugalité, d'une exacte décence. Ce n'était pas en lui médiocrité de génie; il avait l'ame plus grande encore que la fortune. Il était libéral et même magnifique, mais sans profusion, persuadé que les grandes largesses sont de grands brigandages, et qu'un prince n'enrichit ses favoris qu'en dépouillant ses autres sujets. Tout le palais prit bientôt le ton du maître; la vertu était devenue le moyen de plaire, et le vice cessa d'être courtois. Sa manière de vivre n'avait néanmoins rien d'austère ni de triste. Sa conversation respirait une gaieté honnête; il avait des amis, et leur *donnait une sage liberté*. Plein de douceur et de *clemence*, il ne condamna jamais personne à la mort ni à la perte de ses membres. Il ne se forma contre lui d'autre conjuration que celle d'Anne Commène, la première année de son règne. On eût dit que le crime avait fait trêve avec l'humanité pour tout le temps de son gouvernement. On ne peut reprocher à ce grand et vertueux prince que trop de passion pour la gloire des armes. Mais ses guerres furent ou défensives, ou entreprises pour reconquérir les provinces qui avaient appartenu à l'Empire. Il vécut moins dans un palais que dans un camp; vaillant, intrépide, infatigable, mais aussi incapable de témérité que de peur, il fut l'ame de ses armées, et ne se laissa jamais emporter à cette fougue impétueuse qui confond le capitaine avec le soldat.

Outre ses deux fils, il laissa trois filles; Marie, qui était jumelle d'Alexis, fut femme de Roger, de la famille des princes de Capoue. Ce prince, dépouillé de ses biens par Roger, roi de Sicile, s'était réfugié à Constantinople. Il y fut honoré du titre de César, et

XLV.
Famille de
Jean.
Ducange,
fam. Byz. p.
179, 280,
182.

épousa la princesse , qui mourut dans les premières années du règne de Manuel. La seconde fille fut mariée à Étienne Contostéphane, que Manuel décora du titre de grand-duc, et qui fut tué au siège de Corfou, en 1160. Sa veuve reçut de Manuel le domaine de l'île de Corfou. Elle avait eu plusieurs enfants, dont nous aurons occasion de parler dans la suite. La troisième épousa Théodore Vatace, qui fut un des généraux de Manuel. Théodore Balsamon rapporte que, quelques années après la mort du prince Alexis, qui était décédé du vivant de son père, sa veuve étant dangereusement malade, eut recours à des magiciens qui lui promettaient la santé. Il en coûta la vie à plusieurs de ses domestiques, qui furent la victime des forfaits de ces infames charlatans. Mais enfin les magiciens bien payés disparurent, et la princesse expira dans de longues et cruelles douleurs.

FIN DU LIVRE QUATRE-VINGT-SIXIÈME.

LIVRE LXXXVII.

1. Précautions de Manuel pour conserver l'Empire. II. Son retour à Constantinople. III. Son entrée dans la ville. IV. Réconciliation de Manuel avec son frère et son oncle. V. Couronnement de Manuel. VI. Saccagement d'Édesse. VII. Mariage de Manuel. VIII. Puzène, grand-trésorier. IX. Théodore Stypote, chancelier. X. Changement de Manuel. XI. Le prince d'Antioche réduit à se soumettre. XII. Mort de Marie, sœur de Manuel. XIII. Victoires remportées sur les Turks. XIV. Témérité de Manuel. XV. Défaite des Turks. XVI. Retour de Manuel. XVII. Insolence d'Isaac, frère de Manuel. XVIII. Déposition du patriarche Cosmas. XIX. Paix avec les Turks. XX. Seconde croisade. XXI. Dispositions de Manuel à l'égard des croisés. XXII. Départ de Conrad. XXIII. Voyage de Conrad. XXIV. Suite du voyage. XXV. Conrad passe le Bosphore. XXVI. Départ de Louis VII. XXVII. Voyage de Louis. XXVIII. Louis à Constantinople. XXIX. Il passe le Bosphore. XXX. Sujet de querelle entre Louis et Manuel. XXXI. Bonne foi de Louis. XXXII. Mauvais succès de Conrad. XXXIII. Et de Louis. XXXIV. Retour de Louis. XXXV. Fin de la seconde croisade. XXXVI. Commencement de la guerre de Sicile. XXXVII. Manuel se prépare à la guerre contre Roger. XXXVIII. Guerre des Patzinaces. XXXIX. Retardement de l'empereur. XL. Siège de Corfou. XLI. Suite du siège. XLII. Sanglante querelle des Vénitiens et des Grecs. XLIII. Heureuse témérité de Manuel. XLIV. Flotte de Roger battue. XLV. Corfou se rend. XLVI. Entreprise sur l'Italie. XLVII. Guerre en Dalmatie et en Servie. XLVIII. Bataille du Drin. XLIX. Guerre de Hongrie. L. Succès de Manuel. LI. Guerre des Patzinaces. LII. Divers patriarches.

MANUEL.

AN 1143. **L**A prédilection du défunt empereur et l'affection des gens de guerre avaient mis Manuel sur le trône, mais ne lui avaient pas assuré le suffrage du reste de l'Empire. Isaac, l'ainé de Manuel, était à Constantinople. Les droits que lui donnait sa naissance, le rendaient un redoutable rival; et la guerre civile était inévitable, si l'adresse d'Axuch n'eût su conserver à Manuel la couronne qu'il lui avait procurée. Pendant que Jean rendait les derniers soupirs, Axuch partit du camp, et fit tant de diligence, qu'il arriva à Constantinople avant la nouvelle de la proclamation de Manuel et de la mort de l'empereur. Il se saisit aussitôt de la personne d'Isaac, qui n'avait nulle défiance, et l'enferma dans un monastère. Ce prince ne fut pas long-temps sans apprendre la cause de cette violence imprévue, et la préférence donnée à son frère. Il s'emporta aux plaintes les plus amères; elles étaient si justes, qu'elles pouvaient soulever toute la ville. Axuch l'avait prévu, et pour en empêcher l'effet, il employa une ruse dont la politique ne s'était jamais avisée. La sagesse de sa conduite dans les affaires, son désintéressement, son inclination naturelle à obliger tout le monde, lui avaient acquis la confiance de toutes les personnes distinguées dans les différents ordres de l'état. Il n'eut pas de peine à les mettre dans les intérêts de Manuel, et convint avec eux de ce qu'il allait faire contre eux-mêmes, pour tromper Isaac par cette feinte, et lui donner à croire

I.
Précautions
de Manuel
pour conser-
ver l'empire.

que leur zèle pour lui était la cause de leur disgrâce. Après les avoir ainsi préparés, il produisit un arrêt de l'empereur qui les condamnait comme rebelles, et confisquait leurs biens. Ce stratagème eut tout l'effet qu'il désirait. Isaac se persuada qu'au moindre signal de sa part, il les trouverait empressés à le servir. Il forma avec eux des intelligences, qu'il croyait secrètes, et crut n'avoir pas besoin de se faire d'autres partisans. Ceux-ci, de leur côté, l'amusèrent par de faux messages; et remettant d'un jour à l'autre l'occasion d'éclater, ils l'entretenirent dans son erreur jusqu'à l'arrivée de Manuel. Axuch était maître du palais; mais il fallait encore mettre dans le parti de Manuel le clergé de Sainte-Sophie, qui avait grand crédit dans la ville. Le ministre, dans ce dessein, s'était pourvu d'un ressort très-efficace; il apportait un diplôme de l'empereur, qui promettait au clergé plus de dix mille francs par tête, s'il se déclarait pour lui. Axuch était même chargé d'un second diplôme, où la somme était augmentée, si la première ne suffisait pas. Mais il n'eut pas besoin d'en faire usage. Les ecclésiastiques de la cathédrale trouvèrent dans la première offre de quoi satisfaire leur modeste avidité.

Cependant Manuel, en Cilicie, s'occupait à rendre les derniers devoirs à son père. Il fit jeter les fondements d'un monastère dans le lieu même où Jean avait fini ses jours. Le prince d'Antioche, se flattant de pouvoir réparer ses pertes dans le commencement d'un nouveau règne, envoya des ambassadeurs à Manuel, pour lui demander la restitution des terres de Cilicie, qui appartenaient au duché d'Antioche. Manuel répondit que, *s'il était question de restitution, il fallait remettre à l'Empire Antioche même, qui lui appar-*

II.
Son retour à
Constanti-
nople.

tenait à double titre, et par droit d'ancienne possession, et par le traité fait avec les croisés : qu'au lieu de demander justice, c'était au prince d'Antioche à la rendre; et que, s'il la refusait, on serait bientôt en état de l'y contraindre : que loin de consentir à rien perdre de la succession de son père, il était bien résolu à l'étendre par de nouvelles conquêtes. Les ayant renvoyés avec cette réponse, il marcha, suivi de toute son armée, vers la flotte qui était à l'ancre dans le fleuve Pyrame, près de Mopsueste. Il portait lui-même sur ses épaules, avec ses parents, le cercueil de son père, et l'ayant déposé dans un vaisseau, il l'envoya par mer à Constantinople. Pour lui, après avoir passé un mois en Cilicie, il prit avec son armée la route de terre, et traversa l'Isaurie, la Lycaonie, la Phrygie, pays occupés par les Turks, sans leur demander la liberté du passage. Étonnés de sa hardiesse, ils n'osèrent lui opposer aucun obstacle; en sorte qu'il ne perdit dans sa route que deux personnes, Andronic, fils de son oncle Isaac Comnène, et Théodore Dasiote, qui avait épousé Marie, fille de son frère Andronic, mort l'année précédente. Ces deux princes s'étant écartés pour prendre le plaisir de la chasse, furent faits prisonniers par les Turks, qui les conduisirent à Masoud, sultan d'Icône. Manuel, qui se hâtait d'arriver à Constantinople, ne s'arrêta pas à les redemander; ce qui le fit taxer d'indifférence à l'égard de ses proches. Il les retira néanmoins dans la suite sans payer de rançon, et prit, en passant près de Séleucie, la ville de Pracane, que les Turks avaient ravagée.

Les vaisseaux du convoi funèbre arrivèrent avant
 Manuel. Le sénat vint au-devant du cercueil, qui fut

III.
 Son entrée
 dans la ville.

porté en grande pompe dans l'église du Pantocrator, et déposé dans un magnifique mausolée, près du tombeau de l'impératrice Irène. L'entrée de l'empereur, qui suivit peu de jours après, fut accompagnée de la joie de tous les habitants. Outre que l'habile ministre avait préparé les esprits à désirer ce prince pour empereur, ses belles qualités lui avaient gagné le cœur des peuples dès sa première jeunesse. Tous les sujets pensaient de lui comme son père. On admirait son courage, sa grandeur d'âme, sa passion pour la gloire; on voulait dès lors trouver en lui la prudence d'un âge avancé. Les grâces de sa personne aidaient encore à faire valoir son mérite, et séduisaient le jugement du peuple. Il était de haute stature; quoiqu'un peu courbé; une beauté mâle; un regard plein de douceur, un teint vif et animé annonçaient un heureux mélange de bonté et de vigueur. Telles furent les qualités qu'il porta sur le trône. La vigueur s'y conserva; la bonté y fut fort altérée par les malignes influences de la grandeur. Il fut conduit au palais entre les acclamations d'un peuple innombrable, qui se promettait tout ce que des sujets ont coutume de se promettre à l'aurore d'un nouveau règne; et qu'ils n'obtiennent que de ces princes rares; qui, avant de commander aux autres hommes, ont appris à se commander à eux-mêmes.

Les deux Isaac étaient renfermés; le frère de l'empereur dans un monastère de Constantinople; l'oncle, dans Héraclée, en Bithynie. Manuel commença son règne par les rappeler tous deux à la cour. La réconciliation fut sincère de la part de Manuel; elle sembla l'être de la part des princes. L'un oublia pour quelque temps les conseils de l'ambition; qui lui avait at-

IV.
Réconciliation
de Manuel avec
son frère et
son oncle.

tiré sa disgrâce; l'autre parut avoir étouffé les sentiments de jalousie, que la préférence donnée à son jeune frère devait naturellement allumer dans son cœur. Mais cet effort de vertu se démentit dans la suite. Isaac n'en était pas capable. Il était colère, cruel, et quoique grand et robuste, néanmoins si timide que le moindre bruit le faisait trembler. Le peuple, instruit de ses défauts, sut bon gré à l'empereur Jean de l'avoir écarté du trône; et, pour un prince de ce caractère, les droits de la nature ne trouvèrent pas de défenseurs. Manuel congédia ses soldats, après les avoir libéralement récompensés; il fit distribuer deux pièces d'or à chaque maison de Constantinople.

V.
Couronne-
ment de
Manuel.

La vacance du siège fit différer de quelque temps le couronnement de l'empereur. Le patriarche Léon Sty-piote était mort après huit ans et demi d'épiscopat. Manuel ayant donc fait assembler le clergé, le sénat et les princes de sa famille, les consulta sur le choix d'un successeur. Entre ceux qui furent proposés, presque tous les suffrages se réunirent en faveur de Michel Carcuas, qui fut aussi nommé Oxite, parce qu'il était abbé du monastère de Saint-Auxence, dans l'île d'Oxie. C'était un homme vertueux, fort instruit dans les saintes lettres, mais peu dans les sciences humaines. Il ne tenait que de sa vertu l'affabilité, la douceur, et une certaine politesse de mœurs, qui est ordinairement le fruit de l'éducation. Après son intronisation, il sacra l'empereur, qui déposa sur l'autel cent livres d'or, et assigna au clergé de Constantinople une pension annuelle de deux cents de ces livres. Ces libéralités achevèrent de lui gagner l'estime publique.

VI.
Saccagement
d'Edesse.

- Ce fut cette année que les chrétiens perdirent en Asie une des quatre grandes principautés qui faisaient

le partage de leurs conquêtes. Le comté d'Édesse avait formé leur premier établissement; ils en furent redressables à la faveur et à la sage conduite de Baudouin, frère de Godefroi de Bouillon. Ce fut aussi la première perte qu'ils firent, et ils ne durent ce malheur qu'à la négligence et à la vie dissolue de ce même Joscelin qui, dans le siège de Shizar, avait si bien fait connaître la légèreté de son caractère. Il avait abandonné la ville d'Édesse, et n'y laissant pour la garder que de mauvaises troupes, mal payées, il s'était retiré en-deçà de l'Euphrate, dans un pays de délices, où il menait une *vie molle* et voluptueuse. Il aurait pu tirer des secours d'Antioche, dont l'état confinait avec le sien; mais Raymond et Joscelin étaient devenus tellement ennemis, que loin de s'entr'aider, ils étaient disposés à se réjouir de leurs pertes mutuelles. Zengui [fils d'Aksarkar, ancien émir d'Alep, après avoir fait ses premières armes sous Kerboga et Gékermich, princes de Mossoul, si célèbres par leurs exploits contre les croisés, lors du siège d'Antioche, s'était élevé au commandement de Vaset et de Bassora sur le Tigre, et enfin était arrivé par degrés à la principauté de Mossoul et d'Alep. A cette époque, la puissance des Latins s'accroissait chaque jour aux dépens des musulmans, divisés et affaiblis. Pour lui, il chercha d'abord à se fortifier en Syrie, s'empara successivement de Hamah, d'Émèse et de Barin, et des places les plus importantes de la Syrie et des principautés latines : après quoi, il se trouva assez affermi pour porter aux chrétiens un coup décisif.] Instruit de toutes les circonstances [dont nous avons parlé plus haut, il] vint assiéger Édesse. [Pour donner le change à Joscelin, il feignit d'abord

Guill. Tyr.
l. 16, c. 4. 5,
14, 15, 16.
Jac. Vitri.
l. 1.
Sant. l. 3,
part. 9, c. 2,
Robert de
Mont. chr.
Abb. urs-
perg. chr.
Chron. Belg.
Pagi ad Bar.
Mansi ad
Bar.
[Tchamatch.
III, 64, 71.
Aboulfar.
Chr. ar. 254.
255.
Extrait des
hist. ar., 58.
63, 71.]

de se porter d'un autre côté. Joscelin ayant alors quitté la ville pour aller dans ses possessions au-delà de l'Euphrate, Zengui l'investit entièrement,] et pressa le siège avec tant d'activité, que Joscelin n'eut pas le temps de recevoir les secours qu'il avait mendiés de toutes parts. [Voyant, dit l'historien de l'Arménie, qu'il ne pourrait prendre la ville de force, Zengui fit dire aux habitants : « Rendez-vous à moi, et je vous donne ma parole pour garantie de vos personnes et de vos biens ; si non attendez-vous à tous les effets de mon juste ressentiment. » Tous jurèrent de mourir plutôt que de capituler. Zengui, sachant que les assiégés comptaient sur l'assistance du prince d'Antioche et du roi de Jérusalem, pressait les travaux avec la plus grande vigueur. Mais le roi ne put venir au secours d'Édesse, et le comte d'Antioche, nommé Pénmont, au lieu de Raymond, par les auteurs arméniens, refusa d'aider Joscelin. De son côté, Zengui faisait saper les murailles, et, malgré les flèches qui pleuvaient d'en haut sur les travailleurs, on enlevait chaque jour de leurs fondements les pierres qui les soutenaient. Quand tout fut prêt pour la brèche et pour l'assaut, Zengui fit publier à son de trompe qu'il abandonnait aux soldats le pillage de la ville. Excités par cette promesse, les Turks s'élancent vers les remparts. Quoique fatigués par un siège qu'elle soutenait depuis un mois, la garnison, soutenue des habitants, résista avec la plus grande valeur, et sans une large ouverture, produite par l'écroulement d'une partie des murs, l'ennemi n'aurait pu ce jour-là pénétrer dans la ville. A cette vue, soldats et citoyens perdent courage, ils se débandent : les uns sortent de la ville, les autres se pressent vers les portes

de la citadelle. Les trouvant fermées, parce qu'en l'absence du commandant, alors dans la ville, on refusait de les ouvrir, ces malheureux se pressent, s'étouffent les uns les autres, et meurent en grand nombre devant ces murs qui auraient dû leur servir d'abri. Selon d'autres auteurs,] un Arménien, qui logeait dans une des tours de la ville, justement irrité contre Joscelin, qui lui avait enlevé sa fille, fit¹ entrer les Turks la nuit de Noël [après un siège de vingt-huit jours], et la ville fut horriblement saccagée. [Joscelin sortit, déguisé en marchand, et se réfugia à Telbacher. Les quatre évêques des nations latine, arménienne, grecque et syrienne, se dévouèrent pour leurs troupeaux, et firent, l'épée à la main, un grand carnage des ennemis. Le premier fut tué, et les autres se sauvèrent. Ceux du fort, manquant de vivres, consentirent à se rendre, la vie sauve. Zengui promit tout. Mais, par une amère dérision, à mesure qu'ils sortaient, il les faisait enchaîner et percer à coups de flèche, l'un après l'autre, disant qu'il ne manquait pas à son serment, puisqu'il les tuait en détail, et non en masse. Les vainqueurs prirent possession de leur conquête, en annonçant du haut des clochers des églises les heures des prières quotidiennes, recommandées par le koran. D'autres, se livrant à leur cruauté naturelle, se fro-

¹ Quand les mineurs d'Alep, fameux par leur habileté à conduire les sapeurs, eurent assez avancé leurs travaux pour que les remparts ne portaient plus que sur de simples épis, Zengui le fit savoir aux assiégés. Ceux-ci ayant refusé de se rendre, on mit le feu à cette seule charpente, les murs s'écroulèrent, et les

ennemis se précipitèrent dans la ville : tout fut mis à feu et à sang. La citadelle se soumit après quelques jours de résistance. Telle est la tradition arabe, *Extr. des histor. ar.*, p. 74. Abou'-l-hamdj (*Chron. Syr.* citée, *ibid.*) est d'accord avec Kémal-Eddin pour les principales circonstances. — B.

taient le corps du sang des chrétiens, se plaisaient à les écorcher vifs, ou leur coupaient la tête, et s'enveloppaient de leur peau, pour emporter dans leur pays ces abominables trophées.] Il y¹ resta cependant quelques chrétiens; et peu de temps après, Zengui [ayant été tué près d'Akhlat par le soldat qui portait son carquois, ou, selon d'autres, par ses mamelouks, au

¹ Abon'lfaradj fixe la prise d'Édesse au samedi 3 de canoun 2°, ou janvier 1145 (*Extr. des hist. ar.*, p. 74); Tchamitchian, à la 15^e heure du samedi 23 décembre de l'année arménienne 593 (1144), la 32^e du patriarche Grégoire III. Samuel d'Ani, qui vivait dans le même temps, et dont les tables chronologiques vont jusqu'en 1164, n'en fait pas mention. Nersès-le-Gracieux, le plus élégant des écrivains arméniens, a composé sur ce sujet une élégie de 1053 vers, publiée pour la première fois en 1828, par le docteur Zohrab, aux frais de la Société asiatique de Paris, avec une préface arménienne, et une autre en français par M. Saint-Martin. Le titre de l'ouvrage, également en vers, porte littéralement : Composition oratoire, versifiée en mètre homérique, et sous forme d'élégie, écrite par le seigneur Nersès, patriarche des Arméniens, sur la prise de la grande ville d'Édesse, la 3^e heure du samedi 23 décembre de l'an 598. Le savoir de l'éditeur arménien, et la comparaison qu'il a faite de trois manuscrits, ne permettent pas de croire qu'il se soit trompé sur des nombres, écrits d'ailleurs en toutes lettres. Le poème se divise naturellement en trois portions : 1^o Souvenirs de l'ancienne gloire d'Édesse,

et malédictions contre ceux qui l'ont anéantie ; 2^o Quelques détails historiques ; 3^o Plaintes sur le malheur de cette belle cité. Il mériterait d'être traduit dans notre langue ; mais pour le rendre intéressant aux lecteurs français, comme il l'est pour les nationaux, il faudrait surtout un écrivain élégant, et capable de se passionner pour son sujet, comme l'auteur arménien. On ne sait si c'est dans le sac d'Édesse ou un peu après que mourut Mathien d'Édesse, estimable historien arménien de cette époque, dont l'ouvrage contient de très-curieux détails sur les Turks, les Arabes et la première croisade. Il commence au prince bagratide Achot III (952 de J.-C.) et va jusqu'à la 5^e année de Léon I^{er} (1128). Tchamitchian, dans sa préface (I, 16), dit que jusqu'à Sembat II (977 de J.-C.) il y a quelque confusion dans sa chronologie ; mais que, de là à la fin, il y a plus de clarté et une grande exactitude (III, 67). Son disciple, Grégoire de Késoun, a poussé son histoire jusqu'en 1161. La Bibliothèque du roi possède deux manuscrits de cet auteur, sous les n^{os} 95 et 99 des manuscrits arméniens. Nous croyons pouvoir annoncer que M. Ét. Quatremère se propose de publier cet ouvrage important.—B.

siège de Djabar-sur l'Euphrate¹], comme la garnison turke se trouvait réduite à un petit nombre, ils invitèrent le comte à revenir, promettant de l'introduire dans la ville; ce qui fut exécuté de nuit. Mais les deux forteresses renfermées dans l'enceinte des murailles étant restées au pouvoir des musulmans, Nour-Eddin, fils de Zengui, et aussi grand guerrier que son père, vint de nouveau assiéger Édesse. Les habitants, trop faibles pour tenir tête en même temps aux ennemis du dedans et à ceux du dehors, prirent un parti désespéré; ils ouvrirent leurs portes, sortirent en foule, hommes, femmes, enfants, et se jetèrent au travers des assiégeants pour y trouver une prompte mort, s'ils ne pouvaient se faire un passage. Ce fut une affreuse boucherie. Peu échappèrent, et entre autres le comte, qui méritait le plus de périr. La perte de cette place importante entraîna celle de la religion chrétienne au-delà de l'Euphrate. Quelque temps après, Masoud, fils de Kilidj-Arslan, sultan d'Icône, vint mettre le siège devant Telbacher, où était Joscelin. Informés du danger que courait la ville, deux princes arméniens, frères du patriarche, Basile et Chahan, vinrent à l'improviste attaquer le camp des Turks. Joscelin, qui y voyait du désordre, sans en savoir la cause, seconda ses défenseurs, et Masoud fut défait et obligé de s'enfuir avec perte. Mais lorsque Basile se retirait, [Masoud le surprit et le fit prisonnier avec les quatre cents hommes qu'il conduisait, et se présenta devant le fort de Kar-lar, appartenant à Basile. Pour sauver la vie de son mari, la femme de Basile consentit à rendre la place

¹ V. Tchamitch. III, 67. *Extr. des hist. ar.*, 18. En 1145, selon Abou'l-lfar. *Chr. ar.*, 255.—B.

aux Turks, qui l'en dédommagèrent par un domaine en Lycaonie. Pour sa femme, elle se retira à Romkla sur l'Euphrate; l'un de ses fils devint patriarche en 1173, sous le nom de Grégoire-l'Enfant.] Joscelin, pris par les Turks [sur la route d'Antioche], mourut de faim dans les prisons d'Alep, en 1149¹. Sa veuve, à laquelle il était encore resté quelques places, en transporta² la propriété à l'empereur avec tous ses droits. Manuel eut la vanité d'accepter ce don, et de promettre qu'il défendrait le pays. Mais il tint mal sa parole. Quelques troupes qu'il envoya furent taillées en pièces par Nour-Eddin, qui demeura maître de toute la contrée. Le comté d'Édesse n'avait subsisté que quarante-six ans sous quatre souverains.

An 1144.

VII.

Mariage de Manuel.

Nicot. l. 1.

c. 2.

Cinn. l. 2.

c. 4.

Alberic. chr.

Otto de ges-

tis Frider.

c. 22, 23, 24.

L'année suivante commença par une brillante cérémonie; ce fut le mariage de Manuel. Jean s'était ligué avec Lothaire, empereur d'Allemagne, pour s'opposer aux desseins ambitieux de Roger, roi de Sicile, qui menaçait également l'Italie et la Grèce. Lothaire étant mort, et Conrad, duc de Franconie, lui ayant succédé, Jean renouvela cette alliance avec le nouvel empereur, et, afin de la rendre plus étroite, il lui fit demander une princesse de sa famille pour son fils Manuel. Conrad jeta sur les yeux sur Berthe,

¹ Il fut pris en 1151, suivant Abou'l-faradj. *Chr. ar.*, p. 256.—B.

² Selon les auteurs arméniens, la veuve de Joscelin, dégoûtée de ses possessions d'Asie, résolut de retourner en Europe. Elle donna, avant de partir, sa citadelle de Romkla au patriarche Grégoire III, qui s'y était réfugié l'année précédente, en 1047, et à son frère Ner-

sés. Elle la pria seulement de rendre ce dépôt à celui de ses parents qu'elle enverrait le réclamer. Un de ses fils, qui revint à cet effet, ne tarda pas à se dégoûter aussi du séjour de l'Asie, et rendit Romkla à Grégoire. Depuis lors, cette citadelle fut la résidence des patriarches arméniens. Tchamatch. III, 72.—B.

jeux de sa femme Gertrude, fille de Bérenger, comte de Sultzbach en Bavière. Ce prince, naturellement fier et hautain, prétendait faire grand honneur à l'empereur grec. La lettre qu'il lui écrivit au sujet de ce mariage était d'un style vain et sansfaron; il relevait l'Empire d'Occident fort au-dessus de l'Empire d'Orient. *La nouvelle Rome, disait-il, est fille de l'ancienne; elle lui doit amour et respect; comme aussi la nôtre promet à sa fille bienveillance et protection.* Il menaçait de faire sentir sa puissance à quiconque attaquerait l'un ou l'autre Empire; et faisant allusion à l'aigle impériale: *Il n'est point d'ennemi, disait-il, qui puisse échapper à la rapidité de nos ailes, dès que nous les avons déployées.* Il se vantait d'être obéi de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne, du Danemark et de tous les états de l'Europe, du nord au midi. Il demandait une église à Constantinople pour la nation allemande. Il proposait Pierre Polani, doge de Venise, comme un ami des deux partis, pour régler les conventions entre les deux Empires; ce que Jean accepta par une lettre plus honnête et moins fière que celle de l'empereur allemand. Conrad fit partir la princesse sous la conduite d'Embricon, évêque de Witzbourg. Mais lorsqu'elle arriva à Constantinople, Jean était déjà mort. Manuel, montant sur le trône, fit part à Conrad de son avènement à l'Empire. Conrad, dans sa réponse, se plaint de quelques paroles de Nicéphore, envoyé de l'empereur grec, qui avaient blessé sa fierté. En faveur du mariage, il fait avec Manuel une ligue défensive. Manuel lui avait demandé cinq cents soldats; il lui en promet deux et trois mille, s'il en a besoin, et même d'employer toutes ses forces et sa

propre personne pour le secourir comme son cher fils et son cher frère, plutôt que de lui laisser recevoir aucun déshonneur. Il lui envoya encore Embricon avec cinq autres seigneurs des premiers de sa cour, pour honorer de leur présence la célébration du mariage. A l'arrivée de Berthe, toutes les princesses et les dames de la cour à la suite d'Irène, veuve d'Alexis, allèrent au-devant d'elle, et la reçurent avec autant de respect que de joie. Les noces furent célébrées dans la semaine d'après l'Épiphanie. On changea, selon la coutume, le nom de Berthe en celui d'Irène, et le mérite de la nouvelle impératrice donna un nouveau lustre à ce nom, que tant de grandes princesses avaient porté avant elle. Pleine de sens et de raison, elle dédaigna toute parure affectée, et ne voulut jamais relever son teint par un coloris emprunté. Elle ne cherchait de quoi plaire à son mari que dans la sagesse de son conduite, et dans les graces que donne la vertu assaisonnée de douceur et de complaisance. Elle apportait dans la Grèce corrompue cette régularité de mœurs qui régnait encore dans les cours d'Allemagne; ç'auraient été des attraits pour Théodose, ce fut un sujet de dégoût pour Manuel, qui, avec de grandes qualités, était de mœurs fort licencieuses. Il paya la vertu de sa femme de toute sorte de respects et d'honneurs; il l'environna de toute la décoration impériale; mais il ne l'aima pas, et s'égayant à d'autres amours, il porta l'indifférence pour sa propre réputation jusqu'à entretenir, au scandale de tout l'Empire, un commerce incestueux avec Théodora, fille de son frère Andronic, femme hautaine et arrogante, qui se faisait une maligne joie d'éclipser par son éclat la modeste impératrice.

Manuel ayant affermi son pouvoir, et ne craignant plus rien de son frère ni de son oncle, avait à s'occuper de trois grands objets, pour l'honneur et la tranquillité de son empire. Il fallait établir un bon ordre dans le détail de son gouvernement, venger la mémoire de son père, outragée par le prince et le peuple d'Antioche, réprimer l'audace des Turks, qui cherchaient sans cesse à s'étendre. Pour le premier article, il manqua de vigilance sur la conduite de ses ministres. Son père lui avait laissé les finances dans l'état le plus opulent; ce prince, économe sans avarice, ne donnant rien ni à ses caprices ni à ses plaisirs, mais ne refusant rien à la nécessité ni à la justice, avait épargné de grandes sommes, sur lesquelles la veuve et l'orphelin n'avaient rien à redemander. Il avait donné la direction des finances à Puzène, homme habile et de beaucoup d'esprit, qui, sous les yeux de Jean, s'était acquitté de cette fonction importante à la satisfaction du prince et des sujets. Mais, sous le règne de Manuel, plus avide que son père, et moins attentif aux plaintes des peuples, il se proposa de gagner la bienveillance du prince en augmentant ses trésors, et de s'enrichir lui-même lorsqu'il y pourrait travailler impunément. Il commença par exiger avec une extrême rigueur les arrérages de ce qui était dû au fisc; il imagina ensuite avec une malheureuse industrie de nouvelles impositions. Ni les prières, ni les larmes, ne pouvaient toucher cette ame impitoyable. D'un accès difficile, sourd et muet aux requêtes les plus raisonnables, il n'y répondait que par un regard féroce. Il s'était acquis tant d'autorité auprès de l'empereur, qu'il rejetait ou admettait à son gré les édits émanés de la

VIII.
Puzène
grand-trésorier.
Nicet. l. 1.
c. 3.

puissance souveraine. Sous prétexte que l'entretien des flottes chargeait le prince d'une dépense perpétuelle, quoiqu'on n'eût pas toujours besoin de vaisseaux; il détruisit la marine de l'Empire, et fit couler à fond les navires, presque avec les équipages; ce qui fut regardé par Manuel comme l'opération d'un grand politique, quoique ce fût en effet celle d'un corsaire : les mers furent ouvertes aux pirates, et les côtes exposées aux insultes des Barbares. S'apercevant à la fin que les cabales de cour commençaient à ébranler son crédit, et que le prince se refroidissait à son égard; il ne songea plus qu'à se préparer une retraite opulente. *Nous avons assez travaillé pour un ingrat*, dit-il à un de ses confidents; *il est temps de travailler pour nous-mêmes*. Il avait épousé une femme d'une de ces anciennes familles, qui, traînant dans l'indigence les restes d'un nom illustre, cherchent à se relever par l'alliance d'un financier, et il en avait des enfants. Après les avoir enrichis d'une partie de ce qu'il enlevait aux sujets, et qu'il dérobaît à son maître, il résserra le reste; qu'il accumula par ses vexations; et qu'il ménagea avec une avarice sordide jusqu'au moment de sa disgrâce. Elle arriva enfin, quoique trop tard; oublié de la cour, qui perd en ce moment le souvenir des bons et des mauvais services; mais détesté des peuples, dont le ressentiment dure autant que leurs plaies, il se retira avec ses trésors dans un agréable séjour, où, jouissant impunément des maux qu'il avait faits, il régnait encore parmi de vils courtisans, et buvait avec eux à longs traits et sans remords le sang de ses compatriotes.

On vit dans la même cour un personnage d'une

autre espèce, digne de servir de modèle à ceux qui, passionnés pour la fortune, se font un moyen de l'ingratitude, et se servent du bras qui les tire de la poussière, pour s'élever sur la tête de leur bienfaiteur, et l'écraser par leur intrigue. Jean Hagiothéodorite était chancelier de Manuel, et fort accrédité auprès de lui. Entré les commis qu'il employait était Théodore Stypiote, supérieur à son maître par un génie étendu, une conception vive et prompte, une justesse infinie à diriger ses desseins, et une constance infatigable à les suivre. Pour cacher ces qualités profondes, il savait les couvrir d'un caractère enjubeé, et de toutes les grâces d'une élocution légère. Lorsqu'il se fut insinué bien avant dans la confiance de son maître, il songea à le détruire pour se mettre à sa place. Il sut plaire à l'empereur, et il n'eut pas de peine à s'en faire estimer par les ressources de son génie. Quand il eut fait ce premier pas, il prit le ton d'égal avec Hagiothéodorite. Admis dans les conseils, tantôt il approuvait, tantôt il combattait son avis; et comme il s'énonçait plus éloquemment, il avait toujours l'avantage. Manuel, charmé de ses talents, l'éleva au rang de collègue du chancelier. Ce n'était pas assez pour l'ambition de Stypiote. Il survint une querelle dans le Péloponèse, entre Michel Paléologue, qui en était gouverneur, et Joseph Balsamène, beau-frère du chancelier, et cette querelle pouvait avoir des suites fâcheuses pour la province. Le rusé courtisan saisit cette occasion d'éloigner celui dont il était devenu le rival. Il persuade au prince qu'Hagiothéodorite est le seul qui puisse étouffer cette dissension, capable d'exciter un grand orage. Le chancelier est envoyé dans le

Péloponèse, et bientôt après disgracié en son absence. Stypiote est revêtu de sa charge, et jouit de toute la faveur du prince. Hagiothéodorite, dépouillé de ses titres et de ses pensions, passa le reste de ses jours dans une extrême misère; mais il vécut assez longtemps pour voir son perfide successeur supplanté lui-même, ainsi que nous le dirons dans la suite.

x.
Changement
de Manuel.

Des ministres de ce caractère ne donnent pas du prince une idée avantageuse. Aussi Manuel ne conserva-t-il pas long-temps ces qualités aimables qu'il avait montrées au commencement de son règne. Il était alors compatissant, généreux, ennemi de toute vexation, d'un accès facile, incapable de fraude, de soupçon, de malignité. C'était un modèle de toutes les vertus royales. On le comblait de bénédictions. Corrompu par ceux qui l'entouraient, il devint dur, hautain, libertin, plein de mépris pour les autres hommes, qu'il regardait comme ses esclaves, avide d'exactions, prompt à retrancher les pensions qu'il avait lui-même accordées aux services. Ce n'est pas qu'il fût avare; mais, pillé par ses officiers, par ses ministres, par son incestueuse concubine, il fallut épuiser ses sujets pour verser dans ces gouffres sans fond. Ajoutez à cela les dépenses énormes des guerres qu'il fit pendant tout son règne.

xi.
Le prince
d'Antioche
réduit à se
soumettre.

Pendant que Manuel se préparait à faire la guerre aux Turks, il fit partir une flotte et une armée de terre pour aller punir Raymond des insultes faites à son père devant Antioche. Démétrius Branas commandait la flotte. A la tête de l'armée de terre étaient Jean et Andronic Contostéphane, auxquels il avait donné pour conseil un brave officier turk nommé Prosouch,

qui s'était déjà signalé au service de l'Empire. Cette armée étant arrivée en Cilicie, reprit en peu de temps les places dont Raymond s'était emparé depuis le départ des Grecs, et gagna une grande bataille contre Raymond même. Elle avança jusqu'aux portes d'Antioche, et ravagea tout le territoire. Raymond se tint renfermé dans la ville. Mais lorsqu'il vit les Grecs se retirer chargés de butin, il les suivit sans se laisser apercevoir ; et le soir, lorsqu'ils eurent campé, il campa lui-même à quelque distance, et sortit avec un détachement pour reconnaître les environs. Quelques *fouilleurs* l'ayant découvert, en donnèrent nouvelle aux généraux, qui attendirent le jour. Ils sortirent alors dans l'espérance de surprendre les ennemis. Mais Raymond avait déjà mis son armée sous les armes, et étant allé lui-même à la découverte, il rencontra les Grecs plus tôt qu'il ne s'y était attendu. Il envoya aussitôt porter ordre à ses troupes de venir le joindre en diligence. Il y eut en ce lieu un grand combat, dans lequel les Latins furent taillés en pièces, et poursuivis jusqu'à Antioche, où Raymond eut bien de la peine à se sauver. Après cette victoire, l'armée grecque retourna en Cilicie. Mais Démétrius Branas arriva dans le même temps avec sa flotte. Il descendit sur le rivage, fit le dégât sur toute la côte, enleva quantité de prisonniers, brûla grand nombre de navires qui étaient à l'ancre, et se rembarqua. Les vents contraires ayant retenu les Grecs pendant dix jours dans ces parages, ils firent encore une descente, battirent les ennemis, et prirent deux châteaux, où ils trouvèrent des provisions, qui commençaient à leur manquer. Le vent étant devenu favorable, ils firent voile vers l'île de

Cypré. Après leur départ, Raymond, sentant sa faiblesse, et voulant s'épargner pour la suite de pareilles attaques, auxquelles il faudrait enfin succomber, prit le parti de se réconcilier avec l'empereur. Il alla lui-même à Constantinople. Manuel refusa de le voir, qu'il n'eût été auparavant au tombeau de son père, faire une sorte d'amende honorable. Il l'admit ensuite à son audience, et reçut son serment de fidélité.

XII.

Mort de
Marie, sœur
de Manuel.
Cinn. l. 1.
c. 4.
Nicet. l. 2.
c. 2.

Ce n'était pas pour jouir du repos que Manuel avait envoyé ses généraux en Syrie. Il était lui-même passé en Bithynie pour y relever les forteresses que les Turcs avaient détruites dans les guerres précédentes. Il en avait déjà fait rebâtir plusieurs, et était occupé à rétablir le château de Mélanguies, une des places les plus importantes du pays, lorsqu'il apprit que sa sœur Marie, qu'il aimait tendrement, était malade, et qu'on désespérait de sa vie. Il reprit aussitôt le chemin de Constantinople; mais il la trouva morte. C'était une princesse de grand courage, à laquelle son frère était redevable d'avoir écarté un dangereux obstacle à son élévation sur le trône. Roger, son mari, décoré du titre de César, y avait voulu joindre celui d'empereur; et après la mort de Jean, avant que Manuel fût revenu à Constantinople, il avait formé un parti de quatre cents Italiens, qui se trouvaient alors dans la ville, disposés à tout entreprendre en faveur de Roger leur compatriote. Sa femme n'ayant pu, malgré ses conseils et ses instances, le détourner de ce dessein, s'adressa aux ministres de l'empereur, et les avertit du complot. *Donnez-moi, leur dit-elle, des gardes pour m'assurer de la personne de mon mari, ou chargez-vous vous-même de conserver la couronne à mon frère.*

Les ministres, instruits du danger, engagèrent Hogue, sous quelque prétexte, à se rendre avec eux dans une maison hors de la ville, et l'y laissèrent prisonnier. Manuel, à son arrivée, lui pardonna et lui rendit la liberté, sans lui ôter, même après la mort de sa femme, le titre et le rang de César.

[On a vu précédemment que le roi Léon I^{er} était mort dans sa prison de Constantinople, en 1141. Manuel eut pitié de son fils Thoros, ordonna de briser ses fers, et le rétablit dans ses bonnes grâces comme par le passé. Il les méritait par sa jeunesse, sa bonne mine, la vivacité de son caractère, la douceur et l'agrément de ses discours, avantages qui le firent triompher de l'envie des courtisanes. Mais, l'année suivante, l'empereur s'étant rendu à Anazarbe pour châtier des pillards turks qui exerçaient des ravages dans cette partie de la Cilicie, y trouva la mort. Thoros profita du premier désordre occasioné par cet accident, et par les embarras d'un nouveau règne, pour échapper à la surveillance de ses gardes, en 1143. Il l'eût fait plus tôt, si l'empereur d'une riche dame de Constantinople ne l'eût d'abord retenu. Délivré par sa mort de tous ses liens, il résolut sa riche succession, fréta un vaisseau, et, sous le déguisement d'un marchand, arriva d'abord dans la principauté d'Antioche, de là en Cilicie, enfin dans les gorges du Taurus, où il fut reçu avec enthousiasme par sa nation, après un interrègne de quatre ans. Son premier exploit fut la prise de Vahca et d'Émout, occupées par les Grecs; et peu après, il rentra en possession des autres villes et provinces du royaume de son père. Stéphané et Mleh, ses frères, échappés au chaos d'Édessa, dont nous parlerons plus tard, vinrent

AN 1145.

XIII.

Victoires remportées sur les Turks.

Cinn. l. 2. c. 5, 6.

[Tchamch. III, 63, 68.]

alors le rejoindre, et tous trois, animés d'un même sentiment de vengeance, s'entr'aiderent à punir leurs oppresseurs.

Manuel apprenant les exploits de Thoros, en fut si courroucé, qu'il excita par de grandes promesses le sultan d'Icône à faire la guerre aux Arméniens. Celui-ci, qui y était de lui-même assez porté, ramassa de grandes troupes et vint attaquer Thoros. Les deux armées campèrent vis-à-vis l'une de l'autre dans les montagnes; mais Masoud, voyant la belle tenue de ses ennemis, préféra leur offrir un bon accommodement. La paix se fit. L'empereur, irrité au dernier point, envoya son cousin Andronic contre Thoros, avec ordre de tout mettre à feu et à sang dans la Cilicie. Sur sa route, Andronic reçut la soumission de Basile, prince arménien, grec de religion, à qui Thoros avait enlevé cette citadelle. Thoros, ayant fait d'inutiles efforts pour ramener Andronic aux voies de douceur, lui dressa une embuscade, tailla ses troupes en pièces, et s'empara des principaux personnages de l'armée. Andronic s'échappa, et rejeta la honte de sa défaite sur la lâcheté de ses soldats. Manuel, qui ne s'attendait pas à un pareil échec, fit faire à Thoros des propositions pour le rachat de ses officiers. « L'empereur, dit Thoros aux envoyés, estime-t-il assez mes captifs pour leur donner dans son gouvernement les plus hauts emplois? » et, comme on ne lui répondait pas : « A quel prix les met-il? » Aussi embarrassés pour fixer le taux du rachat, et craignant de se compromettre en l'établissant trop bas ou trop élevé, les envoyés répondirent d'une manière évasive. « Eh bien, dit Thoros, donnez ce que vous voudrez : si je faisais quelque cas

de ces gens, je ne les vendrais pas. » Après y avoir bien réfléchi, les Grecs se décidèrent pour le prix le plus convenable à leur fierté, et donnèrent une somme énorme. Sous leurs yeux mêmes, Thoros la fit distribuer à ses soldats, disant qu'il voulait par là les engager à s'emparer une autre fois de l'empereur et de toute sa cour. Manuel fut si étourdi de la fierté du roi arménien, qu'il engagea le comte d'Antioche à s'entre-mettre pour faire la paix avec lui. A cette occasion, le comte rendit à l'empereur la ville d'Anazarbe, qui fut plus tard reprise par un des successeurs de Thoros. } B.

Jean avait réparé la forteresse de Lopado en Bithynie sur les bords du Rhyndacus. Manuel s'y rendit l'année suivante avec son armée, et fit ses dispositions pour marcher contre les Turks, qui ravageaient l'Isaurie. En passant le mont Olympe pendant la nuit, il fut tellement suffoqué par les vapeurs épaisses qui s'exhalaient de cette montagne, qu'il en perdit connaissance, et n'étant revenu à lui que le lendemain, il se trouva hors d'état d'aller plus loin. Il envoya donc en avant un gros détachement sous la conduite de ses meilleurs généraux. Ceux-ci rencontrèrent un grand corps de troupes ennemies; les taillèrent en pièces, et rapportèrent à l'empereur quantité de butin. Une autre bande de Turks, sortie d'Icône, entra en Lydie; ravagea les environs de Sandes, et se retira. L'empereur, plein de colère, marcha aussitôt vers Icône, après avoir écrit une lettre menaçante au sultan Masbud, qui lui répondit froidement qu'il l'attendait à Philomèle. Il n'osa toutefois l'y attendre, tira une partie de son armée, qu'il avait envoyée au devant de l'empereur, ayant été défaits, il s'enfuit lui-même. Manuel prit Philomèle, y mit le feu

et délivra grand nombre de prisonniers grecs, que les Turks y tenaient dans les fers. Le sultan, honteux de sa fuite, revint sur ses pas et présenta la bataille. Mais il fut défait et se retira dans Icone. Craignant d'y être forcé, il en sortit en y laissant garnison, et divisa son armée en deux corps. Il posta l'un derrière la ville, et campa avec l'autre à la droite d'Icone, sur la pente d'une montagne qui le couvrait contre l'ennemi. Manuel, résolu de combattre, partagea aussi ses troupes; il en détacha une partie pour attaquer les Turks postés derrière la ville, et se mit à la tête du reste pour marcher au sultan. Celui-ci, à dessein d'intimider les Grecs par l'apparence d'une armée beaucoup plus nombreuse que n'était la sienne, avait fait planter grand nombre d'enseignes dans les halliers voisins, en sorte que ce qu'il avait de troupes, ne semblait être que l'avant-garde. Ce stratagème eut son effet. Comme les Grecs, craignant un combat inégal, refusaient d'avancer, Manuel prend par la bride le cheval du premier porte-enseigne, et le traîne avec lui à l'ennemi. Plus effrayés du péril de l'empereur que de leur propre danger, tous les escadrons le suivent. La terreur passe du côté des Turks; ils se débandent; le sultan fuit avec eux, et ne pouvant rentrer dans Icone, il s'éloigne dans la campagne, où ses troupes se dispersent. L'empereur les poursuit avec ardeur. Cependant ceux qu'il avait détachés pour combattre les Turks derrière la ville, étant tombés dans une embuscade, se voyaient enveloppés et en danger de périr. L'empereur, déjà éloigné à la poursuite des fuyards, leur envoya des secours; mais apprenant que ce renfort ne suffisait pas, il fit partir un de ses officiers, portant à la main un

casque qu'il élevait fort haut, en criant de toutes ses forces: *Courage! camarades, le sultan est prisonnier; voici son casque*. Ce mensonge militaire anime les Grecs et décourage les Turks, qui abandonnent la victoire. L'empereur passe la nuit devant Icone. Au retour du jour, ayant fait le tour de la place, il jugea qu'avec le peu de troupes qu'il avait, et le peu de temps qui lui restait pour tenir la campagne, il ne lui serait pas possible de la prendre. Il se détermina donc à faire retraite, après avoir brûlé et ruiné tous les environs. Comme les soldats détruisaient les tombeaux pour y chercher des trésors, et qu'ils déterraient même les cadavres, l'empereur défendit, sur peine de la vie, de toucher à la sépulture de la mère du sultan, disant que *les princes ennemis, même après leur mort, méritaient encore du respect*. Il porta la générosité jusqu'à calmer les inquiétudes de la femme du sultan. Il lui manda que son mari était hors de danger. Comme elle s'attendait que Manuel allait assiéger la ville, elle se préparait à lui envoyer par reconnaissance une grande provision de vivres, lorsqu'elle apprit son départ. Avant que de s'éloigner, Manuel écrivit au sultan en ces termes: « Nous vous avons souvent cherché, et vous vous êtes toujours dérobé à notre poursuite. Pour ne pas courir sans cesse après une ombre fugitive, nous retournons à Constantinople. Vous nous reverrez au printemps prochain avec de plus grandes forces; songez à ne vous pas déshonorer encore par une honteuse lâcheté. »

Manuel tint parole; et le sultan, renforcé de toutes les troupes turques répandues dans le Pont et la Capadoce, qui vinrent se ranger sous ses enseignes, at-

AN 1146.

xiv.

Ténacité de Manuel.

Cinn. l. 2.
a. 7, 8, 9.

tendit les Grecs de pied ferme sur le chemin d'Icone. Les deux armées n'étaient séparées que par un défilé de difficile accès, et si étroit qu'on ne pouvait le passer qu'à la file. Tandis que les Grecs travaillaient à se retrancher, l'empereur, emporté par l'ardeur de sa jeunesse, résolut d'entreprendre quelque exploit hasardeux. Il venait d'épouser une princesse allemande, et il se reprochait de n'avoir pas encore signalé son mariage par quelque périlleuse aventure. C'était, dans ces siècles de chevalerie, une des extravagantes galanteries à la mode chez les peuples occidentaux. Ayant pris avec lui deux escadrons, il les mit en embuscade au fond d'une vallée, et leur défendit de se montrer qu'ils ne l'eussent vu aux prises avec l'ennemi. Son dessein était d'aller seul faire le coup de sabre; son frère Isaac, et Axuch, grand-domestique, obtinrent de lui qu'ils partageraient le hasard. Ils aperçoivent quelques soldats grecs répandus dans la plaine pour faire du fourrage. Ils piquent de ce côté-là, et se cachent derrière une éminence, persuadés que les Turks ne tarderaient pas de venir fondre sur ces fourrageurs. Au bout de quelque temps, comme ils n'en voyaient point paraître, l'empereur envoie à la découverte un cavalier, qui revient peu après lui dire qu'il vient d'en découvrir huit en un tel endroit de la plaine. Sur cet indice, l'empereur part de la main avec ses deux compagnons, et bientôt il aperçoit de loin la troupe ennemie, augmentée de dix cavaliers. Dès que ceux-ci le voient courir à eux, ils tournent bride et prennent la fuite. Mais en ayant rencontré cinquante autres qui les suivaient, ils se joignent à eux et attendent l'empereur. Isaac et Axuch veulent retenir Manuel, ils lui repré-

sentent la témérité d'une pareille attaque; que c'est courir à la mort sans aucun fruit, et exposer avec sa personne le salut de l'Empire! *Eh bien*, répond Manuel, *laissez-moi seul et conservez-vous pour l'Empire.* — *Que nous conseillez-vous?* répliquent-ils: *nous mériterions la mort, si nous l'évitions par une si lâche désertion.* En parlant ainsi ils avançaient ensemble vers les ennemis, dont la troupe grossissait à chaque moment; en sorte qu'ils se trouvèrent bientôt au nombre de cinq cents. C'étaient les coureurs du sultan, qui les suivait à grande distance. Cependant ceux de l'embuscade ayant perdu de vue l'empereur, envoyèrent un officier pour découvrir où il était et en quel état il se trouvait. Cet officier joignit Manuel, qui le renvoya aussitôt porter ordre aux deux escadrons d'avancer en diligence. Mais il ne les attendit pas, et courut pique baissée, avec ses deux compagnons, sur la troupe ennemie, où il en abattit plusieurs à ses pieds. Ce prodige de hardiesse glace le cœur des Turks; tandis qu'ils se regardent les uns les autres, craignant de s'exposer les premiers à de si rudes coups, les troupes de l'embuscade arrivent, et se saisissent d'une éminence voisine, désespérant de pouvoir joindre l'empereur, que les Turks environnaient. L'intrépide Manuel fait seul ce que tous ensemble n'osaient faire. Suivi des deux autres, il perce les escadrons turks, tue le premier qui s'oppose à lui, effraie les autres, s'ouvre le passage, et gagne l'éminence. Les troupes qu'il avait laissées dans le camp, instruites du danger de l'empereur, s'y rendaient en grand nombre, et l'empereur se trouva en sûreté. Ce qu'il y a de plus étonnant, et que je n'oserais assurer, si tout ce récit n'était attesté

par un témoin oculaire qui accompagna Manuel dans toutes ses expéditions, c'est qu'il sortit sans aucune blessure de tant de hasards, où il aurait dû cent fois trouver la mort; et son aveugle témérité l'aurait sans doute méritée. Sa perte paraissait si assurée, que son oncle Isaac, qui était demeuré dans le camp, se transporta dans la tente de l'empereur, attendant la nouvelle de sa mort, pour se mettre sur la tête la couronne, qu'il souhaitait avec passion, et dont il laissait le désir comme par héritage à son fils Andronic, ainsi qu'on le verra dans la suite de cette histoire. Manuel, réuni avec une grande partie de ses troupes, reprit le chemin de son camp, toujours poursuivi, combattant sans cesse, et retournant de temps en temps sur l'ennemi, comme s'il eût eu regret de n'avoir pas trouvé la mort, qu'il avait tant de fois cherchée dans cette journée. Il arriva enfin dans ses retranchements, plus redevable à son bonheur qu'à sa prudence.

xv.
Défaite des
Turks.

Le lendemain il décampe, avançant toujours vers Icone. L'armée du sultan le cotoyait, divisée en deux corps, et cherchait à l'enfermer dans quelque passage difficile. Critople, guerrier hardi, qui commandait l'infanterie impériale, prit avec lui quelques bataillons pour écarter les Turks; mais, ayant été enveloppé, il avait déjà perdu grand nombre des siens, et allait périr lui-même si l'empereur, suivi de quelques cavaliers, ne fût accouru à son secours. A sa vue, les Grecs reprirent courage, et les ennemis s'éloignèrent. Manuel était devenu la terreur des Turks. Il les poursuivit avec toute son armée, et les ayant atteints, comme il voyait ses troupes effrayées de leur nombre supérieur, il arrache un étendard des mains d'un porte-enseigne, vole

aux ennemis, les met en fuite et les poursuit avec grand carnage. On tua dans cette rencontre un certain Gébras, Grec de naissance, mais nourri et élevé chez le sultan, qui lui avait donné le gouvernement d'une province. Sa tête fut rapportée dans le camp au bout d'une pique, comme un trophée. La nuit approchant, l'empereur, sans pousser fort loin la poursuite, revint au camp, qu'il trouva dans un assez grand désordre. On n'avait pas encore eu le temps de décharger les bagages. Il aligna lui-même le campement, et distribua les quartiers. Au lever du soleil, il marcha en avant, et arriva aux vastes plaines d'Icône, qui bordaient le lac Pasgusa. Cinnamo, auteur de tout ce récit, ne parle point des garnisons que l'empereur Jean avait laissées, quatre ans auparavant, dans les îles de ce lac; et son silence donne à croire que le sultan en avait déjà repris possession. Ce fut en cet endroit que Manuel apprit les grands mouvements des princes d'Occident, qui se disposaient de nouveau à passer en Asie. Cette nouvelle l'obligea de retourner à Constantinople pour veiller à la sûreté de ses états. L'exemple de la première croisade lui avait appris ce qu'il avait à craindre de cette dévotion guerrière. Mais, avant que de partir, il envoya un défi au sultan, et lui fit dire que, s'il refusait de décider leur querelle en bataille rangée, il le reverrait au printemps prochain encore mieux préparé à tirer raison de ses insultes. Le sultan, qui avait fait l'épreuve du courage indomptable de Manuel, lui envoya proposer la paix. L'empereur demanda du temps pour y penser; et, sans faire d'autre réponse, il reprit le chemin de Bithynie.

Arrivé à la source du Méandre, il crut être fort

xvi.
Retour de
Mannuel.

éloigné des ennemis, et s'arrêta dans une riante prairie, bordée d'agréables forêts et arrosée de plusieurs ruisseaux, qui, se réunissant, formaient cette fameuse rivière. Les charmes de ce lieu l'invitèrent à se délasser des fatigues d'une si laborieuse campagne. Pendant qu'il prenait le plaisir de la chasse, il aperçut de loin des mouvements dans la forêt, et, ne pouvant en discerner la cause, il envoya des coureurs qui lui rapportèrent qu'une armée campait dans ce bois. Il reconnut bientôt que c'étaient des Turks qui venaient, à leur ordinaire, ravager les terres de l'Empire. Il fait partir aussitôt un détachement de troupes choisies pour leur donner la chasse. Il monte sur une éminence pour être témoin du succès. Les Turks pliaient bagage et se retiraient; mais lorsqu'ils se virent serrés de si près qu'ils ne pourraient échapper sans combattre, ils tournèrent visage. Après quelque résistance ils continuèrent de fuir, toujours poursuivis, et faisant de temps en temps volte face pour assurer leur retraite. Cette manœuvre, souvent répétée, fatigua tellement les cavaliers grecs, que leur ardeur étant refroidie, ils se laissaient déjà envelopper. L'empereur qui s'en aperçut, descendit de l'éminence; et, sans se donner le temps d'endosser sa cuirasse, il court les secourir. A son approche, les Turks prennent la fuite; il les poursuit avec chaleur, et son cheval étant fatigué, il s'arrête pour en attendre un autre, recommandant à ses gens de ne pas quitter prise. Mais, rebutés bientôt par la longueur de la course et par la difficulté des chemins, ils reviennent en arrière. L'empereur, désespéré de leur peu de courage, prend le cheval de son cousin Andronic, et part sur-le-champ. Les Turks le voyant venir presque seul et sans cuirasse,

s'animent les uns les autres, et, réunissant leurs efforts, tirent sur lui de toutes parts. Manuel, à couvert de son bouclier, se voyant sur un terrain où il ne pouvait être enveloppé à cause des buissons épais qui le bordaient à droite et à gauche, tient ferme, renverse à ses pieds tous ceux qui osent l'approcher, et met le reste en fuite. Un de ceux qu'il avait abattus l'ayant blessé au talon, il le prend par les cheveux et le traîne avec lui sur l'éminence. Il fait panser sa blessure; et, comme on n'avait rien de prêt pour l'appareil, un soldat tirant son épée allait se couper un morceau de chair, si Manuel ne l'eût empêché, en le récompensant de cette preuve héroïque d'affection pour son prince. Il se fait appliquer une pièce de chair coupée à un cheval qui mourait de lassitude; et, étant remonté à cheval, il regagne son camp à la source du Méandre. En passant par la Bithynie, il fit construire le château de Pylès sur un terrain qu'il acquit par échange d'un monastère voisin, et le donna pour demeure aux prisonniers grecs qu'il avait tirés de Philomèle l'année précédente.

Étant arrivé au château de Mélangies, il s'y reposa quelque temps. Un jour, après son dîner, la conversation tomba sur les exploits militaires; c'était une belle occasion de faire la cour à Manuel, qui se piquait d'une suprême valeur : aussi les seigneurs s'efforçaient-ils à l'envi d'élever le prince au-dessus de tous les guerriers présents et passés. Jean Comnène, fils de cet Andronic auquel l'Empire eût appartenu par droit d'aînesse, s'il ne fût pas mort avant son père, ne prit pas le ton de courtisan. Soit qu'il conservât dans son cœur quelque regret de voir la couronne sur la tête de Manuel, soit qu'il fût assez hardi pour être sincère, il ne balançait

XVII.
Insolence
d'Isaac,
frère de
Manuel.
Cinn. l. 3,
c. 17.

point à donner à l'empereur Jean le prix de la valeur sans aucune exception. Manuel paraissait entendre sans jalousie l'éloge de son père; il y ajoutait même, lorsque son frère Isaac, non content d'appuyer ce discours, se jeta dans un parallèle injurieux, tournant en ridicule les faits guerriers de Manuel. Andronic, fils de l'autre Isaac, oncle de Manuel, lui donna un démenti, et Isaac tirant son épée allait lui abattre la tête, si Manuel n'eût paré le coup, qu'il reçut sur son bras. Il en eut une profonde blessure, dont la cicatrice lui resta toute sa vie. Isaac était sébastocrator et commandant général des armées. Manuel, pour le punir de son emportement, se contenta de lui ôter les sceaux de l'Empire, dont il était dépositaire. Mais ayant reconnu en cette occasion les mauvaises dispositions de son frère à son égard, et craignant de sa part quelque violence imprévue, il commença dès lors à porter sous ses habits une cuirasse qu'il ne quittait presque jamais.

AN 1147.
 XVIII.
 Déposition
 du patriarche
 Cosmas.
 Cinn. l. 2,
 c. 10.
 Nicet. l. 2,
 c. 3.
 Les Allat.
 de doct. or.
 et oc. per-
 pet. consen-
 su, l. 2, c.
 12.
 Oriens
 Christ. t. 1,
 p. 268.

L'Église de Constantinople était alors dans un grand trouble. Michel Curcuas, patriarche depuis près de trois ans, se reprochant à lui-même le peu de fruit que produisaient ses instructions et ses exemples, se démit de sa dignité et retourna dans son monastère de l'île d'Oxie. Là, prosterné dans le vestibule de l'église, il se fit fouler aux pieds par les moines, en punition, disait-il, de la vanité qui lui avait fait quitter cette sainte retraite pour prendre un emploi dont il était indigne. On mit à sa place Cosmas Atticus, né dans l'île d'Égine. Nicétas en fait un grand éloge. Selon cet historien, il était célèbre par sa science, plus encore par sa vertu et par sa charité pour les indigents. Souvent il se dépouillait de ses habits pour les revêtir, Isaac,

frère de l'empereur, avait pour lui la plus profonde vénération ; ce qui donna lieu à ses ennemis de faire entendre à l'empereur que Cosmas formait une trame secrète pour faire passer la couronne sur la tête de son frère. Sa simplicité acheva de le perdre. Un moine nommé Niphon, infecté de l'hérésie des Bogomiles, avait été condamné dans un synode par le patriarche Michel, et mis en prison. Son extérieur mortifié, et ses discours, qui ne respiraient que piété et charité, en imposèrent tellement à Cosmas que, non-seulement il le tira de prison, mais il l'admit encore à sa familiarité la plus intime. Niphon logeait dans le palais du patriarche, et mangeait avec lui. Hors de sa présence, il tenait librement ses erreurs, et travaillait de son mieux à corrompre les familles. Cosmas rejetait comme des calomnies tous les avis qu'on lui donnait pour lui démasquer l'imposteur. L'empereur, de retour à Constantinople, ayant donné ordre d'arrêter de nouveau cet hérétique, Cosmas vint lui-même pour l'arracher des mains des gardes ; ce que n'ayant pu faire, il l'accompagna jusqu'à la prison, et fit instance pour y être renfermé avec lui. Un zèle si ardent révolta le clergé. On assembla dans le palais de Blaquernes un synode de tous les prélats qui se trouvaient à Constantinople, au nombre de trente-un. L'empereur, les princes, les juges ecclésiastiques et séculiers, un grand nombre de sénateurs y assistèrent. Manuel, après avoir interrogé les évêques l'un après l'autre sur ce qu'ils pensaient de Niphon, comme tous le chargeaient d'anathèmes, s'adressa enfin à Cosmas, et lui demanda son sentiment. Le patriarche répondit hardiment, *qu'il ne connaissait dans toute l'Eglise personne de plus vertueux*

et de plus orthodoxe que celui qu'on condamnait si injustement. Ces paroles excitèrent une réclamation générale. On s'écrie *que le patriarche se déclare fauteur d'hérétiques; qu'il se dénonce lui-même; qu'il n'est pas besoin d'autre accusateur, et qu'il faut le juger sur-le-champ.* On procède aux opinions; tous le condamnent et le déclarent déchu de son siège. La sentence de déposition étant prononcée, Cosmas, indigné, sort en maudissant et le synode et la cour et l'impératrice, *qui*, disait-il, *ne mettrait jamais au monde d'enfant mâle.* Ce qui arriva en effet; et l'empereur, superstitieux, ne put s'empêcher d'attribuer dans la suite cette disgrâce aux malédictions de Cosmas. L'historien Nicétas regarde tout ce procédé comme l'effet d'une injuste cabale. Il canonise Cosmas comme un modèle de vertu; ce qui n'est pas facile à croire d'un prélat si entêté et si emporté. Le siège de Constantinople demeura vacant pendant dix mois. Cosmas fut déposé le 26 février de cette année 1147, et Nicolas Musalon, son successeur, qui avait été archevêque de Cypre, et s'était retiré depuis plusieurs années pour vivre dans la retraite, ne fut nommé patriarche qu'au mois de décembre suivant.

XIX.
Paix avec
les Turks.
Cinn. l. 2,
c. 11.

L'empereur apprenant que les princes croisés n'étaient pas encore prêts à se mettre en chemin, crut avoir le temps de terminer la guerre avec le sultan. Il marcha vers le Rhyndacus, et fit ses préparatifs pour le siège d'Icône. Il avançait en Phrygie, lorsqu'il reçut une ambassade du sultan, qui demandait la paix. L'empereur qui, dans la crainte que lui inspirait l'entreprise des croisés, pouvait avoir besoin des Turks, ne se rendit pas difficile. Les Turks lui cédèrent la

ville de Prusace et les autres places dont ils s'étaient emparés en Pamphylie et en Cilicie, et Manuel retourna à Constantinople.

Il y était rappelé par les nouvelles qu'il recevait d'Occident. L'empereur Conrad était déjà en marche avec une armée formidable, et Louis, roi de France, se préparait à le suivre. Ce n'étaient plus, comme dans la première croisade, diverses bandes d'aventuriers, qui, accourant de toutes parts aux oris d'un moine enthousiaste, se rangeant sous différents chefs pleins de bravoure, mais trop semblables à leurs soldats, et peu d'accord ensemble, marchaient sous les étendards de la religion, qu'ils violaient sans cesse par leurs brigandages et leurs débauches. C'étaient les deux plus puissants souverains de l'Europe, qui conduisaient deux armées régulières, assez nombreuses pour écraser les musulmans et conquérir l'Asie entière. La prise d'Édesse alarmait toute la chrétienté. Le roi de Jérusalem, le duc d'Antioche, le comte de Tripoli, menacés de leur ruine, imploraient le secours de leurs frères d'Occident. Dès l'an 1145, l'évêque de Gabale alla porter leurs gémissements au pape Eugène, qui venait de recevoir à Viterbe les députés des prélats d'Arménie, envoyés pour s'instruire des cérémonies du saint sacrifice, selon l'usage de l'église romaine, à laquelle ils voulaient se réunir. Le pape, alarmé du danger où se trouvait la Palestine, résolut de rallumer dans le cœur des chrétiens la même ardeur qu'Urban II y avait excitée cinquante ans auparavant. Il écrivit à Louis VII, roi de France, qui, avant la lettre du pape, avait déjà formé le dessein de se croiser, pour accomplir le vœu qu'en avait fait Philippe, son frère aîné, et qu'au

22.
Seconde
croisade.
Chas. l. 2,
c. 12 et
seqq.
Et ibi.
Ducange.
Nicet. l. 1,
c. 4, 5, 6.
Guill. Tyr.
l. 16, c. 18 et
seqq.
Sant. l. 3,
part. 6, c.
19, 23.
Gesta Lud.
VII.
Odo de Dio-
gilo, l. 1, c.
2, 3, 4, 7.
Otto Frising.
de exped.
Frider. l. 1,
c. 40 et
seqq.
Idem, Chr.
Rob de
monte.
Chron. Belg.
Chron. Cas.
sin.
Radulf. de
Diceto chr.
Chron. Nam-
gia.
Cron. St.
Anton.
Romyaldi
Salern. chr.
Alberic. cha.
Pagi ad Bar.
Ducange.
27, dissert.
sur Joinville

mort prématurée l'avait empêché d'exécuter. Le roi déclara sa résolution dans la pour qu'il tint à Bourges, aux fêtes de Noël, et indiqua une assemblée générale à Vézelay, pour les fêtes de Pâques. Ce fut là que saint Bernard, brûlant de zèle, animé encore par les exhortations du pape, prêcha la croisade avec tant de chaleur, que cette innombrable multitude, fondant en larmes, se voua sur-le-champ à cette entreprise qu'elle regardait comme sainte, et capable d'effacer les crimes les plus énormes. Dans une autre assemblée tenue à Chartres trois semaines après, on s'imagina que personne n'était plus capable de conduire l'expédition que celui qui la prêchait avec tant de succès. Mais Bernard, trop éclairé pour ne pas sentir la différence de ces deux emplois, plus sage que Pierre l'Ermite, s'eut garde d'accepter cet honneur. Il alla porter en Allemagne le même esprit qu'il avait répandu en France. Il défendit de persécuter les Juifs, qu'on avait massacrés dans la première croisade; il les regardait comme les dépositaires des prophéties qui les condamnent, et comme des témoins authentiques de la vérité du christianisme qu'ils rejettent. Ce sont des aveugles qui portent le flambeau devant nous. Le reste de l'année et une partie de la suivante se passa en préparatifs.

220.
Dispositions
de Henri et
Régard des
croisés.

Le 16 février 1147, dimanche de la Septuagésime, le roi tint à Étampes une troisième assemblée, où l'on arrêta de la route qu'on prendrait pour se rendre en Syrie. Les ambassadeurs de Roger, roi de Sicile, sollicitaient de prendre la voie de la mer, comme la plus courte et la plus sûre. C'était le moyen d'éviter le perfidie des Grecs, ennemis irréconciliables des Latins. Roger offrait ses ports et ses vaisseaux. Mais, comme

on ne pouvait faire passer tant de troupes qu'en plusieurs voyages, ce qui consommerait encore plus de temps que le chemin de terre, et que d'ailleurs une armée si florissante ne semblait rien avoir à craindre des Grecs non plus que des Turks, on résolut de prendre la route de Constantinople. Louis écrivit à Manuel pour lui demander passage, et le prier de concourir à une expédition entreprise contre ses ennemis naturels, et pour la délivrance de la Terre-Sainte. La lettre fut portée à l'empereur par Milon de Chevreuse. Manuel répondit par une longue lettre pleine de flatteries, où il traitait le roi de France de saint, d'ami, de frère, et lui faisait les plus belles promesses. Mais tandis qu'il amusait Louis par ces fausses protestations, il donnait avis au sultan d'Icône du danger qui le menaçait. Il avait en effet quelque sujet de redouter l'arrivée des croisés. Il n'avait pas oublié les désordres par lesquels leurs devanciers avaient marqué leur passage, les insultes qu'Alexis en avait essayées, le danger où ce prince s'était vu d'être renversé de son trône; les emportements de Boëmond, l'invasion de la Cilicie, et la guerre qu'il avait fallu soutenir en Syrie, en Thessalie, en Illyrie. D'ailleurs, dans l'espérance qu'il avait de recouvrer sur les Turks une grande partie de ses états, il pensait, ainsi qu'Alexis, qu'il lui serait plus difficile d'arracher aux croisés le fruit de leurs conquêtes. Les Grecs en général s'imaginaient que les croisades n'étaient qu'un prétexte pour couvrir le dessein de s'emparer de toutes les terres de l'Empire.

Conrad, empereur d'Allemagne, se mit le premier en route. Il partit à l'Ascension. Son armée était composée de soixante-dix mille cavaliers armés de son

xxii.
Départ de
Conrad.

compter la cavalerie légère, et l'infanterie, qui était innombrable. Il avait eu la précaution d'envoyer des ambassadeurs à Manuel, pour lui demander le passage, avec la liberté d'acheter des subsistances, et il en avait reçu la réponse la plus favorable. Lorsque Manuel apprit qu'il était près de passer le Danube, il lui envoya Démétrius Mabrembolite et Alexandre, comte de Gravina, qui, dépouillé de ses états par le roi de Sicile, avait passé au service de l'empereur grec. Ils étaient chargés de pénétrer les desseins des Allemands, et de tirer d'eux l'assurance qu'ils ne feraient aucun dégât sur les terres de l'Empire. Conrad et les seigneurs qui l'accompagnaient ne firent aucune difficulté de prêter le serment qu'on demandait d'eux, protestant qu'ils n'avaient pris les armes que pour délivrer la Palestine, et mettre les lieux saints à couvert des attaques des musulmans. Sur cette déclaration, on leur promit toute sorte de faveur, et des vivres pour leur argent. Manuel avait envoyé en même temps des écrivains, chargés de tenir un rôle exact du nombre des troupes allemandes qui passeraient le Danube. Ils en comptèrent jusqu'à quatre-vingt-dix mille; mais la foule des bateaux qui suivirent ne leur permit pas de pousser plus loin leur calcul.

XXIII.
Voyage de
Conrad.

Quoique Conrad fût allié de Manuel, ces deux princes ayant épousé les deux sœurs, il n'en était pas plus aimé; et de tous les peuples d'Occident, c'étaient les Allemands que les Grecs haïssaient davantage. Ils trouvaient fort mauvais que le souverain d'Allemagne prît le nom d'empereur; c'était, selon eux, une usurpation; ce titre suprême n'appartenait qu'à leur prince; ils n'accordaient aux autres que le nom de rois. Ainsi

la bonne intelligence ne pouvait subsister long-temps entre deux nations jalouses, qui se méprisaient mutuellement. Manuel, plein de défiance, avait rassemblé grand nombre de troupes; il en gardait une partie à Constantinople, dont il faisait réparer les tours et les murailles. Il avait envoyé le reste au-devant des Allemands sous les ordres de Prosouch, en apparence pour les accompagner et leur ouvrir les passages, en effet pour les observer et les empêcher de s'écarter à quelque pillage, sans cependant commettre contre eux aucune hostilité qui pût leur servir de prétexte. Les Allemands étant arrivés à Naïsse sur la frontière de Bulgarie, Michel Branas, gouverneur de la province, leur fit trouver toutes les provisions nécessaires. Tant qu'ils eurent à traverser un pays de montagnes, ils marchèrent tranquillement, et ne songèrent à autre chose qu'à vaincre la difficulté des chemins. A Sardique, ils trouvèrent Michel Paléologue et le vartulaire Zibzile, qui leur firent fournir des vivres. A Philippopole, où ils séjournèrent, la brutalité de quelques Allemands fut sur le point d'exciter une sanglante querelle. Mais Michel, évêque de la ville, Italien simple et délié, sut si bien gagner Conrad en butant avec lui et en l'amusant de ses plaisanteries, que ce prince, devenu le protecteur des habitants, punissait rigoureusement ceux de ses soldats qui s'échappaient à quelque violence. A son départ de Philippopole, le prélat, qui l'accompagna deux ou trois jours, servit encore à maintenir le bon ordre. Les Allemands, qui ne pouvaient se contenir long-temps, ayant maltraité quelques Grecs sur leur passage, l'armée d'observation comprit la défense, et la querelle, étant échauffée, il y

3 20
100

eut des gens tués de part et d'autre. Le combat allait devenir général, si Michel n'eût apaisé le désordre en employant son crédit auprès de Contad.

XXIV.
Suite du
voyage.

.. Après la retraite de Michel, tout changea de face. Les Allemands ne gardèrent plus de mesures. Ils emportaient sans payer ce qu'on venait leur vendre, ou ne le payaient qu'à coups de sabre. Conrad n'écoutait plus les plaintes, ou excusait ses soldats. Leurs partis couraient les campagnes et mettaient le feu aux bourgades. Rencontrant un pays abondant, ils s'arrêtaient pour s'enivrer; et les Grecs les trouvant ivres, couchés dans les chemins, les massacraient sans pitié. Proscouch, qui prévoyait l'arrivée, faisait ses efforts pour empêcher les violences. Mais il ne put prévenir un horrible désordre, que la cruelle animosité des Grecs excita dans Andrinople. L'armée allemande, en passant devant cette ville, y laissa un seigneur malade : c'était un parent de Conrad. Il se logea dans un monastère avec sa suite. Quelques soldats grecs en ayant eu connaissance, entrèrent dans la ville; forcèrent les portes du monastère, mirent le feu à la chambre du malade, qui fut brûlé dans son lit, et enlevèrent tout ce qui lui appartenait. Contad était déjà à deux journées d'Andrinople. Il renvoya sur ses pas son neveu Frédéric avec un corps de troupes. Ce prince, outré de colère, entra dans la ville, réduisit en cendres le monastère, passa au fil de l'épée tous ceux qui s'y rencontrèrent; une partie de l'armée grecque vint au secours des habitants; on se bat, et, selon Cinnamo; les Grecs sont vainqueurs. Selon Nicéas; plus croyable en ce point, Proscouch accourt au bruit des combattants; il apaise Frédéric, et on se sépare.

Manuel prévoyait les désordres que pouvait causer cette multitude mal disciplinée, si elle approchait de Constantinople, envoya Andronic Opus pour engager Conrad à prendre la route de la Chersonnèse, où le passage de Sète était le plus étroit, et le conduirait dans un pays plus fertile. Conrad rejeta cet avis, et continua sa marche vers Constantinople. Manuel, voyant le danger approcher, crut devoir redoubler de précautions. Il garnit de troupes tous les postes tant au dedans qu'au dehors de la ville, et fait partir Zicoindyle, guerrier de réputation, pour aller joindre Præcouch avec un nouveau renfort. Il avait ordre de servir de près l'armée de Conrad, et d'empêcher les ravages, mais de ne risquer de combat qu'à l'extrémité. La grande taille des Allemands et l'armure dont ils étaient tout couverts faisaient peur aux Grecs. Mais ils se flattaient d'entendre beaucoup mieux les évolutions militaires, et d'être supérieurs à la cavalerie allemande, trop pesante et mal en ordre. Cependant les croisés arrivèrent dans la plaine de Chérobaques, où l'abondance des fourrages les engagea à camper entre deux fleuves, dont les eaux étaient alors fort basses. Ils reposaient tranquillement pendant la nuit, lorsqu'un affreux orage, grossissant tout-à-coup ces fleuves, en fit deux torrents impétueux, qui se répandant au loin sur leurs bords, entraînent à la mer et les tentes et les chevaux et les bagages. Ce n'était que cris, confusion, désespoir. Il périt dans ce déluge grand nombre d'hommes et d'animaux. Manuel, touché lui-même de ce désastre, ou feignant de l'être, envoya quelques seigneurs de sa cour pour consoler Conrad, et l'inviter à venir conférer avec lui à Constantinople. Mais ce prince, qui s'é-

XXV.
Conrad
passe le
Bosphore.

voit rien perdu de sa fierté naturelle, demande que Manuel vienne au-devant de lui; proposition qui parut si révoltante à la vanité grecque, qu'il ne fut plus question d'entreveus. Conrad, avançant toujours, arriva le 8 septembre dans un grand parc orné de palais, vis-à-vis de la porte Dorée. De là, après avoir considéré la hauteur des tours et la force des murailles couvertes d'un peuple innombrable, il passa au-delà du golfe par le pont du fleuve Barbyzès. Les deux princes s'écrivaient des lettres complies de bravades et de railleries. On en vint même, selon Cigame, à un combat qui se termina à l'avantage des Grecs; mais le silence de Nicétas, historien moins partial, fait croire que ce ne fut tout au plus qu'une rencontre de peu d'importance. Enfin les deux empereurs s'étant réconciliés sans se voir, parce que l'un ne voulait pas entrer dans Constantinople, ni l'autre en sortir, Conrad passa le Bosphore sur les vaisseaux que lui prêta Manuel. Ils souhaitaient également être éloignés l'un de l'autre; et l'impatience de Conrad de lui permit pas de satisfaire le roi de Russie, qui lui envoyait courriers sur courriers pour le prier de l'attendre devant Constantinople. Quoiqu'il eût déjà perdu beaucoup de ses gens, il se trouva encore, à son passage en Asie, quatre-vingt-dix mille cinq-cent-cinquante-six hommes.

XXVI.
Départ de
Louis.

L'armée de Louis n'était pas moins nombreuse. Pour éviter les querelles que la jalousie pouvait faire naître entre les deux nations, et trouver plus aisément des subsistances, il n'était parti que quinze jours après Conrad, avec sa femme Éléonore et tous les seigneurs de sa cour. En arrivant à Ratisbonne où il passa le Danube, il trouva deux ambassadeurs grecs, dont il

lui fallut essayer un long compliment, assaisonné à l'ordinaire des éloges les plus outrés. Geoffroi, évêque de Langres, qui accompagnait le roi, et qu'on nommait le Nestor de l'armée française, ennuyé ainsi que Louis de leurs insipides flatteries, les interrompit pour leur dire : *Mes frères, dispensez-vous de répéter si souvent les mots de gloire, de majesté, de sagesse, de religion du prince ; il se connaît, et nous le connaissons aussi : dites en deux mots ce que vous avez à dire.* Ils terminèrent leur harangue par deux demandes ; l'une, que le roi ne s'emparât d'aucune place appartenant à l'Empire ; l'autre, qu'il remît entre les mains des Grecs celles d'où il chasserait les Turks, et qu'il fit assurer cette promesse par le serment des seigneurs. On convint aisément du premier article ; pour le second, il y eut contestation, et l'on se remit à la décision des deux princes, lorsqu'ils conféreraient ensemble. Des deux ambassadeurs, Démétrius retourna sur-le-champ à Constantinople ; Maurus demeura avec les amis. On choisit plusieurs seigneurs pour se rendre avec Démétrius auprès de Manuel, qui le demandait ainsi par ses lettres.

Les troupes françaises étaient divisées en plusieurs corps, qui se suivaient à quelque distance, et le roi était déjà devant Andrinople, que son arrière-garde n'était pas encore sortie de Bulgarie. Les Grecs voulaient les faire passer à mesure qu'ils arrivaient ; et comme ils s'attendaient les uns les autres, on envoya une armée de Comanes et de Patzinaces, qui les allaient chercher jusque dans les déserts de la Bulgarie, leur dressaient des embûches, et tuaient tous ceux qu'ils pouvaient surprendre. Les Français étaient obligés de

XXVII.
Voyage de
Louis.

camper sur les hauteurs et de se faire un retranchement de leurs chariots. Ils souffraient en même temps de la disette des vivres, qu'on refusait de leur vendre. Les seigneurs, qui s'étaient rendus à Constantinople, s'en plaignirent à l'empereur; il leur répondit froidement qu'il n'était pas le maître de contenir les Patzinaces; que les Français n'avaient qu'à s'approcher de Constantinople; qu'à l'ombre de son palais, ils seraient en sûreté, et qu'il leur fournirait des vivres. Sur cette réponse, les Français marchent; les Patzinaces les poursuivent, et, plus forts que ces bandes séparées, ils les mettent en fuite, et s'emparent d'une partie de leurs équipages. Quelques seigneurs, outrés de colère, sortent de Constantinople et vont joindre leurs compatriotes: d'autres restent dans la ville, et vont porter de nouvelles plaintes à l'empereur. Il jure qu'il ignore des désordres, et demande pardon pour ses gens. Cependant Louis, devant Andrinople, attendait avec impatience le reste de ses troupes. Mairus faisait ses efforts pour l'engager à prendre le chemin de la Chersonèse. Le roi persista dans le dessein de passer par le Bosphore, et de suivre la même route que les Allemands. A une journée de Constantinople, il rencontra encore des députés de l'empereur, qui lui prodiguèrent des démonstrations du plus profond respect. Flatteurs jusqu'à la bassesse, ils ne lui parlaient qu'à genoux, ils se prosternaient à ses pieds; cette nation dégénérée se jouait de la simplicité française. Rampante dans la crainte, insolents dans la sécurité, ils n'épargnaient pas les serments et n'en gardaient aucun. Tandis qu'ils endormaient le prince par les plus humbles protestations, ils lui faisaient tout le mal qu'ils pouvaient lui faire.

impunément. L'impératrice partageait les artifices de son mari; elle amusait la reine par des lettres pleines de la plus vive affection.

Enfin Louis arriva devant Constantinople avec une partie de ses troupes. Manuel le fit camper hors de la ville, près du palais de Blaquernes. On découvrit que l'empereur venait de faire une trêve de douze ans avec les Turks, lui qui, par des lettres trompeuses, avait invité Louis à venir le joindre pour combattre les infidèles. Les Français qui entraient à Constantinople pour acheter des armes ou des vivres, étaient souvent maltraités, blessés, même massacrés. Les Grecs avaient tant d'horreur des Latins, qu'ils lavaient et purifiaient les autels où un prêtre latin avait dit la messe. Les Latins, de leur côté, ne regardaient pas les Grecs comme chrétiens; ils se croyaient permis de les piller et de les tuer. Cependant on invitait Louis à rendre visite à l'empereur, qui témoignait désirer ardemment de s'entretenir avec lui, et le roi eut la complaisance d'aller au palais. Tous les nobles, le clergé, le peuple sortirent au-devant de lui. L'empereur le reçut avec une civilité hautaine. Ils étaient tous deux à peu près du même âge, grands, bien faits et d'un air majestueux. Sur le visage de Louis se montrait une franchise vraie et naïve; celle de Manuel, étudiée et contrefaite, se trahissait de temps en temps par des traits de malignité. Ils s'embrassèrent, et passèrent, du portique où l'empereur était venu recevoir le roi, dans les appartements, où ils s'assirent à côté l'un de l'autre. Ils conversèrent par interprètes, environnés de toute leur cour. L'empereur souhaita au roi les plus grands succès, et promit d'y contribuer de toutes ses forces, ce qu'il n'a-

XXVIII.
Louis à
Constanti-
nople.

avait nul dessein de faire. Ils se séparèrent avec les démonstrations d'une tendresse fraternelle, et les nobles conduisirent le roi au palais qu'on lui avait préparé pour demeure. Le lendemain, l'empereur l'alla prendre pour le mener à Sainte-Sophie, et aux églises les plus célèbres. Le jour de la fête de saint Denis, apôtre de la France, il fit célébrer l'office avec une pompe extraordinaire; et ce prince artificieux sut si bien gagner le roi et les seigneurs, qu'ils parurent oublier tous les sujets qu'ils avaient eus de s'en plaindre.

xxix.
Il passe le
Bosphore.

Pour ne pas se contraindre long-temps, il fallait hâter le passage du roi, qui attendait encore des seigneurs et des troupes embarquées à Brindes. Manuel eut l'adresse d'allumer l'impatience naturelle des Français, et de piquer leur jalousie, en faisant publier à Constantinople de brillants succès des Allemands, déjà, disait-on, plusieurs fois vainqueurs des Turks, déjà maîtres d'Icône. Ces fausses nouvelles produisirent leur effet. Les Français, désespérés d'abandonner aux Allemands tout l'honneur d'une si glorieuse conquête, pressaient le roi de passer en Asie. Il fallut céder à leurs instances, et Manuel fournit les vaisseaux.

xxx.
Sujet de
querelle
entre Louis
et Manuel.

L'empereur, débarrassé de ces hôtes, ne songea plus qu'à faire échouer leur entreprise. L'avidité d'un soldat lui fournit le premier prétexte de plainte. Louis, en passant le Bosphore avait été suivi de plusieurs vaisseaux chargés de vivres. Des changeurs de Constantinople avaient aussi apporté de grandes sommes d'argent, et ayant dressé leurs tables sur le rivage, ils y avaient étalé leurs richesses. Un soldat flamand, ébloui de l'éclat de l'or, pille une de ces tables. Son exemple en excite d'autres; on crie, on enlève, on renverse.

Les changeurs dépouillés se sativent sur les vaisseaux, qui prennent le large et emmènent avec eux grand nombre de croisés, venus à bord pour acheter des vivres. Dès qu'ils sont entrés dans le port, on assomme les coups, on dépouille ceux qu'on ramenait, et les autres Français qui se trouvaient encore dans la ville. Pendant ce temps-là, le roi rendait prompte justice; il faisait pendre le Flamand, rendre ce qui avait été pillé et plus encore, les changeurs redemandant plus qu'ils n'avaient réellement perdu. Ces réparations faites, le roi envoie Arnoul, évêque de Lisieux, et Barthélemy, son chancelier, redemander ses gens et ce qu'on leur avait pris. L'empereur fait attendre les envoyés jusqu'au lendemain; et comme il n'avait donné aucun ordre pour les recevoir, ils passent le jour sans manger, et la nuit sans autre lit que le pavé du palais. Enfin il leur donne audience. Il fait rendre tout aux Français, les laisse aller, et envoie des vivres, mais en très-petite quantité. Il invite le roi à venir à son palais pour conférer ensemble. Le roi demande que l'empereur passe lui-même à son rivage, ou que les deux princes s'avancent chacun dans une barque jusqu'au milieu du Bosphore.

Comme ces propositions choquaient la fierté de Manuel, il fit savoir par des députés ce qu'il désirait: c'était que les barons français lui jurassent foi et hommage, comme les seigneurs de la première croisade l'avaient juré à son aïeul Alexis. Il demandait de plus en mariage, pour un de ses neveux, une parente du roi, qui accompagnait la reine. A ces conditions il promettait secours et fidèle correspondance. Dans l'intervalle de ces négociations, le comte de Maurienne,

XIX.
Bonne foi
de Louis.

le marquis de Montferrat, et le comte d'Auvergne, que le roi attendait, étaient arrivés, et campaient à la vue du roi, de l'autre côté du Bosphore. Comme les Grecs différaient de leur prêter des vaisseaux, ils les forcèrent, par le ravage des campagnes, à leur accorder le passage. Les barons refusaient l'hommage, qu'ils ne devaient qu'à leur souverain ; ils ne se jugeaient pas obligés de rendre aucun honneur à un prince qui ne s'était fait connaître que par ses fourberies. Mais Louis ne voulant pas avoir les Grecs pour ennemis, exigea d'eux cette déférence. Il se transporta donc avec eux au bord de la Propontide, où Manuel s'était rendu ; et pendant que les barons prêtaient serment de fidélité, le comte de Dreux, frère du roi, pensant qu'il ne pouvait, sans déshonorer le sang de France, reconnaître pour son seigneur tout autre que le roi son frère, prit les devants avec quelques autres aussi fiers que lui, et emmena même la princesse sa parente, pour la soustraire à une alliance qu'il jugeait indigne d'elle. On convint dans l'entrevue, que l'empereur ferait accompagner le roi de deux ou trois seigneurs, qui lui serviraient de guides et lui feraient trouver des vivres ; que si l'on en manquait, il serait permis aux Français de piller les places qu'ils trouveraient sur leur route, à condition qu'après le pillage ils les remettraient à l'empereur grec. Dans ce même temps, Roger, roi de Sicile, qui attaquait la Grèce et y faisait des conquêtes, sollicitait Louis de se liguier avec lui contre Manuel : plusieurs seigneurs français, et surtout Geoffroi, évêque de Langres, conseillaient au roi d'accepter cette alliance, et de s'aider de la flotte sicilienne pour se rendre maître de Constantinople ; que c'était l'unique

royen de se garantir de la perfidie des Grecs, et d'assurer le succès de son entreprise. Louis, toujours ferme dans les maximes d'une probité inaltérable, rejeta cet avis, et ne crut pas que la mauvaise foi de Manuel dût servir d'excuse à la sienne. Il ne résista pas avec moins de constance aux sollicitations de Manuel, qui, de son côté, lui offrait tous ses trésors s'il voulait se liquer avec lui contre Roger. C'eût été prendre le change, et tourner contre les chrétiens la guerre qu'il portait aux infidèles. Ainsi, sans vouloir entrer dans une querelle étrangère, il alla rejoindre son armée.

Celle de Conrad était déjà en marche, et traversait l'Asie pour aller attaquer Icone. Mais au lieu de prendre à droite par les provinces méridionales, où elle aurait trouvé un pays plus abondant, les guides, qui avaient des ordres perfides, conduisirent les Allemands à gauche par la Cappadoce, pays aride et stérile, où les attendaient la disette, l'ennemi et la mort. Au sortir de Nicomédie, se trouvant au milieu des terres de l'Empire, ils se croyaient en sûreté, et se promettaient toute assistance de la part des villes grecques. Manuel s'était engagé à leur faire fournir des vivres pour de l'argent. Mais ce prince, non content des avis qu'il avait donnés au sultan d'Icone, prenait tous les moyens de faire périr les croisés, avant même qu'ils pussent y arriver. Des soldats grecs postés en embuscade le long des chemins tuaient sans miséricorde tous ceux qui s'écartaient du gros de l'armée. On mêlait de la chaux parmi les farines qu'on leur débitait. On leur fermait les portes des villes, et, pour leur vendre des vivres, on les obligeait de mettre d'abord leur argent dans des sacs qu'on leur descendait du haut des murs, et

XXXII.
Mauvais
succès de
Conrad.

après l'avoir reçu, souvent on ne leur renvoyait que des railleries. Forcés de vendre quelque pièce de leur armure pour avoir de quoi subsister, on ne leur donnait que de fausse monnaie, qu'on refusait ensuite lorsqu'ils voulaient acheter le nécessaire. Enfin leurs guides, après les avoir engagés dans les défilés du mont Taurus, disparurent et les abandonnèrent à la merci des Turks, qui, voltigeant autour d'eux avec leur cavalerie légère, les accablant de traits, et échappant à la poursuite, réduisirent cette grande armée en tel état, qu'il n'en restait pas la dixième partie. Conrad regagna Nicée, où il se joignit à Louis. Il résolut d'abord de l'accompagner. Mais lorsqu'on fut à Éphèse, honteux de se voir presque seul à la suite du roi de France, il s'en retourna à Constantinople avec ce qui lui restait de noblesse. Manuel, qui ne le craignait plus, lui fit un accueil beaucoup plus favorable que lorsqu'il l'avait vu à la tête d'une belle armée. Il triomphait dans son cœur des infortunes que sa trahison avait procurées. Conrad, qu'il comblait de caresses, passa l'hiver à sa cour. Il en obtint, au printemps suivant, un vaisseau qui le transporta en Palestine, où Louis vint bientôt le rejoindre. Enfin, après la malheureuse entreprise des croisés sur la ville de Damas, Conrad s'embarqua dans le port de Saint-Jean d'Acre. Il trouva Manuel près de Thessalonique, où la guerre de Sicile l'avait amené. Il se reposa avec lui pendant quelques jours, et retourna dans ses états, qu'il avait inutilement épuisés d'hommes et d'argent.

xxxiii. L'expédition de Louis ne fut guère plus heureuse ;
Et de Louis. mais ce prince soutint ses disgrâces avec plus de fermeté, et poussa plus loin ses entreprises. Étant parti

de Constantinople au commencement de novembre, il reçut d'abord la fausse nouvelle que lui apportaient les perfides conducteurs de l'armée allemande. Pour le tromper et le perdre aussi bien que Conrad, ils venaient lui annoncer que ce prince avait vaincu les Turks, et qu'il était dans Icone. Mais Louis fut bientôt détrompé par Conrad lui-même. A Éphèse, où Conrad se sépara de lui, il trouva des envoyés de Manuel qui lui mandait, avec une feinte amitié, qu'il allait avoir sur les bras une armée innombrable de Turks, et que, pour se mettre à couvert d'un si furieux orage, dont il ne pouvait manquer d'être accablé, il lui conseillait de se retirer dans les places de l'Empire. Son dessein était d'affaiblir l'armée française en la divisant, et de la livrer aux Turks. Louis, soupçonnant cette trahison, répondit qu'il remerciait l'empereur de son avis, mais qu'il ne croyait pas en avoir besoin, et qu'il ne craignait pas les Turks en quelque nombre qu'ils fussent. Sur cette réponse, les envoyés lui présentèrent une autre lettre. Ce n'étaient plus des conseils d'amitié, mais des plaintes et des menaces. Manuel se plaignait des désordres que faisaient ses troupes sur les terres de l'Empire, et lui signifiait qu'il ne pourrait désormais empêcher ses sujets de traiter en ennemis des gens qui ne les ménageaient pas. C'était, en termes couverts, une sorte de déclaration de guerre. Louis indigné ne fit point de réponse, et continua sa route. Arrivé au bord du Méandre, au commencement de janvier, il le passa malgré une nombreuse armée de Turks, qui l'attendait sur l'autre rive, et qui fut entièrement défaite. Les Grecs donnèrent retraite aux Turks dans Antioche de Pisidie. Louis marcha à Laodicée de Phrygie, où il

espérait trouver des vivres : c'était la seule ressource des croisés jusqu'à Satalie, où l'on ne pouvait arriver qu'au bout de quinze jours. La garnison impériale alla se joindre aux Turks, et le commandant fit sortir tous les habitants et emporter tous les vivres. Les Grecs, unis avec les infidèles, pour faire mourir de faim les Français, brûlaient, détruisaient tout sur leur passage. L'armée française, sans guide, sans vivres, engagée dans des défilés impraticables entre les montagnes de Pisidie, fut coupée par les Turks, qui en firent un horrible carnage. Louis ne se sauva lui-même que par des prodiges de valeur. Les débris de cette armée, accablés de fatigues, arrivèrent le 20 janvier près de Satalie. Cette ville, nommée auparavant Attalie, appartenait encore à l'empire grec, mais payait tribut aux Turks, qui possédaient les châteaux d'alentour, et empêchaient, par leurs courses continuelles, de cultiver les campagnes ; naturellement très-fertiles. Cependant les vivres y étaient en abondance, parce qu'on semait dans la ville, et qu'on y recueillait quantité de fruits, sans compter ceux qui venaient par mer. Le gouverneur n'osant se déclarer ennemi, offrit des provisions et des vaisseaux pour transporter les Français en Syrie. Le roi, qui ne se croyait pas en état d'achever son voyage par terre, accepta ces offres. Mais pendant cinq semaines que l'armée fut obligée d'attendre le vent, le gouverneur travailla de son mieux à ruiner ses hôtes. Il ne leur fournit qu'à un prix excessif des vivres et des vaisseaux ; encore ces vaisseaux étaient-ils en si petit nombre, que le roi fut contraint de laisser à terre son infanterie et ses malades. Les Grecs s'obligèrent, pour une grande somme d'argent, à prendre soin des

malades jusqu'à ce qu'ils pussent souffrir la mer, et à donner escorte à l'infanterie. Mais dès que le roi fut parti, ils appelèrent les Turks, qui égorgèrent les malades et taillèrent en pièces l'infanterie. Quoique les habitants eussent si bien servi la haine de Manuel, il fut cependant fort irrité qu'ils eussent fourni des vaisseaux et des vivres, même à très-haut prix ; et pour les en punir, il fit enlever tout l'or et l'argent qui se trouvait dans Satalie.

Je ne suivrai point Louis à Antioche, à Jérusalem, à Damas, où la trahison fit échouer toutes les forces de la Syrie et de la Palestine, jointes à celles qui restaient encore aux croisés. L'empire grec, dont je fais l'histoire, n'eut aucune part à ces événements, et Louis n'eut rien à démêler avec les Grecs jusqu'à son retour, qui fut au printemps de l'an 1149. Alors s'étant embarqué en Palestine, il rencontra en chemin l'armée navale de Roger, roi de Sicile, qui faisait la guerre aux Grecs, ainsi que je le raconterai bientôt. Il se joignit à cette flotte. Celle des Grecs, commandée par Churup, ayant paru peu de temps après, on en vint à un combat. Louis, qui avait passé de son bord dans un vaisseau sicilien, se voyant en danger d'être pris, fit arborer le pavillon d'un des alliés de l'Empire, ce qui le sauva. Mais les vaisseaux qui l'avaient amené de la Palestine furent pris avec ses gens. Manuel, qui, malgré tant de maux qu'il lui avait suscités, prétendait toujours être son ami, les renvoya ensuite à sa prière, avec tout ce qui leur avait été enlevé. D'autres auteurs disent même que le roi fut pris par les Grecs, et que, comme on le conduisait à Manuel qui assiégeait alors Corfou, il fut délivré par la valeur de Georges Lindolino, amiral de

XXXIV.
Retour de
Louis.

Sicile. Ces deux récits, qui ne diffèrent que dans quelques circonstances, appuyés du témoignage de plusieurs historiens, les uns contemporains, les autres voisins de ces temps-là, ne peuvent être détruits par le silence que Louis garde sur cette aventure, dans sa lettre à l'abbé Suger, comme l'ont prétendu quelques modernes.

xxxv.
Fin de la
seconde
croisade.

Tel fut le succès de cette seconde croisade, dont tout le fruit fut d'affermir davantage, et de faire triompher la puissance musulmane, qu'elle se proposait de détruire. L'imprudence des croisés et la perfide politique de Manuel rendirent inutile la valeur des héros de ce siècle, et firent périr deux grandes armées. Toute l'Europe éclata en murmures contre saint Bernard, qui avait allumé cette flamme guerrière, et donné le ciel pour garant du succès. Il se justifia par la mauvaise conduite des croisés, qui, semblables dans leurs crimes aux Israélites dans le désert, s'étaient attiré comme eux la colère du Tout-Puissant.

xxxvi.
Commence-
ment de la
guerre de
Sicile.
Cinnam. l. 3,
c. 2.
Nicet. l. 2,
c. 1.
Otto Fris.
de gestis
Frider. l. 1,
c. 3.
Robert de
monte clu.
Pagi ad Bar.

Tandis que les croisés étaient en marche, et que Manuel, craignant de leur part un péril imaginaire, employait tous ses artifices pour faire échouer leur entreprise, il s'élevait contre l'Empire un orage vraiment dangereux. Roger, roi de Sicile, fils du comte Roger qui avait fait la conquête de cette île, et neveu de Robert Guiscard, réunissait les états, l'ambition et la valeur de son père et de son oncle. Non content de la Sicile, de la Pouille et de la Calabre, dont il était souverain, il porta ses vues sur la Grèce, et ne manqua pas de raisons pour faire la guerre à l'Empire. Du vivant de Jean Comnène, il lui avait demandé en mariage, pour son fils, une princesse de la famille im-

périale. Jean était mort sur ces entrefaites, et Roger avait continué la même négociation auprès de Manuel, qui envoya en Sicile Basile Xérus pour traiter de cette affaire. L'ambassadeur se laissa corrompre, et fit des conventions qui mettaient une parfaite égalité entre le roi et l'empereur. De retour à Constantinople, il mourut avant que d'être puni de son infidélité; mais, au lieu d'un mariage, il s'ensuivit une furieuse guerre. Manuel désavoua son ministre, fit arrêter et mettre en prison les envoyés de Roger, qui, l'accusant de mauvaise foi, mit une flotte en mer, et commença la guerre par l'attaque de Corfou. Les habitants de l'île, mécontents du gouverneur grec, qui les accablait d'impôts, changèrent volontiers de maître, et se donnèrent aux Siciliens. Ceux-ci, animés par ce succès, vont attaquer Monembasie, sur la côte orientale du Péloponèse; mais, en étant repoussés, ils remontent le golfe Adriatique, ravagent les côtes de l'Acarnanie, de l'Étolie, entrent dans le golfe de Corinthe, débarquent au port de Crissa, pénètrent dans la Béotie; et, sacageant toutes les villes qui se trouvent sur leur passage, ils arrivent devant Thèbes. Cette ville était plus opulente qu'elle n'était forte: ils la prennent par escalade, pillent les maisons, contraignent, à force de mauvais traitements, ceux qui étaient riches à leur livrer toute leur fortune, et ne leur laissent la vie qu'après leur avoir fait jurer sur l'Évangile qu'ils n'en ont rien retenu. Ils leur enlèvent jusqu'à leurs habits, emmènent les hommes les plus distingués, les plus belles femmes, les plus habiles ouvriers en soie, et marchent à Corinthe. Ils trouvent la ville basse entièrement déserte. Tous les habitants s'étaient retirés avec leurs

effets dans la citadelle. C'était cette place si célèbre dans l'antiquité sous le nom d'Acrocorinthe, bâtie sur une haute montagne, qui se terminait en un plateau bordé d'une épaisse muraille. Elle semblait être imprenable, et par son assiette et par la force de ses remparts. Elle avait, de plus, l'avantage de renfermer dans son enceinte quantité de sources très-abondantes, entre autres celle de Pirène, plus renommée encore par les poèmes d'Homère que par la pureté de ses eaux. Il n'en coûta néanmoins aux Siciliens presque aucune peine pour s'en rendre maîtres. Ce n'est pas qu'il n'y eût bon nombre de soldats; mais c'étaient de mauvaises troupes, encore plus mal commandées. L'amiral sicilien y étant entré, et considérant l'état de la place, ne put s'empêcher de dire : *C'est la main de Dieu qui nous a conduits ici; nous ne devons cette conquête qu'à lui seul.* Il traita avec le dernier mépris la garnison, et surtout le commandant. *Misérable poltron,* lui dit-il, *q'est bien à toi à garder une place de cette importance, et même à manier les armes : prends une quenouille; tu n'es qu'une femme sans courage.* Il se comporta en ce lieu comme il avait fait à Thèbes; il enleva même de dessus l'autel la précieuse statue du saint martyr Théodore, patron de la ville, et se rendit en Sicile avec ses vaisseaux, si chargés de richesses qu'ils en étaient presque submergés.

AN 1148.

XXXVII.
Manuel se
prépare à la
guerre con-
tre Roger,
Nicet. l. 2,
c. 2.
Cinn. l. 3,
a. 2.

L'empereur, irrité de ces insultes, fit les plus grands efforts pour s'en venger. Malgré son intrépidité naturelle, ce n'était pas sans crainte qu'il se voyait attaqué par des ennemis auxquels ses prédécesseurs avaient été forcés d'abandonner l'Italie et la Sicile. Il rassembla donc ses meilleures troupes d'Orient et d'Occident,

mit ses vaisseaux en état de tenir la mer, en fit construire de nouveaux de toute grandeur. Les historiens lui donnent, dans cette expédition, mille barques de transport et cinq cents galères ; ce qui me paraît passer toute croyance. Dans ce nombre étaient quantité de brûlots remplis de feu grégeois, dont on n'avait depuis long-temps fait aucun usage. L'armée de terre n'était pas moins redoutable : c'étaient de vieilles troupes, levées par son père et formées à toutes les opérations de la guerre. Il mit à la tête de sa flotte son beau-frère Étienne Contostéphane, avec le titre de grand-duc ; c'était un guerrier instruit et vaillant. Il donna le commandement de l'armée de terre à Jean Axuch, aussi habile dans la guerre que dans les soins du gouvernement. Les Vénitiens [par égard pour l'empereur Alexis, avaient été les derniers à partager l'enthousiasme général pour la première croisade, et avaient trouvé la récompense de leur fidélité dans les précieux avantages du commerce de l'Archipel et de la mer Noire. Depuis, l'empereur Jean ayant ordonné à ses vaisseaux d'attaquer les bâtimens de commerce vénitiens, le doge Dominique Michieli avait conduit sa flotte à Rhodé, à Samos et dans tout l'Archipel, où elle avait tout mis à feu et à sang. La Morée, la Dalmatie, éprouvèrent le même sort. Il paraît cependant que l'empereur Jean réussit à apaiser ces redoutables ennemis. Par de nouvelles concessions favorables à leur commerce, Manuel les détermina à entrer dans son alliance. Il leur fut permis d'aborder dans les îles de Chypre et de Candie, et de fréquenter le port de Mégalo polis ; et, dit l'historien, les Vénitiens purent ajouter les vins de Chypre et de Crète aux autres articles qui composaient la car-

Jus Græco
Rom. l. 2, c.
2, 4.

[Daru, Hist.
de Venise, I
107, 122,
125.]

gaison de leurs vaisseaux revenant du Levant] ; désormais réconciliés avec l'Empire, ils joignirent leur flotte à la sienne ; et , pour éviter les querelles qui pourraient survenir entre les deux nations , il fut arrêté que , lorsqu'on serait arrivé devant Corfou , dont on allait faire le siège , les vaisseaux vénitiens prendraient un quartier séparé des Grecs . Ce qui fit assez connaître l'inquiétude de Manuel , c'est que ce prince , indévot hors du danger , voulut alors se rendre le ciel favorable ; il crut attirer le secours de Dieu sur ses armes , en confirmant aux églises la possession de leurs immeubles , et en suppléant par son autorité à ce que leurs titres avaient de defectueux . Peu accoutumé au langage simple et modeste de la religion ; il prend dans cet édit le ton enthousiaste ; son père est Moïse , il est lui-même Josué , et Roger est le dragon d'Occident . Il donna encore dans la suite deux constitutions sur le même sujet . Après ces préparatifs , il se mit à la tête de son armée de terre , et traversa la Thrace pour passer en Illyrie .

xxxviii.

Guerre des Patzinaces.

Cinn. l. 3,
c. 3.Nicoet. l. 1. a,
c. 2.

Arrivé à Philippopolis , pendant qu'il y faisait reposer ses troupes , et qu'il prenait lui-même le divertissement de la chasse , on vint lui annoncer qu'un gros parti de Patzinaces avait passé le Danube , ravagé les campagnes , et saccagé la ville de Demnizique , située sur la rive d'en deçà . Il marche aussitôt vers le fleuve , que les Patzinaces avaient déjà repassé . Il fait rassembler ce qu'on peut de bateaux , et , comme il s'en trouvait trop peu pour faire passer toute l'armée , il choisit cinq cents hommes , et commande au reste des troupes de l'attendre sur le bord . Il se met seul dans un canot à la tête de son détachement . Le paysan qui conduisait le canot avait eu sa cabane brûlée dans l'incursion

des Patzinaces; et, ne connaissant pas l'empereur qu'il passait : *Mon officier*, lui dit-il en ramant, *si nous avions un prince tel qu'était le défunt empereur, Demnizique ne serait pas pillée, et nous n'aurions pas tout perdu. Mon ami*, répondit Manuel en souriant, *consolez-vous; je veux bien ne pas être l'empereur, si je ne vous fais rendre raison par ces maudits Patzinaces.* Ayant passé le Danube, il rencontra deux autres rivières fort larges, sur lesquelles on ne put trouver un seul bateau. Il envoya chercher ceux dont il venait de se servir; on les traîna à la queue des chevaux. Il traversa ensuite une assez grande étendue de pays, où il ne trouva qu'un camp abandonné. Ne pouvant atteindre les ennemis, il détacha quelques cavaliers pour retarder leur marche en escarmouchant avec eux jusqu'à ce qu'il pût les joindre. Il apprit bientôt que ses gens étaient aux mains; il accourt avec sa troupe. On se bat avec une égale fureur; les Patzinaces étaient plus forts en nombre, et ne cédaient pas en courage. Manuel se jette au milieu d'eux, et en abat plusieurs. Il est suivi de ses gens, qui, animés par son exemple, percent les escadrons ennemis. Chacun cherche à se signaler sous les yeux de l'empereur. Enfin, les Barbares, laissant sur la place quantité de leurs soldats, et leur capitaine, nommé Lazare, qui avait parmi eux une grande réputation de valeur, se sauvent à la faveur des montagnes, que leurs chevaux étaient accoutumés à gravir avec vitesse; et l'empereur, après avoir pillé le pays, regagna le Danube.

L'année étant déjà avancée, l'empereur abandonna le dessein qu'il avait formé d'abord de traverser l'Illyrie, et de s'approcher des côtes de la mer Adriatique,

XXXIX.
Retardement de
l'empereur.

Nicet. l. 2,
c. 2 et seqq.
Cinn. l. 3,
c. 4, 5.
Robert. de
monte chr.
Chron. Bel-
gic.

où sa flotte l'aurait transporté à Corfou. Il prit le parti de marcher au golfe de Thessalonique, et d'y attendre ses vaisseaux. La flotte, partie de Constantinople au printemps, avait été long-temps retenue en mer par les vents contraires; en sorte qu'elle ne joignit l'empereur qu'à la fin de l'été. Manuel brûlait d'impatience d'aller attaquer la Sicile. Il se proposait, non-seulement de la conquérir, mais même l'Italie entière, et ce grand projet n'effrayait point son courage capable d'affronter tous les dangers, et de résister à toutes les fatigues. A l'arrivée de sa flotte, il se jette dans une frégate pour voguer à la tête; tous les vaisseaux appareillés pour la route commençaient à le suivre, lorsqu'une violente tempête, causée par des vents furieux qui dominant dans ces mers, surtout aux approches de l'hiver, les obligèrent de regagner le port. La continuation du mauvais temps rendant la mer impraticable, l'empereur alla camper près de Bérée, où il passa une partie de l'hiver; il n'en attendit pas la fin; mais dès que la saison put le permettre, il partit avec toute la flotte; et, arrivé devant Corfou, il fit débarquer ses troupes de terre pour attaquer la ville, et demeura lui-même sur la flotte pour la tenir assiégée du côté de la mer.

AN 1149.
XL.
Siège de
Corfou.

L'attaque de Corfou était une entreprise effrayante. La ville, située sur la cime d'un promontoire très-élevé, était environnée d'une épaisse muraille flanquée de hautes tours. Le pied du promontoire plongeait dans une mer profonde et bordée de roches escarpées; rivage déjà célèbre depuis plus de deux mille ans par les vers du peintre de la nature, au cinquième livre de l'Odyssée. La description qu'en fait Homère s'ac-

corde avec celle de l'historien Nicéas. Les troupes de marine, rangées sur leurs vaisseaux, et couvertes d'armes étincelantes, formaient un spectacle terrible. Celles de terre entouraient le reste de la place, à laquelle les rochers du promontoire faisaient un rempart inabordable. Avant l'attaque, l'empereur fit proposer aux habitants une capitulation honorable; ils ne répondirent que par une décharge générale des machines dont la muraille était bordée, ainsi que d'archers et de frondeurs. Les Grecs, de leur côté, firent jouer leurs pierriers et leurs balistes. C'était de part et d'autre une grêle de pierres, de flèches et de javelots, qui, d'un côté, tombant avec roideur, portaient la mort aux assiégeants; de l'autre, s'élevant avec effort, allaient chercher sur la muraille ceux qui s'y montraient pour la défendre. Mais l'exécution était bien différente; les coups qui tombaient d'en haut acquéraient dans leur chute une nouvelle vigueur; ceux qui partaient d'en bas, perdant une partie de leur force, n'avaient que peu ou point d'effet. Les assiégeants s'efforçaient de suppléer par leur courage au désavantage du lieu. C'était à qui attirerait sur lui les regards du prince. Nul danger ne les rebutait; la perte de ceux qu'ils voyaient tomber à côté d'eux redoublait leur audace; mais leur valeur était sans succès. C'était le combat des géants contre le ciel. Le grand-duc, qui s'exposait dans les attaques les plus périlleuses, fut atteint d'une grosse pierre qui lui fracassa les reins et l'étendit sur le sable. On le transporta sur le tillac d'un vaisseau, où, se sentant près de mourir, environné des principaux capitaines, il employa ses dernières paroles à les encourager : *Qu'il leur souhaitait un heureux succès, et*

qu'il se trouvait heureux lui-même de sacrifier sa vie à son prince et à sa patrie ; qu'il les croyait tous assez généreux pour préférer une mort glorieuse au déshonneur dont ils se couvriraient, ainsi que tout l'Empire, s'ils abandonnaient leur entreprise. Adressant ensuite la parole à son fils Andronic, commandant des Varangues, il l'exhorta à *ne pas pleurer sa mort, qui n'était digne que d'envie ; qu'il ne lui demandait de sépulture que dans l'enceinte de la ville assiégée, lorsque, par son courage, il aurait contribué à la conquérir ; que ce monument, mérité par le père, érigé par le fils, et construit des débris de ces murailles meurtrières, annoncerait aux siècles à venir la valeur de l'un et de l'autre.* Il expira en prononçant ces mots, et toute l'armée en fut consternée. Les attaques cessèrent ; ce fut le reste du jour une trêve funèbre, qui ne laissa d'action qu'aux gémissements et aux regrets. Jean Axuch, qui avait commandé l'armée de terre, fut chargé du commandement de la flotte ; mais il ne reçut pas le titre de grand-duc, qui, sans être supérieur à son mérite, semblait être au-dessus de sa naissance.

XLII.
Suite du
siège.

Le siège durait depuis trois mois, sans avoir produit d'autre effet que la perte d'un grand nombre de soldats. L'empereur, déterminé à périr plutôt que de recevoir un affront, tenta un nouveau moyen d'escalader la ville. Au bord de la mer s'élevait à pic un rocher d'une prodigieuse hauteur, sur la pointe duquel aboutissait un pan des murailles. Au pied de ce rocher, Manuel fit établir, sur plusieurs vaisseaux attachés ensemble, et bien assurés sur les plus fortes ancres, une tour très-élevée, dont la plate-forme était assez spacieuse

pour contenir une large échelle. Cet édifice, composé d'épais madriers et de mâts enclavés les uns dans les autres, montait jusqu'au haut du rocher, d'où l'échelle s'élevait aux créneaux des murs. Cet ouvrage achevé, il fait appeler devant lui les soldats les plus renommés pour leur courage, et les regardant avec un air de confiance : *Allons, braves gens*, leur dit-il, *que quiconque aime son empereur, et ne craint pas le danger, monte à l'ennemi; pour le vaincre il ne faut que l'atteindre.* Tous levant les yeux sur cette hauteur énorme reculaient d'effroi. Enfin, quatre frères, nommés Pétraliphe, fils de ce Pierre d'Aulps, seigneur provençal qui s'était donné à l'empereur Alexis après la mort de Robert Guiscard, s'offrent à cette périlleuse aventure. Leur exemple en détermine un grand nombre, et entre autres un des gardes d'Axuch, nommé Pupace, Turk de naissance. L'empereur loue leur hardiesse; il en choisit quatre cents, et leur ordonne de monter, promettant de les combler de faveurs s'ils réussissent, et de tenir lieu de père à leurs femmes et à leurs enfants s'ils succombent dans cette glorieuse tentative. Pupace ayant fait le signe de la croix monte le premier; après lui les quatre Pétraliphe et tous les autres. L'armée, qui tremblait pour ces âmes intrépides, les suivait des yeux, et invoquait à leur secours le bras du Tout-Puissant. Tenant d'une main leurs boucliers sur leur tête, de l'autre leur épée, ils parviennent à l'ennemi, et, les yeux étincelants, aussi fermes que sur un champ de bataille, ils portent des coups mortels. Les javelots, les pierres qu'on lance sur eux de toutes parts n'ébranlent pas leur courage. Ils grimpent, ils s'élancent au travers de cette tempête,

et la ville était prise, sans un accident qui détruisait le succès de ces généreux efforts. Pupace était déjà sur le mur, lorsque l'échelle se rompant sous les pieds de ceux qui le suivaient, tous sont précipités et tombent les uns sur les autres dans les flots, sur la plate-forme, sur les roches, dans les vaisseaux. Brisés par la pesanteur de leur chute, écrasés en même temps par les masses de pierres dont les assiégés les accablent, il n'en échappe qu'un très-petit nombre. Pupace abandonné saute dans la ville; et, plus rapide que l'éclair, il gagne une poterne voisine qui lui ouvrait une issue, et se sauve au grand étonnement de toute l'armée, et plus encore des assiégés, que l'effroi avait rendus immobiles.

XLII.
Sanglante
querelle des
Vénitiens et
des Grecs.

Manuel gémissait de ce désastre, lorsqu'il apprit qu'il s'était élevé une sanglante querelle entre deux grands corps, l'un de Grecs, l'autre de Vénitiens, campés sur le rivage. Des railleries et des injures on en était venu à tirer les épées. Aux cris des combattants accoururent, et des vaisseaux et de l'armée de terre, les troupes des deux nations pour prêter main-forte à leurs compatriotes. Les principaux officiers s'efforçaient en vain de calmer ce tumulte. On se battait avec fureur, et le sang ruisselait de toutes parts. Axuch, envoyé par l'empereur, se jette au milieu d'eux, exhorte, conjure, menace. Les Grecs étaient disposés à obéir; mais les Vénitiens, plus acharnés, ne voulaient rien entendre; et leur troupe grossissait sans cesse de ceux qui venaient en foule des vaisseaux. Axuch les voyant si obstinés, les fait charger par sa garde et par un détachement de l'armée. Après quelque résistance, ils prennent la fuite; on les poursuit jusqu'à leur flotte;

mais leur rage ne s'apaise pas. Aussi furieux que des lions blessés par les chasseurs, ils se séparent de la flotte grecque, et vont mouiller à l'île d'Astérie, entre Ithaque et Céphalonie : de là ils courent sur les vaisseaux grecs, traitent en pirates ceux qu'ils peuvent joindre, et y mettent le feu. Ils ajoutent à ces hostilités l'insulte la plus atroce. Ayant enlevé un des navires qui portaient les équipages de l'empereur, ils parent des plus beaux tapis la chambre de poupe ; ils y placent, sur une estrade élevée comme sur un trône, un Éthiopien laid et difforme, lui mettent une couronne sur la tête, l'environnent d'une garde, et viennent le saluer par des révérences ridicules. C'était une farce insolente pour se moquer de Manuel, qui avait le teint fort basané. Il ne tenait qu'à l'empereur de punir sur-le-champ ces outrages, en faisant attaquer les Vénitiens par sa flotte entière, à laquelle ils n'auraient pu résister. Mais, pour ne pas perdre le fruit de tant de travaux, il sut dissimuler sa colère, et remettre la vengeance à un autre temps. Il leur envoya quelques-uns de leurs compatriotes attachés à son service, qui leur promirent, de la part de l'empereur, une entière amnistie s'ils rentraient dans le devoir de bons et de fidèles alliés. Plus les excès auxquels ils s'étaient livrés étaient ontrés et déraisonnables, plus il fut facile de les ramener. Confus de leurs emportements, rougissant eux-mêmes du pardon qu'ils sentaient bien ne pas mériter, ils vinrent rejoindre la flotte.

Le siège continuait avec la même opiniâtreté. Les machines des assiégeants, tant du côté de la terre que du côté de la mer, ne cessaient de foudroyer la ville. Plusieurs soldats même, plus hardis que les autres,

XLIII.
Heureuse
témérité de
Manuel.

gravissaient les rochers pour parvenir aux murailles. Tous ces efforts étaient inutiles. Les assiégés se défendaient avec autant de prudence que de valeur. Renfermés dans leur enceinte, sans hasarder de sortie qui leur aurait fait perdre leur avantage, ils se contentaient d'écarter l'ennemi par des décharges continuelles. L'empereur, désespéré du peu de succès, et résolu de ne pas épargner sa propre vie pour ne pas laisser au roi de Sicile une place de cette importance, monta sur le tillac de son vaisseau, et là se tenant debout, en butte à tous les traits des ennemis, il commanda aux rameurs d'aborder le rocher, où il voulait monter lui-même. Il ne se rendit qu'avec beaucoup de peine aux instantes prières et aux larmes de ses officiers et de ses parents, qui le suppliaient de ne pas exposer sa personne sacrée à un danger évident, et qui n'était digne que d'un aventurier. Mais, bientôt après, sa bouillante valeur le précipita dans un autre péril. Un vaisseau grec des plus grands, chargé d'armes et de chevaux, poussé par les vents dans une anse bordée de pointes de rochers, d'où il ne pouvait se dégager, y était fort mal traité par les masses pesantes qu'on y déchargeait de dessus les murailles, et courait grand risque de s'abîmer avec toute sa charge. L'équipage effrayé s'était sauvé à fond de cale. L'empereur en étant averti, prend d'une main un large bouclier, et s'enveloppant l'autre bras d'une voile de navire qu'il laissait flotter pour amortir les coups de pierres, il se fait conduire à ce vaisseau, y attache des câbles, et le fait remorquer par son navire. Pendant cette manœuvre, il fut long-temps exposé à tous les traits ; et peut-être n'aurait-il pas évité la mort, sans la générosité inat-

tendue du commandant sicilien, qui défendit à ses gens de tirer sur Manuel : *Je serais*, leur dit-il, *criminel aux yeux de tout l'univers, si j'avais permis qu'on le privât de ce héros.*

Roger avait mis sa flotte en mer pour secourir Corfou. Churup alla au-devant avec une partie de celle de l'empereur, et la défit. Cependant quarante vaisseaux siciliens échappés de la défaite, au lieu de retourner en Sicile, prirent la route de Constantinople, et firent une descente au promontoire de Damalis, pour mettre le feu aux édifices qui bordaient le Bosphore. Mais ils furent repoussés avec perte, et dans leur retraite ils rencontrèrent une autre flotte, qui rapportait de Crète les deniers des impositions. Il y eut encore un combat où les Siciliens perdirent plusieurs de leurs vaisseaux.

XLIV.
Flotte de
Roger
battue.

Tout autre que Manuel aurait renoncé à une entreprise qui, après tant de travaux, ne promettait encore aucun succès. Mais ce prince, d'un courage plus ferme que les plus fortes citadelles, regardait comme une tache pour son règne de laisser au roi de Sicile une place enlevée à l'Empire seulement depuis deux ans, située au bord de ses domaines, et qui allait devenir un nid de pirates siciliens. Il résolut donc de la réduire par famine, et déclara qu'il ne partirait qu'avec les clefs de la place. Les assiégés commençaient à manquer de vivres, et voyant qu'ils n'avaient à espérer ni la levée du siège, ni secours de Roger, ils se déterminèrent enfin à se rendre. Ils y étaient encore poussés par le commandant Théodore Capellan, qui, après avoir rempli avec zèle et avec le plus grand courage tous les devoirs d'un officier fidèle, crut pouvoir sans déshonneur sauver la vie à tant de braves gens. On envoya

XLV.
Corfou se
rend.

donc des députés à Manuel pour demander qu'il leur fût permis de sortir avec leurs armes et tous leurs effets. Manuel, ravi de cette proposition, dissimula cependant, et se montra d'abord difficile, pour ne pas donner trop de confiance aux assiégés. Enfin, après plusieurs pourparlers, il leur donna pour dernière réponse, *que n'écoulant en cette occasion que les sentiments de générosité qui conviennent au vainqueur, il permettait aux habitants de rester à Corfou, ou de se retirer avec ce qui leur appartenait.* Il y eut un grand nombre qui demeurèrent dans la place; les autres retournèrent en Sicile. Capellan, craignant sans doute le ressentiment de Roger, passa au service de l'empereur, ce qui donne à sa conduite un air de trahison, que les Grecs seuls pouvaient excuser.

XLVI.
Entreprise
sur l'Italie.

Nicet. l. 2,
c. 6.
Cin. l. 3, c.
6.

L'empereur étant entré dans Corfou, ne put voir sans admiration la force de cette place. Il y mit garnison, et alla mouiller à la Valonne. Après y avoir fait reposer ses troupes pendant quelques jours, ce prince, insatiable de combats, fit appareiller pour aller porter la guerre en Sicile. Mais dès qu'il fut en mer, une tempête l'obligea de rentrer dans le port. Ayant mis une seconde fois à la voile, il essuya encore un si violent orage, qu'il perdit plusieurs de ses vaisseaux, et eut lui-même beaucoup de peine à se sauver. Persuadé que le ciel s'opposait à cette entreprise, il tourna ses armes contre les Dalmates, qui, pendant le siège de Corfou, avaient fait des courses sur les terres de l'Empire. Comme son dessein n'était pas seulement de se venger de Roger, et de conquérir la Sicile, mais que son ambition s'étendait sur l'Italie entière, il donna la plus grande partie de sa flotte à Jean Axuch, avec

ordre de gagner le port d'Ancone, et de s'y établir pour faire des progrès en Italie. Axuch avait fait preuve de valeur et d'intelligence dans la conduite des armées, mais il n'entendait rien à la marine, et ce fut une égale faute au prince de lui confier cet emploi, et à ce guerrier de l'accepter. D'ailleurs les Vénitiens, qui tiraient de grands avantages du besoin que l'empereur avait souvent de leur secours, prévoyant que, si les Grecs reentraient en possession des contrées voisines, loin d'être obligés d'entretenir leur alliance, ils les inquièteraient eux-mêmes, étaient bien résolus de travailler cette expédition. On était au mois de septembre, et les vents de l'équinoxe faisaient un grand ravage sur la mer. Axuch, au lieu de mettre sa flotte à l'abri dans l'embouchure de quelque fleuve, se tint au large, et vit presque tous ses vaisseaux brisés par les tempêtes.

Pendant ce temps-là, l'empereur marchait en Dalmatie. Ayant détruit le château de Rase, et ravagé la contrée, il laissa les prisonniers en la garde de Constantin l'Ange, son cousin-germain, né de Théodora, fille d'Alexis, et avança dans le pays, emportant emballée toutes les places qui se trouvaient sur son passage. Galiza fut la seule qui fit quelque résistance. Il s'en rendit maître en trois jours, et emmena les habitants, qu'il distribua ensuite sur le terrain de Sardique, et des contrées voisines, devenues presque désertes. Le prince de Servie attaqua en son absence et battit Constantin l'Ange. A cette nouvelle, Manuel accourut en diligence; mais l'ennemi l'avait prévenu, et s'était sauvé dans les montagnes. L'empereur se vengea sur le pays et sur les châteaux, qu'il ruina de fond en

XLVII.
Guerre en
Dalmatie et
en Servie.
Nicet. l. 2,
c. 6, 11.
Cinn. l. 3,
c. 6.
Ducange,
6^e Dissert.
sur Join-
ville.
Fleury, hist.
ecclés. l. 69.
art. 42.

comble. Les frimas de l'hiver l'obligèrent de retourner à Constantinople. Il y avait déjà envoyé porter la nouvelle de ses succès. Il y fut reçu en triomphe, au milieu des acclamations du sénat et du peuple, et se délassa pendant l'hiver par des spectacles de joutes et de tournois, que les Latins avaient introduits à Constantinople dès le temps d'Alexis. Cette année, Manuel envoya des ambassadeurs au pape Eugène, avec une lettre, pour justifier la doctrine et les rites de l'église grecque, ce qui n'eut pour lors aucune suite. Il naquit à Manuel une fille, qui fut nommée Marie. La beauté de cette princesse la fit dans la suite rechercher de plusieurs princes, mais ne lui procura pas des jours plus heureux.

AN 1150.

XLVIII.
Bataille du
Drin.

L'expédition de l'année précédente n'avait pas entièrement dompté les Dalmates et les Serves. Ces peuples belliqueux continuaient leurs ravages, et avaient appelé les Hongrois à leur secours. L'empereur se mit en campagne, et alla camper à Nyssa; d'où s'avancant vers la Save, il arriva au bord du Drin, qui sépare la Servie de la Bosnie. Ayant rencontré en chemin un corps de Hongrois qui était en marche pour aller joindre les Serves, il le battit et le mit en fuite. Mais ce n'était qu'un détachement. Le gros de l'armée hongroise joignit en effet les Serves et les Dalmates, avant que l'empereur eût pu les surprendre, comme il en avait le dessein. Les deux armées se trouvèrent en présence, la rivière et un pont entre deux. Rien n'était capable d'arrêter la fougue impétueuse de Manuel. L'enseigne de la tête avançant trop lentement à son gré, il se saisit du drapeau, et passa le pont à toute bride, suivi des plus braves de son armée. C'était un

caractère attaché à Manuel, de porter avec lui la terreur. A son aspect les ennemis tournent le dos, et fuient jusqu'à un poste où la difficulté du terrain embarrassait la poursuite. Alors ne se voyant poursuivis que d'une poignée de Grecs, ils font volte-face ; plusieurs sont tués de part et d'autre. Deux des meilleurs officiers de l'empereur se trouvent engagés trop avant, et sont enveloppés. L'empereur court à eux, les dégage, et suivi de toutes ses troupes qui s'étaient hâtées de le joindre, il marche à leur tête, désirant avec ardeur d'atteindre ou le prince des Serves, ou le général hongrois, tous deux renommés pour leur valeur. Voyant ses troupes fatiguées, il leur ordonne de faire halte, et prenant avec lui deux de ses parents, Jean Ducas et Jean Cantacuzène, il continue de poursuivre les ennemis. Je ne rapporterai pas les merveilleux faits d'armes que Cinname raconte à cette occasion. Quelque autorité qu'on donne à cet écrivain pour les événements de ce temps-là, dont il fut témoin oculaire, son récit me semble trop romanesque pour trouver place dans l'histoire. Ce qu'il dit de moins incroyable, c'est que Manuel tua de sa main quarante ennemis. Cantacuzène faisait de son côté un grand carnage. Il joignit le général hongrois, nommé Bacchin, qu'il aurait percé de sa lance, si la force de sa cuirasse ne l'eût sauvé. Bacchin revint sur lui avec sept de ses plus vaillants officiers, et Cantacuzène qui fit tête à tous aurait succombé, si l'empereur n'eût accouru à son secours, en perçant un escadron de trois cents hommes. Bacchin voyant venir l'empereur, rappela tout son courage. C'était un homme d'une grande taille, et célèbre par sa valeur. Ils se battirent quelque temps avec un égal

avantage; enfin le Barbare ayant déchargé sur la tête de Manuel un si rude coup, qu'il lui abattit la visière de son casque, Manuel prit ce moment pour le saisir au corps, lui arracha son épée, et le fit prisonnier. Il voulait courir à de nouveaux dangers; il fut retenu par Ducas; Cantacuzène, et Bacchin même, qui ne pouvant se faire entendre autrement, lui montrait les cheveux de sa tête, pour signifier qu'il allait être accablé d'une foule d'ennemis. Cantacuzène avait perdu deux doigts dans ce combat. L'empereur vint rejoindre ses troupes avec quarante prisonniers. Il vit bientôt arriver des députés du prince de Servie, pour demander la paix; et sur l'ordre qu'en donna Manuel, le prince vint lui-même se jeter à ses pieds; il se reconnut vassal de l'Empire, promit de le servir fidèlement, et de suivre l'empereur avec deux mille hommes dans toutes les guerres d'Occident. Pour les expéditions qui se feraient en Asie, il s'engagea à fournir cinq cents hommes: par les traités précédents, les rois de Servie n'en fournissaient que trois cents. Après ces succès l'empereur se rendit à Constantinople.

AN 1151.

XLIX.

Guerre de Hongrie.

Cinn. l. 3,

c. 10, 11.

Nicoet. l. 2,

c. 7.

Otho Fris.

chron. l. 7,

c. 34.

Idem, de

gest. Frid. l.

1, c. 30; l.

2, c. 31.

Manuel ne pardonnait pas aux Hongrois d'avoir joint leurs armes à celles des Serbes. Pour garder une apparence de modération, il écrivit d'abord à Geïsa, roi de Hongrie, se plaignant d'avoir été injustement attaqué. Mais comme il voulait la guerre, de peur que ces plaintes ne fissent naître une négociation pacifique, il eut soin d'y joindre des menaces. Geïsa était alors absent de ses états; il faisait la guerre en Russie. Ce fut pour Manuel une raison de se mettre plus tôt en campagne. Il traversa la Save dans des canots, chaque cavalier tenant par la bride son cheval, qui passait à la

nage. Au-delà du fleuve était la ville de Zeugmine, bâtie par les Hongrois. Manuel n'espérant pas la prendre d'emblée, et ne voulant pas s'y arrêter, y laissa Théodore Vatace, son beau-frère, avec une partie de son armée, pour en faire le siège, et s'avança entre la Save et le Danube, portant partout le ravage. Une armée de Hongrois marcha pour couvrir le pays; et dès qu'elle fut en présence, un cavalier d'une taille et d'une force extraordinaires s'en détacha, et vint à course de cheval droit à l'empereur, qui était à la tête de ses troupes.

Manuel le prévint d'un coup de lance au travers de la visière de son casque, et le renversa mort. L'armée hongroise, déjà effrayée de ce coup, s'apercevant qu'elle était inférieure en nombre, n'osa hasarder le combat et prit la fuite. L'empereur continua ses ravages, ruina le palais du roi de Hongrie, passa au fil de l'épée ou fit prisonniers hommes, femmes, enfants, et réduisit en désert le pays entre les deux fleuves. Il revint ensuite à Zeugmine que Vatace assiégeait. Les habitants n'espérant aucun secours, offrirent de rendre la ville, à condition qu'on leur laisserait la vie et la liberté de se retirer. Cette proposition étant rejetée, ils sortirent tête nue, la corde au cou, et vinrent se prosterner aux pieds de l'empereur. Il en eut pitié, défendit de leur faire aucun mal, leur permit d'aller où ils voudraient; mais il abandonna la ville au pillage.

Les Grecs se rapprochaient de la Save, traînant après eux une multitude de prisonniers, lorsqu'ils apprirent que le roi de Hongrie, après avoir terminé avec gloire la guerre contre les Russes, marchait à la tête d'une grande armée pour les combattre. Ce fut pour

L.
Succès de
Manuel.

Manuel la nouvelle la plus agréable. Il fait aussitôt repasser la Save aux bagages et aux prisonniers, avec une garde suffisante; et, comme la plupart de ses officiers lui conseillaient d'en faire autant pour ne pas se hasarder à un combat inégal : *Ce ne sont que des loups*, leur dit-il, *et non pas des lions, qui fuient avec leur proie à la vue des bergers et des chiens*. Il ordonne au commandant qui allait passer sur la rive opposée, d'y retenir tous les canots sans en renvoyer un seul, quelque prière qu'on lui en fît, jusqu'après la bataille; *Non pas même*, lui dit-il, *quand je vous l'ordonnerais moi-même, autrement je vous ferai pendre*. Il voulait forcer ses soldats à vaincre ou à mourir. En ce moment arriva un prisonnier grec, qui, s'étant sauvé du camp ennemi, vint dire que l'armée hongroise était partagée en deux corps; que le roi n'était pas à la tête de celui qui approchait; qu'il en avait donné le commandement à son oncle Bélosis. Manuel marche en diligence à la rencontre de Bélosis; mais la nuit l'ayant surpris en chemin, il se couche tout armé sur son bouclier, et ordonne à ses soldats d'en faire autant. Le lendemain Bélosis, sous prétexte d'un ordre de son maître, mais en effet par crainte, retourne en arrière et passe le Danube. L'empereur le suit, traverse le fleuve après lui, et campe en sa présence. Comme l'ennemi n'osait sortir de son camp, posté dans un lieu avantageux, Manuel détache Borise, avec ordre de passer le Témisès, aujourd'hui Témès, et de faire le dégât dans toute la contrée. Borise était un Hongrois, fils naturel du roi Caloman, qui, ayant disputé sans succès la couronne à Béla, neveu de Caloman et roi de Hongrie, s'était réfugié à la cour de Jean Comuène,

Le prince l'avait élevé aux honneurs, et lui avait même fait épouser une de ses parentes. Il s'acquitta avec zèle et intelligence de sa commission, désola toute la contrée, et battit trois corps de Hongrois. Geïsa, qui se trouvait de ce côté-là avec les troupes qu'il s'était réservées, se mit à la poursuite de Borise. Mais celui-ci ayant marché toute la nuit à la lueur d'un grand nombre de flambeaux qui lui étaient nécessaires dans ce pays inconnu, échappa et revint au camp avec un grand butin. Selon Othon de Frisingue, Borise fut défait dans un combat contre les Hongrois, et tué par un Coman qui était à son service. Mais je ne sais à quelle année cet événement peut être rapporté. Geïsa, qui évitait d'en venir aux mains avec l'empereur, avait repassé le Danube, et Manuel, ne trouvant point d'obstacle, prit et pilla plusieurs villes. Chargé de leurs dépouilles, il se préparait à suivre Geïsa sur l'autre bord, et à lui livrer bataille, lorsqu'il reçut une ambassade de ce prince qui demandait la paix. Manuel accorda une trêve pour le reste de l'année, et remit la décision de la paix à une négociation ultérieure. Il reprit le chemin de Constantinople, où il rentra avec un riche butin et une infinité de prisonniers. Ce fut un triomphe auquel le prince donna le plus grand éclat. Il avait fait revêtir de superbes habits les prisonniers serves et hongrois, dont plusieurs étaient distingués par leur noblesse. Ils ne marchaient pas ensemble et confusément, mais en ordre et par bandes séparées, ce qui les faisait paraître en plus grand nombre. Cette pompe brillante, promenée par toute la ville, élevait le cœur des spectateurs; chacun croyait partager l'honneur de

la victoire, et l'ardeur dont ils s'embrasaient préparait à Manuel de nouveaux soldats.

LI.
Guerre des
Patzinaces.

Il en eut besoin cette année même. Pendant qu'il goûtait le plaisir des acclamations populaires, il apprit que les Patzinaces avaient passé le Danube, et qu'ils ravageaient la frontière de Bulgarie. Il fit partir aussitôt des troupes sous la conduite d'un général nommé Calaman, fils de Borise. Cette expédition eut du moins l'avantage de servir de contre-poison aux flatteries de courtisans. Calaman fut battu, perdit grand nombre de soldats, et mourut lui-même de ses blessures. Les Patzinaces, après avoir pillé le pays, chargèrent le butin sur leurs chevaux et repassèrent le Danube. La guerre ne coûtait rien à ces Barbares. Nul embarras, nul bagage que leurs armes; c'était une trousse de flèches, une rondache, et pour quelques-uns une lance. Ils se nourrissaient de pillage, buvaient le sang de leurs chevaux et le lait de leurs cavales. Pour bateaux, ils n'avaient besoin que d'un ballon; c'était un sac de cuir rempli de paille, si bien cousu que l'eau n'y pouvait pénétrer. Le Patzinace assis dessus, avec sa selle et ses armes, tenait la queue de son cheval, qui nageait devant lui, et passait ainsi les plus grands fleuves. Une expédition militaire n'était pour eux qu'une promenade.

LII.
Divers patriarches
Pagi ad Bar.
Fleury, hist.
ecclés. l. 69,
art. 52.
Oriens
Christ.
t. 1, p. 268,
269.

Nicolas Musalon, patriarche de Constantinople depuis trois ans, n'avait jamais été tranquille. On regardait sa promotion comme irrégulière, parce qu'ayant été archevêque de Cypre, il avait volontairement renoncé à l'épiscopat, dont il s'était lui-même reconnu indigne. Après avoir long-temps résisté à ces murmures

res, il se démit enfin du patriarcat. On lui donna pour successeur le moine Théodote, qui ne siégea que deux ans. Après sa mort, Manuel nomma un autre moine, nommé Néophyte, qui ne reçut pas l'onction épiscopale, et fut chassé au bout de cinq mois, parce qu'autrefois, étant dans l'ordre des lecteurs, il avait quitté le service de l'Église pour reprendre l'habit séculier. Constantin Chliarène, sacellaire de la grande église, fut mis à sa place et n'y vécut que deux ans. Luc Chrysoberge lui succéda : en sorte qu'en moins de cinq ans Constantinople vit cinq patriarches.

FIN DU LIVRE QUATRE-VINGT-SEPTIÈME.

LIVRE LXXXVIII.

1. Exercices militaires. II. Manuel en Pélagonie. III. Caractère d'Andronic. IV. Son mauvais succès en Cilicie. V. Trahison d'Andronic. VI. Ses attentats. VII. Suite de la guerre de Hongrie. VIII. Paix avec les Hongrois. IX. Constantin l'Ange défait et pris par les Siciliens. X. Négociation avec Frédéric. XI. Prise de Bari par les Grecs. XII. Ducas défait Richard, comte d'Andrie. XIII. Jean l'Ange arrive en Italie. XIV. Mort de Michel Paléologue. XV. Succès de Ducas. XVI. Prise de Brindes. XVII. Bataille navale. XVIII. Les Grecs battus par Guillaume, roi de Sicile. XIX. Suite de la guerre d'Italie. XX. Paix avec le roi de Sicile. XXI. Lettre de Guillaume à Manuel. XXII. Conclusion de la paix. XXIII. Conquêtes de Thoros en Cilicie. XXIV. Pillage de l'île de Chypre. XXV. Manuel regagne la Cilicie. XXVI. Andronic s'échappe de prison et est repris. XXVII. Soumission du prince d'Antioche. XXVIII. Entrevue du roi de Jérusalem et de l'empereur. XXIX. Manuel à Antioche. XXX. Entreprise sur Alep. XXXI. Chasse de Manuel. XXXII. Blessure de Baudouin guérie par Manuel. XXXIII. Retour de Manuel à Constantinople. XXXIV. Guerre contre les Turks. XXXV. Manuel retourne sur les Turks. XXXVI. Fin de la guerre contre les Turks. XXXVII. Mort de l'impératrice Irène. XXXVIII. Le sultan d'Icône à Constantinople. XXXIX. Fêtes données au sultan. XL. Départ du sultan. XLI. Manuel songe à un second mariage. XLII. Mariage de Manuel avec Marie d'Antioche. XLIII. Vengeance du comte de Tripoli. XLIV. Disposition de Manuel à l'égard de la réunion des deux Églises.
-

MANUEL.

DANS l'intervalle de ses guerres, Manuel y préparait ses troupes par des exercices continuels. Dès le commencement de son règne, il avait fait de grands changements dans l'armure des Grecs. Au lieu de leurs rondaches légères et des flèches qui faisaient toutes leurs armes offensives, il leur fit prendre de grands boucliers et de longues javelines; mais il s'attacha surtout à former une bonne cavalerie. Il était lui-même toujours à cheval, et faisait exécuter à ses cavaliers toutes les évolutions en usage dans la guerre. Partagés en deux corps, ils représentaient des combats; et Manuel à leur tête, portant une javeline plus pesante et plus longue que toutes les autres, leur donnait les leçons et l'exemple pour attaquer et pour se défendre. Raymond, prince d'Antioche, lorsqu'il vint à Constantinople, fut témoin de ces exercices. Il passait pour le guerrier le plus vigoureux de son temps; on l'appelait l'Hercule d'Antioche. Il ne put cependant manier qu'avec peine la javeline et le bouclier de Manuel.

Geïsa, roi de Hongrie, attendait la décision de l'empereur au sujet de la paix qu'il avait demandée. Manuel, pour toute réponse, porta la guerre dans son pays, et vint lui-même à Sardiqué se mettre à la tête de ses troupes. Cependant Geïsa, à force de prières, détourna l'orage; il obtint encore une trêve qui ne devait pas être de longue durée, et Manuel tourna ses armes contre les Serves. Il leur inspira tant de terreur qu'ils renoncèrent à leur alliance avec les Hon-

An 1152.

I.
Exercices
militaires.
Cinn. l. 3,
c. 16.

II.
Manuel en
Pélagonie.
Cinn. l. 3,
c. 13.
Nicet. l. 3,
c. 1.

grois, et reconnurent pour seigneur suzerain l'empereur grec. Ayant congédié une partie de son armée, il se retira avec le reste dans la Pélagonie. Les plaines fertiles de cette contrée étaient propres à faire subsister sa cavalerie. C'était d'ailleurs une position commode pour veiller sur les mouvements des Hongrois, dont le caractère remuant le tenait en défiance. Quoique dans les joutes qui se faisaient tous les jours on ne se servit que de javelines sans fer, ou dont la pointe était garnie d'un bouton, il arrivait assez souvent de fâcheux accidents. Jean Comnène, neveu de Manuel et fils de défunt Andronic, jeune prince très-aimable et parfaitement beau, eut un œil crevé par un chevalier italien. Pour le consoler de cette disgrâce, le prince lui conféra la charge de protovestiaire, et bientôt après il l'éleva au rang de protosébaste.

III.
Caractère
d'Andronic.
Nicet. l. 3,
c. 1.

Ces faveurs piquèrent la jalousie d'Andronic, fils d'Isaac, oncle de Manuel. Il faisait alors la guerre en Cilicie. Avec tous les talents capables de séduire, c'était l'ame la plus vile et la plus corrompue. Bien fait de sa personne, d'un courage de héros et d'une force d'athlète, s'énonçant avec facilité et avec grace, nourri, élevé avec Manuel, il l'accompagnait dans tous ses exercices, il l'amusait par son humeur enjouée, et ne lui plaisait que trop par la conformité de ses mœurs. Tous deux débauchés jusqu'à l'inceste, tandis que Manuel entretenait Théodora sa nièce, Andronic vivait publiquement avec Eudocie, sœur de Théodora, et, dans cet accord d'inclinations scandaleuses, il se vantait d'être plus régulier que Manuel, parce qu'Eudocie n'était que sa cousine. Cette plaisanterie libertine n'était pas du goût de Manuel; elle choquait encore da-

antage Jean le protovestiaire, frère des deux princes concubines, et Jean Cantacuzène, qui avait épousé Marie, leur sœur. Ils agissaient de concert pour perdre Andronic; mais celui-ci, aussi adroit que méchant, se débarrassait aisément de tous les pièges que lui tendaient ces deux seigneurs, beaucoup plus honnêtes gens que lui, mais fort inférieurs en génie.

Avant que de partir pour la Hongrie, l'empereur l'avait envoyé en Cilicie. Ce pays était alors agité de grands troubles, et l'Empire courait risque de perdre tout le fruit des victoires que l'empereur Jean y avait remportées. [Le roi] Thoros¹ étant sorti des défilés du mont Taurus, et comptant sur sa propre valeur et sur celle de ses troupes, endurcies aux fatigues par une vie presque sauvage, avait entrepris la conquête de la Cilicie, que les princes d'Antioche avaient long-temps disputée aux Grecs, et dont ils regrettaient la perte.² [Voici en quelle occasion Thoros commença cette nouvelle guerre. Dans une expédition contre les Turks, en 1151, il avait fourni à l'empereur Manuel un contingent de troupes, et, à leur tête, il s'était conduit avec sa valeur ordinaire. Mais, s'apercevant que les Grecs n'agissaient pas envers lui avec une bonne foi réciproque, il profita de l'obscurité de la nuit pour quitter leur camp et se rendre à Vahca. A peine Manuel eut-il abandonné la Cilicie, il reprit les armes,

iv.
Son mauvais
succès en
Cilicie.
Cinn. l. 3. c.
14, 15, 16.
[Tchamch.
III, 13.]

¹ Lebeau disait : *qui avait succédé à son frère Léon*; Thoros était le fils et non le frère de Léon I^{er}. — B.

² Lebeau ajoutait : Thoros était personnellement animé contre les Grecs; il avait été pris autrefois

dans les guerres de l'empereur Jean, et, ayant été conduit à Constantinople, il s'était échappé de prison. De retour en Cilicie, il ne respirait que vengeance; il avait battu plus d'une fois les commandants des troupes grecques. — B.

s'empara d'Anazarbe, de Mopsueste et de tout le territoire environnant. Le gouverneur grec de la ville de Tarse s'empressa d'en donner avis à l'empereur, qui lui commanda de combattre Thoros, et de l'expulser, s'il pouvait, de toute la Cilicie. Suivant ses instructions, le gouverneur rassembla ses troupes, et se fit aider d'Ochin, prince arménien, de Lambrou, petit-fils de celui dont on a parlé au commencement de la première croisade, et des ¹ Arméniens d'Ascouras.] Mais Andronic, malgré son grand courage, ne fut pas plus heureux [que ses prédécesseurs]. Ayant appris que Thoros était dans Mopsueste, il va l'y assiéger, et laissant à ses lieutenants la conduite du siège, il passe le temps avec des femmes, à table, au théâtre, s'étant fait suivre d'une troupe de comédiens, dont il faisait plus de cas que de ses officiers et de ses soldats. Thoros, qui n'entendait rien aux pièces de théâtre, mais qui savait faire la guerre, et ne dormait pas toutes les nuits, en ayant observé une très-obscur, dans laquelle il tombait beaucoup de neige, fait ouvrir les portes de la ville, sort avec toutes ses troupes, fond sur l'ennemi, renverse, terrasse tout ce qu'il rencontre, et met le reste en fuite. Andronic, réveillé par le fracas et les cris, saute sur son cheval, prend ses armes, court au bruit qu'il entend, donne des preuves sanglantes de son courage; mais, bientôt enveloppé, il s'ouvre un passage à coups de lance; et, ne voyant aucun moyen de rallier ses troupes que l'épouvante avait dispersées, il fuit lui-même et gagne Antioche. Dans cette mal-

¹ On les nommait Nathanaïliens; avec le reste de la nation, qui suivaient le rite grec.—B.

heureuse surprise périt Théodore Contostéphane , honoré du titre de sébaste. Il fut tué , non par un ennemi , mais par un officier grec qu'il avait desservi auprès de l'empereur , et qui prit cette occasion d'une basse et criminelle vengeance. Andronic , qui devait être couvert de confusion , si l'habitude de la débauche n'é-moussait pas tout sentiment d'honneur , revint à la cour en Pélagonie , aussi gai et aussi fier qu'il en était parti , faisant lui-même des plaisanteries de l'affront qu'il avait reçu. Manuel , de son côté , voulant affaiblir l'idée de la perte qu'on avait faite , affecta de lui faire un bon accueil. Il continua de l'honorer publiquement de sa familiarité ; il lui donna même le duché de Naisse , de Branisoba et de Castorie : mais en particulier il le réprimanda vivement de sa négligence et de cette per-nicieuse mollesse qui sacrifiait au plaisir , non-seulement sa propre gloire , mais même l'honneur et le salut de l'Empire. [Andronic fut envoyé une seconde fois en Cilicie , et éprouva des désastres multipliés. Constantin Caloïman , qui lui succéda , fut plus malheureux en-core : il tomba entre les mains de son ennemi , et il fallut que l'empereur payât sa rançon. Thoros , désormais invincible , s'empara de Tarse , de toute la Cilicie occidentale , et ébranla dans ces régions la puissance des Grecs , non moins que celle des princes latins]. — B.

Eudocie ne quittait pas Andronic. Elle l'avait suivi en Cilicie , elle revint avec lui en Pélagonie. Cette prin-cesse aguerrie n'avait alors d'autre demeure que la tente d'Andronic. La conduite dissolue de Manuel ne lui faisait pas perdre le droit d'arrêter ce désordre , mais lui en ôtait la hardiesse. Les deux seigneurs , intéressés à réprimer un scandale qui les rendait la fable de toute

v.
Trahison
d'Andronic.
Nicet. l. 3,
c. 2.
Cinn. l. 3. c.
17, 18.

l'armée, résolurent d'en venir aux extrémités, et pendant une nuit ils vinrent se poster avec une escorte armée à la porte de la tente d'Andronic, pour le tuer dès qu'il sortirait. Eudocie, plus vigilante, entendit le bruit des armes, et s'étant instruite de l'embuscade, elle réveille Andronic, lui conseille de prendre les habits d'une de ses femmes, et de se sauver à la faveur de ce déguisement. Andronic rejette ce conseil; il ne veut pas, dit-il, être tué ou traîné à l'empereur en habits de femme. Il prend ses armes, coupe à coups de sabre la toile de sa tente, saute par-dessus une haie dont elle était bordée, et se sauve à la vue des assassins, qui demeurent confus. Manuel n'en fit que rire. Il aimait Andronic; mais il eut bientôt sujet de reconnaître qu'il aimait le plus ingrat de tous les hommes. Andronic méditait le plus noir de tous les forfaits; c'était de faire périr Manuel et de prendre sa place. Dans ce dessein, étant en Cilicie, il s'était lié d'amitié avec le roi de Jérusalem et le sultan des Turks pour les mettre dans ses intérêts. A son retour en Pélagonie, il voulut encore s'appuyer d'un secours du côté de l'Occident. Dès qu'il fut revêtu du duché de Branisoba et de Naïsse, il fit savoir au roi de Hongrie que, s'il voulait l'aider dans son dessein, il lui céderait ces deux places; mais, craignant que l'empereur ne découvrit cette intrigue, il lui en fit une fausse confidence, et lui dit que par une feinte intelligence il allait attirer dans le piège les premiers seigneurs de Hongrie, et les lui mettre entre les mains. L'empereur était mieux instruit qu'il ne pensait; on avait intercepté quelques-unes de ses lettres à Geïsa, qui dévoilaient toute la trahison. Manuel, pour le mieux convaincre, feignit de le croire,

et l'exhorta même à continuer sa correspondance. Andronic profita de cette permission pour conclure son traité avec Geïsa, et pour nouer une nouvelle intrigue avec Frédéric, empereur d'Allemagne, qui venait de succéder à Conrad. Ces deux princes devaient lui envoyer des secours, lorsqu'il en demanderait, pour l'exécution de son projet.

Ses pernicieux desseins étant découverts, il était surveillé de trop près pour y réussir. L'armée grecque était campée près d'Héraclée, dans la Lyncestide, contrée de la Macédoine, qui, dans ce temps-là, selon Cinname, faisait partie de la Pélagonie. L'empereur, passionné pour la chasse, passait le temps dans les forêts à poursuivre les ours et les sangliers; et, comme il avait autant de force que de hardiesse, il se plaisait à combattre à pied, un épieu à la main, ces terribles animaux. Souvent même il faisait planter sa tente au milieu du bois, et y passait la nuit pour être en chasse dès le point du jour. Andronic, averti du lieu où le prince campait, s'y transporte pendant la nuit avec ses gardes bien armés; c'étaient des Barbares qu'il avait amenés d'Orient, et qui s'étaient aveuglément dévoués à son service. Il les place en embuscade dans la forêt, et leur laisse son cheval, qu'il avait choisi le plus vite à la course. S'étant vêtu d'une casaque italienne pour n'être pas reconnu, il approche de la tente de l'empereur sans autre arme qu'un poignard. Jean Comnène, le frère de sa maîtresse, fut le premier à le reconnaître; il en avertit la garde qui veillait autour du prince, et qui mit aussitôt l'épée à la main. Andronic se voyant découvert se retire et retourne au camp. Il fit encore une autre fois la même tentative, et n'eut pas plus de

vi.
Ses
attentats.

succès. Comme l'empereur revenait au camp pour éviter de pareils attentats, il entendit derrière lui de grands cris; loin de fuir, il retourne aussitôt sur ses pas. C'était Jean Comnène attaqué par un furieux sanglier. Manuel tue l'animal et regagne le camp. Il fut assez maître de lui-même pour ne faire sentir à Andronic aucune défiance. Il s'en fallait bien qu'Andronic fût aussi prudent. Il pensait lui-même avec un soin extraordinaire le cheval dont je viens de parler. Un jour que l'empereur le vit dans cette occupation singulière : *Pourquoi donc*, lui dit-il, *cet animal vous est-il si cher ? C'est*, répondit-il, *qu'il me servira à me sauver quand j'aurai abattu la tête de mon plus mortel ennemi.* C'était Jean Comnène, ou peut-être l'empereur même. Manuel feignit de n'y rien entendre. Il se contenta de faire observer toutes ses démarches, tant qu'il fut dans ces contrées; mais l'année suivante, dès qu'il fut de retour à Constantinople, il le fit enfermer dans la prison du palais.

VII.
Suite de la
guerre de
Hongrie.
Cinn. l. 3,
c. 19.
Nicet. l. 3,
c. 1.

Cependant le roi de Hongrie, peu instruit de ce qui se passait près de Manuel, vint attaquer Branisoba. Manuel, moins surpris de cette rupture de la trêve, parce qu'il était informé des manœuvres d'Andronic, marche vers le Danube, et, pour engager les habitants de Branisoba à se bien défendre, il leur envoie la promesse d'un prompt secours dans une lettre portée par un soldat, qui devait la faire passer dans la ville par le moyen d'une flèche. Le soldat ayant tiré de trop loin, la flèche avec la lettre tomba entre les mains des Hongrois, qui, prenant l'épouvante comme si Manuel eût déjà été sur eux, brûlèrent leurs machines, décampèrent en diligence, et gagnèrent le Danube pour met-

tre le fleuve entre eux et l'empereur ; mais le trouvant fort enflé par les pluies , ils retournèrent vers Zeugmine , où ils avaient une faction en leur faveur. L'empereur , informé de la levée du siège , ne se pressait pas de les poursuivre. Apprenant que le prince de Bosnie , qui s'était joint aux Hongrois , retournait dans son pays , il donne à Basile Zinziluc un détachement de ses meilleures troupes , pour aller l'attaquer en chemin. Basile se trompant de route se met à la poursuite des Hongrois , et , les ayant atteints , il y jette d'abord le désordre , parce qu'ils s'imaginèrent que c'était l'empereur même qui leur tombait sur les bras. Plusieurs se noyèrent en passant le Danube. Mais lorsqu'ils eurent reconnu que ce n'était qu'un détachement , et que l'empereur était encore éloigné , ils se rassurèrent , tournèrent visage , et taillèrent en pièces les troupes de Basile , qui fut assez heureux pour se sauver. A cette nouvelle , Manuel fait partir Cantacuzène pour recueillir les débris de la défaite , enterrer les morts et s'assurer de Zeugmine. Il se met lui-même à la poursuite des Hongrois ; mais ils étaient trop avancés. Cantacuzène lui ramena , chargés de fers , les habitants de Zeugmine , qui étaient d'intelligence avec les Hongrois , et Manuel distribua ses troupes en quartier d'hiver près de Bérée , en Macédoine.

Les ayant rassemblées au printemps , il se mit en marche , résolu de pénétrer jusqu'au centre de la Hongrie. Il était déjà au bord du Danube avec toute son armée , et quantité de vaisseaux qu'il avait fait venir de Constantinople étaient prêts pour le passage , lorsque Geïsa , se voyant menacé d'une ruine prochaine , lui envoya des députés , offrant de rendre les prison-

AN 1153.

VIII.
Paix avec
les Hongrois.

niers, le butin, les armes, les chevaux, et, à la place de ceux qui étaient morts, autant de chevaux hongrois. Manuel rejeta d'abord ces propositions; il s'adoucit ensuite, et ce traité mit fin pour quelque temps à une guerre plus opiniâtre que dangereuse.

AN 1154.
IX.
Constantin
l'Ange défait
et pris par
les Siciliens.
Cinn. l. 3. c.
12, 13.
Nicet. l. 5. c.
7.
Romuald.
Salern. Chr.

Manuel ne perdait pas de vue le dessein qu'il avait formé de rentrer en Italie. Aussi présomptueux que vaillant et infatigable, il se croyait né pour réparer les fautes de ses prédécesseurs. Il ne se proposait rien moins que d'arracher aux princes normands toutes leurs conquêtes, et de rendre à l'Empire la Pouille, la Calabre et la Sicile. Le choix qu'il avait fait d'*Axuch*, grand homme de guerre, mais peu instruit dans la marine, avait fait échouer la première entreprise. Pendant qu'il se préparait à une nouvelle expédition, le roi de Sicile lui demanda la paix. Roger venait de mourir. Guillaume son fils, qui lui succédait, ne se croyait pas assez affermi dans ses états pour soutenir une guerre. Il offrait à Manuel la restitution de tout ce que les troupes siciliennes avaient enlevé dans l'incursion qu'elles avaient faite en Grèce. Il promettait de plus telle satisfaction que l'empereur jugerait à propos d'exiger. Une si humble soumission ne fut pas capable de désarmer Manuel. Il renvoya sans réponse les ambassadeurs, travailla à mettre sa flotte en état de tenir la mer; et avant qu'elle fût entièrement équipée, il fit partir les vaisseaux qui se trouvèrent prêts les premiers, sous le commandement de son oncle Constantin l'Ange, avec ordre d'attendre le reste sur la côte de Laconie. Avant son départ, Manuel, fort entêté des visions de l'astrologie, fit consulter la position des planètes pour prendre le moment le plus

favorable; et quand sa flotte fut sortie du port, étant averti qu'il y avait une erreur dans cette importante opération, il la fit revenir, et ne la laissa remettre à la voile qu'après une scrupuleuse observation qui promettait un succès infaillible. Constantin, secondé d'un bon vent, arriva en peu de jours au port de Monembasie. Il y attendait le reste des vaisseaux, lorsqu'il découvrit une flotte sicilienne qui revenait d'Égypte chargée de richesses. Ne pouvant retenir son avidité, malgré les ordres de l'empereur qui lui avait expressément défendu d'engager aucun combat avant la réunion de toute la flotte, il vogue à toutes voiles vers l'ennemi. Les Siciliens fuient d'abord en bon ordre; mais se voyant poursuivis en confusion, et s'apercevant du petit nombre, ils revirent de bord. En même temps le vent change et devient contraire aux Grecs. Nicolas l'Ange, frère de l'amiral, prend la fuite avec la division qu'il commandait. Tout se disperse. Constantin, abandonné et enveloppé, est pris avec son frère. On les conduit en Sicile, et Guillaume les fait mettre en prison. Manuel fut aussi surpris que honteux de cet échec; les planètes lui avaient manqué de parole; mais il trouva des raisons pour les excuser, et elles ne perdirent rien de leur crédit sur son esprit.

L'espérance d'un puissant secours, que devait lui procurer l'alliance de l'empereur d'Allemagne, le consola de la perte qu'il venait de faire. Frédéric, neveu et successeur de Conrad, avait fait dissoudre son mariage pour raison de parenté, et cherchait une épouse dont la naissance pût faire honneur à la maison de Souabe. Ayant appris qu'on élevait à Constantinople

X.
Négociation
avec
Frédéric.

Cinn. l. 4, c.

I.
Guill. Tyr.
l. 18, c. 7.
Otho Fris.
de gest. Frid.
c. 2, 20, 23,

31.
Ursperg. Chron.

une jeune princesse fort belle, nommée Marie, fille d'Isaac et nièce de Manuel, il la fit demander en mariage, promettant d'aider Manuel de toutes ses forces pour la conquête de l'Italie méridionale, et de tenir la parole qu'en avait donnée Conrad à son retour de Palestine. Manuel reçut avec joie cette proposition, et, pour arrêter les conditions du traité, il députa trois des principaux seigneurs, Michel Paléologue, Jean Ducas, et Alexandre comte de Gravina. Ils trouvèrent Frédéric dans la ville d'Ancône. Mais ce prince avait déjà changé d'avis. Il négociait un mariage avec Béatrix, fille de Renaud, comte de Bourgogne; et son armée se trouvant en trop mauvais état pour rien entreprendre en Italie, il était sur le point de repasser les Alpes. Il fallut donc se passer de son secours.

XI.
Prise de Bari
par les
Grecs.
Cinn. l. 4,
c. 2, 3.
Et ibi
Ducange.

On en trouva un, moins puissant à la vérité, mais plus solide, dans un prince ennemi irréconciliable du roi de Sicile. Robert de Basseville, comte de Loritelle, neveu de Roger, avait été chéri de son oncle qui semblait même le préférer à son fils. Guillaume en conçut une jalousie qui éclata lorsqu'il fut sur le trône. Robert, se voyant menacé de perdre son comté, se liguait secrètement avec Frédéric et avec Manuel, contre Guillaume. Lorsqu'il vit une flotte grecque sur les côtes d'Italie, et une armée dans le pays, il leva l'étendard de la révolte et se joignit aux Grecs. Paléologue s'était déjà rendu maître de plusieurs places; il assiégeait Bari par mer et par terre, lorsque Robert vint le joindre avec un grand nombre de troupes, que son crédit lui avait fait rassembler de la Pouille et de la Calabre. Les assiégés se défendaient avec vigueur, et le siège durait depuis plusieurs jours sans aucune appa-

rence de succès. Pour vaincre l'opiniâtreté des habitants, le comte de Gravina, qui était sur la flotte, s'avisait d'un moyen plus sûr et plus fort que toutes les machines de guerre. Il se charge d'or autant qu'il en peut porter et se fait descendre sur le rivage. Là déployant sa casaque et montrant à ceux qui bordaient le haut des murs l'or dont elle était remplie, il s'écrie : *Que tous ceux qui veulent de l'or et la liberté viennent ici ; ils trouveront l'un et l'autre.* A l'appât de ce métal séducteur, une foule d'habitants éblouis sort de la ville ; ils se jettent avec avidité sur le trésor qu'on leur présente, et crient : *Vive, vive l'empereur Manuel ; nous sommes à lui ; plus de guerre.* Les Grecs entrent dans la ville ; mais la garnison, qui était nombreuse, se sauve dans la citadelle, qu'il fallut assiéger. Paléologue s'en rendit encore maître par un stratagème grossier, qui cependant lui réussit. Il y avait dans cette place une église de saint Nicolas, en grande vénération dans le pays. Une troupe de soldats déguisés en moines se présentent de grand matin à la porte de la citadelle, demandant avec instance d'être introduits pour satisfaire à leur dévotion. On leur ouvre un guichet, et, dès qu'ils sont entrés, ils tirent les épées cachées sous leur froc, massacrent les sentinelles, et, maîtres des portes, ils introduisent l'armée. Les habitants, mécontents du roi de Sicile, qui les accablait d'impôts, détruisirent eux-mêmes cette citadelle, malgré les prières de Paléologue, qui aurait désiré la conserver.

Les Grecs s'étaient divisés en plusieurs corps pour embrasser une plus grande étendue de pays. On n'avait pas à combattre de grandes armées ; les seigneurs fi-

xii.
Ducas défait
Richard,
comte
d'Andrie,

Cin. l. 4, c.
4, et ibi
Ducange,
Otho Fris.
de gestis
Frid. l. 2, c.
29.

dèles à Guillaume avaient armé leurs vassaux ; ce n'étaient que des pelotons de deux ou trois mille hommes, qui se jetaient dans les places pour les défendre, ou qui cherchaient à surprendre quelques détachements de l'armée grecque. Ce qui rendait les succès des Grecs plus rapides, c'était le mécontentement des seigneurs et des peuples, qui, désirant depuis long-temps être délivrés de la tyrannie des rois de Sicile, se donnaient volontiers à leurs anciens maîtres. Une fourberie politique aidait encore à leur faire ouvrir les portes des villes par les partisans de Frédéric. Les députés envoyés à ce prince avaient surpris des lettres de cet empereur, sur lesquelles ils avaient pris l'empreinte de son sceau. Revenus dans la Pouille, ils publièrent que Frédéric cédait aux Grecs le droit qu'il avait sur les contrées maritimes, ce qu'ils prouvaient par des lettres scellées du sceau de ce prince. A ce mensonge ils joignaient l'argent pour corrompre les principaux, et, par ce double moyen, ils avaient disposé une grande partie du pays à se donner à eux. Ils avaient déjà pris Trani et Juvenace, près de Bari, et marchaient à Barlette, où s'était renfermé Richard, comte d'Andrie, place forte de la terre d'Otrante. Ce comte était un homme cruel, qui, pour la plus légère offense, faisait couper les pieds et les mains et arracher les entrailles. A l'approche de Jean Ducas, qui n'était suivi que de six cents chevaux et de quelque infanterie, il sort de Barlette à la tête de dix-huit cents chevaux et d'une infanterie beaucoup plus nombreuse que celle de Ducas. Il est cependant battu, et forcé de rentrer dans la place. On dit que, dans ce combat, Ducas tua de sa main trente cavaliers. Ri-

chard ne voulant pas se laisser assiéger dans Barlette, qui n'était pas capable d'une longue résistance, se retira et gagna le fort d'Andrie. Ducas, joint au comte Robert, le poursuivit, et Richard, qui se piquait de valeur, sortit de la place et se rangea en bataille. Le combat fut vif et opiniâtre. Richard se croyait déjà maître de la victoire, lorsqu'un prêtre de Trani, qui se trouvait dans l'armée de Ducas, l'abattit d'un coup de pierre qui lui rompit une jambe. Le comte, se roulant par terre en faisant d'horribles imprécations, reçut un autre coup qui le laissa presque sans vie. Le prêtre accourt, lui arrache son épée, lui ouvre le ventre et en tire les entrailles, dont il lui frappe le visage, exerçant sur cet impitoyable tyran une cruauté égale à la sienne.

La guerre ne s'était faite jusqu'alors que par des détachements. On attaquait, on emportait des châteaux et des places. Les combats n'étaient que des sorties de garnisons, qu'on repoussait sans beaucoup de peine, ou des rencontres de petits corps de troupes, où les Grecs avaient ordinairement l'avantage. Le roi de Sicile, qui avait déjà beaucoup perdu, fit passer en Italie une armée, et en même temps il arriva aux Grecs un nouveau renfort. Jean l'Ange, troisième fils de Constantin l'Ange et de Théodora Comnène, débarqua en Italie avec des troupes, et Jean Ducas s'étant joint à lui, ils allèrent assiéger un château dans la terre d'Otrante. Anscotin, chancelier du roi de Sicile, et général de ses troupes, marcha pour les combattre. Il était beaucoup plus fort en nombre et ses troupes étaient mieux armées. Le courage des Grecs répara ces désavantages. Le combat, commencé au

XIII.
Jean l'Ange
arrive en
Italie.
Cin. l. 4. c.
5, 6. et ibi
Ducange.

point du jour, se soutint jusqu'à midi avec un égal acharnement, et la victoire balançait encore, lorsque les Siciliens, par un dernier effort, firent plier les Grecs. En ce moment Jean Ducas, rappelant tout son courage et animant par ses paroles et par son exemple ses troupes particulières, se jette tête baissée au travers des ennemis. Le combat se renouvelle avec plus de fureur. Les Grecs, enfin vainqueurs, taillent en pièces un grand nombre de Siciliens, et, après les avoir quelque temps poursuivis, ils retournent au château qu'ils assiégeaient, le forcent, y trouvent quantité de provisions dont ils avaient besoin, et se retirent à Bari.

xiv.
Mort de
Michel
Paléologue.
Cin. l. 4, c.
7.

Cette victoire les rendit maîtres d'un grand nombre de places, et entre autres de Gravina, qui fut rendue au comte Alexandre. Le roi de Sicile perdait peu à peu ses possessions d'Italie, et l'Empire recouvrait son ancien domaine, lorsqu'il fit une perte plus importante que celle d'une bataille. Paléologue qui, par son génie et son expérience, était l'ame de toute cette expédition, mourut de maladie à Bari. Ce guerrier, aussi pieux que vaillant, se voyant prêt à rendre les derniers soupirs, voulut mourir sous l'habit monastique, selon la dévotion de ce temps-là, et recommanda la conduite de la guerre à Jean Ducas, qui lui rendit les derniers devoirs.

xv.
Success de
Ducas.
Cin. l. 4, c.
8, 9.

Robert de Basseville, mécontent de Paléologue, s'était séparé des Grecs. Ducas s'empressa de regagner, par ses libéralités, l'amitié de ce comte puissant, dont le courage et les troupes étaient très-utiles à l'Empire. Robert alla donc se rejoindre à Ducas. Ils prirent ensemble Polymile, Molisse, Masafra, et battirent à une

lieue de Tarente l'armée sicilienne, commandée par Flaming, qui se sauva dans la ville. Ce général, très-hardi dès qu'il avait perdu de vue l'ennemi, piqué des tailleries des Tarentins, sortit en fanfaron, donnant parole qu'il allait réparer son honneur, et reçut un nouvel affront. A peine se vit-il en présence des Grecs que la peur le prit encore; il tourna le dos, et fut reconduit dans Tarente par quelques escadrons, qui n'épargnèrent pas la queue de son armée. Les Grecs auraient volontiers attaqué la ville; mais l'entreprise paraissant trop difficile, ils se contentèrent de ravager la campagne. L'abondance régnait dans ce pays fertile, et le soldat grec y trouva une si grande quantité de troupeaux, qu'il donnait un bœuf ou treize moutons pour un écu de notre monnaie. On tira des fers quantité de prisonniers grecs, détenus dans les châteaux. On alla ensuite assiéger Monopoli, ville maritime entre Bari et Brindes. Les habitants se défendirent d'abord avec opiniâtreté, dans l'espérance d'un secours que Flaming leur promettait. En effet, il s'avança jusqu'à une lieue de la ville. Mais, comme il n'osait approcher de plus près, les assiégés, indignés de sa lâcheté, se rendirent. Les Grecs coururent aussitôt à Flaming, qui n'eut pas plus tôt aperçu les étendards de l'Empire plantés sur les murs de Monopoli, qu'il se sauva le premier à toute bride, laissant derrière lui ses troupes, qui furent fort maltraitées.

Ducas, comblé de gloire, passa l'hiver à Monopoli. Il avait sans doute à se féliciter d'un début si heureux; mais ce guerrier, aussi prudent qu'il était brave, ne croyait pas que les succès passés fussent de sûrs garants de l'avenir. Il écrivit à l'empereur, *qu'il n'aurait pas*

AN 1155.

XVI.
Prise de
Brindes.

Cin. l. 4, c.
10.

besoin de secours s'il n'avait affaire qu'aux troupes siciliennes qui étaient pour lors en Italie, aussi souvent battues qu'attaquées; mais que le roi Guillaume armait par terre et par mer, et qu'on allait avoir sur les bras toutes les forces de la Sicile. Il terminait sa lettre en ces termes : Toutes les paroles de Votre Majesté sont pour moi des leçons toujours présentes à mon esprit. Je lui ai plus d'une fois entendu dire, qu'entreprendre de grandes choses avec peu de forces, si l'on réussit c'est se couvrir de gloire; mais si l'on échoue dans l'exécution, c'est s'attirer une double honte, celle du mauvais succès et celle de l'entreprise. En attendant l'effet de sa demande, il se mit en campagne au commencement du printemps, et après avoir pris Ostune, à moitié chemin de Monopoli et de Brindes, il alla camper, la veille de Pâques, aux portes de cette dernière ville. L'armée grecque passa ces saints jours sans faire aucun mouvement pour l'attaque; ce que les habitants attribuant à lâcheté, vinrent insulter le camp, et furent vivement repoussés. Les fêtes étant passées, on dressa les batteries. Les murailles, qui étaient d'ancienne construction, paraissaient à l'épreuve des plus fortes machines; mais les pierres qu'on lançait sans cesse dans la ville y faisaient une si terrible exécution, que les habitants demandèrent à capituler. Les conditions étant acceptées, les Grecs furent reçus dans la ville. La garnison se retira dans la citadelle, bien résolue de s'y défendre jusqu'à l'arrivée du roi de Sicile.

XVII.
Bataille
navale.
Cin. l. 4, c.
11.

Guillaume avait mis en mer une grande flotte, et ayant passé le détroit, il marchait lui-même à la tête d'une armée pour aller combattre les Grecs. Comme

il avait toute la largeur de l'Italie à traverser, il détacha de sa flotte une nombreuse escadre, et l'envoya d'avance s'emparer du port de Brindes. A cette nouvelle, Ducas quitte le siège de la citadelle et partage son armée en deux corps; l'un, formé des troupes italiennes, sort de la ville sous la conduite de Robert et de Jean l'Ange, pour s'opposer à Guillaume. Ducas se met à la tête de l'autre, composé de la cavalerie grecque armée de toutes pièces. Il n'avait que quatorze vaisseaux, et l'escadre ennemie était beaucoup plus forte. Il leur ordonne de prendre le large en côtoyant la flotte sicilienne, de la laisser entrer dans le port, et de lui fermer ensuite la sortie, tandis qu'il la foudroierait par les décharges de ses machines placées autour du port sur le rivage, et par les traits de sa cavalerie, dont elle serait environnée. Pour animer le courage de ses troupes, qui semblaient effrayées du nombre des vaisseaux ennemis, il leur fait accroire que ce jour-là même allait arriver une grande flotte de Constantinople : *Et quelle honte pour nous*, leur dit-il, *si après tant de combats, tant de sièges et de fatigues, nous laissons à d'autres l'honneur de recueillir le fruit de toutes nos victoires!* Dès que les Siciliens furent entrés dans le port, les vaisseaux grecs se rapprochent et ferment l'entrée : en même temps les pierres et les gros javelots partent de toutes les machines, et ce furieux orage perce, fracasse, écrase et les hommes et les bâtiments. Quatre navires, poussés par les rameurs avec trop de violence, viennent échouer au rivage, et sont pris par les Grecs. Les autres, quoique maltraités, forcent l'issue, et, fuyant à toutes voiles, gagnent la haute mer. Un cavalier grec, nommé Sca-

ramancas, d'une force extraordinaire, se signala par un effort de courage semblable à celui du fameux Cynégire à la bataille de Marathon. S'étant jeté dans l'eau avec son cheval, il saisit la poupe d'un vaisseau sicilien, et la tenant fortement jusqu'à ce qu'on lui eût abattu la main d'un coup de sabre, il donna aux vaisseaux grecs le temps d'accourir et de s'emparer du navire. L'escadre sicilienne ayant pris la fuite, les Grecs retournèrent au siège de la citadelle. Les mineurs attachés au pied de la muraille travaillent de toutes leurs forces à en détacher les pierres : elles étaient si bien jointes, que le mur tout entier ne faisait qu'une seule masse. Les assiégés se moquaient de leurs efforts. Cependant ils vinrent à bout de creuser jusque sous les fondements ; ils mirent ensuite le feu aux étançons dont ils soutenaient la muraille, à mesure qu'ils avançaient dans leur ouvrage. Le mur s'écroula avec grand fracas, entraînant dans sa chute ceux qui le défendaient ; mais cette brèche ne fit que découvrir un second mur qu'il fallut encore attaquer.

XVIII.
Les Grecs
battus par
Guillaume,
roi de Sicile.
Cin. l. 4, c.
12, 13.
Guill. Tyr.
l. 18. c. 8.
Robert de
Mont. chron.
Radulf. de
Diceto chr.
Romeald.
Salern.
Chron. Fos-
se novæ.
Ducange,
not. in Cin.
p. 454,

Dans cette conjoncture arrivèrent, d'un côté Alexis Comnène, de l'autre le roi Guillaume. Alexis, fils d'Anne Comnène, revêtu de la qualité de grand-duc, était envoyé pour se mettre à la tête de l'expédition. Il avait ordre de ne débarquer en Pouille qu'après avoir levé des troupes à Ancône et sur le reste de la côte, afin d'être en état de résister à l'armée nombreuse qu'amenait le roi de Sicile. Alexis était un de ces guerriers de cour que la naissance ou l'intrigue jette à la tête des armées, et dont l'orgueilleuse impéritie ne réussit qu'à ruiner les opérations des habiles généraux. Il ne fit rien de ce qui lui était ordonné, et, im-

patient de commander, il vint d'abord joindre Jean Ducas, inférieur en grade, mais très-supérieur en mérite. Il prit aussitôt le commandement général. Il trouvait les affaires dans un état florissant. Il ne restait à Guillaume, en Italie, que Naples, Amalfi, Salerne, Troie, Melfes, Tarente et les places de la nouvelle Calabre. La Pouille et toute la côte inférieure du golfe Adriatique, excepté les possessions de Robert de Basseville, appartenaient déjà aux Grecs. A l'arrivée d'Alexis tout changea de face. Robert quitta l'armée grecque, et se retira vers Bénévent, sous prétexte d'aller chercher de nouveaux renforts. Les cavaliers de la marche d'Ancône demandèrent qu'on leur doublât la paie, et sur le refus ils retournèrent dans leur pays. Guillaume, instruit de ces désertions, marche droit à Brindes. La garnison de la citadelle reçut la nouvelle de son approche avec des cris de joie, et fit une sortie. Les Grecs la repoussèrent; mais ils furent bientôt obligés d'abandonner le siège pour aller au-devant du roi de Sicile, qui venait par terre. Du côté de la mer, sa flotte vint mouiller à une petite île vis-à-vis de Brindes. Les Grecs auraient dû d'abord attaquer la flotte dont ils avaient déjà battu une partie; ils auraient pu la défaire avant l'arrivée de Guillaume. L'attente d'un renfort de vaisseaux qui ne vint pas, leur fit manquer l'occasion, et Guillaume vint camper à deux lieues de leur camp. Les coureurs de l'armée grecque eurent d'abord quelque avantage sur ceux de l'armée sicilienne; mais la bataille décida du sort de l'Italie. Les impériaux, fort inférieurs en nombre, furent entièrement défaits après une longue résistance. Tout se dispersa; Alexis et Jean l'Ange se sauvèrent dans Brindes. Jean Ducas fut pris après

s'être courageusement défendu. Brindes ouvrit ses portes au vainqueur, et Alexis fut fait prisonnier avec tous ceux qui l'avaient accompagné. Les barons rebelles qui avaient pris le parti des Grecs, tombèrent entre les mains du roi. Il fit pendre les uns, crever les yeux aux autres. Robert de Basseville eut le bonheur d'échapper ; il s'exila lui-même, et ne revint en Italie qu'après la mort de Guillaume. Le vainqueur marcha ensuite à Bari, le prit et le ruina. Il recouvra toutes les places qu'on lui avait enlevées.

XIX.
Suite de la
guerre
d'Italie.
Cin. l. 4, c.
14.
Nicet, l. 2,
c. 8,
Guill. Tyr.
l. 5, c. 8.
Chron. Pi-
san.
Romuald.
Salern. chr.
Platina in
Adriano IV.
Pagi ad Bar.

Manuel, affligé de ces pertes, ne perdit pas l'espérance de les réparer. Un autre Alexis, grand-écuyer, fils d'Andronic, frère de Manuel, fut envoyé à Ancône pour y lever de nouvelles troupes, recueillir les débris de l'armée vaincue, et ranimer le courage des seigneurs italiens révoltés contre Guillaume. Dès le temps du siège de Corfou, Manuel, voyant la mauvaise disposition des Vénitiens, avait contracté une étroite alliance avec la ville d'Ancône, pour avoir une place de sûreté d'où il pût porter ses armes dans les diverses contrées de l'Italie. Alexis se rendit donc dans cette ville, d'où il envoya Constantin Otus et le comte André pour rassembler des soldats. Le pape Adrien IV voulut empêcher Constantin de faire des levées sur les terres de l'Église. Ce pape avait d'abord été ennemi de Guillaume et favorisait les seigneurs rebelles. Manuel, profitant de ces brouilleries, lui avait député Paléologue à Bénévent, pour lui offrir cinq mille livres d'or, avec promesse de chasser Guillaume de l'Italie, s'il voulait lui donner trois villes sur le golfe Adriatique. Guillaume, averti de cette négociation, avait tâché de la rompre en se réconciliant avec le pape,

avant que d'aller combattre les Grecs. Adrien y était assez porté de lui-même ; mais plusieurs cardinaux, ennemis du roi de Sicile, s'y étaient opposés. Après la victoire de Guillaume , Adrien n'osa plus rejeter ses propositions ; il le reconnut pour roi des Deux-Sicules, ce qu'il avait refusé jusqu'alors , et se déclara contre l'empire grec. Un grand nombre de seigneurs de l'état ecclésiastique, que Manuel avait eu soin de gagner, n'en furent que plus animés à favoriser Constantin. Ils lui prêtèrent main-forte pour lever des soldats, et, malgré l'excommunication lancée contre eux, ils le servirent avec tant de zèle, qu'un d'entre eux, effrayé de l'anathème, ayant changé de parti, ils le chassèrent de ses terres, et, par un singulier caprice, épargnant sa personne, ils prétendirent le flétrir en faisant souffrir à son cheval le supplice de l'estrapade. S'étant eux-mêmes révoltés contre le pape, ils le forcèrent à lever l'excommunication. Alexis ayant donc mis sur pied une nouvelle armée, rentra en Pouille, d'où Guillaume s'était retiré, et reprit plusieurs places. Mais bien persuadé qu'il serait difficile de conserver ces conquêtes, il fut le premier à porter Manuel à la paix avec le roi de Sicile, et, en ayant reçu la permission, il entama une négociation avec Maius, amiral de la flotte sicilienne. Comme l'affaire traînait en longueur, Guillaume, pour en accélérer la conclusion, donna ordre à son amiral d'aller, avec quarante vaisseaux légers, chargés de quatre mille hommes, chercher la flotte des Grecs et braver l'empereur jusqu'aux portes de Constantinople. Maius part au mois de juin, rencontre la flotte de Manuel à Négrepont (c'est l'ancienne Chalcis en Eubée) ; il la défait, brûle les vais-

seaux, prend la ville et vogue vers Constantinople. Manuel était absent, et le port se trouvait alors sans défense. L'amiral sicilien pénètre jusqu'au palais de Blaquernes, cueille des fruits dans les jardins de l'empereur, lance sur les bâtiments des flèches dorées ou argentées, et, retournant ensuite, il s'arrête vis-à-vis du grand palais, à l'entrée du Bosphore, dans la Propontide, et là, en présence de tout le peuple assemblé en tumulte sur le rivage, il fait proclamer Guillaume *roi de Sicile, maître d'Aquilée, de Capoue, de Pouille, de Calabre et de toutes les îles comprises dans l'étendue de ces pays, sur lesquels Manuel n'avait aucun droit.* Toute la flotte applaudit par de grandes acclamations. Il laissa la ville dans une extrême agitation, et, fier d'avoir insulté l'empereur jusque dans sa capitale, il retourne en Sicile au mois de septembre. Ce fut pour Guillaume un sujet de triomphe. Mais Manuel, peu sensible à cette vaine bravade, n'en daigna montrer aucun ressentiment.

xx.

Paix avec le
roi de Sicile.

Cinn. l. 14,
c. 15, et ibi.

Ducange.
Nicet. l. 2,

c. 8.
Chron. Cas-

sin.

Malgré ces succès, Guillaume souhaitait la paix. Il était content d'éloigner les Grecs de l'Italie, et de recouvrer les places qu'ils lui avaient enlevées. Manuel, dont les finances s'épuisaient, ne la désirait pas moins. Il avait recommandé à Alexis d'en ménager les occasions. Les prisonniers grecs détenus en Sicile n'aspiraient qu'après la liberté. Les mauvais traitements les avaient tellement abattus, qu'ils s'étaient engagés par serment à renoncer à la conquête de l'Italie. L'empereur, instruit de cette promesse téméraire, leur en fit des reproches par des lettres foudroyantes, et manda en même temps à Guillaume, *qu'il ne devait pas compter sur des serments extorqués par violence;*

que ces misérables lui promettaient ce qui n'était pas en leur pouvoir ; que pour lui, qui était le maître, loin de ratifier leur parole, il était bien résolu de ne quitter les armes qu'après avoir remis l'Empire en possession de l'Italie et de la Sicile, ses anciens domaines. Une protestation si opiniâtre n'ôta pas à Guillaume l'espérance d'un accommodement. Il savait qu'avec les caractères violents et impétueux tels que celui de Manuel, jamais la réconciliation n'est plus proche que quand la colère les a jetés hors de mesure. Il lui répondit donc par une adresse qui mérite d'être rapportée.

« Généreux empereur, si votre dessein était de vous
« venger, Votre Majesté doit être satisfaite. Vous avez
« pris en Italie plus de trois cents places, et vous vous
« êtes acquis une gloire à laquelle nul empereur n'a
« pu atteindre depuis Justinien. Comparez, je vous
« prie, l'incursion passagère que nous avons faite en
« Grèce avec vos conquêtes d'Italie. Vos soldats y sé-
« journent depuis deux ans ; que de ravages, que de
« massacres ! Plus du tiers de cette terre infortunée
« est abreuvé de sang. Mettez dans la balance les
« maux que nous avons faits et ceux que nous avons
« soufferts. Si Votre Majesté nous trouve trop au-des-
« sous de sa grandeur pour entrer en compte avec
« elle, tournez vos regards sur vos prédécesseurs,
« comparez-vous avec eux. N'y a-t-il jamais eu de
« peuple qui ait attaqué l'Empire ? L'Empire n'a-t-il
« jamais donné la paix à ceux qui l'avaient attaqué ?
« Robert, si le nom de ce guerrier ne blesse pas vos
« oreilles, ce Robert qui fit trembler Dyrrachium, a
« livré à votre aïeul de sanglants combats. Votre aïeul

XXX.
Lettre de
Guillaume à
Manuel.

« cependant fit la paix avec lui , et le laissa retourner
 « en Italie sans l'y poursuivre. Vous nous y avez pour-
 « suivis ; vous nous y avez enlevé presque toutes nos
 « possessions. Encore une fois , grand prince , vous
 « n'êtes que trop vengé. Il vous sera glorieux de nous
 « faire sentir votre générosité , après nous avoir fait
 « éprouver votre puissance. Devenus vos amis , nous
 « remettrons avec joie entre vos mains ces guerriers
 « illustres , que le sort des armes a fait tomber dans
 « les nôtres. Si vous continuez la guerre , qui pourra
 « nous faire un crime de nos efforts pour nous défendre ?
 « L'agresseur a l'avantage de la hardiesse ; celui qui
 « se défend a pour lui la justice ; il a pour lui la né-
 « cessité , l'arme la plus forte que la nature ait fournie
 « aux hommes. Il ne tient qu'à vous , prince , de l'ar-
 « racher de nos mains. Terminons cette querelle san-
 « glante par un traité durable. Nous vous en conjurons
 « par l'amour de vos peuples , pour qui une paix as-
 « surée sera plus heureuse que des espérances de vic-
 « toires. »

xxx.
 Conclusion
 de la paix.

Cette lettre où Guillaume en ménageant la vanité de l'empereur avait su mêler aux excuses des traits d'intrepidité , fit impression sur Manuel. Il la relut plusieurs fois , et croyant son honneur à couvert , il consentit à entrer en négociation. On convint que Guillaume rendrait les prisonniers sans rançon ; qu'il restituerait tout ce que ses troupes avaient enlevé dans leur incursion en Grèce , à l'exception des ouvriers en soie , qu'il pourrait garder en Sicile. Ce fut le seul profit que produisit cette guerre. La Sicile s'enrichit , en se peuplant de manufactures qui fournirent des étoffes de soie à toute l'Europe. On ne les tirait auparavant que de

la Grèce et des autres parties de l'empire d'Orient. L'île d'Eubée était depuis long-temps renommée pour les ouvrages de tissure, et dès le temps de Darius, fils d'Hystaspe, les habitants d'Érétrie, qui avaient les premiers résisté à ses armes, furent emmenés prisonniers en Perse, pour y travailler aux étoffes précieuses. Guillaume convint encore d'aider l'empereur de ses troupes dans toutes les guerres qu'il aurait en Occident. A ces conditions la paix fut conclue pour trente ans. Ce fut ainsi que finit cette guerre, où l'Empire avait perdu beaucoup d'argent et de troupes, sans autre fruit que d'avoir affermi davantage la puissance qu'il avait entrepris de détruire. Manuel devint sincèrement ami de Guillaume : il lui accorda le titre de roi, qu'il ne lui avait jamais donné jusqu'alors ; et après sa mort, lorsque Simon, fils naturel de Roger, forma le dessein de s'emparer de la Sicile, Manuel lui refusa le secours qu'il demandait contre l'héritier légitime.

Pendant que Manuel employait ses généraux à disputer au roi de Sicile la possession de l'Italie méridionale, il s'était en personne transporté en Asie. Les Turks lui avaient enlevé plusieurs villes dans le Pont et dans la Cappadoce. Il leur livra bataille dans la petite Phrygie, les défit, ravagea leurs terres, et partie par la terreur de ses armes, partie par l'adresse d'Alexis Gifard qu'il envoya traiter avec eux, il les réduisit à lui remettre les places dont ils s'étaient emparés et à conclure la paix. Des affaires plus pressantes l'appelaient ailleurs. Depuis la défaite d'Andronic, Thoros s'était rendu maître de toute la Cilicie. Tarse, Anazarbe, Adane, Mopsueste ou Mamistra, Longiniade, Sis, étaient entre ses mains.

xxiii.
Conquêtes
de Thoros
en Cilicie.
Cinn. l. 4,
c. 16, 17.
Nicét. l. 3,
c. 1.
Guill. Tyr.
l. 18, c. 20,
23.
Chron. S.
Anton.
[Tchamitch.
III, 74, 75 et
suiv.]

[Désespérant de vaincre par lui-même un prince aussi heureux que brave, Manuel s'adressa à l'émir d'Icône. De riches présents envoyés à l'émir le décidèrent à faire la guerre au conquérant de la Cilicie. Oubliant donc les serments et les traités qui avaient uni les deux nations du vivant de Masoud, son père, Khilidj-Arslan vint assiéger la ville de Thi ou Thil-Hamtoun, dans la plaine d'Anazarbe, sans pouvoir la prendre. Son fils Jaghoub, jeune homme plein de valeur, crut qu'il aurait meilleur marché des Arméniens en faisant le dégât dans la Cilicie; mais ayant rencontré Stéphané, frère de Thoros, à la tête d'un corps de troupes arméniennes et latines auxiliaires, il fut taillé en pièces avec les trois mille hommes qu'il commandait, et resta sur le champ de bataille. A cette nouvelle, l'émir et ses troupes redoublent de zèle pour prendre Thil : tout-à-coup la peste se déclare dans l'armée des assiégeants, des nuées de moucheron les assiégent eux-mêmes dans leurs tentes, et, pour comble de disgrâce, une épizootie, nommée Taphakh, enlève une partie des chevaux. Il fallut céder. Les Turks se débandèrent, et s'en retournèrent dans leurs pays respectifs. Cependant Thoros, qui n'était point dans la citadelle, et qui, se fiant sur la bonté de ses remparts, ravageait les terres de Khilidj-Arslan, revint alors, chargé de butin, dans le territoire d'Anazarbe, et n'eut qu'à remercier la Providence qui l'avait, seule, vengé de ses ennemis. Quelque temps après, l'émir d'Icône reparut de nouveau dans la Cilicie; Thoros, avec ses troupes, l'attendit au passage d'un défilé, l'attaqua à son avantage, et lui fit éprouver un tel échec, qu'il le força à lui demander la paix.] — B.

D'un autre côté, le nouveau prince d'Antioché don-
nait de grandes inquiétudes. Raymond ayant été tué
en 1149, dans une bataille contre Nour-Eddin,
sultan d'Alep, n'avait laissé qu'un fils encore enfant,
sous la tutelle de sa mère Constance. Cette princesse
avait d'abord employé la protection de l'empereur, qui
lui avait envoyé le César Roger, veuf de Marie Com-
nène, sœur de Manuel. Roger espérait l'épouser; mais
Constance, encore jeune, le trouvant d'un âge trop
avancé, et les habitants d'Antioche craignant que cette
alliance ne les rendît sujets de l'Empire, Roger était
retourné à Constantinople. La princesse avait choisi
pour mari Renaud de Châtillon, comte de Karac. Le
nouveau prince rechercha d'abord la bienveillance de
l'empereur; et, pour preuve de son attachement au
service de l'empereur, Manuel exigea de lui qu'il fit
la guerre à Thoros pour le chasser de la Cilicie, pro-
mettant de le dédommager des dépenses nécessaires
pour cette expédition. Renaud se prêta avec zèle au
désir de l'empereur : il entra en Cilicie, battit Thoros¹
et le contraignit de se retirer dans les gorges du Tau-
rus. Mais Manuel ne se pressant pas d'envoyer le dé-
dommagement qu'il avait promis, Renaud irrité ré-
solut de se payer par ses propres mains. L'île de Cypré
était pleine de richesses, et presque dépourvue de trou-
pes. Jean Comnène, neveu de Manuel, et Michel Bran-
nas y commandaient. Renaud s'y transporta avec une
grande flotte; et, selon les auteurs grecs, il fut d'abord
battu par les impériaux; mais ceux-ci l'ayant impru-

¹ Il n'est pas fait mention de cela dans les auteurs arméniens que j'ai à
ma disposition. — B.

demment poursuivi jusqu'à Leucosie, furent défaits à leur tour, et laissèrent entre ses mains leurs deux généraux. Selon Guillaume de Tyr, Renaud ne trouva qu'une faible résistance; il tailla en pièces le peu de troupes qu'on lui opposait, courut en liberté l'île entière, saccagea, brûla, ruina les places sans épargner ni âge, ni sexe, ni condition; força les monastères d'hommes et de femmes; et, après avoir exercé sur les malheureux habitants toutes les violences d'une fureur brutale, il ramena au port d'Antioche ses soldats chargés de richesses et de crimes.

xxv.
Manuel
regagne la
Cilicie.

Un acte d'hostilité si barbare demandait une prompte vengeance. Mais on ne pouvait parvenir à Antioche sans traverser la Cilicie, dont Thoros était le maître.

[Lorsque ce prince eut fait la paix avec Khilidj-Arslan, Stéphané, son frère, cédant à de perfides suggestions, se sépara de lui et s'en alla guerroyer du côté de la Montagne-Noire. Là, à force d'heureuses entreprises, il se fit un état indépendant, et s'empara de la ville de Marach. Ayant été appelé par les habitants de Késoun, pour les soustraire à la tyrannie des Turks, il ne put en chasser ces derniers. Comme il revenait, un corps de Grecs, commandé par Andronic Euphorbène, le surprit, dissipa son escorte, le fit lui-même prisonnier. On eut la barbarie de le précipiter dans une chaudière bouillante, où il trouva la mort. Il laissait deux fils, Rouben et Léon, qui¹ régnerent

¹ L'auteur arménien dit seulement deux fils, dont le plus jeune, Léon, régna sur la Cilicie. Cependant il est certain que tous deux régnerent: l'un fut Rouben II, l'autre Léon II

le Grand. Jusqu'ici, il est vrai, Léon I^{er} est le seul qui ait porté le nom de roi; les autres n'avaient que celui de *prince*, *grand prince*.—B.

plus tard sur la Cilicie. Cependant ses deux frères, Thoros et Michel, se précipitèrent sur les contrées appartenant à l'Empire, et y exercèrent mille ravages; et, non contents de cela, ils rassemblèrent une flotte, passèrent en Cypre, où ils mirent tout à feu et à sang. A leur tour, en signe de représailles, ils coupèrent le nez et les oreilles à un grand nombre de prisonniers grecs, et les envoyèrent ainsi à Constantinople. Pour eux, ils rentrèrent en Cilicie. Ils livrèrent encore plusieurs combats heureux à Michel Branäs et à Andronic Euphorbène, envoyés à diverses reprises pour les soumettre : ce dernier même fut obligé, pour se tirer de leurs mains, d'avoir recours à l'intercession du roi de Jérusalem. Comme la force ne réussissait point contre Thoros, l'empereur résolut de le combattre en personne, mais en employant la ruse.] — B.

Pour le surprendre, Manuel laissa ses troupes à Attalie, comme s'il n'avait d'autre dessein que de contenir les Turks. Il écrivit à Cassien, gouverneur de Séleucie, de faire prendre les armes aux gens du pays, accoutumés à combattre les Arméniens, et de les tenir prêts à partir au premier ordre. Sa cavalerie n'étant pas en état de marcher, à cause d'une maladie répandue sur les chevaux, il choisit cinq cents de ses meilleurs fantassins, et se rendit en diligence à Séleucie. N'y trouvant aucunes troupes par la négligence de Cassien, il partit avec son escorte pour aller chercher Thoros. Celui-ci était dans Tarse sans aucune connaissance des approches de l'empereur, et il y aurait été surpris, sans un de ces pèlerins qui traversaient l'Asie pour aller en Palestine. Ce mendiant, après avoir reçu une aumône de l'empereur, courut, pour en recevoir une autre,

donner avis à Thoros du danger où il était. L'Arménien [qui ne s'attendait à rien moins, et qui n'avait pas avec lui son frère Mleh] n'eut que le temps de sortir de la ville et de se sauver sur les montagnes. L'empereur fit venir d'Attalie le reste de ses troupes, et reconquit en peu de jours toute la Cilicie. Après avoir repris Anazarbe et Longiniade, il rabattit sur Tarse. Jugeant qu'il lui faudrait du temps pour réduire cette capitale, il tourna d'un autre côté, et chargea Théodore Vatace, son beau-frère, d'en former le siège. Il fut heureusement trompé. Dès que Vatace parut à la vue de la ville, les Arméniens qui la devaient défendre, s'imaginant que l'empereur venait en personne, prirent une telle épouvante qu'ils se précipitèrent du haut de tours. Tarse ouvrit ses portes, et Manuel y passa l'hiver. [Quant à Thoros, se voyant trop faible pour résister désormais à l'empereur, il prit le parti de faire la paix, et employa à son tour la médiation du roi de Jérusalem et des princes latins. Manuel lui accorda volontiers sa demande. Thoros vint à la cour avec de riches présents, et fut reçu avec distinction. L'empereur le confirma dans la possession de ses états par une bulle d'or, et lui conféra le titre de pansébastos. Depuis lors, les deux souverains vécurent dans la plus parfaite intelligence. Les auteurs arméniens vantent beaucoup, et avec raison, à ce qu'il semble, les grandes qualités de Thoros.] -- B.

AN 1156.
XXVI.
Andronic
s'échappe de
prison et est
repris.

Pendant son séjour à Tarse, Manuel reçut de Constantinople une nouvelle qui lui causa d'abord quelque inquiétude. Andronic, enfermé depuis quatre ans dans une tour du palais, avait inutilement tenté tous les moyens de

s'échapper. Enfin il s'imagina que, s'il pouvait disparaître aux yeux de ses gardes, et leur faire croire qu'il s'était sauvé, il pourrait se sauver en effet. Il avait observé qu'en un coin de sa prison les briques dont la tour était bâtie joignaient mal ensemble. Il travaille à les détacher, et trouve derrière une ouverture qui donnait entrée dans une autre chambre vide. Il y transporte ce qu'il avait de provisions, et referme l'ouverture. A l'heure du repas, les gardes viennent apporter la nourriture ordinaire, et sont fort surpris de ne trouver personne. Ils n'aperçoivent ni aux portes ni aux *fenêtres* aucune marque d'évasion. Ils referment néanmoins la porte et vont avertir l'impératrice, les seigneurs, les magistrats, de cet événement incroyable. Le bruit s'en répand aussitôt, tout est en mouvement; on fait la garde aux portes de Constantinople du côté de la terre, du côté de la mer. On visite tous les recoins et du port et de la ville. Après la perquisition la plus exacte, on envoie dans toutes les provinces des ordres de chercher Andronic et de le ramener. Comme on soupçonnait sa femme, on l'enferme dans la même prison. Elle fut fort effrayée, la nuit suivante, de voir, au clair de la lune, un fantôme sortir de la muraille, et elle ne se rassura que lorsqu'elle reconnut son mari. Ils pleurèrent ensemble, ils partagèrent ensemble les aliments qu'on apportait tous les jours, et de leur tendre commerce, qui n'était plus partagé avec des objets de libertinage, naquit un fils qui fut nommé Jean, et qui hérita dans la suite de l'ambition criminelle et des malheurs de son père. La négligence des sentinelles, qui, croyant n'avoir qu'une femme à garder, se relâchèrent de leurs précautions, donna au prisonnier

occasion de s'échapper véritablement : mais on le reconnut à Mélangies, et on le ramena à Constantinople. Il fut resserré plus étroitement, et chargé d'une double chaîne. L'empereur envoya de Cilicie recommander la vigilance jusqu'à son retour.

XXVII.
Soumission
du prince
d'Antioche.
Cinn. l. 4.
c. 18.
Guill. Tyr.
l. 11, c. 1,

La proximité de l'empereur, et la résolution qu'il avait prise de se transporter à Antioche avec son armée, faisaient trembler Renaud de Châtillon. Il avait mérité toute la colère de Manuel par le pillage de l'île de Cypre. Il s'était rendu odieux à ses propres sujets par ses cruautés, et ne pouvait espérer aucune assistance du patriarche Aimeri, qu'il avait traité, deux ans auparavant, avec la dernière inhumanité. Ses finances se trouvant épuisées, il avait demandé une grande somme d'argent au patriarche, et, sur son refus, il l'avait fait dépouiller, fouetter outrageusement, et, après avoir frotté de miel ses plaies sanglantes, on l'avait exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant. Les douleurs aiguës que lui causaient les piqûres de tous les insectes ailés l'avaient enfin forcé à livrer à Renaud les trésors de l'Eglise; et ce prince insensé, s'imaginant lui faire oublier sur-le-champ un traitement si atroce, l'avait aussitôt fait monter à cheval, et promener en pompe par toute la ville, l'accompagnant lui-même à pied et lui tenant l'étrier. Cette ridicule satisfaction n'avait pas adouci le cœur d'Aimeri. Il promit par lettres à l'empereur de lui mettre Renaud entre les mains; ce que Manuel, ennemi de la trahison, ne voulut pas écouter. Il ne reçut pas mieux les sollicitations de ses parents en faveur du prince d'Antioche, qui les avait su mettre dans ses intérêts à force de présents. Renaud promettait de livrer à l'empereur la citadelle d'Antioche, s'il

voulait lui accorder le pardon. Le voyant inflexible, il eut recours au seul moyen de désarmer un ennemi généreux, en s'abandonnant sans réserve à sa vengeance. Il prend le chemin de Cilicie avec les principaux d'Antioche. Arrivé à Mamistra, où Manuel était alors, il traverse toute la ville la corde au cou, la tête, les bras et les pieds nus; et, s'étant rendu devant l'empereur, il demeure prosterné sur le seuil de la porte, tenant en main une épée dont il lui présente la garde. Une troupe de moines dont il était suivi, la tête et les pieds nus ainsi que lui, se jettent à genoux fondant en larmes, et levant les bras pour demander miséricorde. Manuel refusait d'abord de les voir et de les entendre; mais se laissant enfin fléchir, il permit à Renaud d'approcher, et lui déclara qu'il lui pardonnait aux conditions qu'il voulut lui prescrire, et que le prince accepta avec serment de les exécuter fidèlement. Elles se réduisaient à deux articles; qu'Antioche lui fournirait un certain nombre de troupes toutes les fois qu'il en demanderait, et qu'elle accepterait un patriarche grec. Dès le temps de la prise d'Antioche, les croisés étaient convenus avec Alexis qu'il y aurait toujours dans la ville un patriarche envoyé de Constantinople, qui jouirait du même pouvoir et des mêmes honneurs que le patriarche latin; mais cette convention avait été mal observée. Elle fut alors solennellement renouvelée. Les députés d'un grand nombre de nations, tant chrétiennes qu'infidèles, qui s'étaient rendus en Cilicie auprès de l'empereur, furent témoins de cette humiliation du prince d'Antioche, et ce spectacle rendit les Latins méprisables à toute l'Asie.

Baudouin III régnait alors à Jérusalem. Il avait

. xxviii.
Entrevue du
roi de Jérusalem et de
l'empereur.

Cin. l. 4, c.

19, 20.

Gaill. Tyr.

l. 18, c. 22,

24.

épousé l'année précédente Théodora, fille d'Isaac, frère aîné de Manuel, et avait reçu de l'empereur une dot proportionnée à la naissance de la princesse. Ce prince ambitieux voulait profiter du mécontentement de l'empereur, pour ajouter à ses états la principauté d'Antioche. Il envoya donc des députés en Cilicie, en apparence pour intercéder en faveur de Renaud ; mais leur commission secrète avait été, au contraire, de rendre Manuel inexorable. Comme il avait besoin de se faire aimer de ceux d'Antioche pour en devenir le maître, il se rendit dans cette ville, et combla de caresses les habitants, leur faisant valoir le zèle qui l'arrachait du sein de ses états pour venir de plus près veiller à leurs intérêts. Il leur promettait tous les services qu'ils pouvaient attendre de son crédit auprès de l'empereur, son allié et son ami. Pendant ce temps-là ses députés travaillaient de toutes leurs forces à aigrir l'empereur contre Renaud, et ils lui demandaient pour Baudouin une entrevue. Manuel, trop clairvoyant pour ne pas pénétrer les intentions de Baudouin, et trop généreux pour se prêter à cet odieux manège, refusait de le voir, sous prétexte que, dans une expédition militaire, il n'était pas en état de recevoir dignement la visite d'un monarque si respectable. Il y consentit cependant, à force d'en être importuné. Baudouin sortit d'Antioche au milieu des prières instantes des habitants, qui le suppliaient d'adoucir les conditions onéreuses du traité conclu par leur comte avec l'empereur. Comme il approchait de Mamistra, l'empereur, pour faire honneur à ce successeur de David, quoiqu'il ne lui ressemblât guère, envoya au-devant de lui, de distance en distance, divers seigneurs de sa cour, et toujours de plus distin-

au-dessus des rumeurs et des reproches de toute une armée et de presque tout le peuple, et pour n'avoir en vue que le salut de la patrie! C'est ce qu'Ennius, poète presque contemporain, a si bien exprimé par des vers connus de tout le monde.

Comme c'est sous la dictature de Fabius, laquelle va bientôt finir, qu'arriva un changement assez considérable dans les monnaies, j'ai cru devoir traiter ici cette matière en peu de mots:

Digression sur les changements de monnaie arrivés à Rome.

Rome d'abord, comme nous l'avons remarqué ailleurs, n'employait pour monnaie que des masses d'airain plus ou moins pesantes, qui n'étaient point d'une figure arrêtée et fixe, et qui n'avaient aucune empreinte. Le roi Servius Tullius fit des as d'une livre, et c'est ce qu'on appelait *æs grave*, dont il est parlé si souvent dans les auteurs. Ces as se donnaient au poids dans le commerce. Il les fit marquer de la figure de quelque bête (*pecudum*), comme d'un bœuf, d'une brebis, d'un porc, d'où leur vint le nom de *pecunia*. On frappa aussi des demi-as, *semisses*; des tiers, *trientes*; des quarts, *quadrantes*. On n'employa que de la monnaie d'airain jusqu'au consulat de C. Fabius et de Q. Ogulnius, c'est-à-dire jusqu'à l'an de Rome 483, cinq ans avant la première guerre punique.

Plin. l. 33,
cap. 3.

Rome pour lors, devenue plus puissante, et maîtresse de presque toute l'Italie par la défaite de Pyrrhus et des Tarentins, commença à battre de la monnaie d'argent, savoir: des deniers, des quinaires, qui furent

depuis appelés *victoriati*, des sesterces. Les deniers valaient dix as, ou dix livres d'airain; les quinaires, cinq; les sesterces, deux et demi. On voit par là combien, dans ces premiers temps, l'argent était rare, et jusqu'où montait son prix. Selon Budé et Gronove, cent deniers constituaient, à peu de chose près, la livre d'argent¹. Le denier équivalait à dix as, ou dix livres d'airain; par conséquent, chaque livre d'argent équivalait à mille as, ou mille livres d'airain².

Plin. lib. 33,
cap. 3.

Peu de temps après, c'est-à-dire pendant la première guerre punique, la disette où la république se trouva fit que les as furent réduits, du poids d'une livre ou de douze onces, à celui de deux onces, *sextanarium pondus*, en conservant toujours la même valeur³. Cette nouvelle monnaie d'airain eut aussi une nouvelle empreinte; savoir, d'une part Janus à deux visages, et de l'autre une proue de navire.

Dans la seconde guerre punique, sous la dictature de Fabius, l'an de Rome 535, le poids de l'as diminua encore de la moitié, et fut réduit à une seule once. Sa proportion avec l'argent fut alors changée, et le denier valut seize as. Pline marque que le denier ne fut compté dans la paie des gens de guerre que sur le pied de dix as⁴, c'est-à-dire qu'en employant toujours le nom de *denier* pour exprimer la paie du soldat, on se

¹ On ignore quel était le poids de cet ancien denier, par conséquent on ne peut estimer quel était alors le rapport de l'argent au cuivre. — L.

² C'est à cette époque que dut être établi le denier qui, pendant toute la durée de la république, fut à la taille de 84 à la livre; il en ré-

sulte que le rapport de l'argent au cuivre fut comme 140 à 1. — L.

³ Le denier conserva le même poids; ainsi la proportion des deux métaux fut comme 112 est à 1: car $\frac{140 \times 16}{20} = 112$. — L.

⁴ « In militari tamen stipendio

lui donnait pourtant que dix as¹, et non pas seize. Aussi, dans Tacite, des soldats séditieux qui recevaient dix as demandent-ils un denier pour leur paie.

Enfin le poids de l'as fut encore diminué de la moitié, et réduit à une demi-once. La loi qui ordonna ce changement, appelée dans Pline *lex Papiria*, nous apprend le nom de son auteur, mais on ne sait pas en quel temps précisément il vivait. Quoique le poids de l'as fût alors moindre de la moitié que du temps de la seconde guerre punique, il conserva pourtant la même proportion avec l'argent².

§ II. *Le consul Servilius, après une courte expédition dans l'Afrique, revient en Italie. Les deux consuls suivent le plan de Fabius. Les députés de Naples offrent un présent aux Romains. Espion et esclaves conspirateurs punis. Ambassades envoyées en différents lieux. On se prépare à l'élection des consuls. Naissance et caractère de Varron. Discours d'un tribun en sa faveur. Il est nommé consul. On lui donne pour collègue Paul Émile. Nomination des préteurs. Nombre des troupes. Il arrive à Rome des ambassadeurs du roi Hiéron avec des présents. Discours présomptueux du consul Varron. Discours sensé de Paul Émile. Le sénat l'exhorte à donner un combat décisif. Beau discours de Fabius à Paul Émile. Réponse de celui-ci. Harangue de Paul Émile*

semper denarius pro decem assibus datus. (PLIN. lib. 33, c. 3.)

¹ « Denis in diem assibus animam et corpus restimari. » (TACIT. *Annal.* lib. 1, c. 17.)

² Le denier³ restant toujours le même, et dans un rapport constant avec l'as, dont le poids était diminué de moitié, la proportion des deux métaux fut comme 56 à 1. — L.

aux troupes. Ruse d'Annibal découverte. Extrême embarras où la disette le réduit. Alarme de Rome sur le combat qui est près de se livrer. Division et dispute entre les deux consuls. Varron se détermine à donner le combat contre l'avis de son collègue. Harangue d'Annibal à ses troupes. Fameuse bataille de Cannas. Défaite des Romains. Mort de Paul Émile. Réflexion sur le refus que fait Annibal d'aller attaquer Rome. Les Carthaginois dépouillent les morts sur le champ de bataille. Annibal se rend maître des deux camps. Générosité d'une dame de Canouse à l'égard des Romains. Le jeune Scipion étouffe une dangereuse conspiration. Quatre mille Romains se retirent à Venouse. Le consul Varron s'y rend.

Le consul
Servilius,
après une
courte expé-
dition dans
l'Afrique,
revient en
Italie.
Liv. lib. 22,
cap. 31.

Pendant que les choses que nous venons de rapporter se passaient en Italie, le consul Cn. Servilius, après avoir côtoyé avec une flotte de six-vingts galères les îles de Sardaigne et de Corse, et reçu des otages de l'une et de l'autre, passa en Afrique, où il remporta d'abord quelques avantages; mais un échec, qui suivit de près, l'obligea de repasser en Sicile. Lorsqu'il fut arrivé à Lilybée, il laissa sa flotte au préteur T. Otacilius, qui chargea P. Sura, son lieutenant, de la ramener à Rome. Pour lui, il traversa toute la Sicile par terre, et passa ensuite en Italie par le détroit de Messine. Ce fut là qu'il reçut de Fabius des lettres par lesquelles, après avoir passé près de six mois dans la

dictature, il le rappelait pour venir prendre avec son collègue M. Atilius le commandement des troupes.

Les deux consuls, s'étant mis à la tête, l'un de l'armée de Fabius, l'autre de celle de Minucius, se fortifièrent de bonne heure dans les quartiers où ils devaient passer l'hiver (car on était alors sur la fin de l'automne), et firent, depuis, la guerre avec beaucoup de concert et d'union, suivant en tout la méthode et le plan de Fabius. Lorsque Annibal sortait pour aller chercher des vivres et du fourrage, ils l'attaquaient toujours à leur avantage, tombant sur ceux des ennemis qui s'écartaient, mais évitant avec soin les actions générales, qu'Annibal recherchait avec tout l'empressement possible. Par cette conduite le général carthaginois fut réduit à une telle disette, que, s'il n'avait craint qu'on ne lui reprochât d'avoir pris la fuite, il serait sur-le-champ passé dans la Gaule, ayant absolument perdu l'espérance de faire subsister ses troupes dans le pays où il était, si les consuls de l'année suivante imitaient l'exemple de ceux-ci.

Les deux consuls suivent le plan de Fabius. Liv. lib. 22, cap. 32.

L'hiver ayant fait cesser les hostilités de part et d'autre, les deux armées se tenaient en repos aux environs de Gêrunium, dans la Pouille, lorsque les députés de Naples arrivèrent à Rome. Ayant eu permission d'entrer dans le sénat, ils y portèrent quarante coupes d'or d'un poids considérable. Le chef de l'ambassade dit qu'il comprenait aisément que le trésor de la république pouvait s'épuiser par les dépenses que la guerre entraînait après elle : que les Napolitains n'ignoraient pas que le peuple romain combattait pour la conservation des villes et des campagnes de l'Italie autant que pour Rome, qui en était la capitale ;

Les députés de Naples offrent un présent aux Romains. Liv. lib. 22, cap. 32.

« que, par cette raison, ils avaient cru qu'il était juste
 « et raisonnable de l'aider des trésors que leurs ancêtres
 « leur avaient laissés pour être l'ornement de leurs
 « temples dans la prospérité, et une ressource dans la
 « mauvaise fortune : qu'ils étaient dans la disposition de
 « lui accorder tous les autres secours dont on les croi-
 « rait capables ; que le plus grand plaisir que le peuple
 « romain pût leur faire, c'était de regarder tout ce qui
 « appartenait aux Napolitains comme son bien propre,
 « et de les honorer au point de vouloir bien recevoir
 « d'eux un présent beaucoup moins considérable par sa
 « propre valeur que par la bonne volonté de ceux qui
 « l'offraient ». On remercia les ambassadeurs de leur
 générosité et de leur attention : mais on se contenta
 d'accepter la plus légère des quarante coupes.

Espions et
 esclaves con-
 spirateurs
 punis.
 Liv. lib. 22,
 cap. 33.

Dans ce même temps, on découvrit à Rome un es-
 pion carthaginois qui y était demeuré caché depuis
 deux ans. On le renvoya après lui avoir coupé les mains.
 On y pendit aussi vingt-cinq esclaves, qui avaient
 formé une conspiration dans le Champ-de-Mars. On
 donna la liberté au dénonciateur et une somme en
 monnaie de cuivre qui se montait à mille livres.

Ambassades
 envoyées en
 différents
 lieux.
 Liv. lib. 22,
 cap. 33.

On envoya des ambassadeurs à Philippe, roi de Ma-
 cédoine, pour lui demander qu'il livrât au peuple
 romain Démétrius de Pharos, qui s'était retiré dans ses
 états après avoir été vaincu. Une autre ambassade fut
 chargée de passer chez les Liguriens, pour se plaindre
 de ce qu'ils avaient fourni aux Carthaginois des vivres
 et des troupes, et en même temps pour examiner de
 plus près de qui se passait parmi les Boïens et les Insu-
 briens. Enfin on en envoya une troisième à Pinée, roi
 d'Illyrie, pour lui demander le paiement du tribut qu'il

devait, ou des otages s'il n'était pas en état de payer à l'échéance. Tous ces soins particuliers marquent comment le sénat, pour tout ce qui regardait les intérêts de la république, portait son attention jusqu'aux pays les plus éloignés, malgré l'ennemi qui le pressait si vivement dans le cœur même de l'état.

L'important était de faire choix de consuls capables de tenir tête à Annibal. Nous avons vu que la sage lenteur de Fabius avait donné aux Romains le temps de respirer et de se remettre un peu de tant de disgraces arrivées coup sur coup. L'effet en fut si sensible, qu'Annibal, à la fin de la seconde année de la guerre, tout vainqueur qu'il était, n'ayant néanmoins ni ville, ni poste, ni pays ami, se trouvait extrêmement embarrassé. Il ne s'agissait que de continuer la guerre sur le même plan pour achever de le désespérer, et même de le détruire. La chose était visible, et devait frapper les moins clairvoyants. Mais quand il plaît à Dieu d'aveugler un peuple, il ne fait plus d'usage de ses lumières et de sa prudence. Il fallait aux Romains un coup encore plus violent que tous ceux qu'ils avaient éprouvés jusqu'alors, pour les rendre tout-à-fait sages.

Le principal instrument de cette disgrâce complète, qui, en les réduisant aux abois, les obligea malgré eux de suivre une conduite plus prudente, fut C. Térentius Varron. Cet homme, d'une naissance tout-à-fait basse, fils d'un boucher, et qui lui-même avait exercé sous son père les ministères les plus vils de cette profession, se trouvant un bien assez considérable, osa aspirer à une plus haute fortune. Il s'attacha au barreau et aux assemblées du peuple; et, à force de prendre le parti et de plaider les causes des plus méprisables citoyens

On se prépare à l'élection des consuls. Polyb. l. 3, pag. 255. Liv. lib. 22, cap. 34.

Naissance et caractère de Varron. Liv. lib. 22, cap. 26.

contre les premiers de la république, dont il attaquait en même temps la fortune et la réputation, il vint à bout de se faire connaître, et se fraya un chemin aux charges de la république. Il obtint successivement la questure, les deux édilités, la préture : restait le consulat. Il se présenta une occasion favorable pour un homme comme lui de s'en aplanir les voies. Ce fut lorsqu'il s'agit d'égaliser Minucius, général de la cavalerie, à Fabius, son dictateur. Nous avons vu que Varron seul eut l'impudence d'appuyer une si injuste et si pernicieuse proposition. Par là il sut profiter habilement de la haine qu'on portait au dictateur pour gagner la faveur du peuple, auprès duquel il eut tout le mérite du décret qui fut rendu alors. Il ne manqua pas l'année suivante, qui est celle dont nous parlons, de demander le consulat, comme la juste récompense d'un si grand service.

C'est la marque d'un gouvernement peu sage et la cause la plus ordinaire des mauvais succès qui arrivent dans un état, lorsque, dans le choix des généraux et des commandants, on ne met aucune différence entre les bons et les mauvais sujets¹, et que la faveur et la brigue enlèvent les récompenses qui sont dues au mérite. Cette vérité paraîtra ici dans tout son jour à l'égard de Varron.

Discours
d'un tribun
en faveur de
Varron.
Liv. lib. 32,
cap. 34, 35.

Le peuple lui était très-favorable. Les sénateurs s'opposèrent à sa demande de tout leur pouvoir, ne voulant point que des gens de la lie du peuple s'accoutumassent à devenir leurs égaux en se déclarant leurs ennemis. Varron avait parmi les tribuns du peuple un parent.

¹ « Inter bonos et malos discrimina ambitio possidet. » (SALLUST. in Bello Catilin.)
men nullum : omnia virtutis præ-

Celui-ci, pour rendre la personne de son candidat plus agréable, travaillait par ses discours séditieux à rendre toute la noblesse odieuse au peuple. Il disait « que « c'étaient les nobles qui, désirant la guerre depuis plusieurs années, avaient fait venir Annibal en Italie, et « que, non contents de cela, ils la traînaient exprès et par « fraude en longueur, quoiqu'il fût aisé de la terminer « tout d'un coup : que c'était un complot fait entre eux « tous, et qu'on ne verrait jamais la fin de la guerre « jusqu'à ce qu'on eût fait un consul vraiment plébéen, « c'est-à-dire un homme nouveau¹ ; car, ajoutait-il, les « plébéiens devenus nobles sont initiés aux mêmes mystères, et ils ont commencé à mépriser le peuple depuis « qu'ils ont cessé d'être méprisés par les patriciens ».

Ces discours firent tant d'impression, que, quoique Varron eût cinq compétiteurs, dont trois étaient patriciens, deux de familles plébéiennes, mais illustrées depuis long-temps, on le créa seul consul, afin qu'il présidât aux assemblées dans lesquelles on lui donnerait un collègue.

Varron est nommé consul.

La noblesse jeta alors les yeux sur Paul Émile, qui avait été consul avec M. Livius l'année qui précéda la seconde guerre punique. Nous avons déjà rapporté qu'au sortir du consulat ils avaient été tous deux accusés devant le peuple, comme ayant détourné une partie du butin qu'ils avaient fait à la guerre. Livius avait été condamné : Paul Émile n'avait échappé qu'à grande peine. Encore extrêmement aigri contre le peuple, à qui il ne pouvait pardonner un si grand affront,

On lui donne pour collègue Paul Émile.

¹ On appelait *homme nouveau* celui dont les ancêtres n'avaient jamais possédé les charges curules ; ce qui

constituait chez les Romains la noblesse, qui se divisait en patricienne et plébéienne.

il avait une grande répugnance à entrer de nouveau dans les charges. On le força néanmoins de se vaincre; et tous les autres candidats s'étant désistés, il fut donné pour antagoniste à Varron plutôt que pour collègue.

AN. R. 536.
AV. J.C. 216.

C. TERENCEIUS VARRO.

L. ÆMILIUS PAULUS. II.

Nomination
des préteurs.
Liv. lib. 22,
cap. 35.
Polyb. l. 3,
pag. 256.

Les consuls étant choisis, on nomma quatre préteurs, selon l'usage de ces temps-là : Manius Pomponius Mathon, P. Furius Philus, M. Claudius Marcellus et L. Postumius Albinus : les deux premiers restèrent dans la ville pour y rendre la justice. Marcellus eut pour département la Sicile, et Postumius la Gaule. Il est remarquable que ces quatre préteurs avaient déjà géré cette charge, et les deux derniers avaient même été consuls. De tous les magistrats de cette année, il n'y avait que Varron qui exerçât pour la première fois la charge dont il était revêtu. On eut soin de faire passer des ravitaillements à la flotte, qui hivernait à Lilybée, et l'on embarqua pour l'Espagne toutes les munitions nécessaires aux armées que les deux Scipions y commandaient. Enfin l'on donna tous ses soins aux préparatifs de la campagne où l'on allait entrer.

Nombre des
troupes.
Polyb. l. 3,
p. 257.
Liv. lib. 22,
cap. 36.

Les armées furent beaucoup plus nombreuses qu'elles n'avaient jamais été. Les Romains ne levaient ordinairement que quatre légions, dont chacune était de quatre mille hommes d'infanterie et de trois cents chevaux. Les Latins fournissaient pareil nombre d'infanterie et le double de cavalerie. On donnait à chaque consul la moitié de ces troupes alliées et deux légions. Pour l'ordinaire, ils faisaient la guerre séparément. Ici on leva huit légions romaines, composées chacune de cinq

mille hommes de pied et de trois cents chevaux, avec pareil nombre de fantassins des alliés et le double de cavaliers ; ce qui faisait en tout quatre-vingt-sept mille deux cents hommes.

Il vint des ambassadeurs de Pæstum qui apportaient à Rome plusieurs coupes d'or. On en usa à leur égard comme on avait fait à l'égard des Napolitains. On les remercia de leur bonne volonté, mais on n'accepta pas leur présent.

Vers le même temps entra dans le port d'Ostie une flotte chargée de provisions que le roi Hiéron envoyait aux Romains, ses alliés. Les ambassadeurs de ce prince, ayant été introduits dans le sénat, assurèrent « que le « roi leur maître n'aurait pas été plus affligé d'aucune « disgrâce qui lui fût arrivée à lui-même qu'il l'avait « été de la mort du consul Flaminius et de la défaite « de son armée : qu'ainsi, quoiqu'il fût bien persuadé « que la grandeur d'ame du peuple romain était encore « plus admirable dans la mauvaise fortune que dans la « bonne, il avait cru devoir lui envoyer tous les secours « que de bons et fidèles alliés ont coutume de donner « à leurs amis pendant la guerre, et qu'il pria le sénat « de vouloir bien les accepter : que premièrement il « donnait à la république, comme un présage heureux « de l'avenir, une victoire d'or pesant trois cent vingt « livres ; qu'il les pria de la recevoir, et souhaitait « qu'ils la conservassent éternellement : que les galères « de l'ambassade leur apportaient cent mille boisseaux « de froment et deux cent mille d'orge, afin qu'ils ne « manquassent point de vivres ; et qu'Hiéron en ferait

Il arrive à Rome des ambassadeurs du roi Hiéron avec des présents. Liv. lib. 22, cap. 37.

* Le boisseau des Romains valait plus des trois quarts du nôtre.

« encore voiturer la quantité qu'ils voudraient, et où ils
« l'ordonneraient : qu'il savait que la république n'em-
« ployait point dans ses armées d'autres soldats que
« des Romains et des alliés du nom latin ; mais que,
« comme il avait vu dans leur camp des troupes auxi-
« liaires de soldats étrangers légèrement armés, il leur
« avait envoyé mille armés à la légère, tant archers
« que frondeurs, que les Romains pourraient opposer
« aux Baléares, aux Maures et aux autres nations qui
« lancent des traits. Ils ajoutaient à ces présents un bon
« conseil, qui était d'ordonner au préteur de Sicile de
« passer en Afrique avec sa flotte, afin que les ennemis,
« ayant aussi la guerre dans leur pays, fussent moins
« en état d'envoyer de nouvelles troupes à Annibal ».

Le sénat répondit à ces ambassadeurs « que le roi
« Hiéron était considéré à Rome comme un bon ami
« et un fidèle allié ; que, depuis qu'il s'était uni avec
« les Romains, il leur avait donné en toute occasion
« des preuves d'une amitié sincère et d'une générosité
« vraiment royale, auxquelles ils étaient sensibles
« comme ils le devaient : que le peuple romain avait
« refusé l'or qui lui avait été offert par quelques villes,
« et s'était contenté de leur bonne volonté : qu'ils ac-
« ceptaient la victoire envoyée par Hiéron comme un
« bon augure ; qu'ils destinaient à cette déesse pour
« demeure le Capitole, c'est-à-dire le temple de Jupiter,
« et qu'ils espéraient qu'elle y demeurerait toujours,
« pour leur être favorable dans toutes leurs entreprises ».

On donna aux consuls les provisions arrivées de Sicile,
avec les archers et frondeurs qui étaient venus par la
même voie. On ajouta vingt-cinq galères à la flotte que
T. Otacilius commandait en Sicile ; et on lui permit

de passer en Afrique, s'il jugeait que le bien de la république le demandât.

Les consuls, après avoir fait à Rome les levées dont nous avons parlé, restèrent encore quelques jours dans la ville, en attendant les troupes du nom latin. Pendant cet intervalle, Varron tint plusieurs assemblées du peuple, où il parla toujours avec le même esprit de témérité et d'arrogance, « accusant les nobles d'avoir attiré la guerre dans l'Italie, et assurant qu'elle y durerait toujours tant que des généraux de la trempe et du caractère de Fabius auraient le commandement; que, pour lui, il la terminerait dès le premier jour qu'il verrait l'ennemi ». Paul Émile, son collègue, ne harangua le peuple qu'une seule fois, qui fut la veille de son départ, et n'en fut pas écouté favorablement parce qu'il aima mieux lui dire la vérité que de le flatter. Il parla de Varron avec beaucoup de ménagement et de retenue, si ce n'est qu'il avoua qu'il avait peine à concevoir comment un général, avant que de connaître ses troupes, celles des ennemis, la situation des lieux, et la nature du pays, étant encore au milieu de Rome, pouvait savoir de si loin ce qu'il lui conviendrait de faire quand il serait à la tête de son armée, et marquer même par avance le jour auquel il livrerait bataille: que, pour lui, il savait que c'était aux circonstances des temps et des lieux à déterminer les résolutions des hommes¹, et non pas aux hommes à prétendre arranger par leurs résolutions ces circonstances, qui n'en dépendent point; qu'ainsi il ne se précipiterait point de prendre, avant le temps, des déli-

Discours
présomp-
tueux du
consul
Varron.
Liv. lib. 22,
38.

Discours
sensé de
Paul Émile.

¹ « Se, que consilia magis res bus, ea ante tempus immatura non
dent hominibus, quam homines re- precepturum. » (Liv.)

« bérations prématurées : qu'il souhaitait que les entreprises qui seraient conduites et ordonnées par la prudence eussent un heureux succès ; que la témérité, outre qu'elle ne convenait point à des personnes raisonnables , avait même jusqu'ici été malheureuse. »

Le sénat exhorte Paul Émile à donner un combat décisif.

Le sénat fit observer à Paul Émile de quelle importance pouvait être pour la république le bon ou le mauvais succès de cette campagne. On l'exhorta à prendre bien son temps pour une action décisive , et à s'y conduire avec cette valeur et cette prudence qu'on admirait en lui , en un mot d'une manière digne du nom romain. Ces avis donnés au consul , et encore plus les préparatifs extraordinaires qu'on avait faits pour cette campagne , marquent clairement que le sénat même désirait qu'elle mît fin à la guerre. On ne met point sur pied quatre - vingt mille hommes et plus pour la traîner en longueur , et pour demeurer sans action.

Beau discours de Fabius à Paul Émile.
Liv. lib. 22 ,
cap. 38.
Plut. in Fab.
pag. 182.

Il était aisé de juger que Paul Émile était disposé par lui-même à préférer le parti le plus sûr au plus spécieux. Cependant Fabius , plein de zèle pour le salut de la patrie , et mécontent peut-être du désir trop marqué que témoignait le sénat qu'on en vînt à une bataille , voulut avoir avec Paul Émile un entretien particulier pour l'affermir encore dans ses bonnes résolutions , et il lui parla en ces termes lorsqu'il était sur le point de partir : « Si vous aviez un collègue qui vous ressemblât , ce qui serait le plus à souhaiter , ou que vous ressemblassiez vous-même à votre collègue , il serait bien inutile que je vous parlasse : car deux bons consuls n'auraient pas besoin de mes avis pour prendre en tout le parti le plus avantageux à la république ; et deux mauvais généraux , loin de suivre mes con-

« seils, ne prendraient pas même la peine de les écouter.
 « Mais, connaissant la différence qu'il y a entre vous
 « et Varron, c'est à vous seul que je m'adresse; et je
 « crains bien même, quelque bon citoyen et quelque
 « habile capitaine que vous soyez, que ce ne soit en
 « vain que vous travaillerez à soutenir la république
 « pendant qu'elle est si mal appuyée de l'autre part. Les
 « bons partis, comme les mauvais, auront le soutien
 « de l'autorité consulaire; car, ne vous y trompez pas,
 « Paul Émile, vous devez vous attendre à ne pas moins
 « trouver d'obstacle dans la personne de Varron votre
 « collègue, que dans celle d'Annibal votre ennemi, et
 « je ne sais si le premier ne sera pas plus redoutable
 « pour vous que le second. Vous n'aurez affaire à l'un
 « que sur le champ de bataille; à l'autre, en tout temps
 « et en tout lieu. Contre Annibal, vous trouverez du
 « secours dans vos légions; Varron vous attaquera par
 « vos soldats mêmes. Nous savons ce que l'imprudence
 « de Flaminius a coûté à la république. Si Varron exé-
 « cute son plan, et qu'il combatte dès qu'il verra l'en-
 « nemi, ou je suis un ignorant dans l'art militaire, et
 « ne connais ni Annibal ni les Carthaginois, ou il y
 « aura bientôt dans l'Italie un lieu plus célèbre par
 « notre défaite que le lac de Trasimène. Je puis assurer,
 « sans craindre qu'on ait lieu de me soupçonner de
 « vaine gloire, que le seul moyen de réussir contre An-
 « nibal, c'est de suivre la méthode que j'ai observée
 « en faisant la guerre contre lui. Et la preuve en est
 « fondée¹, non pas sur l'événement (c'est le maître des

¹ « Nec eventus modò hoc docet eadem res manebunt, immutabilia
 (stultorum iste magister est), sed ea- est. » (LIV.)
 dem ratio quæ fuit, futuraque, donec

« personnes peu sensées), mais sur des principes cer-
« tains , et qui ne peuvent varier tant que les circon-
« stances demeureront les mêmes. Nous faisons la guerre
« au milieu de l'Italie, dans le sein même de notre patrie.
« De toutes parts nous sommes environnés de nos ci-
« toyens et de nos alliés. Ils nous aident d'hommes et
« de chevaux , d'armes et de vivres , et ils continueront
« certainement de le faire : nous avons trop de témoi-
« gnages de leur zèle et de leur fidélité pour en pouvoir
« douter. Nous devenons de jour à autre plus forts,
« plus prudents, plus constants , plus habiles. Annibal,
« au contraire, se trouve dans un pays étranger et en-
« nemi, séparé du sien par un long espace de terres et
« de mers. Il est en guerre avec tout ce qui l'environne :
« éloigné de sa patrie, il ne trouve la paix ni sur terre
« ni sur mer. Il n'a point de ville qui le reçoive dans
« ses murs, point de fort sur lequel il puisse compter.
« Il vit au jour le jour de ce qu'il pille dans les cam-
« pagnes. A peine a-t-il conservé le tiers des troupes
« avec lesquelles il a passé l'Èbre. La faim en a plus
« fait périr que le fer, et il ne sait plus comment faire
« subsister le peu qui lui reste. Peut-on donc douter
« qu'en temporisant nous ne ruinions un ennemi qui
« s'affaiblit de jour en jour, et à qui l'on n'envoie ni
« troupes, ni vivres, ni argent ? Combien y a-t-il qu'il
« tourne autour des murs de Gêrûnium, et qu'il défend
« ce misérable château de l'Apulie, comme si c'étaient
« les murailles de Carthage ! Mais, pour ne pas vous
« proposer mon exemple seul, voyez comme les der-
« niers consuls, Atilius et Servilius, ont éludé tous ses
« efforts en se tenant sur la défensive. C'est le seul

proche que Marie. Les députés acceptèrent la proposition, et en écrivirent à l'empereur, qu'ils instruisirent des qualités de la princesse. Le comte de Tripoli, nommé Raymond comme son père, comptant sur le consentement de l'empereur, s'épuisa en frais, par un empressement prématuré, pour former à sa sœur le plus magnifique équipage. Outre d'énormes dépenses en or, en argent, en bijoux de toute espèce, il lui fit équiper douze galères pour la conduire à Constantinople. Toute la noblesse du comté, et celle même du royaume de Jérusalem, s'était réunie à Tripoli pour faire sa cour à la jeune princesse, qu'elle croyait déjà voir assise sur le premier trône de l'Orient; et Raymond se faisait un point d'honneur de défrayer tous ces seigneurs pendant leur séjour. Les députés, pressés de conclure, attendaient le consentement de leur maître, et l'année se passa sans le recevoir. Baudouin, ennuyé de ce retardement, envoya demander à Manuel une parole précise. Son député revint bientôt avec une réponse peu satisfaisante. Manuel refusait le parti proposé. Baudouin s'en tint très-offensé, et les députés de Manuel, appréhendant le ressentiment du comte de Tripoli, se jetèrent dans une nacelle qu'ils trouvèrent par hasard, et passèrent en Cypre. Tous les seigneurs qui s'étaient assemblés à Tripoli se retirèrent confus, et Baudouin se rendit à Antioche, où le peuple l'appelait avec instance, pour veiller à la sûreté de la ville, en l'absence de Renaud de Châtillon qui venait d'être pris par les Turks. Si l'on en voulait croire Cinname, le ciel même se serait déclaré contre Mélisende; mais ce qu'il raconte à ce sujet a tout l'air d'une fable que les amis de Manuel firent courir pour justifier son in-

constance. J'ai suivi Guillaume de Tyr, auteur judicieux et contemporain, dont le récit m'a paru plus vraisemblable.

AN 1161.

XLII.
Mariage de
Manuel avec
Marie
d'Antioche.

Le roi de Jérusalem fut étonné de voir arriver à Antioche, presque aussitôt que lui, trois ambassadeurs de Manuel. Ce prince, aussi esclave de la volupté que passionné pour la gloire, avait appris depuis la députation adressée à Baudouin, que Marie d'Antioche était la plus belle princesse de son siècle, et qu'elle surpassait infiniment Mélisende par les graces de sa personne. Ce récit l'avait enflammé pour elle et refroidi pour la princesse de Tripoli. Il avait aussitôt dépêché Basile Camatère, commandant des Varangues, pour s'instruire par ses propres yeux; et, sur son rapport, il avait envoyé pour faire la demande le grand-duc Alexis, fils d'Anne Comnène, le sébaste Nicéphore de Bryenne, un de ses neveux d'alliance, et Andronic Camatère, son ami et son allié, préfet de Constantinople et honoré du titre de sébaste. Il fallait avoir l'agrément de Baudouin, sans lequel Constance, mère de Marie, n'osait rien conclure en l'absence de Renaud. Baudouin, piqué du refus de Manuel, ne se pressait pas de le satisfaire. Il consentit enfin par tendresse pour la jeune princesse, qui brûlait d'envie de se voir sur la tête la couronne impériale; et, lui ayant donné un brillant cortège, il la fit embarquer au port de Saint-Syméon, à l'embouchure de l'Oronte. Elle arriva à Constantinople vers la fin de décembre, au milieu des acclamations du peuple, prêt à l'admirer quand elle aurait été moins belle, et, le jour de Noël, le mariage fut célébré avec splendeur, dans Sainte-Sophie, par le patriarche Luc, assisté de deux patriarches, Sophrone d'Alexan-

drie, et Athanasé d'Antioche, qui avaient suivi la princesse. Manuel la fit proclamer impératrice au pied de l'autel; et cette journée, ainsi que les suivantes, se passa en festins, en jeux, en distributions de largesses aux églises, aux patriarches, aux seigneurs et au peuple entier.

La ville d'Antioche prenait part à ces réjouissances, mais non pas le comte de Tripoli. Outré de l'insulte faite à sa sœur, il ne s'occupait que de projets de vengeance.

AN 1162.

XLIII.
Vengeance
du comte de
Tripoli.

Trop faible pour attaquer l'empereur par une guerre déclarée, il prit le parti d'employer le brigandage. Il arma en guerre les douze galères qu'il avait équipées pour conduire sa sœur à Constantinople, et en donna le commandement à des pirates déterminés, avec ordre de descendre partout où ils pourraient sur les terres de l'Empire, de n'épargner ni âge, ni sexe, ni condition; de ne respecter ni église ni monastère, et de répandre de toutes parts le pillage, le meurtre et l'incendie. Jamais ordres ne furent plus ponctuellement exécutés. Ces âmes avides et cruelles couvrirent de sang et de ruines les îles et le continent où ils purent aborder. Ils enlevèrent, ils détruisirent sans distinction du sacré et du profane. Ils arrêtaient, tant sur mer que sur terre, les pèlerins qui allaient aux saints lieux ou qui en revenaient, les tuaient, ou renvoyaient nus ceux auxquels ils laissaient la vie. Telles furent les premières suites de ce mariage. Les soupçons que Marie fit naître par sa conduite, surtout après la mort de Manuel, donnèrent ensuite occasion à des troubles qui ne furent pas moins funestes. Ce Nicéphore Bryenne, député à Antioche pour négocier le mariage de Manuel, reçut dans la suite un affront qui, malgré le peu d'im-

portance, mérite peut-être de n'être pas oublié, ne fût-ce que pour faire connaître la juste fierté de la cour de Constantinople. Il avait marié une de ses filles à un Théodore Mésarite, auquel on ne donne d'autre titre que celui de grammairien de l'empereur. Manuel fit casser le mariage comme inégal, et comme contracté sans qu'il eût été consulté. Andronic Camatère, qui fut aussi un des trois ambassadeurs, était savant et éloquent; il composa un livre dans lequel, faisant parler l'empereur, il prétendait prouver que le Saint-Esprit ne procède pas du père et du fils.

XLIV. Manuel n'était pas ennemi de l'église romaine. Il faisait de grands biens aux églises des Latins qui subsistaient encore dans l'Empire, et les Latins à leur tour lui donnaient des marques de reconnaissance, en faisant peindre son image jusque dans leurs sanctuaires. Pour profiter d'une si agréable disposition, le pape Adrien écrivit à Basile, archevêque de Thessalonique, l'exhortant à la réunion. Basile répondit que l'Eglise grecque s'accordait avec l'église latine sur tous les articles essentiels, et qu'elle ne s'en éloignait que dans des points de peu d'importance. Il conjurait le pape de lever ces obstacles. Mais dans le temps même qu'Adrien travaillait à la réconciliation, il accorda aux Vénitiens une bulle qui dut déplaire aux Grecs : elle donnait au patriarche de Grade le pouvoir d'ordonner un évêque pour Constantinople, et pour toutes les villes de l'empire grec où les Vénitiens avaient des églises. Alexandre III, successeur d'Adrien IV, en 1159, fut persécuté par Frédéric, empereur d'Allemagne, qui se déclara pour l'anti-pape Victor. Louis-le-Jeune, roi de France, ayant écrit à Manuel en faveur d'Alexandre, l'empereur grec

Dispositions
de Manuel à
l'égard de la
réunion des
deux églises.
Petr. Diac.
Chron. Cass.
l. 4, c. 46.
Chr. fossæ.
novæ.
Baronius.
Pagi ad Bar.
Leo Allat.
de eccles.
orient. et
occid. per-
petua con-
sens. l. 2, c.
11, 12.
Fleury, Hist.
eccles. l. 70,
art. 11, 21.
l. 71, art. 20,
35, 53.
Ducange.
Fam. Byz.
p. 186.

lui répondit *qu'il désirait ardemment de renouveler l'ancienne amitié de l'Empire avec la France ; que, sur le témoignage d'un si grand prince, il accordait la sienne au pape Alexandre, et qu'il souhaitait d'avoir part aux prières de ce digne pontife.* Il écrivit au pape sur ce qu'il avait appris que l'Occident se préparait à une nouvelle croisade ; il lui témoignait *qu'il concourrait avec joie à une si louable entreprise, en donnant passage aux croisés, et en leur fournissant des subsistances, à condition cependant qu'ils ne causeraient aucun dommage à ses sujets, et qu'ils lui remettraient les villes de l'ancien domaine de l'Empire dont ils feraient la conquête.* Il demandait que, pour maintenir le bon ordre, le pape mît un cardinal à la tête de l'expédition. Ce projet de croisade n'ayant pas eu d'exécution, Manuel envoya l'année suivante au Saint-Père un député de la première considération, pour lui offrir tous les secours de son zèle contre l'injuste persécution de Frédéric. Il l'exhortait à prendre cette occasion pour restituer aux empereurs grecs la couronne de l'empire romain, qui leur appartenait légitimement. Il promettait, de sa part, d'envoyer assez d'argent et de troupes pour mettre le pape en possession de l'Italie entière, et de consommer la réunion de l'église grecque, qu'il avait, disait-il, depuis long-temps dans le cœur. Le pape fit partir l'évêque d'Ostie avec deux cardinaux, pour traiter de cette grande affaire à la cour de Constantinople. Après deux ans de délibérations, Manuel ayant envoyé au pape un nouvel ambassadeur avec de grandes sommes d'argent pour conclure le traité, Alexandre, qui avait eu le temps de peser mûrement les demandes de Ma-

manuel ; répondit qu'il rendait grâces à l'empereur de sa bienveillance ; qu'il l'embrassait avec tendresse comme le très-honoré fils de Saint-Pierre ; qu'il avait entendu avec joie ses obligeantes propositions, et qu'il était très-disposé à le contenter avec une affection paternelle en tout ce qu'il pourrait faire selon Dieu : mais qu'il ne pouvait consentir à sa demande au sujet de l'Empire, sans s'engager dans une entreprise trop haute, trop dangereuse, trop difficile, sans violer les respectables décrets de ses prédécesseurs, et sans manquer à son devoir de pasteur universel, qui l'obligeait à maintenir la paix entre les chrétiens. Il congédia ainsi l'ambassadeur avec les présents qu'il avait apportés, et dont il ne voulut rien recevoir. Ainsi se termina cette négociation, qui ne servit qu'à faire voir que Manuel aurait volontiers soumis son église au siège de Rome, si le siège de Rome avait été assez puissant pour lui rendre l'empire d'Occident. Ce commerce politique forma, entre Alexandre et Manuel, une amitié particulière qui ne fut pas éteinte par le défaut de succès des affaires publiques. En 1170, Manuel adressa au pape une de ses nièces, accompagnée d'évêques, de comtes, et d'un cortège nombreux, avec une riche dot en argent ; le pape avait demandé cette princesse pour Eudes Frangipani, seigneur romain, qui l'épousa.

LIVRE LXXXIX.

1. Valeur infructueuse des Comnènes. II. Causes de la nouvelle guerre de Hongrie. III. Affaires de Servie. IV. Amauri, roi de Jérusalem, s'allie avec l'empereur. V. Démarches de Manuel pour s'opposer à l'ambition de Frédéric. VI. Révolution en Hongrie. VII. Déses dépouillé de la principauté de Servie. VIII. La fille de l'empereur fiancée à Béla. IX. Stypiote supplanté par Camatère. X. Renouvellement de la guerre de Hongrie. XI. Manuel passe le Danube. XII. Opiniâtreté du vieux Étienne. XIII. Continuation de la guerre de Hongrie. XIV. Évasion d'Andronic. XV. Il est rappelé à la cour. XVI. Ligue de l'empereur avec plusieurs princes contre les Hongrois. XVII. Ambassade du Prêtre-Jean. XVIII. Zeugmine reprise par Manuel. XIX. Paix accordée aux Hongrois. XX. Mort de Guillaume, roi de Sicile. XXI. Retour d'Andronic en Cilicie. XXII. Il débauche Philippa, sœur de l'impératrice. XXIII. Nouvelles aventures d'Andronic. XXIV. Les Grecs battus par les Hongrois. XXV. Ravage de la Hongrie. XXVI. Henri, duc d'Autriche, vient trouver Manuel. XXVII. Réparation des villes d'Asie. XXVIII. Suite de la guerre de Hongrie. XXIX. Disgrace d'Alexis, fils d'Axuch. XXX. Préparatifs de la bataille de Zeugmine. XXXI. Bataille de Zeugmine. XXXII. Triomphe de l'empereur. XXXIII. Manuel en Servie. XXXIV. Envoyés d'Amauri à Manuel. XXXV. Naissance d'Alexis, fils de Manuel. XXXVI. Michel d'Anchiale, patriarche de Constantinople. XXXVII. Expédition d'Égypte. XXXVIII. Siège de Damiette. XXXIX. Mauvais succès du siège. XL. Dernier assaut. XLI. Levée du siège. XLII. Voyage d'Amauri à Constantinople.

MANUEL.

AN 1162.
I.
Valeur
infructueuse
des
Comnènes.

LA conquête des empires est l'ouvrage de la valeur : c'est à la sagesse de les conserver. L'une et l'autre sont également nécessaires pour les rétablir ; et lorsque le cours des révolutions humaines a emporté des parties considérables d'un grand état , pour les rejoindre au centre et leur donner une consistance durable , il faut qu'une sage politique soutienne les efforts du courage. Les trois premiers Comnènes furent autant de héros, et si la valeur eût pu réparer les pertes de l'Empire, ils lui auraient rendu son ancienne splendeur. Leurs exploits ne firent que le retenir dans sa chute, ils ne le relevèrent pas. Alexis, il est vrai, avait dans son génie les ressources de la prudence ; mais le torrent des croisades vint troubler ses mesures, et renversa les projets qu'il avait formés pour détruire la puissance des Turks. Jean, son fils, fut un grand capitaine, sa valeur reconquit la Cilicie ; mais sa politique échoua devant Antioche, et la Cilicie fut de nouveau perdue. On ne vit dans Manuel qu'un soldat déterminé et heureux, trop bouillant pour concerter ses démarches, trop impatient pour les suivre jusqu'au bout, plus avide du brillant que des fruits de la victoire. Il montra cependant de la constance dans la guerre de Hongrie ; mais il n'y gagna que des victoires, et l'acquisition de la Hongrie même aurait à peine valu le sang qu'il lui fallut répandre pour une gloire vaine et frivole.

Geïsa, roi de Hongrie, avait deux frères, Ladislas et

Étienne. Selon la loi du pays, Ladislas devait lui succéder. Mais Geïsa avait aussi deux fils, Étienne, que nous nommerons le jeune, pour le distinguer de son oncle, et Béla. La tendresse paternelle destinait la couronne au fils aîné, et les deux frères craignant, non sans raison, le traitement ordinaire, prirent le parti de s'expatrier, et se réfugièrent à la cour de Manuel. L'empereur les reçut avec joie; ils lui apportaient une semence de guerre et l'espérance de réunir à ses états quelque portion de la Hongrie. Pour se les attacher par des liens plus étroits, il voulut les marier dans sa famille. Ladislas, persuadé qu'une alliance avec la maison impériale suffirait pour lui attirer l'aversion des Hongrois, refusa tout engagement. Étienne, au contraire, pensant que l'empereur était assez puissant pour le placer sur le trône, malgré les Hongrois même, accepta Marie, nièce de Manuel, fille de son frère Isaac. Geïsa mourut en 1161, et selon les mesures qu'il avait prises, son fils fut élu par les suffrages de la nation. L'empereur députa aussitôt aux Hongrois, pour leur présenter le droit des deux oncles; et afin d'appuyer sa recommandation, il se transporta lui-même à Sardique. Les Hongrois n'étaient pas disposés à se soumettre à des princes si étroitement liés avec l'empereur. Ils pensaient qu'en les acceptant, ils allaient être assujettis, et que sous des rois, humbles esclaves de l'Empire, la Hongrie n'en serait plus qu'une province. Ils renvoyèrent donc les députés avec cette réponse : *Qu'ils avaient un roi choisi par les suffrages de la nation, à qui seule il appartenait de se donner un maître.* Manuel voyant bien qu'il ne réussirait que par la force, marcha vers

II.
Causes de la
nouvelle
guerre de
Hongrie.
Cinn. l. 5,
c. 4.
Nicet. l. 4,
c. 1.

le Danube, et fit avancer ses troupes dans le pays, sous la conduite de son neveu Alexis Contostéphane, que les deux princes accompagnaient. Ils se rendirent maîtres du château de Chrame, et de là ils travaillèrent par des émissaires secrets à corrompre par argent les principaux seigneurs. Ils vinrent à bout de former un puissant parti, qui obligea le nouveau roi à céder la place à son oncle Ladislàs. Étienne, frère de Ladislàs, fut revêtu du titre de *Wrum*; c'était le nom qu'on donnait à l'héritier présomptif de la couronne. Elle ne tarda pas à passer sur sa tête, Ladislàs étant mort au bout de six mois de règne.

III.
Affaires de
Servie.
Cinn. l. 5.
c. 5.
Ducange,
fam. Byz.
p. 285.

Tandis que Contostéphane s'occupait des affaires de Hongrie, Manuel, qui était resté à Sardique, prit cette occasion de rétablir en Servie l'autorité de l'Empire. Primislas, prince de Servie, avait secoué le joug de l'obéissance, et n'exécutait aucune des conditions auxquelles il s'était engagé après la bataille du Dria. L'empereur entra à main armée dans son pays, où il ne trouva nulle résistance. Il le dépouilla de la principauté, et mit à sa place son frère Bélusès. Cependant par compassion pour Primislas, il lui donna dans une autre contrée un riche domaine. Bélusès ne put supporter long-temps les embarras de la souveraineté; il y renonça volontairement, et se retira en Hongrie, où il goûta jusqu'à sa mort les douceurs de la vie privée. Il restait un troisième frère nommé Désès, établi dans la contrée de Dendra près de Naïsse. Manuel le fit venir, et après lui avoir fait prêter serment de fidélité, il lui conféra le souverain pouvoir sur la Servie, à condition cependant qu'il céderait le pays de Dendra, qui était à la bienséance de l'Empire.

De retour à Constantinople, Manuel y trouva des ambassadeurs d'Amauri, roi de Jérusalem, qui venait de succéder à Baudouin, son frère, mort sans enfants. Les habitants d'Antioche, qui avaient reconnu l'empereur grec pour seigneur suzerain, avaient renoncé au vasselage de l'Empire par un effet de leur inconstance naturelle, et étaient venus faire hommage à Baudouin; qui les avait reçus pour vassaux. Amauri, plus circonspect que son frère, voulut sonder à ce sujet les dispositions de l'empereur : il lui demandait en même temps l'honneur de sa bienveillance. L'empereur lui répondit : *Qu'il lui accordait volontiers son amitié; mais qu'Antioche appartenait à l'Empire, et que, tant qu'il vivrait, il ne souffrirait pas qu'elle reconnût d'autre maître; qu'il ferait bientôt sentir à cette ville infidèle à quoi elle s'exposait en s'écartant de son devoir.* Amauri, pour s'appuyer du secours de l'empereur dans les projets qu'il formait sur l'Égypte, cherchait à s'unir étroitement avec lui. La cinquième année de son règne, ayant répudié Agnès, sa première femme, il épousa Marie Comnène, fille de Jean Comnène, neveu de l'empereur.

rv.
Amauri, roi
de Jérusalem,
s'allie
avec
l'empereur.
Cinn. l. 5.
c. 17.
Guill. Tyr.
l. 20, c. 1,
Ducange,
fam. Byz. p.
182.

Un autre prince plus puissant et plus ambitieux causait de vives inquiétudes. Manuel craignait moins les Turks et toutes les forces de l'Orient qu'il ne redoutait Frédéric, empereur d'Allemagne. Frédéric attaquait alors l'Italie, dont il voulait se rendre maître. Il avait pris Milan, subjugué la Lombardie, et faisait trembler Rome, d'où le pape Alexandre III, chassé par l'anti-pape Victor IV, avait été obligé de se réfugier en France. Les progrès de Frédéric faisaient craindre qu'après avoir conquis l'Italie, il ne portât ses armes

AN 1163.

v.
Démarches
de Manuel
pour s'opposer
à l'ambition
de Frédéric.
Cin. l. 5, c.
13.
Nicet. l. 7, c.
1.

en Grèce, et que l'Empire ne reçût les mêmes atteintes qu'il avait éprouvées de la part des princes normands sous le règne d'Alexis. Manuel s'efforçait donc d'animer les Italiens contre Frédéric, en le représentant comme un tyran ambitieux, dont l'avidité insatiable n'aspirait qu'à s'enrichir de leurs dépouilles, et à les réduire au plus malheureux esclavage. C'étaient-là les discours qu'il répandait par ses émissaires à Gênes, à Pise, à Venise, à Ancône, et sur toute la côte de la mer Adriatique. Il mettait tout en œuvre pour se concilier ces peuples, les traités secrets, les caresses, les largesses, le bon accueil qu'il faisait à ceux d'entre eux qui venaient à Constantinople. Les Milanais, encouragés par ses conseils, relevèrent leurs murailles rasées par les Allemands. Il entretenait des espions dans toutes les villes, et par ce moyen il était instruit de tous les desseins du parti opposé. Venise, Padoue, Crémone, Gênes et la plupart des villes de Ligurie, se liguèrent avec l'empereur grec. Ancône était le rendez-vous de ses émissaires. Frédéric, irrité contre cette ville, fait marcher une armée pour l'assiéger, et la détruire si elle refuse de livrer les envoyés de Manuel. Les habitants, pleins de courage, soutiennent toutes les attaques : les fatigues d'un long siège, la disette à laquelle ils sont réduits, ne peuvent les forcer à une trahison. Les agents de l'empereur grec les rassemblent, et leur demandent s'ils consentent à recevoir des troupes, qu'on pourra faire entrer par la mer, la ville n'étant assiégée que du côté de la terre. Ils répondent qu'ils y consentiraient volontiers, mais qu'ils n'ont pas de quoi les payer. *N'en soyez pas inquiets*, répliquent les Grecs; *l'empereur se charge de toutes les*

dépenses, plutôt que de vous laisser en proie à de cruels ennemis. La proposition étant acceptée, on fait venir des secours suffisants, qui obligent les Allemands à lever le siège. Manuel, pour récompenser des alliés si fidèles, leur envoya des sommes d'argent fort au-delà des frais de la guerre, et leur accorda tous les droits et les privilèges des citoyens de Constantinople.

Cependant Étienne l'oncle, devenu roi de Hongrie, appuyé de la protection de Manuel, crut pouvoir impunément vexer ses sujets : prince maladroit, qui ne savait pas que nulle force intérieure, quelque menaçante qu'elle soit, nul appui étranger, ne peuvent suppléer à l'amour des peuples. Les Hongrois perdirent patience : leur mécontentement, renfermé d'abord dans le secret des familles, éclata enfin en insultes. La crainte devint plus faible que la colère, et ils allaient se défaire d'Étienne, lorsque celui-ci, averti du danger, prit le parti de se sauver, et de se réfugier auprès de son protecteur. Ils replacèrent sur le trône Étienne le jeune. Manuel se crut engagé d'honneur à rétablir sa créature. Il vint avec une armée à Philippopolis, et de là il envoya une partie de ses troupes commandées par Contostéphane, avec le roi fugitif. Les Hongrois, qui n'étaient pas alors en état de soutenir la guerre, plièrent d'abord et parurent se soumettre. Manuel, croyant le prince fermement rétabli, se retira ; et dès qu'il fut éloigné, la nation se révolta de nouveau. Le prince s'enfuit encore, et vint chercher son asile ordinaire auprès de l'empereur, qui était alors à Sardique. Manuel, aussi obstiné à le soutenir que les Hongrois à le rejeter, lui donna de l'argent et des troupes, et le fit reconduire encore par Contostéphane, avec ordre

VI.
Révolution
en Hongrie.
Cinn. l. 5,
c. 1.

cependant d'employer la douceur pour regagner les esprits, plutôt que d'agir à force ouverte. Il s'avantagea lui-même jusqu'à Naïsse.

VII.
Désès dépouillé de la principauté de Servie.

Cinn. I. 5,
c. 8.

Nicet. I. 5,

c. 4.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

et c.

Cette ville l'approchait de la Servie autant que de la Hongrie. Le trouble n'était pas moins grand dans ce pays, et l'autorité de l'empereur n'y était pas plus respectée. Désès, parvenu à la souveraineté, s'était remis en possession de la contrée qu'il avait cédée pour l'obtenir. Ligué avec Frédéric, il avait pris une épouse en Allemagne. Il ne tenait compte des ordres de l'empereur, qui lui mandait de venir le joindre pour la guerre de Hongrie. Mais dès qu'il apprit que Manuel marchait pour tirer raison de sa désobéissance, il vint avec les seigneurs de sa cour lui faire de très-humbles excuses. L'empereur irrité refusa d'abord de l'écouter. Il s'apaisa néanmoins, et lui permit de retourner dans son pays, après lui avoir fait prêter un nouveau serment. Mais ce serment n'était que sur ses lèvres. Avant que de sortir du camp des Grecs, Désès fit de nouveaux engagements avec les députés hongrois, qui étaient venus, de la part d'Étienne le jeune, faire à l'empereur des propositions de paix. L'empereur, instruit de cette nouvelle perfidie, le traita comme un criminel, selon les formes juridiques, et lui donna des commissaires pour le juger. Il fut accusé, convaincu par témoins, et condamné à une prison perpétuelle. On l'enferma dans une tente environnée de palissades, et peu de jours après il fut transféré à Constantinople pour être gardé dans la prison du palais.

VIII.
La fille de l'empereur fiancée à Béla.

Les propositions des députés hongrois furent rejetées, et ils eurent ordre de sortir du camp. L'empereur marcha à Belgrade, qu'il avait entièrement rebâ-

tie. Contostéphane ne pouvait venir à bout de regagner le cœur des Hongrois. Leur aversion pour Étienne l'oncle était si opiniâtre, que ni l'argent ni les insinuations les plus adroites ne pouvaient le réconcilier avec eux. Quoique Manuel ne renonçât pas encore à le protéger, cependant n'ayant que peu d'espérance de maintenir sur le trône un prince si détesté, quand même il réussirait à l'y rétablir, il conçut un projet plus conforme aux intérêts de l'Empire. Il n'avait point d'autre enfant que Marie, fille d'Irène, et il destinait sa succession à l'époux qu'il donnerait à cette princesse. Étienne, fils de Geïsa et roi de Hongrie, avait un jeune frère nommé Béla, qui, selon la loi du pays, devait lui succéder. Il possédait déjà une contrée, que son père lui avait donnée en apanage. Ce fut sur ce prince que Manuel jeta les yeux. Les droits que Béla, devenu empereur, aurait sur la succession de son frère, devaient un jour réunir la Hongrie à l'Empire. Pour réussir dans ce dessein, il retira ses troupes et retourna à Constantinople. De là il envoya en Hongrie le sébaste George Paléologue, pour proposer le mariage de sa fille avec Béla. Les Hongrois, se croyant par ce moyen délivrés de la guerre, y consentirent; ils cédèrent même à Béla en toute propriété les terres de son apanage. Le jeune prince et la princesse n'étant pas encore en âge, furent fiancés avec grand appareil dans l'église de Blaquernes. Manuel changea le nom de Béla en celui d'Alexis, et le décora de la qualité de despote. Ce titre, qui signifiait maître et seigneur, était conféré par les empereurs à ceux de leurs parents qu'ils voulaient singulièrement honorer. Jean, oncle de Michel Calaphate, en avait été revêtu le pre-

Cinn. l. 5,
c. 8.
Nicet. l. 3,
c. 4; l. 4, c.
1, 4.

mier. Manuel déclara son gendre Alexis successeur à l'Empire avec sa fille Marie; il leur fit jurer fidélité par tous les ordres de l'état, entre les mains du chancelier Stypiote, qui reçut à cette occasion un riche présent de l'empereur.

IX.
Stypiote
supplanté
par
Camatère.
Nicet. l. 3,
c. 4.

Une fonction si brillante et si flatteuse pour la vanité de Stypiote fut la dernière cause de sa perte. Il avait pour rival dans la faveur de l'empereur un certain Camatère, intendant général des postes, encore plus méchant que lui. C'était un de ces hommes nés pour plaire aux princes qui préfèrent ceux qui les amusent à ceux qui les servent. Un esprit souple, une élocution légère et enjouée, assez de science pour se faire admirer des ignorants, et le don si précieux des talents frivoles, étaient encore relevés par une taille avantageuse et quelque réputation de courage. C'était le plus beau danseur et le meilleur musicien de la cour. Nicétas raconte des merveilles de ses exploits de table. Indomptable buveur, sans se ressentir des vapeurs de l'ivresse, jamais il n'avait plus de raison que quand tous ses convives l'avaient perdue, et Manuel se divertissait à lui proposer des défis effrayants, dont il sortait toujours vainqueur. Stypiote méritait bien d'être supplanté par un homme de ce caractère. Pour y réussir, Camatère n'eut autre chose à faire qu'à copier Stypiote même. Il s'insinua dans son amitié, comme avait fait celui-ci à l'égard d'Hagiothéodorite. Confident de tous ses secrets, il y cherchait depuis long-temps de quoi le perdre. Dès le temps que l'empereur était en Cilicie, le traître avait fait une tentative qui n'avait pas réussi. La guerre de Sicile durait encore, et Stypiote, dans ses entretiens familiers avec Camatère, blâ-

mais beaucoup l'empereur d'avoir en même temps entrepris deux guerres si difficiles. Le perfide ami alla rapporter à Manuel les discours peu respectueux de son chancelier, et, pour l'en convaincre, il lui proposa de se tenir lui-même caché dans une chambre où ils devaient s'entretenir. Manuel s'y rendit, et, sans être vu, il fut témoin de la conversation. Mais heureusement Stypiote, quoique provoqué par la malice de Camatère, ne se trouva pas ce jour-là d'humeur à dire du mal de son maître; et cette épreuve ne tourna pas à son désavantage. Camatère prit patience, toujours jaloux des distinctions dont son rival était honoré. Enfin, après les fiançailles de Marie, ne pouvant plus reténir son dépit, il s'avisa d'une fourberie, qui porta le dernier coup au chancelier. Il supposa un modèle de lettre, que Stypiote devait écrire au roi de Sicile, par laquelle il l'exhortait à recommencer la guerre, et lui promettait fidèle correspondance. Il inséra cette lettre dans le cahier du chancelier, lorsqu'il allait travailler avec l'empereur; qu'il eut soin d'avertir aussitôt. Manuel s'étant saisi du cahier trouva cet écrit, et sur-le-champ, transporté de colère, il fit crever les yeux à Stypiote. Sa dignité fut la récompense du dénonciateur. Ce fut ainsi que Camatère vengea Hagiothéodrite, et un grain de sable peut-être vengea Stypiote. Le nouveau parvenu tomba malade peu de temps après; et près de mourir, tourmenté par ses remords, il fit venir Stypiote; alors le baignant de ses larmes, il lui demanda, avec des soupirs et des sanglots, pardon de sa perfidie, et le secours de ses prières. L'histoire s'afflige du récit de ces horreurs; et de même que le

siècle, qui les vit naître, elle ne se console qu'en les voyant punis.

AN 1164.

X.
Renouvelle-
ment de la
guerre de
Hongrie.
Cin. l. 5, c.
9 et seqq.

Les deux Étienne qui se disputaient le royaume de Hongrie, ne pouvaient demeurer long-temps en paix. L'oncle, mécontent de l'accommodement fait avec son ennemi, s'était retiré à Anchiale sur le Pont-Euxin. De là il travaillait à ranimer son parti, et dès qu'il eut rassemblé quelques troupes, il rentra dans le pays. Le neveu se mit en défense; il chercha des secours en Allemagne et en Bohême, et avec une armée déjà beaucoup plus forte que celle de son rival, il commença par se saisir de la contrée cédée à Béla, et marcha contre son oncle. A la nouvelle de ces mouvements, l'empereur reprit les armes, tant pour recouvrer l'apanage de son gendre que pour défendre son neveu d'alliance, qui s'était engagé témérairement, sans avoir des forces suffisantes. Il envoya promptement à son secours un grand corps de troupes légères sous les ordres d'Andronic Contostéphane, qui arriva à propos pour tirer le prince de péril. Dès que le gros de l'armée grecque fut assemblé, Manuel marcha lui-même en diligence, et passa la Save. A son arrivée, la terreur saisit les Hongrois; toutes les villes lui ouvrent leurs portes. Les prêtres et tout le peuple sortent au-devant de lui en procession; l'empereur avance jusqu'à Posséga; l'évêque, suivi des habitants, vient lui présenter les clefs de la ville. Étienne le jeune fuyait devant lui, et n'osant en venir à une bataille, il avait déjà passé le Danube pour se sauver dans l'intérieur du pays. Manuel s'approche du Danube. Arrivé à *Pé-
tricum*, aujourd'hui *Peter-Varadin*, il écrit au roi Étienne en ces termes : « Je ne suis pas venu pour

« faite la guerre aux Hongrois, mais pour les obliger
« à restituer à votre frère Béla l'héritage qui lui ap-
« partient, et dont vous lui avez fait, vous-même, une
« concession authentique. Un autre motif, qui vous
« intéresse encore plus que moi, met les armes à
« la main; c'est de rétablir la paix entre vous et votre
« oncle. Si vous voulez faire justice sur ces deux ar-
« ticles, la guerre est finie. Autrement je ne la finis-
« rai qu'après avoir effacé ces deux insultes faites à
« l'Empire »

En attendant la réponse, Manuel passa le Danube, et dans cette occasion un accident fit admirer sa force et son humanité. Une des barques, plus chargée que les autres, eut à peine quitté le rivage, qu'elle pencha d'un côté; l'eau gagnait le bord, et elle était près de périr. Le reste de l'armée, ne s'occupant que de son propre passage, personne ne se mettait en peine de la sauver. Manuel se jette à l'eau, et malgré la vaine molle, et profonde, malgré la rapidité du fleuve, il atteint la barque; il relève et soutient de ses épaules le bord déjà submergé, et donne le temps de venir au secours. Il va camper à Titul sur la Teisse. Cependant le roi de Hongrie reçut les renforts d'Allemagne et de Bohême. Uladislas, roi de Bohême, conduisait ses troupes en personne. Ce prince avait reçu de l'empereur Conrad le titre de roi, et c'était selon les Grecs une entreprise illégitime; à les entendre, le titre d'empereur et le droit de faire des rois n'appartenaient qu'à leur prince. Les historiens grecs de ce temps-là donnent aux Bohémiens le nom de Zèques, qu'ils portent en effet dans la langue esclavonne, parce que Zéchus fut le chef de la colonie des Slaves, qui vinrent au

XL
Manuel
passe le
Danube.

XLX
Manuel
passe le
Danube.

septième siècle, s'établir dans le pays des anciens Boïens et des Marcomans. Uladislas était un prince juste et généreux; Manuel lui envoya secrètement un exprès pour lui représenter qu'il servait l'injustice en soutenant le roi de Hongrie, usurpateur et du trône et du patronage de son frère Béla. Uladislas répondit: *Que pour le trône, il appartenait légitimement au jeune Étienne; que son oncle, après l'en avoir dépouillé par violence, avait lui-même mérité de le perdre par la tyrannie qu'il exerçait sur les Hongrois; que pour le domaine de Béla, son frère était prêt à le rendre; et à réparer toutes les fautes qu'il avait pu commettre contre Sa Majesté Impériale.* Manuel, content de cette déclaration, envoya des députés pour s'assurer qu'elle était sincère; et pour la faire confirmer par serment. Uladislas ne balança pas. D'auxiliaire d'Étienne, il devint médiateur entre les deux partis. Étienne rendit les terres de Béla, et supplia l'empereur d'engager son oncle à porter les armes, ou du moins de ne le pas secourir. Manuel promit de faire ses efforts pour porter l'oncle à se désister de ses prétentions; et, après cet accommodement précipité, il repassa le Danube.

xx.
Ismaël
et ses
soldats

xxi.
Opiniâtreté
du vieux
Étienne.

La difficulté était d'engager l'oncle à renoncer au trône de Hongrie. En vain Manuel lui représenta qu'il y avait de la folie à vouloir gouverner malgré une nation fière et courageuse. Comme il ne pouvait lui persuader qu'il était détesté des Hongrois: « Il est, » dit-il, « un moyen sûr de vous en convaincre. Vous avez un neveu, fils de votre frère Almus, qui a porté le même nom que vous, et qui vous ressemble si parfaitement, qu'il est difficile de vous distin-

« guer tous deux. Mettez-le à la tête de ce que vous
 « avez de Hongrois, et envoyez-le contre l'ennemi.
 « Tenez-vous caché pendant ce temps-là. Le traité
 « ment qui lui sera fait, vous montrera ce que vous
 « avez à attendre pour vous-même. » Étienne y con-
 sentit ; il se tint dans une barque au bord du Danube,
 tandis que son neveu, à la tête de ses troupes, alla
 chercher le roi de Hongrie. Mais avant que les deux
 armées fussent en présence, les soldats du faux Étienne
 se taisaient de lui, et le conduisaient au roi. Il évita
 la mort ou la prison qu'en se faisant connaître.
 Le succès de cette épreuve suffisait pour convaincre
 un esprit moins opiniâtre de l'inutilité de ses efforts.
 Il ne convint pas Étienne ; et l'empereur, désespé-
 rant de le ramener au parti de la raison, se sépara de
 lui pour retourner à Constantinople. Cependant, pour
 ne le pas entièrement abandonner, il lui laissa Nicé-
 phore Calaph, un de ses généraux, avec un corps de
 troupes.

Le roi de Hongrie, apprenant que son oncle s'ob-
 stinait à rester dans le pays, résolut de le pousser à
 bout, et marcha pour lui livrer bataille. Au bruit de
 sa marche, tous les Hongrois de son parti désertèrent,
 et vont se rendre au roi. Calaph conseille au vieux
 Étienne de se retirer au voisinage de Sirmium, qui
 appartenait à l'Empire, où il serait en sûreté ; et,
 comme Étienne ne l'écoutait pas, il s'y retire lui-même
 avec ses troupes, sous prétexte d'un ordre de l'empereur.
 Étienne abandonné est bientôt obligé de se re-
 joindre ; et les Hongrois paraissent disposés à le pour-
 suivre jusque sur les terres de l'Empire. Manuel
 envoie en diligence un renfort de troupes, pour dé-

AN 1165.

 XIII.
 Continua-
 tion de la
 guerre de
 Hongrie.

fondre l'entrée de ses états. Ce nouveau secours était commandé par Michel Gabras, qui venait d'épouser Buldoie, nièce de Manuel. Cette princesse, autrefois concubine d'Andronic, séparée de lui depuis qu'il était en prison, avait donné sa main à Michel Gabras, et celui-ci, plus curieux de sa fortune que de son honneur, avait reçu de l'empereur le titre de rébaste, pour couvrir la honte de cette alliance, aussi méprisable qu'elle était illustre.

Andronic était alors occupé de tout autre soin. Enfermé depuis douze ans dans une tour du palais, il ne songeait qu'aux moyens d'en sortir. Sa première évasion ayant été sans succès, il prit de plus justes mesures. On lui avait laissé pour le servir un petit esclave qui avait soin de lui porter sa nourriture. Andronic, pour diminuer la défiance de ses gardes, feignit d'être malade. L'esclave, adroit et intelligent, qui s'était familiarisé avec les gardes en les faisant boire, trouva un moment pour prendre en cire le modèle des clés de la chambre d'Andronic, et Manuel, fils d'Andronic, en fit faire de pareilles, que l'esclave porta à son maître avec un paquet de cordes, au fond d'une amphore pleine de vin. Tout étant ainsi préparé, le prisonnier sortit de la chambre pendant une nuit, descendit de la tour à l'aide de la corde, et se tint caché tout le jour dans des huisseries et des branlantes dont le pied de la tour était rempli. Il fallut encore passer une nuit assez basse entre la tour et le bord de la mer, et l'esclave le nuit suivante. Surpris dans cette opération par une sentinelle qui ne le connaissait pas, il lui fait accroire qu'il est un prisonnier transféré pour lettres, et le persuade par le don

XIV.
Évasion
d'Andronic.
Cinn. l. 5, c.
15.
Nicoet. l. 4,
c. 2.

2211 114

114
- 114
114
114
114

d'un bijou d'or qu'il avait sur lui. Une chaloupe l'attendait au rîtage; il se fait porter à sa maison, qui était sur le port, se délivre de ses chaînes, sort de la ville et trouve aux portes des chevaux tout prêts, qui le portent à Anchiale. Pupace, revenu pour je ne sais quelle raison sur les terres de l'Empire, habitait alors dans cette ville. Il avait servi sous Andronic, qui avait souvent récompensé sa valeur; il le fournit d'argent et de guides, qui lui font passer le Danube, et le conduisent vers Galiza en Tauroscythie; c'est aujourd'hui Haliç dans la Russie polonoise sur le Niester. Il approchait de cette ville, et se croyait hors de danger, lorsqu'il est reconnu et repris par des Valaques, qui le ramènent vers Constantinople. Entre les mains de ces barbares, se voyant sans ressource, il en emprunte de ses ruses. Il feint un cours de ventre qui l'oblige fréquemment de descendre de cheval. Après y avoir accoutumé son escorte, se voyant la nuit suivante au bord d'une forêt, il descend appuyé sur un bâton, à cause de sa prétendue faiblesse, s'écarte de quelques pas, plante en terre le bâton qu'il revêt de ses habits, et laissant sa dépouille à sa place, il s'enfonce dans l'épaisseur du bois, et reprend une autre route. Les barbares, trompés par cet objet qu'ils ne distinguent pas au travers des ténèbres, s'aperçoivent enfin du stratagème. Ils courent en vain après lui; il gagne Haliç par un autre chemin. Il est bien reçu par le gouverneur russe, qui l'envoie à Kiovie, résidence d'Hiéroslas, un des ducs de Russie. Andronic, propre à prendre toute sorte de mensures, devient bientôt l'ami inséparable d'Hiéroslas. Cependant on amenait à Constantinople Pupace, convaincu d'avoir favorisé Andronic. Il fut

XX
 -par des II
 et s'élève
 dans
 de la ville
 de la ville
 de la ville
 de la ville

fouetté dans les carrefours de la ville, la corde au cou, un héraut criant devant lui : *C'est ce que mérite celui qui a reçu dans sa maison, et aidé dans sa fuite l'ennemi de l'empereur. Ajoutez, s'écriait le brave Pupace aussi haut que le héraut, qui est assez scélérat pour avoir assisté son bienfaiteur au lieu de le trahir.*

xv.

Il est rap-
pelé à la
cour.

Cin. l. 5, c.

14. 17.

Nicot. l. 4,
c. 2.

Étienne ne se croyait pas en sûreté, tant que son oncle serait dans le voisinage de ses états. Il se disposait donc à entrer dans le territoire de Sirmium. L'empereur lui manda qu'il ne devait pas avoir déjà oublié des promesses toutes récentes; qu'il devait même se souvenir des désastres que les guerres de son père avaient causés dans son pays; que son incontinence allait les renouveler, et qu'en mettant le pied sur les terres de l'Empire, il en allait attirer toutes les forces. Étienne ne tint compte de ces menaces que pour se procurer de nouveaux alliés. Il entama une négociation avec Hiéroslas, qui devait lui envoyer une nombreuse cavalerie et lui donner sa fille en mariage. Andronic s'offrait à conduire ces troupes dans le cœur de l'Empire. Malgré les serments d'Andronic, l'empereur conservait pour lui un fond de bienveillance. C'était à regret qu'il l'avait si long-temps tenu dans les fers. Il aimait sa gaité, sa hardiesse; il admirait son esprit de ressources; son libertinage même ne lui déplaisait pas. À cette inclination naturelle se joignaient des raisons politiques de le rappeler; Andronic était en grand crédit auprès des princes russes; il pouvait ou se servir de leurs forces pour nuire à l'Empire, ou les attirer à une alliance avec Manuel. L'empereur lui envoya donc une amnistie authentique, et Andronic

ayant juré de sa part qu'il ne s'écarterait jamais de la fidélité qu'il devait à l'empereur, revint à la cour. Pendant ce temps-là le roi de Hongrie avançait dans le pays. Il défit Gabras, assiégea Zeugmine, et fit son oncle prisonnier. Pour se débarrasser d'un ennemi si incommode, il se servit du ministère d'un chirurgien, qui, dans une légère maladie survenue à ce prince, le soigna avec une lancette empoisonnée. On insulta à son cadavre, qu'on laissa long-temps sans sépulture. Zeugmine se rendit aux Hongrois.

Manuel, irrité d'un si noir forfait, résolut de pousser à bout le jeune Étienne, de détacher de lui les Russes ses nouveaux alliés, et de soulever contre lui toute l'Allemagne. Il envoya en Russie un de ses parents, nommé Manuel comme lui, homme habile et insinuant, qui s'adressa d'abord à deux princes de Russie, Primislas et Rosielas, déjà liés d'amitié avec l'empereur. Il en obtint aisément des troupes. Il alla ensuite à Kiovia, porter à Hiérosias une lettre de l'empereur, qui lui reprochait son inconstance, ayant rompu, sans aucun sujet de plainte, son alliance avec l'empire; son imprudence d'avoir promis sa fille à un lâche parricide, qui la traiterait non pas en épouse légitime, mais en esclave. Hiérosias, frappé de ces horreurs, retira sa parole, se déclara ennemi de celui qui devait être son gendre, et promit d'aider les Grecs de tout son pouvoir. Frédéric, empereur d'Allemagne, pour des raisons politiques que nous expliquerons dans la suite, et Henri, premier duc d'Autriche, qui avait épousé Théodora, petite-fille par sa mère d'Isaac frère de Manuel, entrèrent dans cette ligue contre le roi de Hongrie. Le prince de Serbie, Azaoddin lui-même,

XVI.
Ligue de
l'empereur
avec plu-
sieurs prin-
ces contre
les Hongrois.
Grec. l. 2. c.
144. 145.
Dionys.
Fam. Byz. p.
183, 184.
(Tchamitch.
III, l. 5,
c. 16.)

selon le traité fait avec lui; promirent des troupes. Uladislas, autre prince de Russie, abandonna son pays et, emmenant avec lui sa femme, ses enfants, ses soldats, vint s'établir en deçà du Danube, dans la contrée qu'on appelle aujourd'hui Debrudzie. Manuel y avait déjà donné des établissements à une colonie russe conduite par un prince puissant nommé Basilicas. Les Vénitiens, ayant renouvelé les anciens traités, promirent une flotte de cent vaisseaux.

XVII.
Ambassade
du Prêtre-
Jean.
Alberic.
Chron.
Ducange,
sur Joinville,
p. 89.
D'Herbelot,
bibl. orient.
au mot Ung-
ou Avenk.

Ce fut cette année, selon Albéric, que le Prêtre-Jean écrivit à différents rois de la chrétienté, et envoya en particulier des ambassadeurs aux empereurs Manuel et Frédéric. Il donnait à Manuel le titre d'*excellent prince, supérieur à tous les rois de la terre par sa puissance et sa vertu*, et il se vantait d'avoir pour tributaire soixante-dix rois. On a cru long-temps que le Prêtre-Jean était le roi des Abyssins. Cette opinion a été convaincue de fausseté. Mais il n'est pas aisé de dire ce qu'il était véritablement. Les uns prétendent que c'était un prêtre nestorien qui s'empara d'une partie des Indes, et qui eut plusieurs successeurs. D'autres ne conviennent pas que ce prince, chef d'une dynastie indienne, ait été prêtre; ils pensent que le nom de Prêtre-Jean, ou plutôt Prôtejean, n'est que celui de Prestegian¹, qui, en langue persane, disent-ils,

¹ Aucune des combinaisons grammaticales des mots persans *peresiden*, *adprez*, et *djihan*, monde, ne donne un sens plausible au mot Prêtre-Jean, à supposer même qu'il soit persan. Comment, en effet, un prince keraïte, du fond de l'Asie, aurait-il pris son titre royal dans cette langue qui n'a avec la sienne

aucune analogie? D'ailleurs les Orientaux n'ont jamais appelé d'un pareil nom aucun souverain chrétien. Aboulfar, *Chron. ar.*, p. 280, dit: la même année 597 (1200), qui fut l'an 1614 de l'ère d'Alexandre, commença l'empire des Mogols. Dans ce temps-là régnoit sur les Turcs un certain Ung-Khan, appelé aussi le

ignifiait un roi chrétien ; et que ces princes prirent le nom, comme professant le christianisme et s'en déclarant défenseurs. Un auteur, très-versé dans la littérature orientale, dit que ce nom fut donné par les Européens à Ungkhan ou Avenkkhan, prince des Mongols, à cause qu'il était chrétien ainsi que la plus grande partie de ses sujets, et qu'il régnait dans la partie la plus orientale de l'Asie, en tirant vers le nord, sur une tribu de Mongols qui portait le nom de Kérânes ; il ajoute que son empire s'étendait dans la Grande-Tartarie jusqu'aux confins de la Chine. Tous ces écrivains se réunissent à dire que cet empire fut détruit par Tchingizkhan au commencement du treizième siècle.

[La même année, l'empereur commença à s'occuper d'une affaire de religion ; à laquelle il prit une part très-active. Cédant aux sollicitations de son frère Grégoire III, patriarche d'Arménie, Nersès-le-Gracieux voulut bien s'entremettre pour réconcilier le roi Thomas avec Ouhin, prince de Lampron, qui refusait toujours de reconnaître son autorité, et préférait être vassal de l'empire. Étant arrivé à Mopsueste, Nersès y rencontra le duc Alexis, gendre de Manuel, qui lui demanda l'explication des différends dogmatiques existant

entre Jean (Mélchisédech), de la tribu de Kérita, peuple qui professait la religion chrétienne. Le savant M. de Quatremère, qui nous a fourni ces détails, pense que Ung ou Avenkhan, dont Tchingiz avait épousé la sœur, était un prince chrétien nestorien, auquel un malentendu eut fait donner le titre de prince. De là les Portugais en portèrent

par leur sèle mercantile de propagation du christianisme, auront, sur ces fausses indications, cru devoir chercher dans l'Abyssinie un souverain dont ils espéraient faire un prosélyte ou un allié. — B.

Je pense que l'auteur arménien se trompe, et que c'est plutôt Alexis époux de la nièce de Manuel. — B.

entre les églises d'Arménie et de Constantinople. Celui-lui ayant assuré que toute la difficulté ne roulait que sur des mots et sur quelques rits sans importance, Alexis demanda ces réponses par écrit, et fournit lui-même au savant docteur, d'autres objections dont il demanda également les réponses. Nersès le satisfait, en lui disant que si les Arméniens n'admettaient qu'une nature de Jésus-Christ, c'était parce qu'ils donnaient à ce mot *homo* sans de *personne*, et qu'au reste ils ne confondaient point l'humanité du Verbe avec la divinité. Quant aux rits, que c'était uniquement faute d'oliviers qu'ils faisaient le saint chrême avec une autre espèce d'huile, et qu'ils ne mettaient de clous qu'aux croix de bois ou autres faites de deux morceaux ayant besoin d'être fortement assujettis; il expliquait également les autres doutes du prince. Alexis, à son retour à Constantinople, en 1166, remit à l'empereur l'écrit de Nersès.

Manuel, non moins désireux de la réunion des deux églises, écrivit, l'année suivante, en termes très-honorables au patriarche d'Arménie, le priant de lui en voyer son frère pour traiter de cet objet. Mais la personne chargée de ce message trouva Grégoire mort, et son frère inauguré en sa place; et Nersès, qui ne pouvait alors quitter sa résidence, répondit à l'empereur par une longue lettre dogmatique, que je n'essaierai point d'analyser, de peur de m'égarer dans l'exposition de questions si délicates, mais qui excita la plus grande admiration dans le clergé de Constantinople, tant à cause de l'orthodoxie dont elle était empreinte, que par la beauté du style et la profondeur de la doctrine¹.

¹ C'est, je pense, cette lettre de Nersès, ou la précédente, qui vient d'être publiée par les savants arméniens de Saint-Etienne, sous le titre

Occupé par les guerres de Hongrie, Manuel ne put, conformément au désir de Nersès, se rendre lui-même en Calicie; mais il députa en sa place un habile théologien, Elysus Magister Théorianus, avec un moine arménien de Philippopolis, nommé Outhman. Ces deux envoyés arrivèrent à Hromcla, en 1170, où ils trouvèrent une nombreuse assemblée d'évêques et de docteurs arméniens. Là, Théorianus lut à haute voix la lettre de Nersès, article par article, et reçut les réponses catégoriques pour chaque objection. Il ne vit pas sans étonnement que les Arméniens professaient absolument, sous les termes, la même croyance que les Grecs sur les deux natures, et cela confirmé par les écrits d'un patriarche arménien du 8^e siècle, Jean-le-Philosophe. Il demanda et obtint la permission de coucher par écrit le résumé de cette conférence, et revint à Constantinople avec ce travail et une lettre de Nersès pour l'empereur.

Il y a lieu de croire que ce n'était pas, des deux parts, une simple dispute de mots; et, s'il n'y avait pas, sous la question du dogme, une autre question de

¹ Lettre pastorale, Venise, 1830.
—B.

² Ce résumé a été imprimé en grec et en latin, à Bâle, en 1578, puis traduit en arménien par Clément Galenus, dans le tome I^{er} de son ouvrage *Conciliatio ecclesiarum armeniarum*. . . . Rome, 1680. 3 v. f^o. La partie historique du premier volume, réimprimée depuis à Cologne, en 1686, sous ce titre : *Historia armenia, doctrinarum et polemica*, 8^o, quoiqu'en latin, n'est pas toujours exacte. C'est aussi le jugement porté de ce livre dans le *Quatrième*

della storia armena letteraria du R. arch. Sukias Somal, Venise, 1829. Mais il y a des détails très-curieux sur l'histoire de la Géorgie au 17^e siècle, et sur les mœurs des Mingréliens et des Géorgiens en général. Quant à la partie théologique, tout en excusant Théorianus d'avoir rendu un compte toujours à son avantage de la conférence de Hromcla, les Arméniens lui reprochent avec raison de n'y avoir pas mis toute l'exactitude et l'impartialité désirable. Tchamitch, III, 400, suiv.
—B.

présentes et de vanité nationale, les Goths, tout admirant la science de leur adversaire, eurent pour être raison d'exiger une déclaration en forme sur les points principaux. Il fallait prononcer anathème contre Eutychès, Dioscore, Thimothée et leurs adhérents; confesser une seule personne et deux natures distinctes en Jésus-Christ; chanter la doxologie sans des paroles qui *ont été crucifiées pour nous*; célébrer la naissance de Jésus-Christ, le 25 décembre; la circoncision le 7^e; et le baptême le 6 janvier, etc....; en un mot, renoncer à tout ce qui distinguait l'église d'Arménie de l'église grecque. Cet écrit parvint à Hromela, en 453. Hromela ne voulut pas prendre sur lui la responsabilité de tant de réformes, et demanda le temps d'assembler un concile. La mort le surprit sur ces entrefaites, âgé de 75 ans.

La nouvelle de cette mort affligea sensiblement Manuel, sans lui faire perdre l'espérance d'achever heureusement son entreprise. Les abbés d'Haghpat et de Sanahin adhèrent de cœur à la demande des Grecs; mais ils voulaient que les changements se fissent peu à peu, et sans brusquer les habitudes de leurs ouailles. De son côté, le nouveau patriarche Grégoire IV donnait des explications satisfaisantes, et travaillait à réunir un concile général du clergé arménien. L'empereur et le patriarche écrivirent en ce sens à Grégoire, et l'engagèrent à persévérer dans ses sages résolutions: ils abandonnaient eux-mêmes les neuf articles, et se bornaient à demander une profession de foi pure et simple.

La plupart des évêques d'Albanie, d'Ibérie, de Syrie, sans compter les Arméniens, se rendirent à l'invitation du patriarche: d'autres, en petit nombre,

refusèrent de prendre part à cette affaire. Ce concile, dit de Hiomela ou de Tarse, eut lieu en 1179. Son premier acte fut une lettre dogmatique où l'assemblée déclarait ne reconnaître en Jésus-Christ qu'une personne et deux natures; elle fut signée des principaux membres du clergé arménien et du patriarche de la famille albanienne. Basilios, archevêque de la ville royale des Ibériens, Tiphlis, est nommé seulement le huitième parmi les signataires. Manuel mourut avant d'avoir pu recevoir une pièce à laquelle il attachait tant d'importance; et le règne de son fils fut trop agité pour que les évêques arméniens pussent mettre la dernière main à l'œuvre de réconciliation commencée depuis quinze années. L'importance du sujet nous a paru mériter ces détails. B.]

La perte de Zeugmine affligeait l'empereur. Résolu de reprendre cette place, il assemble ses troupes à Sardique l'année suivante, et s'avance vers la Save. Les Hongrois bordaient le fleuve pour défendre le passage. Manuel laisse vis-à-vis d'eux le gros de son armée, et, à la tête d'un détachement, il marche vers Belgrade. Les ennemis font le même mouvement; et lorsqu'il a ainsi divisé leurs forces, il revient pendant la nuit rejoindre son armée, et se jette le premier dans une barque. Animés par son exemple, les siens le suivent et forcent le passage. Comme la barque de l'empereur, arrêtée par la vase, ne pouvait aborder, Manuel, sautant de trop loin sur la terre, se donna une entorse, qui l'incommoda beaucoup pendant tout le siège, sans ralentir son activité. Il passa trois jours à détourner un canal, qui portait à la ville l'eau de la Save, et à repousser les habitants qui, par de fréquentes sor-

AN 1186.

XVIII.
Zeugmine
reprise par
Manuel.

Cinn. l. 5,
c. 18, 19, 20.
Nicoet. l. 5,
c. 3.

ties, s'efforçaient d'interrompre ce travail. Mais dès que Manuel se montrait, saisis d'effroi ils fuyaient en désordre, et regagnaient leurs murailles. Alors devenant hardis ils l'outrageaient avec insolence, et faisaient des décharges de toutes leurs machines. L'empereur avait cependant entre les assiégés des intelligences, qui l'instruisaient de l'état de la place par des billets lancés de nuit au bout d'une flèche. On combla le fossé, on établit quatre batteries, d'où partaient des pierres d'une énorme grosseur. Manuel, poussant son cheval jusqu'à une porte de la place, y enfonça sa javeline. On eut beaucoup de peine à l'empêcher de monter lui-même au haut d'une tour de bois, construite à la hauteur des murailles, pour combattre à coups de main, et sauter sur le mur. On apprit qu'Étienne venait à la tête d'une puissante armée, grossie des troupes de tous ses alliés. La plupart des officiers pensaient qu'il fallait lever le siège pour aller le combattre. Manuel ne fut pas de cet avis. Il redoubla ses efforts. Andronic répara en cette occasion ses fautes passées, ce fut après l'empereur celui qui se signala davantage. Il commandait à la principale attaque, et ouvrit une brèche. L'empereur, entre autres actions de hardiesse, apercevant sur le haut de la muraille un ennemi dirigeant sa flèche sur un de ses soldats, qui, portant sa vue ailleurs, allait être infailliblement percé, accourut et reçut le trait sur son bouclier. Enfin, après trois assauts soutenus avec vigueur, les habitants demandèrent à capituler. Manuel leur accordait la vie, à condition que le gouverneur Grégoire et les principaux officiers sortiraient la corde au cou, la tête et les pieds nus. Ce qui n'ayant pas été accepté, l'attaque recommença.

mença. Dans un dernier assaut, Andronic Ducas montant à la tête d'une troupe de soldats, l'échelle se rompit, et il fut porté à terre avec tous ceux qui le suivaient. Froissé d'une chute si rude, il plante aussitôt une autre échelle, monte de nouveau, et la place est emportée. Grégoire, pour fléchir le vainqueur, demanda comme une grâce de se soumettre à l'ignominie qu'il avait refusée, et l'empereur ne lui laissa la vie qu'aux instances de Béla. La ville fut abandonnée au pillage; tout fut passé au fil de l'épée. Un riche habitant voyant sa femme entraînée par un soldat, courut à elle, et lui sauva l'honneur en lui plongeant un poignard dans le sein. On trouva dans les prisons un soldat grec, renommé pour son adresse à tirer de l'arc. Ayant été pris dans une sortie, on voulut l'obliger à tirer sur ses compatriotes; il obéit; mais comme on vit que tous ses coups portaient à faux, on l'avait enfermé, à dessein de le faire mourir lorsque le siège serait levé. Manuel laissa dans la ville son oncle Constantin l'Ange, avec ordre de la réparer et de rétablir toutes les places de la frontière.

Le roi de Hongrie, consterné de la perte de Zeugmine qu'il avait regardée comme imprenable, demanda la paix. Il offrait à l'empereur Zeugmine, Sirmium et la Dalmatie. Manuel ne put s'empêcher de rire : *Eh! quoi*, dit-il aux députés, *votre maître a donc encore une seconde Zeugmine, une autre Sirmium, une autre Dalmatie? car je possède deux villes et une province de ce nom-là.* En effet la Dalmatie avait été conquise depuis peu par Jean Ducas; il s'était rendu maître, soit de force, soit par composition, de cinquante-sept places, dont les principales étaient Trau,

XIX.
Paix accordée aux
Hongrois.
Cinn. l. 6,
c. 1.

Spalatro , Sebenico , Scardone , Salone , Dioclée; et Nicéphore Caluph en était établi gouverneur. L'empereur , après s'être moqué de ces propositions illusoires , ajouta que cependant , pour épargner le sang chrétien , il voulait bien leur accorder la paix ; et après leur avoir fait prêter serment au nom de leur maître , il partit pour Constantinople. Il y rentra en triomphe. Pour donner à cette fête un éclat extraordinaire , on avait préparé au prince un char d'or massif. Mais dès qu'on y eut attelé de jeunes chevaux qui devaient le traîner , ils y donnèrent de si violentes secousses , que peu s'en fallut qu'il ne fût mis en pièces. Le prince n'y monta pas ; il avait même d'abord refusé d'user d'un si pompeux appareil , qui montrait du moins autant d'orgueil que de magnificence. Il apprit peu de temps après que les Hongrois et les Serbes faisaient de nouveaux mouvements , et il se préparait déjà à retourner contre eux. Mais dès que ces peuples en furent avertis , ils rentrèrent dans le repos.

xx.
Mort de
Guillaume,
roi de Sicile.
Romualdi.
Salern. obr.

Guillaume , roi de Sicile , mourut cette année , et si l'on veut en croire l'auteur de la chronique de Salerne , Manuel envoya des ambassadeurs à Guillaume II pour lui offrir le renouvellement de la paix , et le mariage de Marie , sa fille unique , qui devait porter l'Empire à son mari. Cet écrivain ajoute que l'ambassade fut bien reçue , qu'on envoya de part et d'autre des députés , et que la paix fut confirmée de nouveau ; mais que plusieurs difficultés empêchèrent la conclusion du mariage. Ce récit ne s'accorde pas avec ce que nous avons raconté , d'après Nicétas et Cinname , du mariage arrêté entre Marie et Béla , qui fut regardé comme l'héritier présomptif de Manuel jusqu'à la naissance

du prince Alexis. Ainsi, ou le chroniqueur s'est entièrement trompé sur cette proposition de mariage, ou il faut la renvoyer après l'année 1169, dans laquelle naquit Alexis. Mais alors Marie n'avait plus aucun droit à la succession impériale.

Les actions de courage d'Andronic au siège de Zeugmine avaient fait oublier à l'empereur ses forfaits passés. Il ne tenait qu'à lui de tenir à la cour le rang le plus distingué, et de jouir en repos d'une brillante fortune. Son penchant invincible à la débauche le replongea dans de nouveaux malheurs. Son cœur fourbe et capable des plus noirs attentats aspirait à l'Empire; et s'il ne pouvait arracher la couronne à Manuel, il espérait du moins y parvenir après sa mort. Mais l'élevation de Béla, destiné à être gendre de Manuel et à lui succéder, formait un obstacle à ses desseins, et excitait sa colère. Aussi ne cessait-il de murmurer contre ces dispositions. *N'est-il pas étrange, disait-il, que l'empereur soit allé chercher un gendre dans une nation barbare et ennemie, qu'il ait choisi un Hongrois pour successeur? Quel affront pour tous les seigneurs de l'Empire, qu'il a jugés indignes de son alliance!* Ces discours répétés par ses partisans indisposaient les esprits. Manuel, en étant informé, résolut de l'éloigner; mais par une imprudence inexcusable, il lui confia le commandement de la province où il convenait le moins de l'envoyer. Alexis, fils d'Axuch, gouverneur de Cilicie, n'y demeura pas longtemps pour les raisons que nous dirons bientôt. Andronic fut envoyé à sa place. L'empereur lui fit valoir le choix qu'il faisait de sa personne, pour lui donner occasion de réparer l'affront qu'il avait reçu autrefois

AN 1167.

XXI.

Retour
d'Andronic
en Cilicie.Cinn. l. 5,
c. 9, 13; l. 6,
c. 1.

Nicoet. l. 4,

c. 4, 5.

Guill. Tyr.

l. 19, c. 9,
11; l. 21, c.
13.

dans ce pays; et afin de lui faire accepter cet emploi plus volontiers, il lui mit entre les mains de grandes sommes d'argent, et lui permit de plus de faire usage des revenus de l'île de Cypre. Son libertinage l'accompagna encore cette fois, et rendit inutile toute sa bravoure. Surpris, battu plusieurs fois par Thoros, un jour que son armée en déroute était poursuivie par les Arméniens, désespéré de sa défaite, et apercevant derrière lui Thoros au milieu de ses troupes, il retourne sur lui avec fureur, écarte à coups de sabre l'escorte du prince, le joint et le renverse d'un coup de lance. Thoros ne dut la vie qu'à la force de sa cuirasse. Andronic se dégagea par sa valeur, et rejoignit son armée.

XXII.
Il débancha
Philippa,
sœur de
l'impératrice.

Raimond, prince d'Antioche, avait laissé deux filles, dont la beauté était renommée dans tout l'Orient. Manuel avait épousé l'aînée, Andronic devint éperdûment amoureux de Philippa, la cadette, avant même de l'avoir vue. Emporté par cette nouvelle passion, il choisit entre ses jeunes officiers les plus lestes et les mieux faits; accompagné de ce galant cortège, il quitte la Cilicie et se rend à Antioche. Il mit en œuvre tout ce qui peut séduire une jeune princesse. Les grâces de sa personne, son goût de magnificence, son adresse à tous les exercices, les fêtes, les présents, le langage suborneur eurent bientôt abattu toutes les défenses de la vertu et de l'honneur. Philippa devint passionnée pour Andronic. Manuel, informé de ce nouvel écart, fort irrité qu'il eût ainsi abandonné sa province, envoya pour le remplacer Calaman, fils de Borise le Hongrois, dont j'ai déjà parlé. Il lui ordonne de passer lui-même à Antioche, et de traverser les amours

d'Andronic, en proposant à la princesse de l'épouser, et lui offrant pour ce mariage toute la faveur de l'empereur. Manuel avait mal choisi. Calaman était un personnage grave et sensé, qui traita sérieusement l'aventure. La gaité d'Andronic jeta du ridicule sur sa pesante galanterie ; son bon sens déplut autant que sa petite taille ; et la princesse aima mieux rester maîtresse d'Andronic que de devenir femme de Calaman. Après bien des dépenses et des soupirs perdus, le prétendant fut obligé de retourner à Tarse. Il n'y demeura pas long-temps. Nour-eddin, sultan d'Alep, étant venu assiéger Harem, dans la principauté d'Antioche, Raimond II, comte de Tripoli, Calaman et Thoros, que Calaman avait regagné, se joignirent à Boëmond III, prince d'Antioche, pour combattre ce redoutable guerrier. La bataille se livra près d'Artaz, et les Latins furent entièrement défaits. Tous les chefs restèrent prisonniers, à l'exception de Thoros¹ qui se sauva. Ce prince, s'étant soustrait de nouveau à l'obéissance de Manuel, enleva plusieurs places de Cilicie à Andronic Euphorbène, cousin de l'empereur, qui l'avait nommé gouverneur de la province pendant la prison de Calaman. Ce qui avait donné sujet à Thoros de reprendre les armes contre les Grecs, c'était la mort de son frère Étienne, qu'il imputait à ce gouverneur. Le prince d'Antioche, après avoir été un an dans les fers, donna des otages pour sa rançon et recouvra sa liberté. Mais voulant la procurer aux otages qu'il avait laissés entre les mains de Nour-eddin, et ne

¹ Les auteurs arabes parlent d'une autre bataille près de Harem, où Nour-eddin fut vaincu par les chré-

tiens, et où Calaman fit preuve de la plus grande valeur. Reinaud, *op. cit.* p. 112.—B.

trouvant pas dans son trésor les sommes suffisantes, il eut recours à l'empereur son beau-frère, et fit le voyage de Constantinople. Il y fut reçu avec de grands honneurs, comme frère de l'impératrice, et il trouva dans la générosité de Manuel les ressources qu'il en avait espérées.

XXXI.
Nouvelles
aventures
d'Andronic.

Les menaces de Manuel troublaient les amours d'Andronic. Il craignait la prison, dont il avait si longtemps éprouvé les rigueurs, et ne se croyait pas en sûreté dans Antioche. D'ailleurs sa passion étant satisfaite, il laissa gaîment Philippa dans les larmes et les remords, et s'en alla à Jérusalem. L'inceste avait des attrait pour Andronic. Théodora, veuve du roi Baudouin, était nièce d'Isaac Comnène, père d'Andronic. L'exemple de Philippa ne put la sauver de la séduction, et la veuve d'un roi ne rougit pas de se livrer à un commerce scandaleux. Manuel, irrité plus que jamais, envoya ordre à tous les officiers de l'Empire employés sur les frontières de Syrie, de faire leurs diligences pour se saisir d'Andronic et de lui crever les yeux. Ces lettres de l'empereur tombèrent entre les mains de Théodora, qui en fit part à son amant. Celui-ci, voyant le risque qu'il courait en restant dans le pays, engagea la princesse à le suivre, et changeant sans cesse de demeure, trouvant partout les princes infidèles disposés à le recevoir, mais agité de défiances et de frayeurs perpétuelles, il passa de Syrie en Ibérie, d'Ibérie en Perse, et se fixa enfin auprès du sultan de Colonée. Il avait déjà trois enfants de sa femme légitime, Manuel, Jean et Marie. Théodora, fugitive et enchaînée par sa passion à la suite de ce scélérat, lui en donna deux autres, un fils qui porta le nom

d'Alexis, et une fille nommée Irène. Poursuivi sans relâche par les émissaires de Manuel, qui cherchaient tous les moyens de le faire périr, il s'en défendit par son adresse et par sa vigilance, se vengeant de l'empereur par des ravages, et payant son asile aux dépens des prisonniers qu'il enlevait sur les terres de l'Empire, et qu'il livrait aux Turks. L'église grecque le frappa de ses foudres; mais les foudres de l'Église n'alarmèrent pas un homme tel qu'Andronic.

Les Hongrois avaient déjà repris les armes. Zeugmine donnait une libre entrée dans leur pays. Étienne résolut d'employer toutes ses forces pour recouvrer cette place. Il mit à la tête de ses troupes un seigneur nommé Denis, qui passait à la cour de Hongrie pour un grand capitaine. Manuel lui opposa deux généraux, Michel Gabras, mari d'Eudocie, et Michel Branas, dont la mésintelligence ne nuisit pas moins aux affaires que leur incapacité. Après de longues contestations, on convint enfin qu'on irait chercher Denis, et qu'on l'attaquerait pendant la nuit. Toute l'armée se mit donc en marche; mais le jour la surprit en chemin, et elle trouva l'ennemi préparé à la recevoir. Arrivant fatiguée et mal en ordre, elle fut bientôt mise en déroute. Les fuyards regagnèrent Zeugmine sans beaucoup de perte. Mais Denis, vain et fanfaron, voulant faire valoir ce succès, fit ramasser les morts, et entasser sur ce petit nombre de cadavres une montagne de terre, qui aurait pu servir de tombeau à une grande armée. Les deux généraux, de retour à la cour, vantaient chacun leur vaillance. Surtout les complaisants d'Eudocie (et une femme de ce caractère n'en pouvait manquer) racontaient à l'empereur des mira-

xxiv.
Les Grecs
battus par
les
Hongrois.

Cinn. l. 6,
c. 3.

Nicet. l. 4,
c. 3; l. 5, c.
x.

cles de la bravoure de Gabras, et citaient pour témoin son collègue même qui était présent. Manuel interrogea Branas : *Prince*, répondit-il, *avant que de satisfaire Votre Majesté sur le compte de mon collègue, qu'elle me permette de demander à Gabras son témoignage sur ce qui me regarde.* Gabras, qui s'attendait au retour, fit les plus grands éloges de la conduite et de la valeur de Branas; et lorsqu'il eut achevé : *Vous oubliez encore*, reprit Branas, *que je me suis donné beaucoup de peine pour vous rap-peler, lorsque vous prîtes la fuite dès le commencement du combat; mais que vous étiez déjà si loin que vous ne pûtes m'entendre.* Ces paroles excitèrent de grands éclats de rire. Gabras demeura confus, et Manuel persuadé que ni l'un ni l'autre n'avait fait son devoir.

xxv.
Ravage de
la Hongrie.

Pour réparer le déshonneur de ses armes, il partit lui-même et se rendit à Sardique. Il partagea son armée en trois corps. Alexis, son gendre (c'était le prince hongrois nommé Béla), marcha vers le Danube, pour tenir les Hongrois en échec, paraissant toujours prêt à passer le fleuve. Léon Vatace, à la tête d'un autre corps, composé en grande partie de Valaques, s'approcha du Pont-Euxin, et ayant passé le Danube, il attaqua la Hongrie par le côté oriental, qui n'avait jamais été exposé aux incursions. Il y fit un grand dégât, brûla des villages, massacra les habitants, et revint avec quantité de prisonniers et de bestiaux. Un troisième corps pénétra dans les parties septentrionales, jusqu'aux frontières de Russie. Jean Ducas, qui avait acquis tant de gloire en Italie, conduisait ce détachement. Après avoir traversé des régions incultes, il

tomba sur la Hongrie, où trouvant un pays peuplé et abondant, il mit tout à feu et à sang, et rapporta un riche butin. Avant que de quitter cette contrée, il y fit planter une croix, avec une inscription qui indiquait ses ravages et le sang qu'il avait répandu, faisant de l'instrument de la rédemption des hommes un monument de leur destruction.

Pendant cette dévastation de la Hongrie, Henri, duc d'Autriche, vint à Sardique avec sa femme Théo-dora, proche parente de Manuel. Frédéric n'était entré l'année précédente dans la ligue de Manuel que par la crainte que l'empereur grec ne réussît enfin à réunir l'empire d'Occident avec celui d'Orient. Quantité de villes désiraient ce changement, et le pape, quoiqu'il se fût d'abord déclaré contre ce projet, paraissait y revenir. Mais lorsque le prince allemand sut que la négociation était rompue, le pape demandant que le siège de l'Empire fût rétabli à Rome, et l'empereur voulant que cet honneur demeurât à Constantinople, il résolut de ne plus rien ménager, et se disposa même à envahir les terres de l'empire grec. Cependant, n'étant pas encore en état d'exécuter ce dessein, il cachait ses intentions, et envoyait Henri pour resserrer en apparence les liens de l'amitié. Manuel reçut froidement les avances de Frédéric, dont la sincérité lui était suspecte. Henri, retournant par la Hongrie, convint du mariage de sa fille avec le roi Étienne. Appuyé de cette alliance, Étienne entra en Dalmatie. Nicéphore Caluph, qui commandait dans la province, sortit de Spalatro, pour aller au-devant des Hongrois; mais ayant été abandonné d'une grande partie de ses troupes, il fut enveloppé et fait prison-

xxvi.
Henri, duc
d'Autriche,
vient trou-
ver Manuel.
Cin. 1. 6, c.
4.

nier, après s'être défendu avec un grand courage

XXVII.
Réparation
des villes
d'Asie.
Nicet. l. 4,
c. 7.

Manuel n'était pas tellement occupé de la guerre de Hongrie, qu'il ne portât ses vues sur le reste de ses états. Il faisait réparer en Asie les villes de Chliares, de Pergame et d'Adramytte, presque ruinées par les Turks. Il les fortifia de nouveau, et fit bâtir plusieurs châteaux pour mettre à couvert les habitants des campagnes. Ce pays reprit une face nouvelle. Devenu presque sauvage, ne servant plus que de retraite à des brigands, il se vit couvert de laboureurs, et reconnut son ancienne fertilité. Le nom de Manuel lui servait de barrière, et les Turks, croyant voir ce nom terrible tracé sur les frontières de l'Empire, n'osaient que rarement les insulter.

AN 1168.

XXVIII.
Suite de la
guerre de
Hongrie.
Cinn. l. 6, c.
5.
Ducange,
8^e Dissert.
sur Join-
ville.

L'empereur, de retour à Constantinople, passa l'hiver en préparatifs, résolu de rentrer en campagne avec de plus grandes forces, dès le commencement du printemps. Un accident retarda son départ. Comme il jouait à la paume à cheval avec ses courtisans, espèce de jeu fort à la mode dans la cour de Constantinople, mais très-dangereux, son cheval s'abattit, et l'empereur s'étant relevé froissé et meurtri, il continua cet exercice, et s'en trouva si mal qu'il fut obligé de se mettre au lit. Deux jours après, son impatience naturelle faisant taire la douleur, il prit le chemin de Sardique; mais il ne put passer Sélymbrie, où il fut contraint de s'arrêter jusqu'après les fêtes de Pâques. Alors se sentant mieux, il se rendit à Philippopolis, où il reçut une ambassade du roi de Hongrie. Peu satisfait des propositions de ce prince, qui demandait une trêve, il renvoya les députés qu'il fit accompagner d'un héraut pour redemander Caluph, détenu prison-

pier, menaçant de l'aller chercher lui-même à la tête de son armée, si l'on refusait de le rendre. Après leur départ il s'avança jusqu'à Sardique.

Ce fut là qu'une injuste disgrâce fit triompher une cabale de cour, et affligea les gens d'honneur, sans les étonner. Alexis, fils d'Axuch, et grand-écuyer de l'Empire, recommandable par les services signalés de son père et par son mérite personnel, avait été rappelé de Cilicie, où sa bonne conduite le fit aimer des troupes et craindre de Thoros. Ses ennemis l'accusaient d'une intelligence criminelle avec le sultan d'Icône. Non contents d'avoir engagé le prince à se priver lui-même des talents et du zèle de cet officier, ils résolurent de le perdre. Alexis faisait bâtir une maison près de Constantinople, et la décorait de peintures. Sujet fidèle, mais peu courtisan, il ne lui vint pas dans l'esprit d'y peindre les combats de l'empereur, et ses merveilleux exploits de chasse, dont le prince se faisait grand honneur. On le fit remarquer à Manuel, et pour lui persuader que c'était l'effet des dispositions perverses d'Alexis, on l'accusa de mettre en œuvre les secrets de la magie pour priver l'empereur de postérité mâle, et le faire périr lui-même. Un méchant homme, nommé Aaron, interprète pour la langue latine auprès de Manuel, fut le canal par lequel on fit passer ces calomnies, et de grands seigneurs les appuyèrent. Les richesses de l'accusé, dont la confiscation allait augmenter le trésor du prince, disposaient Manuel à le croire coupable. Il le fit venir à Sardique, et l'envoya prendre dans son lit la nuit suivante. En vain la femme d'Alexis, nièce de l'empereur, la plus vertueuse princesse de la cour, vint se jeter aux pieds de son oncle, et implor-

xxx.
Disgrâce
d'Alexis fils
d'Axuch.
Nicet. l. 4,
c. 6. 7.
Cinn. l. 6,
c. 6.

rer sa justice. Ses larmes, ses sanglots, ses vives protestations de l'inviolable fidélité de son mari, dont elle rappelait les services, ne purent toucher le cœur du prince. Pénétrée de la plus profonde douleur, elle en perdit l'esprit, et mourut peu après de langueur, laissant deux fils, qui ne furent héritiers que de la disgrâce de leur père. Pour lui, uniquement sensible à l'affliction de sa chaste épouse, animé du courage que donne l'innocence à une âme forte et généreuse, sans s'abaisser à des justifications inutiles, il demanda la permission de prendre l'habit monastique, et se dépouillant sans regret de toute sa fortune, renonçant aux délices de la vie, qu'il avait trop aimées, il trouva sa consolation dans les austérités de la pénitence, moins amères dans leurs suites que le breuvage perfide de la volupté. Aaron, son accusateur, ne jouit pas long-temps des récompenses secrètes de ses calomnies. Convaincu d'avoir trahi l'empereur à l'occasion de quelques ambassadeurs latins dont il était l'interprète, il fut condamné à perdre les yeux. Quelques années après, lorsqu'Andronic se fut rendu maître de l'Empire, ce scélérat, tout aveugle qu'il était, devint le favori du tyran. Il fut le principal instigateur de ses cruautés, lui conseillant de ne point faire grâce de la vie à ceux qu'il voulait punir, et lui prouvant par son propre exemple, qu'il ne suffisait pas de leur crever les yeux, quand on leur laissait la langue, le plus pernicieux instrument de la malice des hommes. En conséquence de cette leçon, Isaac l'Ange, successeur d'Andronic, ayant fait arrêter Aaron, lui fit couper cette langue envenimée. Deux autres imposteurs, nommés Seth et Sicydite, qui professaient l'astrologie, et

qui avaient secondé Aaron pour perdre Alexis, furent convaincus de maléfice, et aveuglés. Seth continua d'abuser par ses prestiges de la crédulité du peuple, et des grands seigneurs, non moins dupes que le peuple. Sicydite se fit moine et n'en devint pas meilleur; il passa le reste de ses jours à composer un ouvrage impie. J'ai suivi dans cette histoire d'Alexis le récit de Nicéas. Il m'a paru plus vraisemblable que celui de Cinname, qui représente Alexis comme coupable, sans doute sur la foi des bruits publics, trop souvent peu favorables à l'innocence accusée.

Les menaces de l'empereur n'effrayèrent pas le roi de Hongrie. Son général Denis, suivi de ses meilleures troupes, marcha vers Sirmium. Manuel, de son côté, désirait terminer la guerre cette année par une bataille décisive. On délibéra s'il se mettrait lui-même à la tête de son armée. Son ardeur martiale l'appelait à ce poste; le péril avait pour lui des attrait. On lui représenta que ce serait avilir la majesté impériale, que de la commettre contre une nation tant de fois vaincue; que c'était assez pour sa gloire d'opposer un général grec à un général hongrois. La faiblesse de sa santé, encore mal affermie, lui fit accepter ce conseil, et ses troupes étant assemblées, il en donna la conduite à Andronic Contostéphane. Il apprit alors que, de deux statues d'airain fort anciennes, élevées dans la grande place de Constantinople, l'une, nommée la Romaine, venait de tomber, l'autre, qu'on appelait la Hongroise, était restée sur pied. C'était aux yeux de la superstition le plus funeste présage. Pour le corriger et le tourner en sens contraire, Manuel donna ordre de relever la Romaine et d'abattre la Hongroise, et ce changement

xxx.
Préparatifs
de la bataille
de
Zeugmine.
Cin. 1 e, e.
7.
Nicoet. 1. 5,
e. 1, 2.

frivole tranquillisa son esprit. Il ne laissa partir Contostéphane qu'après l'avoir instruit en détail de toutes les opérations qui devaient lui procurer le succès. Lui prescrivit l'ordre de la bataille, il anima les officiers et les soldats par les motifs d'honneur, et par l'espérance des récompenses. Toute l'armée, embrasée d'ardeur et d'impatience, répondit par des cris, demandant qu'on la menât sur-le-champ à l'ennemi. Andronic passa la Save, et entra dans Zeugmine. Il envoya des coureurs qui lui amenèrent un prisonnier, dont il apprit que l'armée hongroise était composée partie de cavaliers armés de toutes pièces avec leurs chevaux bardés, partie d'archers et de troupes légères; qu'il n'y avait que quinze mille hommes, mais remplis d'audace, et persuadés que les Grecs ne tiendraient pas devant eux. Denis surtout, enflé du succès précédent, se vantait d'élever encore une montagne d'ossements d'ennemis. Andronic renvoya le prisonnier dire au général hongrois, *qu'il allait éprouver si des dissonances si fières étaient autre chose que de vaines bravades.*

XXXI.
Bataille de
Zeugmine.

Son armée fut rangée sur trois lignes, selon le plan qu'en avait dressé l'empereur. Contostéphane se mit au centre; l'aile droite était commandée par Andronic Lampardas, petit de taille, mais grand capitaine. L'aile gauche par d'autres officiers, entre lesquels étaient deux frères, Démétrius et George Branas. A quelque distance des deux ailes furent placés deux corps de réserve, destinés à soutenir ceux qu'ils verraient plier. En ce moment, Contostéphane reçut une lettre de l'empereur, qui, sur le rapport des astrologues, lui défendait de combattre ce jour-là, attendu que c'était

jour malheureux. Le général, moins frappé de la superstition que le prince, mit la lettre dans son sein sans la communiquer à personne, et osa livrer une bataille qui ne pouvait être justifiée que par le succès. Il exhorte ses soldats à bien faire, et marche.

Arrivés au tertre dont la vanité de Denis avait fait un tombeau de grande apparence, ils descendent de cheval, baisent cette terre qui couvrait les os de leurs compatriotes, et jurent de les venger ou de subir le même sort. Dès que Denis se voit en présence des ennemis, pour leur faire insulte il ordonne à ses soldats de boire à la santé des Grecs, ce qui fut exécuté sur-le-champ avec de grandes risées. Son armée ne formait qu'une masse sans divisions, les meilleures troupes faisant la tête, tout au contraire de l'ordonnance des Grecs. Au centre s'élevait, sur un chariot pesant attelé de quatre paires de bœufs, une grosse et haute perche, au haut de laquelle flottait au gré du vent un large drapeau, espèce d'enseigne qui fut alors et dans la suite fort en usage dans les guerres d'Italie. Toute cette armée semblait être une forêt de lances. Le hennissement des chevaux, l'éclat éblouissant des armes frappées des rayons du soleil, multipliaient aux oreilles et aux yeux des Grecs le nombre des Hongrois. Sur le midi, les deux armées s'étant approchées à la portée du trait, Andronic ordonna à la première ligne de tirer ses flèches, et de filer ensuite le long des flancs à droite et à gauche, pour gagner la queue. L'ordre fut mal exécuté; au lieu de se retirer en bon ordre pour découvrir la seconde ligne, ils se débandèrent, et fuyant en confusion, ils ne furent arrêtés que par la Save. Le plus grand effort des ennemis se porta sur l'aile gauche, qui fut enfoncée. Il n'y resta que deux

escadrons. Démétrius Brañas, se voyant abandonné, se jeta au milieu des ennemis avec quatre-vingts cavaliers, et, combattant en désespéré, il fut porté à terre d'un coup mortel et fait prisonnier. Son frère George prit la fuite. L'aile gauche fut entièrement détruite. Mais l'aile droite et le corps de bataille avaient un succès tout différent. Lampardas, après avoir renversé les ennemis qu'il avait en tête, se joignit à Contostéphane, et le combat se ranima avec fureur. Du premier choc quatre-vingts Grecs furent couchés par terre; mais on abattit un bien plus grand nombre de Hongrois. Ce fut ensuite une affreuse mêlée, et la bataille générale se trouvait changée en autant de combats singuliers qu'il y avait de soldats. Les lances étant rompues et les épées émoussées, il ne restait aux Grecs que leurs masses d'armes, avec lesquelles ils assommaient les ennemis. La terre fut en un moment jonchée d'hommes, de chevaux, d'armes brisées. Le grand drapeau fut enlevé; Denis s'échappa, mais son cheval fut pris. Les fuyards qui se jetaient dans le fleuve pour le passer à la nage, étaient arrêtés par les barques qui leur fermaient le passage. Presque toute l'armée hongroise périt. On fit prisonniers cinq généraux et huit cents soldats, parmi lesquels se trouvèrent les officiers les plus distingués. Entre une infinité d'actions mémorables, Jean Contostéphane et Andronic Lampardas se signalèrent par leur courage.

La nuit était avancée lorsque les Grecs rentrèrent dans leur camp; ils y rapportaient deux mille cuirasses, une infinité de casques, de boucliers, d'épées. Au point du jour, ils marchèrent au camp des Hongrois, et le trouvant abandonné, ils le pillèrent. Cette bataille termina enfin les guerres de Hongrie, qui depuis

xxxii.
Triomphe de
l'empereur.

dix-huit ans ne laissaient que de courts intervalles. L'empereur reñtra triomphant à Constantinople. Ce fut une fête brillante. Les habitants y déployèrent toute leur magnificence. Les rues étaient bordées d'échafauds à deux ou trois étages. Les prisonniers marchaient devant le char, sur lequel s'élevait la statue de la sainte Vierge, patronne de la ville, et à l'intercession de laquelle les princes les moins dévots attribuaient tous leurs succès. Derrière le char, suivaient les parents et les amis de l'empereur, les sénateurs et les magistrats. L'empereur à cheval fermait la marche, ayant à côté de lui Contostéphane, qui partageait les honneurs qu'on rendait au prince. On alla dans cet ordre à Sainte-Sophie, rendre grâces au souverain auteur des victoires; et le retour d'une campagne si glorieuse fut célébré par des courses de chars, et par toutes les sortes de spectacles que la joie publique fait imaginer.

Les Hongrois cédaient enfin à la supériorité des armes de Manuel. Mais Nééman, prince de Servie, quoiqu'avec moins de forces, ne pouvait contenir son humeur audacieuse et turbulente. Il prétendait avoir des droits sur la Croatie et la Dalmatie. Toujours les armes à la main, il inquiétait les terres de l'Empire par des courses continuelles. Manuel envoya d'abord Théodore Padiate, pour le tenir en respect avec quelques troupes : ce qui, ne suffisant pas, il partit lui-même avec un corps plus nombreux. A son approche, Nééman prit l'épouvante; il s'enfuit dans les forêts et entre les montagnes de son pays; et après s'y être tenu caché quelque temps, craignant d'être dépouillé de sa principauté, il vint demander grâce à l'empereur. Cette demande ne le corrigea pas. Il ne cessait de repré-

AN 1169.

LXXXIX.
Manuel en
Servie.

Nicet. l. 5,

c. 4.

Guill. Tyr.

l. 20, c. 4.

dre les armes et de former des ligues, tantôt avec les Allemands, tantôt avec les Hongrois. Mais il n'en coûtait à l'empereur que de se montrer en Thrace. Au premier bruit de sa marche, Nééman posait les armes ; assez semblable à ces animaux farouches, qui, domptés par un maître, reprennent leur féroceité lorsqu'ils le perdent de vue, et regagnent en frémissant leur retraite, dès qu'ils voient le bâton levé sur leur tête.

XXXIV.
Envoyés
d'Amauri à
Manuel.

Guill. Tyr.
ll. 20. c. 4.
Sant. l. 3,
part. 6, c.
22.

Manuel revenait de cette expédition, et traversait la Pélagonie, lorsqu'il reçut une ambassade d'Amauri, roi de Jérusalem. Voici quel en était le sujet. Depuis qu'Amauri était sur le trône, il avait fait plusieurs entreprises sur l'Égypte. L'occasion paraissait favorable pour s'emparer de cette riche contrée, habitée par un peuple efféminé, et gouvernée par des fantômes de princes, qui, sous le nom de khalifes, perdus de luxe et de volupté, abandonnaient leur autorité à des soudans, esclaves en apparence, mais en effet tyrans de leurs propres maîtres. Amauri avait sollicité l'empereur grec de l'aider d'argent et de troupes, lui promettant de partager avec lui le butin et la conquête, et l'empereur, flatté de l'espérance d'agrandir ses états, et peut-être de recueillir tout le fruit d'une alliance si inégale, avait écouté ses propositions. Il avait envoyé de sa part, Alexandre comte de Gravinia, et Michel d'Otrante, pour entamer la négociation. Les ambassadeurs d'Amauri, entre lesquels était l'historien Guillaume, alors archidiacre de Tyr, et depuis archevêque de cette ville, venaient consommer l'affaire et régler le nombre et la qualité des secours que l'empereur devait fournir. Ils joignirent Manuel à Bugelle, patriarche d'Antioche, et

terminèrent le traité. Après les serments réciproques, ils reprirent le chemin de Palestine, avec des présents et des lettres qui contenaient les engagements de l'empereur.

A son retour, l'impératrice lui donna un fils, le 10 septembre. Tandis que tout l'Empire rendait grâces à Dieu et témoignait sa joie par des fêtes publiques, Manuel faisait tirer l'horoscope du jeune prince. Les astrologues, à force d'observations et de calculs, trouvèrent qu'il serait riche, et qu'il succéderait à son père, ce qui n'était pas difficile à deviner. Ils ajoutèrent qu'il serait unique; ce qu'ils abandonnèrent au hasard, qui ne les démentit pas cette fois. Pour célébrer cet heureux événement, l'empereur, selon l'usage, invita les seigneurs à un grand festin, auquel ils assistèrent avec des couronnes d'olivier. Il donna au nouveau-né le nom d'Alexis, non pas, dit l'historien, en considération de son ajeul, mais pour obéir à un prétendu oracle. Deux ans après il le déclara son successeur, et lui fit prêter serment en cette qualité par les seigneurs et les magistrats, dans l'église de la Sainte-Vierge de Blaquernes. Jusqu'à ce temps-là Béla, prince de Hongrie, à qui l'empereur avait aussi donné le nom d'Alexis, était regardé comme l'héritier présomptif de l'Empire, en vertu de son mariage futur avec Marie, fille unique de l'empereur. La naissance d'un fils rompit ce projet. Peu de temps après que le jeune Alexis eut été déclaré successeur, Manuel retira sa parole à Béla. Les historiens n'en donnent aucune raison. On peut soupçonner que ce fut à la sollicitation de sa femme, Marie d'Antioche, dont il fit épouser à Béla la sœur utérine, nommée Agnès, fille de Constance et de Renaud de

xxxv.
Naissance
d'Alexis, fils
de Manuel.
Cin. l. 6, c.
ii.
Nicet. l. 5,
c. 8.
Romualdi
Salern. chr.
Ducange,
Fam. Byz. p.
167, 168.

Châtillon, Étienne, roi de Hongrie, étant mort en 1173, Manuel fit partir Béla avec un magnifique cortège, après lui avoir fait jurer qu'il ne se départirait jamais du service de l'empereur et de l'Empire. Béla ne trouva point d'obstacle à ses justes prétentions. La mémoire de son père Geïsa était chère aux Hongrois, et la couronne que son frère et son oncle s'étaient disputée avec tant d'opiniâtreté lui fut déferée du consentement unanime de la nation. Manuel chercha pour sa fille un autre mari. Il jeta les yeux sur les princes étrangers qui n'avaient point encore de femme, ou qui avaient des fils destinés à leur succéder, et il les fixa enfin sur Guillaume II, roi de Sicile, âgé de vingt ans. Guillaume reçut avec joie la proposition de cette alliance, et il y eut de part et d'autre plusieurs ambassades pour en régler les conditions. Tout était convenu ; on avait fixé le jour et le lieu où Marie serait remise entre les mains de son époux : Guillaume s'était rendu à Tarente avec son frère Henri, prince de Capoue, pour y attendre la princesse. Mais, après de mûres réflexions, l'empereur, qui n'avait pas entièrement renoncé à ses desseins sur la Sicile, ne voulut pas s'en interdire la conquête en y plaçant sa fille, et, dans cette pensée, il rompit la négociation.

Luc Chrysoberge, qui gouvernait depuis quinze ans l'Église de Constantinople, mourut cette année 1169. Pendant son pontificat, ces paroles de l'Évangile, *mon père est plus grand que moi*, avaient excité une grande dispute dans laquelle l'empereur, qui se piquait de dialectique, et même de théologie, avait pris part ; et, quoiqu'il soutint la doctrine orthodoxe, cependant les gens sensés jugèrent dès lors qu'il convenait aux

XXXVI.
Michel
d'Anchiale
succède à
Luc,
patriarche
de Constantinople.

Fleury, hist.
ecclés. l. 71,
art. 37, 38.
Pag. ad Bar.
Mansi ad
Bar.

princes, non pas de décider les questions de foi, mais de soutenir de leur autorité les décisions de l'Église, et qu'ils n'avaient pas tant besoin de lumières théologiques que de discernement et de droiture pour distinguer les jugements canoniques d'avec ceux que l'intrigue, la cabale, les passions humaines voudraient faire passer pour tels, comme il était arrivé du temps de Constantin Copronyme. Luc, dans cette occasion, s'attira la haine de ceux qui défendaient l'opinion hétérodoxe: ils l'accusèrent sur plusieurs chefs; mais l'empereur le déclara innocent, et le maintint dans son siège. Ce patriarche présida à plusieurs conciles, dans l'un desquels le droit d'asile attaché à l'église de Sainte-Sophie en faveur des plus grands crimes fut restreint à l'égard des homicides volontaires. Jusqu'alors on s'était contenté d'enfermer l'homicide dans un monastère pour y passer le reste de ses jours. Manuel, jugeant avec raison que cette profession forcée déshonorait l'état religieux sans justifier le coupable, ordonna que le criminel serait puni d'une prison perpétuelle, et que cependant, après de longues et rigoureuses épreuves, il pourrait être admis à la profession s'il en témoignait un désir non équivoque. L'ordonnance du prince fut approuvée et confirmée par les prélats. Un autre concile défendit aux prêtres et aux diacres toute fonction temporelle, et même celle de médecin. Les diacres, cependant, pouvaient faire celle d'avocat, pourvu qu'ils ne fussent pas du nombre de ceux qui étaient enregistrés dans les tribunaux séculiers, et qui recevaient pension de l'empereur. A Luc succéda Michel, évêque d'Anchiale, qui portait le titre de prince des philosophes; espèce de prééminence inconnue à la

bonne antiquité, et aussi chimérique que la philosophie même, telle qu'elle était alors, même dans l'empire grec. Ce patriarche fut grand ennemi des Latins : il combattit de tout son pouvoir l'inclination de Manuel pour la réunion des deux églises ; et, dans un entretien qu'il eut à ce sujet avec ce prince, il poussa son entêtement frénétique jusqu'à dire qu'un prince mahométan lui paraissait moins infidèle que le pontife romain, et qu'il lui obéirait plus volontiers.

AN 1170.

XXXVII.
Expédition
d'Égypte.
Nicet. l. 5,
c. 4 et seqq.
Cinn. l. 6, c.

9.
Guill. Tyr.
l. 20, c. 14
et seqq.]
Jac. Vitri,
l. 1.

Ducange,
fam. Byz.
p. 180.

De Guignes,
Hist. des
Huns, l. 13,
p. 207, 208,
209.

Danville,
Égypte an-
cienne, p.
88, 89, 90.

L'empereur s'était engagé à secourir Amauri dans la guerre d'Égypte ; il fit plus qu'il n'avait promis. Le secours qu'il envoya fut si considérable, que la scène changea de face : Manuel parut le chef de l'entreprise ; Amauri ne fit plus que le personnage d'auxiliaire, et c'est sous ce point de vue que les historiens de l'Empire présentent cette expédition. La flotte grecque était de cent cinquante vaisseaux de guerre à deux rangs de rames, de soixante autres plus grands pour porter la cavalerie, et de dix ou douze d'une capacité encore supérieure, chargés de provisions d'armes et de machines. A la tête de cet armement était le grand-duc Andronic Contostéphane ; il avait pour lieutenants-généraux deux officiers de grand mérite, Théodore Maurozume, confident de Manuel, qui comptait beaucoup sur son expérience, et Alexandre, comte de Conversan en Appulie, qui s'était attaché au service de l'empereur. Maurozume eut ordre de prendre les devants avec soixante vaisseaux, et d'aller en Palestine avertir Amauri du départ de la flotte, l'exhorter à faire

¹ C'était, depuis 1164, la quatrième expédition des chrétiens en Égypte. Renaud, op. cit., 1134 et suiv. — R.

diligence pour se mettre en état d'agir de concert, et porter de l'argent et des vivres aux chevaliers de Saint-Jean, qui devaient suivre Amauri, et que l'empereur s'était chargé d'entretenir dans le cours de cette guerre. Le 8 juillet, la flotte se rendit à Mélibote, sur la côte d'Asie, où l'empereur en fit la revue, et donna ses instructions à Contostéphane, qui prit ensuite la route de l'Hellespont. Il embarqua ses troupes de terre à Cœlé, vis-à-vis d'Abyde, et fit voile vers l'île de Cypre. Ayant rencontré en mer six vaisseaux égyptiens envoyés à la découverte, il en prit deux, les autres lui échappèrent. Arrivé en Cypre, il en envoya donner avis à Amauri, lui laissant le choix de le venir joindre dans cette île, ou de l'attendre à Jérusalem. Amauri ne se pressa pas de répondre; il se voyait plus puissamment secouru qu'il n'avait désiré, et il soupçonnait, non sans raison, que Manuel songeait à travailler pour lui-même beaucoup plus que pour son allié. Après avoir délibéré quelque temps, voyant qu'il ne pouvait plus s'en dédire, il pria Contostéphane de venir à Jérusalem, pour prendre ensemble les mesures convenables. L'amiral grec s'y étant rendu, le roi temporisait encore sous différents prétextes. Contostéphane brûlait d'impatience. La flotte qui, après avoir mouillé à Tyr, attendait Amauri à Saint-Jean-d'Acre, n'était fournie de provisions que pour trois mois, à commencer au mois d'août, et l'on approchait de la fin de septembre. Enfin, le roi consentit au départ, mais il préféra la route de terre, comme plus sûre et plus commode. Il voulait se rendre maître en passant de plusieurs châteaux situés dans la plaine qui sépare l'Égypte de la Palestine, et dont les habitants étaient la plupart chrétiens, quoi-

que sujets du khalife. Les troupes des deux nations s'assemblèrent donc à Ascalon, d'où, côtoyant la mer, elles marchèrent vers l'Égypte. La prise des châteaux, dépourvus de garnison, ne les retarda pas; mais la nécessité de chercher de l'eau douce dans ce désert aride, et la rencontre d'un grand marais que la mer avait formé depuis quelque temps, les obligèrent à s'écarter quelquefois du rivage. Elles arrivèrent en neuf jours à Pharamia, ville autrefois très-peuplée, ~~alors~~ déserte, située à une lieue de la première embouchure du Nil, près des ruines de l'ancienne Péluse. Ils y trouvèrent la flotte, qui les transporta au-delà du premier bras du Nil. Prenant ensuite leur route entre les marais et la mer, ils laissèrent sur leur gauche Tanis, cette cité autrefois si célèbre, réduite alors à n'être plus qu'un pauvre village, et se rendirent en deux jours à Damiette, où ils campèrent entre la ville et la mer.

XXXVIII.
Siège
de Damiette.

Damiette, l'ancienne Tamiathis, située sur la rive occidentale du Nil, n'était alors qu'à un mille de l'embouchure du fleuve, plus près de la mer qu'elle n'est aujourd'hui, ayant été détruite après le départ de saint Louis, et rebâtie ensuite à quelque distance. La flotte, arrêtée par les vents contraires, n'arriva que trois jours après l'armée de terre : elle entra dans le fleuve, et se mit à l'ancre le long du bord, entre la ville et la mer. Sur la rive opposée s'élevait une haute tour bien garnie de soldats; une chaîne tendue depuis cette tour jusqu'aux murs de la ville fermait le passage du fleuve, en sorte que les assiégés recevaient librement tous les secours qui leur venaient du Caire. La ville était d'abord si mal pourvue de défenseurs, que si l'armée eût donné l'assaut en arrivant, elle aurait pu être empor-

tée d'enblée. Le délai de trois jours donna le temps à une infinité d'Arabes et de Turks d'y descendre par le fleuve, et de s'y jeter à la vue des Grecs et des Français, qui ne purent l'empêcher. Pendant cet intervalle, les assiégés avaient amusé les ennemis par des sorties, dans lesquelles ils ne hasardaient rien, ne s'éloignant pas de la ville, où ils trouvaient une prompte retraite. Il fallut donc assiéger Damiette dans les formes. On construisit à grands frais, et avec beaucoup de peine, une tour à sept étages, d'où l'on devait découvrir tout l'intérieur de la ville, et la foudroyer à coups de pierres, de flèches, de javelots. On dressa des batteries à lancer de grosses pierres; on fit avancer des mantelets pour couvrir la sape; on conduisit des souterrains jusque sous les fondements des murailles. Les assiégés opposaient efforts à efforts, ouvrages à ouvrages: ils détruisaient tous les travaux, et ne manquaient ni d'adresse ni de courage. Les assiégeants, rebutés, se relâchaient de jour en jour; leur première ardeur s'éteignait par la résistance, et s'évaporait en murmures. La mésintelligence de Contostéphane et d'Amauri, qui ne s'épargnaient pas dans leurs discours, allumait dans les deux camps le feu de la division. Les Grecs et les Latins s'accusaient réciproquement de négligence, ou même de trahison. Toutes les opérations échouaient, soit par ignorance, soit par malice. Cette tour, qui devait faire une exécution si terrible si elle eût été placée avec intelligence, devint presque inutile. Après l'avoir fait avancer avec des travaux infinis, par des chemins presque impraticables, on l'établit vis-à-vis de l'endroit où la muraille était la plus haute et la plus forte; en sorte qu'elle ne produisit d'autre effet

qu'e d'abattre une église de la Sainte-Vierge, que les musulmans avaient laissée aux chrétiens. Selon la tradition du pays, c'était le lieu où la mère de Dieu s'était retirée avec son fils et saint Joseph, dans le temps qu'elle avait fui en Égypte. Ce qui donna occasion aux musulmans d'insulter les assiégeants comme des impies, qui n'épargnaient pas, dans leur fureur, les monuments les plus sacrés de leur religion.

XXXIX.
Mauvais
succès du
siège.

Depuis cinquante jours que durait le siège, il n'était pas plus avancé que la première journée. La famine, ce fléau qui n'est ordinairement redoutable qu'aux assiégés, se faisait cruellement sentir aux assiégeants. Toutes les provisions des Grecs étaient épuisées. Resserrés dans un coin de terre entre le fleuve, la mer, un désert stérile et un pays dévasté par ses propres habitants, ils ne pouvaient trouver ni pain pour les hommes, ni fourrage pour les chevaux. Réduits à gratter la terre pour en arracher les racines, et à brouter les sommités des branches des palmiers abattus pour la construction des machines, il ne leur restait de forces que pour se plaindre et pour maudire les Latins, qui, mieux fournis de vivres, les vendaient bien cher, ou refusaient d'en vendre par crainte d'en manquer eux-mêmes. Pour surcroît de maux il tomba, pendant plusieurs jours, un déluge de pluie qui les inondait jusque sous leurs pavillons ; et, pendant que les eaux désolaient l'armée de terre, la flotte était en proie aux flammes. Comme le vent du midi, soufflant avec violence, précipitait le cours du fleuve, les Sarrasins, profitant du moment, remplirent un brûlot de bois sec, de poix et d'autres matières combustibles, et après y avoir mis le feu ils le lâchèrent sur la flotte. Le vent

qui augmentait la flamme, le poussant avec rapidité, il répandit partout l'incendie. Six grands vaisseaux furent entièrement réduits en cendres, et le reste n'aurait pas échappé si les matelots, excités par les cris d'Amauri, qui était accouru au premier bruit de ce désastre, n'eussent promptement détaché et séparé les navires, dont la plupart emportaient des flammes dans leurs œuvres et dans leurs agrès; mais le secours des eaux du Nil, qu'on y versait à grands flots, les sauva d'une perte totale.

Les assiégés faisaient de fréquentes sorties, du côté surtout où campaient les Grecs, qu'ils croyaient plus affaiblis par la disette. Contostéphane et ses deux lieutenants, à la tête de leurs soldats; les animaient par leur exemple; et, quoiqu'il arrivât tous les jours de nouveaux renforts aux habitants, ceux-ci étaient toujours repoussés. Cependant les murmures croissaient de jour en jour dans toute l'armée. On entendait dire de toutes parts, *que leur opiniâtreté leur serait funeste; que Dieu même réprouvait leurs efforts, et qu'il valait mieux renoncer à cette entreprise téméraire que de périr en Égypte, soit par la famine, soit par l'épée des Sarrasins.* Ces discours choquaient moins Amauri que le brave Contostéphane. Le roi écoutait les propositions de paix que les émirs lui envoyaient faire secrètement. L'amiral grec, qui n'en avait aucune connaissance, apprenant qu'un grand corps d'Arabes était en chemin pour secourir Damiette, résolut de faire un dernier effort pour les prévenir; et, comme il se défiait de la bonne foi d'Amauri, il ne voulut employer que ses soldats. Après les avoir assemblés dans son camp, dont il avait fait sortir tous

les Latins, il leur parla en ces termes : « Camarades, « il est fâcheux de rester ici au milieu de tant d'in- « commodités; il est plus fâcheux encore d'en sortir « sans rien emporter, que de la honte, au lieu des dé- « pouilles que nous avons lieu d'espérer. Mais le plus « grand malheur pour nous serait de compter sur la « foi d'un allié plus mal intentionné que les ennemis « mêmes. Ne voyez-vous pas cet allié perfide, assis « tranquillement dans son camp, spectateur oisif de « nos combats, comme si les Grecs, vils gladiateurs, « ne l'eussent invité qu'à les voir mourir ? Placés entre « la mort et l'insulte, d'un côté les Sarrasins nous ac- « cablent de traits, de l'autre les Latins semblent boire « des yeux notre sang, et triompher de nos pertes. L'or « des infidèles tient Amauri enchaîné; il a vendu notre « vie. Attendrons-nous que la famine ait achevé de « consumer nos forces ; ou n'userons-nous de celles « qui nous restent que pour fuir et porter notre igno- « minie aux yeux de nos concitoyens, aux regards « irrités de l'empereur ? N'avons-nous donc traversé tant « de terres, tant de mers, que pour rentrer dans Con- « stantinople plus humiliés que ces captifs que nous y « avons tant de fois traînés dans nos triomphes, plus « chargés d'opprobres qu'ils n'étaient chargés de chaî- « nes ? Mourons, plutôt que de subir un si sanglant « affront; ne quittons cette terre dévorante que pour « voler à l'ennemi. S'il a des traits meurtriers, nous « avons des boucliers à l'épreuve; s'il a l'avantage du « poste, en un moment notre courage nous élèvera « jusqu'à lui. Suivez-moi ; je vais monter à votre tête, « ou plutôt l'ange du Seigneur montera devant nous : « c'est notre unique allié, c'est notre confédéré fidèle.

« Nous combattons contre ses ennemis. » Animés par ces paroles, les Grecs prennent les armes. Contostéphane marche devant eux. Les Sarrasins font une décharge de toutes leurs machines : au milieu de cette grêle de traits, Contostéphane poussant son cheval va enfoncer sa lance dans la porte de la ville ; il est suivi de ses soldats. Les trompettes, les timbales, tous les instruments de guerre étourdissent la crainte et embrasent la valeur. Les pierres et les javelots lancés des balistes et des catapultes vont abattre les Sarrasins sur la muraille. On plante déjà les échelles. Au bruit de cette attaque, Amauri, frappé d'étonnement, comme si cet assaut l'eût menacé lui-même, monte à cheval, et, se faisant suivre de ses meilleurs cavaliers, il court aux Grecs, et d'aussi loin qu'il peut se faire entendre : *Où courez-vous, s'écrie-t-il ? Arrêtez, la paix est faite.* A ce mot de paix, toute l'ardeur des Grecs se refroidit ; le sentiment de leurs maux, plus fort que les paroles de Contostéphane, leur fait tomber les armes des mains. Sans s'informer des conditions de cette paix, l'idée du retour s'empare de leur esprit. Ils mettent le feu à leurs machines sans l'ordre du général, et remplissent le camp de tumulte.

Les Sarrasins, les Turks auxiliaires sortent de la ville, et viennent aux deux camps embrasser les Latins et les Grecs comme leurs amis. Les Grecs et les Latins entrent librement dans la ville ; ils achètent ce qu'ils veulent. On eût dit que ces nations, si acharnées deux heures auparavant à leur destruction mutuelle, n'enssent jamais interrompu leur commerce. Trois jours après (c'était le 4 décembre), les Grecs se embarquent ; ils se jettent en foule dans les vaisseaux, redoutant

xli.
Lévée du
siège.

moins les orages ordinaires dans cette saison, qu'empressés de fuir cette funeste contrée. Contostéphane, avec les troupes de terre, suivit Amauri par le même chemin qu'il était venu. Il arriva le 21 décembre à Ascalon, et ayant accompagné les Latins jusqu'à Jérusalem, il prit la route d'Antioche, traversa le territoire d'Icône sans obstacle de la part des Turcs, et revint à Constantinople. Le retour de la flotte ne fut pas si heureux. Dès qu'elle eut pris le large, il survint une si violente tempête qu'elle fut entièrement dispersée; il ne resta pas ensemble six vaisseaux. Les uns furent submergés avec leur équipage; les autres, ayant échoué sur divers rivages, furent abandonnés au gré des flots. Il en entra fort peu dans le port de Constantinople, et quelques-uns, jetés sur des côtes éloignées, ne revinrent qu'au printemps suivant. Les Sarrasins, craignant pour l'avenir de pareilles attaques, envoyèrent à l'empereur des ambassadeurs avec des présents, et en obtinrent la confirmation de la paix. Ainsi se termina cette expédition, dont les deux nations rejetèrent l'une sur l'autre le malheureux succès. Les Latins accusaient l'avarice de l'empereur, qui laissa manquer ses soldats d'argent et de vivres; les Grecs taxaient Amauri de mauvaise foi. On peut soupçonner qu'ils étaient fondés de part et d'autre dans leurs reproches, et qu'ils n'avaient tort que dans les raisons qu'ils apportaient pour se justifier.

XLII.
Voyage
d'Amauri à
Constanti-
nople.

Caill. Tyr.
l. 20, c. 24,
25, 26.

La mésintelligence qui avait fait échouer cette entreprise n'empêcha pas Amauri d'avoir encore, deux ans après, recours à l'empereur grec. On ne permit pas d'avancer cet événement, pour ne pas interrompre ce qui regarde ce prince. Le redoutable Saladin, de-

venu maître de l'Égypte, donnait de cruelles inquiétudes aux chrétiens de Palestine. Il avait pris Gaza, et menaçait le royaume de Jérusalem. Dans ces alarmes, Amauri envoya des ambassadeurs dans tout l'Occident ; mais il alla lui-même avec dix vaisseaux et un grand cortège à Constantinople, d'où il espérait un plus prompt et un plus puissant secours. L'empereur, flatté de recevoir à sa cour un prince que sa couronne rendait respectable à toute la chrétienté, envoya son neveu, Jean le protoschaste, beau-père d'Amauri, pour lui faire rendre sur son passage les honneurs convenables. Jean alla au-devant de lui jusqu'à Gallipoli. Manuel le reçut dans le palais de Constantin, où il arriva par mer, et monta par les degrés de marbre qui descendaient au Bosphore ; distinction singulière dans les usages des Grecs, cette entrée étant interdite à tout autre qu'à l'empereur. On lui prodigua tous les honneurs qu'on pouvait rendre à un grand prince. Pendant son séjour, qui fut de près de trois mois, il fut traité splendidement avec toute sa cour. Les fêtes, les spectacles, les promenades sur le Bosphore, remplissaient les moments que Manuel ne donnait pas aux affaires publiques ou aux entretiens particuliers avec Amauri. Charmé de ce brillant accueil, comblé de présents, et plus satisfait encore des magnifiques promesses qu'on lui faisait, il prit congé de Manuel. Sa mort, arrivée deux ans après, ne lui laissa pas le temps d'éprouver la sincérité de l'empereur.

LIVRE XC.

- I.** Guerre des Vénitiens. **II.** Causes de cette guerre selon les auteurs italiens. **III.** Autre récit des Grecs. **IV.** Hostilités de la flotte vénitienne. **V.** Retour de la flotte vénitienne. **VI.** Guerre d'Ancône. **VII.** Paix avec les Vénitiens. **VIII.** Hostilités du sultan d'Icone. **IX.** Ravages et défaite des Turks. **X.** Renouveau de la guerre contre Asseddin. **XI.** Réparation de Dorylée. **XII.** Entreprise inutile sur Amasie. **XIII.** Cruauté d'Isach. **XIV.** Guerre contre le sultan d'Icone. **XV.** Bataille de Myriocéphale. **XVI.** Suite de la bataille. **XVII.** Diverses aventures de Manuel et de ses troupes. **XVIII.** Le sultan offre la paix. **XIX.** Retour de l'empereur. **XX.** Bataille du Méandre. **XXI.** Projet d'une nouvelle expédition en Égypte. **XXII.** Lâcheté d'Andronic l'Ange. **XXIII.** Manuel Cantacuzène puni de ses excès. **XXIV.** Manuel fait lever le siège de Claudiopolis. **XXV.** Correspondance de Manuel avec Frédéric. **XXVI.** Double mariage de la fille et du fils de Manuel. **XXVII.** Mort de Manuel. **XXVIII.** Exactions de Manuel. **XXIX.** Ses ennemis. **XXX.** Ses bâtiments. **XXXI.** Sa conduite à l'égard des monastères. **XXXII.** Mauvaise économie à l'égard de l'entretien des troupes. **XXXIII.** Liberté rendue aux citoyens devenus esclaves. **XXXIV.** Retranchement des fêtes. **XXXV.** Inclination de Manuel en faveur des Latins. **XXXVI.** Manuel théologien.

MANUEL.

LES cités commerçantes d'Italie, Gênes, Pise, Florence et Venise, avaient alors des comptoirs à Constantinople, et leur mutuelle jalousie causait souvent des querelles, qui troublaient le repos de la ville. D'ailleurs les intérêts de ces républiques ne s'accordaient pas toujours avec ceux de l'Empire. En 1163 les Pisans s'étant ligüés avec Frédéric, alors ennemi de l'empereur grec, Manuel les chassa de Constantinople. Mais il les rappela huit ans après, leur rendit leurs comptoirs ainsi que toutes leurs marchandises confisquées, et s'engagea de plus à leur donner chaque année cinq cents besants d'or. La guerre qui commençait alors entre l'Empire et les Vénitiens, lui faisait rechercher l'alliance des Pisans, dont les flottes pouvaient lui être d'un grand secours.

L'occasion de cette guerre est diversement racontée par les auteurs vénitiens et par les Grecs. Les deux récits sont aussi différents que le sont ordinairement les manifestes de deux puissances qui se déclarent la guerre. Selon les historiens de Venise, Manuel ayant voulu engager les Vénitiens à prendre les armes contre le roi de Sicile, leur allié, sur le refus qu'ils firent de manquer de foi à ce prince, les Grecs entrèrent en Dalmatie, et s'emparèrent de plusieurs villes du domaine de la république. Les Vénitiens, de leur côté, rapelèrent tous les marchands de leur nation, qui se trouvaient dans l'Empire. Peu de temps après, Manuel, feignant de se réconcilier avec la république, promit de

AN 1171.

I.
Guerre des
Vénitiens.

Cinn. l. 6. c.

10, 12.

Et ibi

Ducange.

Sabell. de-
cad. 1, l. 7.Abrégé de
l'hist. d'Ital.

t. 5, p. 256,

262, 336,

338, 340,

346, 356,

358.

[Darn. Hist.
de Ven. t. 1,
137 et suiv.]II.
Causes de
cette guerre
selon les
auteurs
italiens. 3

leur rendre les places qu'il leur avait prises, et les invita à renvoyer leurs marchands à Constantinople. La république leva la défense qu'elle avait faite de commercer en Grèce. Grand nombre de navires chargés de marchandises firent voile vers Constantinople, avec deux nobles Vénitiens revêtus du titre d'ambassadeurs. Mais à peine furent-ils arrivés, qu'ils apprirent que l'empereur avait fait arrêter dans le même jour, par tout l'Empire, les navires et les marchands vénitiens; qu'on avait saisi leurs effets, et mis en prison leurs personnes, en attendant qu'on eût statué sur le traitement qui leur serait fait. Les ambassadeurs étonnés se rembarquèrent, et retournèrent à Venise. Ils étaient déjà prévenus par l'arrivée de plusieurs marchands, qui s'étaient mis en mer au premier tumulte, et qui avaient porté la nouvelle de cette violence imprévue. La surprise fut extrême. Le peuple en fureur criait vengeance, et le sénat ne songea plus qu'à équiper une puissante flotte. Tel est le récit de Sabellicus.

III.
Autre récit
des Grecs.

Voici ce que disent les Grecs. Depuis la guerre de l'empereur Alexis contre Robert Guiscard, les Vénitiens, en récompense de leurs services, jouissaient de grands privilèges dans tout l'Empire. Ils possédaient à Constantinople, une rue entière, qui leur avait été donnée pour habitation; et seuls, de tous les négociants étrangers, ils étaient exempts de péage, soit pour l'entrée, soit pour la sortie de leurs marchandises. Tant de faveurs les ayant extrêmement enrichis, ils en devinrent insolents, jusqu'à traiter avec le dernier mépris, non-seulement les simples citoyens, mais même les seigneurs les plus distingués, et à ne tenir aucun compte ni des édits ni des menaces de l'empereur. Jean, indi-

gité de leur arrogance, les avait chassés de toutes les terres de l'Empire, et ils s'en étaient vengés par le ravage des îles et du Péloponnèse, ainsi que nous l'avons raconté. Manuel leur ayant rendu leurs anciens privilèges, ils n'en furent que plus intraitables. L'empereur, pour s'attacher davantage ceux qui s'étaient domiciliés à Constantinople, leur avait donné la qualité de bourgeois, après leur avoir fait prêter serment de fidélité; il leur avait accordé un quartier pour leur demeure, à condition qu'ils n'habiteraient point ailleurs. Les Vénitiens, sans avoir égard à cette défense, épousaient des femmes grecques; leur opulence leur ouvrait l'entrée des plus illustres familles, ils y transportaient leur domicile; et ces marchands, tout brillants d'or, allaient bientôt tenir le premier rang à la cour ainsi qu'à la ville. Ils haïssaient mortellement les Lombards, qui avaient quitté leur parti dans les guerres d'Italie : ils portèrent la hardiesse jusqu'à piller leurs magasins, maltraiter leurs personnes, abattre leurs maisons. Cités en justice pour ces violences, l'empereur les condamna à rebâtir les maisons qu'ils avaient détruites, et à restituer ce qu'ils avaient enlevé. Au lieu d'obéir à la sentence, ils menaçaient les Grecs de les traiter eux-mêmes comme les Lombards, et leur rappelaient les sanglantes représailles dont ils avaient usé autrefois contre l'empereur Jean. Manuel, ne pouvant plus souffrir ces outrages, et conservant au fond du cœur le ressentiment des insultes qu'il avait essuyées de leur part au siège de Corfou, envoya des ordres secrets aux gouverneurs des provinces, d'arrêter en un jour marqué tous les Vénitiens qui se trouveraient dans leur département; et le même jour l'ordre fut exécuté

tant à Constantinople que dans le reste de l'Empire. Les Vénitiens, pris comme d'un coup de filet, furent renfermés dans les prisons et dans les monastères. Au bout de quelque temps, comme leur or, leurs alliances et l'étendue de leur commerce, leur avaient procuré beaucoup de liaisons, ils trouvèrent un assez grand nombre de personnes qui voulurent bien leur servir de caution; et ils obtinrent leur élargissement avec promesse de se soumettre à ce que l'empereur aurait ordonné. Ce n'était pas leur intention. Un d'entre eux, distingué par ses richesses, avait fait construire une caraque d'une grandeur extraordinaire, telle qu'on n'en avait jamais vu de pareille à Constantinople, et il l'avait vendue à l'empereur, qui, par un excès de confiance, lui en avait donné à lui-même le commandement. Cet homme, qui s'était insinué dans la faveur du prince, avait été excepté de la proscription générale. Il convint secrètement avec ses compatriotes, qu'ils se rendraient à bord une certaine nuit, si le vent était favorable, et qu'il les transporterait à Venise. Tout réussit selon leur désir. Ils étaient déjà dans la Propontide, lorsqu'on s'aperçut de leur fuite. On fit partir après eux les Varangues, dans plusieurs bâtiments qui se trouvaient appareillés. On les atteignit dans le détroit de l'Hellespont; on lance sur eux le feu grégeois, mais sans effet. Le Vénitiens, instruits des pratiques des Grecs, avaient revêtu leur vaisseau de pièces de feutre détrempées dans le vinaigre, espèce de défense qui amortissait l'action de cette flamme dévorante; en sorte que le feu, ou n'arriva pas au vaisseau, pour être jeté de trop loin, ou n'y mordit pas et retomba dans la mer. On les poursuivit quelque temps;

mais ils eurent bientôt tant d'avance, qu'on désespéra de les rejoindre, et les Varangues retournèrent à Constantinople, comme ils en étaient partis.

Les Vénitiens employèrent en préparatifs de guerre la plus grande partie de l'année suivante. On construisit, on équipa cent galées, et, s'il en faut croire les historiens, il n'en coûta qu'autant de jours pour les construire, et les mettre en état de tenir la mer. C'étaient des vaisseaux à deux rangs de rames. On y ajouta vingt caràques. On ordonna à tous les vaisseaux marchands de se tenir appareillés pour partir au premier ordre. On rassembla les bâtimens et les soldats de l'Istrie et de la Dalmatie. [La famille Justiniani voulut marcher tout entière dans cette expédition : elle fournit cent combattants. C'était renouveler l'exemple d'une illustre famille de Rome ; le même malheur les attendait.] Le doge Vital Michieli fut mis à la tête de ce formidable armement, et partit de Venise le 1^{er} de septembre. Il s'empara en passant des villes que les Grecs possédaient sur la côte du golfe. Trau fut prise et ruinée. Raguse ne put résister. On détruisit la muraille qui était baignée de la mer, et la tour sur laquelle était planté l'étendard de l'Empire. Après ces premiers exploits, on entra dans l'Archipel, et on alla attaquer l'île de Négrepont. Quoique toutes les places de cette île fussent en état de défense, cependant le gouverneur, soit par crainte, soit par un ordre secret de Manuel, qui voulait gagner du temps, exhorta Vital à députer à l'empereur ; étant assuré, disait-il, des dispositions favorables de ce prince. Vital s'y laissa tromper. Il fit partir pour Constantinople deux personnes distinguées

AN 1172.

IV.
Hostilité de
la flotte
vénitienne.

[l'évêque d'Équilo et Manassès Badouer], et en attendant leur retour, après avoir fait quelque dégât dans l'île, il passa à celle de Chio, dont il prit la capitale; ce qui le rendit maître de l'île entière. Il s'abstint pendant l'hiver de toute autre entreprise, dans l'espérance que l'empereur accorderait aux Vénitiens une satisfaction convenable. Mais Manuel amusait les députés, accordant, refusant, revenant cent fois sur ses pas, les trainant dans tous les détours d'une négociation artificieuse. Enfin, avertis par le traître Aaron, qui n'était pas encore puni, que l'empereur ne cherchait qu'à les tromper, et que, tandis qu'il traitait avec eux, il armait une flotte nombreuse, chargée de troupes de débarquement, ils rompèrent les conférences et s'en retournèrent.

AN 1173.

V.
Retour de la
flotte
vénitienne.

Cependant la peste s'était répandue dans les troupes vénitienues, et elles avaient si mauvaise opinion de Manuel, qu'elles l'accusaient d'avoir fait empoisonner toutes les fontaines de l'île. Dans ce désastre, Vital apprenant que la flotte impériale, forte de cent cinquante voiles, venait l'attaquer, se remet promptement en mer, et gagne Leshos; d'où il passe à Lemnos, et de Lemnos à Scyros, toujours poursuivi par les Grecs, et désolé par la maladie qui lui enlevait quantité de soldats et de matelots. Plusieurs de ses vaisseaux tombèrent entre les mains des ennemis : les autres [au nombre de dix-sept] regagnèrent Venise. Andronic Coostéphane les poursuivit jusqu'au cap de Malée, d'où il retourna à Constantinople, content d'avoir dissipé la tempête qui menaçait toutes les îles de l'Archipel. La flotte vénitienne ne rapporta dans sa patrie que la

contagion ; et le peuple , qui s'était flatté des plus brillants succès , conçut tant de fureur contre Vital qu'il accusait de trahison , que ce doge , homme de grand mérite , fut assassiné en plein jour au milieu de la ville. [C'était , sur 50 doges qui avaient régné jusqu'alors , le 19^e qui eût été violemment détrôné , et le 6^e massacré par le peuple.] Vital , en quittant la Grèce , n'avait pas renoncé à l'espérance de la paix. Il avait envoyé à Manuel des ambassadeurs , entre lesquels était Henri Dandolo , recommandable par sa sagesse et son courage. [De cette époque date un changement important dans la constitution de la république. L'élection du doge cessa d'être faite par le peuple. Il fut réglé que quatre cent soixante-dix citoyens , représentant la nation entière , choisiraient dans leur sein soixante membres destinés à former un sénat ; que ceux-ci nommeraient six conseillers du doge , et qu'enfin onze électeurs , nommés par les deux conseils , éliraient le chef de l'état. Le premier doge ainsi nommé , Orio Malipier (maître Pierre) , refusa : Sébastien Ziani , désigné par lui-même comme plus digne , fut agréé , et présenté au peuple ; auquel il fit jeter de l'argent , comme pour le dédommager de la perte de son plus beau privilège , ou plutôt pour éviter les marques de son mécontentement.] L'historien de Venise impute ici à Manuel une cruauté criminelle. Ce prince , ayant fait venir Dandolo en particulier , comme pour s'entretenir avec lui du sujet de son ambassade , lui fit approcher des yeux un fer ardent , pour le priver de la vue. Si le fait est véritable , elle ne fut que considérablement affaiblie : il en resta assez à ce grand homme pour voir , trente ans après , les successeurs de son perfide ennemi prosternés à ses pieds ,

et devenus l'objet de la vengeance de Dieu et des hommes ¹.

An 1174.

VI.
Guerre
d'Ancône.

Ancône jouissait de sa liberté sous la protection de l'empereur grec, qui y tenait un commandant avec quelques troupes. Les Vénitiens, depuis long-temps jaloux de cette ville, qui partageait les profits du commerce du Levant, animés encore par le désir de se venger de Manuel, se ligèrent avec l'empereur Frédéric pour l'assiéger. L'archevêque de Mayence, à la tête des troupes allemandes, vint l'investir du côté de la terre, tandis que les Vénitiens l'attaquaient par mer. Le siège, commencé le 3 avril, durait encore dans le mois d'octobre, et les habitants, réduits à la plus extrême misère, demandèrent à capituler. L'archevêque ne voulait les recevoir qu'à discrétion. Une veuve italienne, nommée Aldrude, comtesse de Bertinoro, touchée de compassion et embrasée d'un grand courage, se joignit à Guillaume Adelard, riche citoyen de Ferrare. Ils levèrent ensemble une armée : pour fournir aux frais de cet armement, ils engagèrent leurs terres, et Aldrude ses propres enfants. Elle fit passer des exprès dans Ancône pour encourager les habitants, et les exhorter à la seconder par une vigoureuse sortie. A la nouvelle de son approche, l'archevêque, moins brave que dur et cruel, s'éloigna de la ville, et l'héroïne vint se poster au pied des murailles. Alors, à la tête de ses soldats, auxquels vinrent se joindre les troupes et les habitants d'Ancône, elle livra une sanglante bataille, où les Allemands furent taillés en pièces. Peu s'en fallut que

¹ M. le comte Daru place l'origine de la guerre avec Venise en 1163, et les premières hostilités en 1171.—B.

L'archevêque ne fût pris. Après cette victoire, Aldrude fait monter ses troupes dans les vaisseaux qui se trouvent au port d'Ancône, et, accompagnée de Guillaume, elle fond avec une audace déterminée sur la flotte vénitienne. L'ayant mise en fuite, ils rentrent dans la ville en criant avec tout le peuple, *Vive l'empereur Manuel*. Peu de jours après, Guillaume va recevoir à Constantinople la récompense d'un service si important. Il en rapporte des sommes suffisantes pour retirer ses terres et celles de la comtesse. On dédommage les habitants de leurs pertes; et cette guerre fut un nouveau lien, qui attachait la ville d'Ancône à l'empire grec plus fortement que jamais.

Les mouvements des Turks qui recommençaient leurs ravages en Asie, attiraient de ce côté-là les forces de l'Empire. Manuel, pour se délivrer d'inquiétude du côté des Vénitiens, résolut de faire la paix avec eux. Il y était d'autant plus disposé, qu'il apprenait que cette république s'était liguée avec le roi de Sicile, et que ce prince lui promettait de l'assister de toutes ses forces. Il écouta donc les propositions des Vénitiens, et consentit à leur rendre leurs anciens privilèges, et à leur restituer tout ce qui avait été confisqué sur eux. Les Vénitiens, pour éviter toute contestation avec le fisc, contre lequel il fut toujours fort difficile d'avoir raison, obtinrent que, pour tenir lieu de restitution, on leur délivrerait quinze cents livres pesant d'or; et cette somme devait leur être payée en plusieurs termes. Manuel étant mort avant qu'elle fût entièrement acquittée, ses successeurs s'embarrassèrent peu de remplir cette obligation.

VII.
Paix avec
les Vénitiens.

Dès le commencement de la guerre de Venise, une

VIII.
Hostilités du
sultan
d'Icône.
Cin. l. 6, c.
11, 13.
Nicet. l. 3, c.
6.
Robert. de
Mont.
Matth. Pa-
ris.
Baronius.
Fleury, Hist.
ecclés. l. 71,
art. 16.

nouvelle révolution avait troublé la Cilicie. Thoros l'Arménien était mort [en 1167, ne laissant qu'un fils en bas âge, à la garde de son beau-père Thomas baile¹ d'Antioche. Thomas régna un an sous le nom de son petit-fils. Cependant Mleh, frère du dernier roi, voulait succéder à sa dignité. Aidé du secours de Noureddin, il combattit d'abord sans succès contre Thomas. Mais bientôt de nombreux renforts le mirent en état de se présenter devant lui et de forcer son rival à se retirer. Son jeune neveu mourut peu après, et Mleh fut soupçonné d'avoir avancé ses jours.] Il s'allia en outre avec Azzeddin, sultan d'Icône, qui, en perdant de vue Constantinople, avait perdu la mémoire des honneurs extraordinaires qu'il y avait reçus, et du traité qu'il avait fait avec Manuel. Ces trois princes, réunissant une partie de leurs forces, battirent tous les commandants qui vinrent successivement défendre le pays. Le sultan d'Icône, fourbe et sans foi, parce qu'il était dévoré d'ambition, retira le plus grand fruit de cette guerre. Non content des conquêtes qu'il faisait en Cilicie, il s'attacha encore à détruire les princes musulmans, dont il était environné. L'empereur avait été médiateur de la paix entre lui et ces princes, pendant son séjour à Constantinople. Azzeddin, au mépris de sa parole, les attaqua l'un après l'autre, et les dépouilla de leurs états. Il s'empara de Césarée et de toute la Cappadoce, d'Amasie, de Mélitine. Sans déclarer la guerre aux Grecs, il leur faisait tout le mal dont il était capable. Au milieu de ces hostilités, il affectait, par une étrange bizarrerie, beaucoup de

¹ L'auteur arménien explique ce mot par *elchi*, député, représentant sa nation à Antioche.—B.

pect pour Manuel : dans le temps même qu'il battait ses troupes, qu'il enlevait ses places, il se disait fils adoptif de l'empereur, et le nommait son père dans ses lettres qu'il osait lui écrire. Il eut même l'assurance de lui envoyer un ambassadeur pour lui faire présent de beaux chevaux très-vites à la course. Cet ambassadeur, nommé Soliman, était un homme droit, souple, éloquent, qui, par ses soumissions et ses flatteries sut calmer la colère de Manuel, et lui faire douter si toutes les hostilités dont il avait à se plaindre n'avaient pas été commises par les Turks contre la volonté d'Azzeddin. Manuel renvoya donc Soliman avec des paroles d'amitié, faisant néanmoins, mais avec douceur, des reproches au sultan de ce qu'il ne veillait pas assez à réprimer l'humeur inquiète de ses sujets. Ce sultan, tout vicieux qu'il était, eut cependant le bonheur d'être éclairé des premières lumières de l'Évangile. Il avait une mère chrétienne, qui lui recommanda en mourant de s'instruire de la croyance des chrétiens, qu'il trouverait bien plus saine et plus raisonnable que les visions absurdes du mahométisme. Il le crut, et après avoir lu quelques livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, il écrivit au pape Alexandre, pour le prier de lui envoyer quelques personnes qui pussent achever de l'instruire. Le pape, ravi de cette conquête spirituelle, lui envoya des missionnaires zélés, avec une exposition détaillée de tous les articles de la foi. Azzeddin les reçut avec joie, et se fit baptiser, mais secrètement. Car les premiers de sa cour, qui ne connaissaient de la religion chrétienne que les déordres de la cour romaine en ce temps-là, avaient conçu du christianisme l'idée la plus désavantageuse.

et la plus fausse. *Comment*, disaient-ils, *une même source peut-elle produire à la fois de l'eau douce et de l'eau salée ? Les chrétiens ne trouvent qu'un breuvage empoisonné dans la fontaine, où ils devraient puiser la justice.* Tël était parmi eux le langage de la prévention et de l'ignorance. On ne voit pas que cette prétendue conversion d'Azzeddin ait produit aucun bien dans ses états. On ne sait pas davantage quelles en furent les suites par rapport à lui-même.

IX.
Ravages et
défaite des
Turcs.

Il est du moins certain qu'elle ne l'empêcha pas de continuer ses ravages. Ses troupes pillèrent Laodicée de Phrygie, qui, après avoir été prise tant de fois, n'était plus entourée de murs : ce n'était qu'un nombre de maisons isolées et dispersées çà et là au pied de plusieurs collines. Les Turks y firent beaucoup de carnage, et enlevèrent quantité d'hommes et de bestiaux. Le sultan disait en plaisantant, que *plus il faisait de mal aux Grecs, plus il avait de caresses et de présents à attendre de la part de l'empereur, afin qu'il n'en fût pas davantage, comme on traite avec grand ménagement les maladies, pour en arrêter le cours.* Ce ne fut pas cependant la voie que prit l'empereur, pour se délivrer de ces attaques importunes. Il mit à la tête d'un camp volant Basile Zicandlas et Michel l'Ange, pour aller donner la chasse à des hordes de Turks, qui, cherchant des pâturages pour leurs nombreux troupeaux, étaient venus avec toutes leurs familles se poster sur les terres de l'Empire. On tomba sur eux pendant la nuit ; et après avoir donné aux troupes un mot pour se reconnaître, on en fit d'abord un grand massacre. Mais les Turks ayant enfin

appris ce mot, s'en servirent pour échapper à la mort, et il s'en sauva un grand nombre.

La guerre n'était pas encore déclarée entre l'empereur et le sultan d'Icône, mais elle se faisait de part et d'autre par des courses et des combats, auxquels les rencontres des partis donnaient de fréquentes occasions. Ces deux princes aimaient également la guerre. Tous deux actifs, hardis, entreprenants, peu scrupuleux sur l'observation des traités, brûlaient de la passion de s'agrandir. Ils concevaient tous deux de grands projets; mais ils différaient beaucoup sur la manière de les conduire. Azzeddin, prudent et avisé, plein de précautions et de ruses, n'exposait pas sa personne; il ne combattait que par ses généraux; et du centre de son palais il dirigeait toutes les opérations d'une campagne. Manuel, ardent et impétueux, à la nouvelle d'une incursion était le premier à cheval. Non content d'être à la tête de ses armées, il en voulait être le bras, et ne pensait pas faire la guerre s'il n'en affrontait les dangers. Sanisan, qui avait été sultan de Galatie, chassé de ses états par son frère Azzeddin, après avoir erré quelque temps de contrée en contrée, s'était retiré à la cour de Manuel, et l'animait encore contre ce prince farouche, qui sacrifiait à son ambition la foi, la reconnaissance, et les devoirs même de la nature. Il n'était pas besoin de tant de motifs pour faire prendre les armes à Manuel. Tranquille du côté de l'Occident, il lève une armée pour passer en Asie. Azzeddin emploie ses ruses ordinaires pour détourner l'orage. Il envoie des ambassadeurs protester à Manuel qu'il était prêt à le satisfaire, et à l'aider même de ses troupes pour se remettre en possession des villes qu'il voudrait réunir

AN 1175.

X.
Renouvellement de la guerre contre Azzeddin.
Cinn. l. 6. c. 13, 14, 15.
Niebt. l. 6, c. 1.

à l'Empire. Quoique Manuel ne comptât pas beaucoup sur les paroles de ce prince, cependant, pour mettre sa perfidie au grand jour, il accepta ses propositions, et fit partir Alexis Pétraliphe avec six mille hommes. Dès qu'Azzeddin sut qu'ils avançaient, il fit savoir aux villes d'Asie, dont il n'était pas encore le maître, et qui s'étaient mises en liberté, que l'armée de l'empereur était en marche, et qu'en vertu des traités il serait obligé de s'y joindre pour les attaquer, à moins qu'elles ne se hâtassent de prévenir leur ruine en se donnant à lui : qu'en ce cas il les défendrait contre les Grecs, s'ils persistaient dans leur mauvais dessein. Elles ne balancèrent pas à lui ouvrir leurs portes, et s'en étant rendu maître, il refusa, malgré sa promesse, de les rendre aux Grecs.

xi.
Réparation
de Dorylée.

Irrité de ce manque de parole, l'empereur résolut de ne plus user de ménagement avec un allié si infidèle. Mais comme la saison était déjà avancée, il crut qu'il était trop tard pour entreprendre la conquête d'Icone. Il jugea donc plus à propos d'employer le reste de l'année à rétablir Dorylée. Cette ville, située en Phrygie, au milieu d'une plaine fertile en blé et en excellents pâturages, au confluent de deux rivières très-poissonneuses, était autrefois une des plus grandes et des plus célèbres de l'Asie-Mineure. Le César Nicéphore Mélissène, beau-frère de l'empereur Alexis, avait pris plaisir à la décorer de tout ce qui pouvait contribuer à la rendre une habitation comode et délicieuse. Les palais, les portiques, les bains naturels, que formaient des sources d'eaux chaudes, environnés de superbes édifices, joints aux charmes de la situation, y avaient attiré grand nombre d'habitants, et la

campagne d'alentour était peuplée de villages rians et de riches hameaux. Les Turks, peuple destructeur, avaient rasé cette belle ville, désolé ses environs, et n'avaient laissé d'autres vestiges de son ancienne splendeur, que des monceaux de ruines épars dans une vaste étendue. Manuel résolut de rebâtir cette place importante, qui pouvait servir de barrière contre les Turks d'Icône. Il passa donc en Bithynie, et ayant rassemblé ses troupes au bord du Rhyndacus, il marcha vers Dorylée. Arrivé en ce lieu, il fit travailler toute son armée, et mit lui-même la main à l'œuvre, portant sur son dos les pierres et la terre. L'exemple du prince inspirait une ardeur incroyable. En peu de temps Dorylée sortit de ses ruines; les murs s'élevèrent; on creusa à l'entour un large fossé, et, dans l'intérieur de la place grand nombre de puits pour fournir de l'eau en cas de siège. Cet ouvrage donna de la crainte aux Turks, qui s'étaient établis avec leurs troupeaux dans les plaines de Dorylée. Dès que Manuel s'était mis en campagne, le sultan instruit de ce qu'il voulait faire, mais feignant de l'ignorer, lui avait envoyé demander la cause de son voyage, le priant d'arrêter sa marche pour ne pas troubler la paix. Manuel, sans s'expliquer davantage, avait répondu qu'il était surpris que le sultan ne devinât pas son dessein. Pendant le cours de l'ouvrage, les Turks firent tous leurs efforts pour en empêcher l'exécution. Ils attaquaient sans cesse les travailleurs; ils dressaient des embuscades à ceux qui allaient chercher les vivres et le fourrage; ils mettaient le feu aux granges et aux magasins. Pour la sûreté des fourrageurs, le prince prit le parti de les commander lui-même; il sortait le matin à la

tête du détachement, et ne le ramenait avec lui que le soir. Un jour qu'il s'en était dispensé, on vint lui dire, comme il était à table, que ses gens étaient enveloppés; il prend aussitôt ses armes, monte à cheval, perce les ennemis, dégage ses soldats et les ramène au camp. Sanisan ne fut pas si heureux. L'empereur l'avait envoyé pour faire le dégât aux environs d'Icône. À peine avait-il fait quelque chemin, qu'il fut rencontré par une troupe de Turks, qui taillèrent en pièces son escorte. Il regagna avec peine le camp de l'empereur.

xix.
Entreprise
inutile sur
Amasie.

Avant que de partir de Constantinople, l'empereur avait envoyé Michel Gabras vers Amasie. Cette ville, occupée depuis long-temps par les Turks, venait de tomber entre les mains d'Azzeddin, qui avait dépouillé de leurs états les autres sultans de toutes ces contrées. Accablée sous le joug des musulmans, elle souhaitait de rentrer sous la puissance de ses anciens maîtres, et elle le fit savoir secrètement à l'empereur. Gabras eut ordre de s'approcher de cette ville avec les troupes qu'il trouverait en Paphlagonie, et celles qu'il ferait venir de Trébizonde et des autres villes de la province de Pont. Lorsqu'il fut près d'Amasie, il reçut une députation des habitants, qui l'invitaient à venir en prendre possession. Mais comme Azzeddin avait une armée campée à peu de distance, le général grec refusa d'y entrer, craignant quelque trahison. Les otages qu'on lui envoya ne purent le rassurer. Les Amasiens, partie par mépris de sa timidité, partie par indignation de sa défiance injurieuse, firent entrer dans leur ville l'armée d'Azzeddin, et Gabras fut obligé de revenir avec honte au camp devant Dorylée. Manuel,

après lui avoir reproché sa lâcheté, fit partir l'eunuque Thomas, pour aller sommer Azzeddin de lui rendre Amasie, et le menacer de son ressentiment, s'il s'obstinait à la retenir. Le sultan ne tint compte de ces menaces, et peu s'en fallut que Thomas n'eût été tué au retour, par les Turks postés sur son passage. Il ne sera pas hors de propos de raconter la fortune de cet eunuque. Il était né dans Lesbos, d'une famille pauvre, mais avec une ardente envie de s'enrichir : ce qu'il ne pouvait faire que dans une grande ville, où le nombre des dupes est proportionné à celui des habitants. Il vint donc à Constantinople, et se donna pour chirurgien, mais ne se mêlant que de la saignée. Avec un mérite si mince, son adresse, ses complaisances, ses propos flatteurs le mirent à la mode auprès des dames grecques, qui l'introduisirent chez l'impératrice, d'où il passa dans le cabinet de l'empereur, et fut employé dans les affaires. Il devint riche ; et voulant de plus être noble, ce qu'il ne pouvait devenir à Constantinople, il recueillit toute sa fortune, et sans prendre congé de l'empereur, il la transporta en Palestine, où, n'étant pas connu, il espérait prendre impunément le titre qui lui plairait davantage. Trompé dans son attente, parce qu'il fut reconnu, il retourna auprès de l'empereur, qui lui pardonna son évasion. Mais peu de temps après, étant tombé en disgrâce, il fut enfermé dans la prison du palais, où il passa le reste de ses jours à regretter sa cabane de Lesbos.

Manuel, après avoir rétabli et repeuplé Dorylée, où il laissa une forte garnison, alla réparer la ville de Sublée, que je crois être l'ancienne Silbium près des sources du Méandre. Il y fut encore inquiété par les

Ch.
d.
Eux.
ruauté
leach.

Turks, qu'il fallut combattre et repousser plusieurs fois. Ayant mis tout ce pays en état de défense, il reprit la route de Constantinople. Comme il remarquait qu'une grande partie de ses soldats s'étaient débandés malgré ses défenses réitérées, il chargea de la recherche de ces déserteurs un certain Isach, Barbare de nation, mais qui s'était avancé au service de l'empereur jusqu'au grade d'un des premiers officiers du palais. Isach qui, malgré la fortune qu'il avait trouvée à Constantinople, conservait dans son cœur un fonds de haine contre la nation grecque, abusa du pouvoir dont il était revêtu pour satisfaire sa rage. Il arrêtait tous ceux qu'il rencontrait, laboureurs, marchands, voyageurs ; et quoiqu'ils n'eussent jamais porté les armes, il les traitait comme déserteurs, et les punissait encore plus cruellement, leur faisant arracher les yeux. L'empereur, de retour à Constantinople, apprenant cette injuste barbarie, entra d'abord en grande colère, et l'ayant rappelé, il fut sur le point de lui faire subir le même supplice ; et eût été le traiter encore avec trop d'indulgence. Il lui pardonna cependant ; mais la justice divine se chargea de punir ce monstre. Il mourut misérablement peu après, et ses enfants, héritiers de l'exécration publique, périrent tous par divers malheurs. Manuel, qui n'avait pas pardonné à Gabras, le mit entre les mains des juges pour lui faire son procès selon les formes régulières. Les juges le condamnèrent, et remirent sa punition à la discrétion du prince, qui le fit charger de chaînes et mettre en prison. Mais quelque temps après il lui accorda sa grâce, et lui rendit même toutes ses dignités.

Le rétablissement de Dorylée chagrinait beaucoup

le sultan d'icône. Il envoya un des seigneurs les plus distingués de sa cour porter ses plaintes à l'empereur, et lui faire les offres les plus avantageuses, s'il voulait renouveler le traité de paix et d'alliance. L'empereur ne répondit que par des reproches d'ingratitude et de mauvaise foi, et se prépara à une guerre, qu'il ne voulait terminer que par la destruction d'icône et par la ruine entière des Turks. *Je ne poserai les armes,* disait-il, *que quand je viendrai sous mes pieds la tête du sultan.* Il mit donc en campagne la plus grande armée qu'il eût encore levée. Il manda toutes les troupes de Servie, prit à sa solde celles de Hongrie, et rassembla de la Thrace une prodigieuse quantité de bœufs, et plus de trois mille chariots, pour voiturier les vivres et les fourrages. Après ces préparatifs, il se rendit avec ses troupes à l'église de Sainte-Sophie pour implorer le secours du ciel, et partit de Constantinople. Il fut obligé de s'arrêter long-temps au bord du Rhyndacus, en sorte que l'été était déjà commencé lorsqu'il prit la route d'icône. Pour éviter les montagnes, l'armée traversa la Lydie, et entra en Phrygie par Laodicée, d'où elle marcha à Chones, à Lampis, à Célènes vers les sources du Méandre, à Chomé, et enfin à Myriocéphales, vieille forteresse alors déserte, qui devint fameuse par la défaite des Grecs. C'était là que se terminaient les terres de l'Empire. L'empereur avançait avec précaution, toujours en bon ordre, se retranchant tous les soirs, de peur de surprise. Le transport des machines et tout l'attirail des vivres, qu'il n'espérait pas trouver dans des sables arides et dans un pays ennemi, retardaient sa marche. Les Turks, qui se montraient de temps en temps, harcelaient son

AN 1176.

XIV.
Guerre
contre le
sultan
d'icône.Nicet. l. 6.
c. 1 et
seqq.Cinn. l. 6.
c. 13. 15.

Guill. Tyr.

l. 21, c. 12.

Robert de
Monte.

Romuald.

Salern. Chr.

Roger de

Hoveden.

Radulf. de

Diceto.

armée; enlevaient les fourrages et corrompaient les eaux; ce qui fit périr de dyssenterie un grand nombre de Grecs.

xv.
Bataille de
Myriocéphales.

On était déjà au mois de septembre. Le sultan se comporta dans cette guerre avec toute la sagesse qui convenait à l'empereur, et Manuel avec cet emportement aveugle qui caractérise les Barbares. Azzeddin ayant fait venir de grands secours des princes musulmans, envoya encore des députés à l'empereur, pour lui offrir la paix aux conditions qu'il voudrait prescrire, et les officiers les plus expérimentés lui conseillaient de l'accepter. Ils lui représentaient l'incertitude du succès, qui ne pouvait lui procurer de plus grands avantages que ceux qui lui étaient offerts; la difficulté des passages, dont les ennemis étaient les maîtres, les maladies qui affligeaient ses troupes. Manuel écouta plus volontiers les conseils audacieux des jeunes officiers, dont la plupart n'avaient jamais vu l'ennemi, et dont les avis n'étaient considérables que par la fierté de leur contenance, et par l'or et l'argent qui brillaient sur leurs habits. Il renvoya donc les députés en leur disant *qu'il rendrait réponse à leur maître dans Icône*. Au sortir de Myriocéphales s'ouvrait un défilé nommé *Cibrilcine*, entre une longue chaîne de montagnes séparées l'une de l'autre par de profondes vallées, et par des masses de rochers escarpés et pendant en précipices. Manuel s'y engagea, sans renvoyer à la queue de son armée les chariots qui portaient les machines et les bagages, et sans déloger les ennemis postés sur les hauteurs, pour traverser le passage. Il marchait avec la même assurance qu'il aurait fait en rase campagne. Les deux fils de Constantin l'Ange, Jean et

Andronic, conduisaient l'avant-garde; ils étaient suivis de Constantin Macroducas et d'Andronic Lampardas. Dans le corps d'armée, Baudouin, beau-frère de l'empereur, commandait l'aile droite, et Théodore Maurozume l'aile gauche. Venaient ensuite les valets, les bagages, les machines. L'empereur suivait à la tête d'une troupe d'élite, et Andronic Contostéphane fermait la marche. L'armée était tellement resserrée qu'elle se prolongeait dans l'espace de dix milles. L'avant-garde passa sans danger, ayant détaché son infanterie pour déposter l'ennemi; et peut-être que le reste aurait eu le même succès, si, à la faveur des archers qui auraient garni les flancs, et à l'abri des boucliers, on eût suivi en diligence l'avant-garde, sans laisser d'intervalle. Faute de cette précaution, on laissa aux Turks le temps de descendre et de couper la colonne de marche. Ils se portèrent avec fureur sur l'aile gauche, l'accablèrent de traits, la rompirent, et en firent un horrible carnage. Baudouin au désespoir accourt de l'aile droite, se jette au travers des ennemis, et y trouve la mort qu'il bravait par sa valeur. Les Grecs, resserrés à droite et à gauche par les rochers et par les montagnes, ne peuvent ni reculer, ni recevoir des secours de l'empereur et de l'arrière-garde, les chariots qui la séparaient formant une barrière impénétrable. Les hommes et les chevaux tombaient pêle-mêle percés de traits. Une grande partie culbuta dans un précipice, où périrent quantité d'officiers et plusieurs parents de l'empereur, dont le plus digne d'être regretté fut Jean le protosébaste, le prince le plus aimable et le plus vertueux de la cour. Les troupes de la queue ne purent même échapper

au carnage, les Turks s'étant saisis des derrières; en sorte que les Grecs, enfermés de toutes parts, ne laissaient à l'ennemi que la peine de les égorger. Ce qui acheva de leur ôter le courage, ce fut de voir au bout d'une pique, entre les mains des Turks, la tête d'Andronic Vatace, neveu de l'empereur. Manuel l'avait envoyé avec des troupes pour prendre possession de Néocésarée, qui offrait de se donner à l'Empire. Surpris en chemin par un corps de musulmans, il avait été taillé en pièces avec toute son escorte. A cette vue, Manuel, percé de douleur, désespéré du massacre de ses gens qu'il voyait égorger à ses yeux sans pouvoir les secourir, dépourvu de tout, excepté de courage, ne savait quel parti prendre. Cependant l'avant-garde, s'étant tirée de ce mauvais pas, avait gagné une colline où elle s'était retranchée.

xvi.
Suite de la
bataille.

Le découragement des Grecs enflammait de plus en plus l'audace des Turks. Vainqueurs de la plus grande partie de l'armée, ils s'efforçaient d'achever la victoire, en terrassant l'arrière-garde et la troupe de l'empereur. Manuel de son côté, après d'inutiles efforts pour ouvrir aux siens un passage, voyant cette nuée d'ennemis se grossir à tout moment, et se tenant assuré de mourir, soit qu'il restât, soit qu'il avançât, aimait mieux aller chercher la mort que de l'attendre; et après avoir crié à ses gens: *Tout est perdu; sauvez-vous où vous pourrez*, il va tête baissée donner au milieu des Turks; et au travers des lances, des cimenterres, des masses d'armes, son bouclier hérissé de trente flèches, il perce, avec la force et la rapidité de la foudre, les escadrons barbares, et leur échappe comme par miracle. Ce ne fut pas sans blessures. Son

corps couvert de plaies ou de contusions, son casque faussé ou rompu en plusieurs endroits, et enfoncé dans la peau de son crâne, ne lui laissaient guère plus de vie qu'il n'en restait aux malheureux expirant sous des monceaux de morts. Il craignait néanmoins plus pour les siens que pour lui-même. Serrés de tous côtés par les Barbares qui leur faisaient sentir la pointe de leurs lances, ils s'écrasaient, ils se renversaient, ils se foudroyaient aux pieds. Ceux qui parvenaient à sortir du défilé, rencontraient à la sortie l'ennemi et la mort. Le défilé, à son issue, se partageait en sept profondes vallées, d'abord assez larges, mais qui se resserraient en gorges étroites, fermées par des pelotons d'ennemis. Une tempête qui survint accrût encore la confusion et le carnage. Des nuées de sable élevées par le vent, et poussées de toutes parts au gré des tourbillons, dérobèrent le jour, et aveuglèrent tellement les deux armées, qu'elles ne distinguaient pas mieux les amis des ennemis que dans la nuit la plus épaisse. Chacun tuait ce qui se trouvait à la portée de ses armes, et tombait lui-même sous le bras d'un compatriote. Ces coups égarés et abandonnés au hasard abattaient autant de Turks que de Grecs; en sorte que tout ce terrain n'était plus qu'un vaste cimetière, où Grecs, Turks, chevaux, bœufs d'attelage mêlaient leur sang et s'entassaient les uns sur les autres. L'obscurité étant dissipée avec l'ouragan, on vit des malheureux accablés sous un tas de cadavres, qui, n'ayant de libres que la tête et les bras, les tendaient à ceux qui passaient à leur vue, et les appelaient à leur secours par des cris lamentables. Mais la terreur étouffait la compassion; chacun craignant un pareil sort

ne songeait qu'à sauver sa vie. L'empereur, abandonné, seul, sans écuyer, sans garde, s'était arrêté sur une hauteur, appuyé contre un poirier sauvage. Un cavalier grec l'aperçoit et s'approche; il essuie la poussière et le sang dont il était couvert; il bande ses blessures; il rajuste sur sa tête les pièces de son casque, et le remet à cheval. En ce moment arrive un Turk qui saisit la bride de son cheval, et le veut emmener. Il ne restait à Manuel qu'un tronçon de lance; il en décharge un coup terrible sur la tête du Turk, et le couche par terre. D'autres Turks accourent et veulent le prendre vif; armé de la lance de son cavalier, il en tue un; le cavalier en tue un autre d'un coup d'épée; le reste s'enfuit. Enfin dix soldats grecs s'étant réunis auprès de lui, il descend pour tâcher de rejoindre son avant-garde. Mais après quelques pas il trouve le chemin fermé par les Turks, et bouché par les cadavres. Il perce les Turks, pousse son cheval sur les cadavres, sort enfin de ces gorges, et traverse une rivière qui en bordait l'entrée.

XVII.
Diverses
aventures de
Manuel et
de ses
troupes.

Plusieurs Grecs viennent se joindre à lui. Il voit en passant Jean Catacuzène, son neveu d'alliance, enveloppé d'une bande de Turks qui le tuent et le dépouillent. Ces mêmes Turks, reconnaissant l'empereur, courent à lui comme à une riche proie, pour le prendre ou le tuer. C'étaient des officiers du premier rang, qui montaient de beaux chevaux arabes magnifiquement harnachés et ornés de sonnettes; ce qui était chez eux une marque de grande distinction. L'empereur les repousse, et avançant toujours au travers de plusieurs troupes de Turks qui accourent pour le prendre, et qu'il écarte à coups de lance, il rejoint enfin son avant-

garde qui, le croyant perdu, le reçoit avec des transports de joie. Épuisé de fatigue et brûlant de soif, il envoie puiser de l'eau dans la rivière prochaine; et après y avoir porté ses lèvres, sentant qu'elle était mêlée de sang, il la jette à terre, et dit en soupirant : *Ah ! malheureux ! c'est du sang des chrétiens.* Un soldat brutal, qui se trouvait présent, eut l'audace de lui dire : *Ce n'est pas d'aujourd'hui, prince, que vous goûtez de cet horrible breuvage ; vous en avez bu à longs traits, vous vous en êtes enivré, lorsque vous avez pressé vos propres sujets en les écrasant d'impôts.* Manuel dévora en silence cette affreuse vérité; et voyant des Turks qui éventaient des sacs d'argent pillés dans son équipage : *Courez, dit-il à ses gens, arrachez-leur ce butin ; vous y avez plus de droit que ces brigands.* — *Oui, sans doute,* repartit ce même soldat ; *mais il aurait bien mieux valu ne pas arracher cet argent à vos peuples, que de le rendre maintenant que nous ne pouvons le ravoïr qu'au prix de notre sang.* Manuel, qu'un instant d'infortune avait réduit au niveau du dernier de ses sujets, souffrit encore avec patience cette leçon cruelle. Enfin Andronic Contostéphane arriva avec ce qui restait de l'arrière-garde, et peu à peu tous ceux qui étaient échappés du carnage se rendirent auprès du prince. Ils passèrent la nuit dans une profonde tristesse, les amis, les parents se cherchant l'un l'autre, s'embrassant avec larmes lorsqu'ils se rencontraient, et se disant les derniers adieux, comme devant mourir le lendemain. Car les Barbares, courant autour du camp, appelaient à grands cris leurs compatriotes qui étaient entrés au service des Grecs, soit pour changer

de religion, soit pour quelque autre motif : *Sortez*, criaient-ils en les nommant, *sortez d'avec ces chiens avant le jour. Ceux que l'aurore trouvera ici seront égorgés sans pitié.* Les Grecs, pâles de crainte, entendaient retentir de toutes parts au milieu des ténèbres cette sentence de mort.

XVIII.
Le sultan
offre la
paix.

L'empereur en fut lui-même effrayé. Il assemble son conseil et déclare qu'il va prendre la fuite, et que chacun de son côté peut songer à sa sûreté. Tous, et Contostéphane plus que les autres, paraissent étonnés d'une résolution si peu conforme à ce caractère généreux et intrépide qu'il avait montré dans tout le cours de sa vie. Un simple soldat, qui se trouvait à la porte de la tente, ayant entendu ce propos, s'écrie : *Sont-ce là les paroles d'un empereur ?* et s'adressant à lui-même : *N'est-ce pas vous, lui dit-il, qui nous avez jetés dans ce chemin si funeste ? qui nous avez pilés comme dans un mortier, entre ces rochers et ces montagnes ? Qu'avions-nous affaire dans cette vallée de larmes, dans ces gorges infernales ? Quel démêlé avions-nous, tous tant que nous sommes, avec ces Barbares ? Nous vous avons sacrifié notre vie, et vous, pour sauver la vôtre, vous nous abandonnez à la boucherie.* Manuel, frappé de ces justes reproches, changea de dessein, et résolut de se sauver avec ses gens ou de périr avec eux. Les Grecs, condamnés à la mort, ne songeaient plus qu'à vendre bien cher leur vie, lorsqu'ils reçurent leur salut de ceux même dont ils attendaient leur perte. Le sultan avait suivi son armée, et s'étant arrêté à quelque distance de Myriocéphales, il recevait à chaque instant des nouvelles de l'état des ennemis et des opérations de

ses troupes. Ce prince politique fit réflexion qu'en égorgeant ou faisant prisonnier Manuel et ce qui lui restait de soldats, il ne détruisait pas l'empire grec, et que l'occasion était favorable pour vendre la paix, qu'il n'avait pu acheter jusqu'alors. Ses ministres, qui recevaient des pensions de l'empereur pendant la paix, le confirmaient dans cette pensée. Il se détermina donc à traiter avec l'empereur. Cependant le jour commençait à paraître, et les Barbares, qui n'étaient pas instruits de ce dessein de leur maître, approchaient, dans l'espérance de se débarrasser en ce moment de ce misérable reste d'une armée vaincue. Ils tenaient le camp enveloppé, et leurs flèches venaient percer les Grecs jusque dans leurs retranchements. L'empereur fit sortir sur eux Jean l'Ange avec son escadron, qui fut bientôt obligé de revenir. Macroducas, qui sortit ensuite, n'eut pas plus de succès. Déjà les Turks arrachaient la palissade, lorsqu'un émir des plus distingués, accourant à toute bride, leur ordonne de la part du sultan de suspendre l'attaque, et s'étant fait annoncer à l'empereur, il entre dans le camp. Il se prosterne humblement devant Manuel, et lui présente de la part de son maître un sabre magnifique et un cheval de parade de la meilleure race. Le voyant accablé de chagrin, il lui parle quelque temps à l'oreille pour le consoler, et lui propose la paix. L'empereur, aussi étonné que s'il fût sorti du tombeau, n'ajoute foi à ses paroles qu'après s'être assuré, par plusieurs interrogations, que la proposition est sérieuse. Dans le cours de l'entretien, l'émir voyant la robe de pourpre brochée d'or que l'empereur portait par-dessus sa cuirasse : *Seigneur, lui dit-il, cette robe n'est pas digne d'un*

prince guerrier tel que Votre Majesté; la cuirasse est le plus magnifique habit de guerre. Manuel sourit, et se dépouillant de sa robe, il la lui donna. Le traité, mis ensuite par écrit, fut signé de l'empereur, et envoyé au sultan qui le ratifia. Entre les autres conditions que la conjoncture présente ne permettait pas de contester, Manuel s'engageait à détruire Dorylée et Sublée. Après l'échange des signatures, l'empereur se mit en marche pour le retour. Il y avait dans l'armée impériale plusieurs seigneurs anglais. Roger de Hoveden, auteur contemporain, nous a conservé la lettre de Manuel à Henri II, roi d'Angleterre, dans laquelle il lui rend compte de cette funeste bataille, et le remercie du secours qu'il lui a envoyé. Il le traite d'ami et d'allié de l'empereur.

XIX.
Retour de
l'empereur.

Son intention était de changer de route, pour s'épargner la vue du carnage de son armée. Les guides au contraire, pour lui donner ce funeste spectacle, le ramenèrent par le même chemin. Rien n'était plus capable de faire détester les fureurs de la guerre. C'était un affreux théâtre où la mort étalait toutes ses horreurs. La terre détrempée de sang et jonchée de cadavres, le défilé et les vallons comblés de corps tronqués, mutilés, défigurés par d'horribles plaies, faisaient frémir la nature. Les Grecs, plus malheureux encore que ceux dont ils déploraient les maux, et qui avaient perdu le sentiment, passaient en pleurant dans un morne silence, interrompu de temps en temps par des cris lugubres, appelant leurs parents et leurs amis, qui ne les entendaient plus. Sortis du défilé, ils furent surpris de se sentir attaquer en queue par les Turks. Ils n'étaient pas plus tôt partis, que le sultan s'était repenti de les avoir laissés aller, et il

avait permis de les poursuivre : mais ce n'était qu'une partie de son armée, les autres étant retournés chez eux avec leur butin. Ils tuèrent encore un grand nombre de Grecs, que leurs blessures empêchaient de suivre la marche. Enfin on arriva à Chones, où se voyant en sûreté, ils se reposèrent. L'empereur leur distribua quelque argent pour achever le voyage. Pour lui, il alla de Chones à Philadelphie, où il séjourna quelque temps pour se rétablir de ses fatigues, et faire guérir ses blessures. De là il fit partir un courrier pour Constantinople, avec des lettres, dans lesquelles, balançant entre la honte d'un triste aveu et celle d'un mensonge inutile, tantôt il se comparait à Romain Diogène, sur lequel il avait l'avantage d'avoir évité la captivité, tantôt il couvrait sa défaite en faisant valoir la paix demandée par le sultan, et dont il envoyait l'acte authentique signé d'Azzeddin. Il se rendit peu de jours après à Constantinople. Il avait, en passant, détruit Sublée, comme il s'y était engagé ; mais il avait laissé subsister Dorylée. Aux plaintes qu'en fit le sultan, il répondit qu'il ne se croyait pas obligé à tenir une parole arrachée par la nécessité.

Sur cette réponse, le sultan fait partir vingt-quatre mille hommes, avec ordre à son général de mettre tout à feu et à sang jusqu'à la mer, sans épargner personne, et de lui rapporter de l'eau de la mer, une rame, et une poignée de sable du rivage. Le général saccagea tous les bords du Méandre, prit Tralles et Antioche de Carie, détruisit toutes les forteresses, et poussa ses ravages jusqu'à la mer, dont il désola toute la côte. L'empereur, dont les forces n'étaient pas encore rétablies, envoya contre eux son neveu Jean Vatace, dont il avait éprouvé la valeur ; c'était le frère d'Andronic

AN 1177.

XX.
Bataille du
Méandre.

Vatace, tué dans la campagne précédente. Il fut donc pour lieutenants-généraux Constantin Ducas, encore fort jeune, mais d'un mérite prématuré, et Michel Aspiète. Il leur recommanda de ne rien précipiter, de n'attaquer les Barbares que lorsqu'ils seraient parfaitement instruits de leurs forces, et assurés de la victoire. Les Turks retournaient chargés de butin, ravageant et pillant ce qui leur avait échappé au premier passage. Vatace, avec les troupes qu'il avait reçues de l'empereur et rassemblées en chemin, marchait droit à Hyèle, où était un gué du Méandre. Ses courriers lui ayant rapporté que les Turks n'étaient pas loin, et qu'ils se disposaient à passer le fleuve, il partagea son armée en deux corps; il met l'un en embuscade sur un coteau en-deçà du passage, et poste l'autre dans des halliers au-delà, avec ordre de charger l'ennemi lorsqu'il atteindrait le bord. Les Turks arrivent et entrent dans le fleuve. Les Grecs postés sur le coteau les accablent de traits, et en abattent un grand nombre. Pour détourner cet orage qui fondait sur leur tête, et leur procurer un passage tranquille, le général turk, à la tête d'une troupe choisie, monte sur le coteau, charge les Grecs avec vigueur, et par ses actions de la plus haute valeur il occupe toutes leurs forces. Mais apercevant au-delà du fleuve d'autres troupes qui égorgaient ses gens à mesure qu'ils passaient, tout son courage l'abandonne; il prend la fuite, et, remontant le fleuve, il va chercher un gué plus sûr. N'en trouvant point, il se sert de son bouclier pour nacelle, de son sabre pour aviron, et tient de sa gauche la bride de son cheval, qui nage à côté de lui. Il gagne ainsi la rive; mais il ne peut éviter la mort. Étant monté sur un tertre; et appelant de là les Turks

pour les rassembler autour de lui, il est prévenu par un soldat alain, qui le perce de son épée. Les Turks fuient, la plupart se noient dans le Méandre. Cette action rabattit l'audace des musulmans, qui ne s'étaient promis rien moins que la destruction entière de la Phrygie et de la Carie jusqu'à la mer. Aspiète périt dans ce combat. Son cheval, heurté violemment par un cheval turk, le renversa dans le fleuve, où il se noya.

Baudouin IV était depuis quatre ans sur le trône de Jérusalem, et avait renouvelé le traité fait avec Manuel par Amauri. L'empereur, qui ne perdait pas de vue la conquête de l'Égypte, députa Andronic l'Ange avec trois autres seigneurs, pour l'engager à entreprendre cette expédition, et lui promettre les mêmes secours qu'il avait prêtés à son prédécesseur. L'occasion paraissait favorable. Philippe d'Alsace, comte de Flandre, venait d'arriver dans la Terre-Sainte, et les troupes de ce prince devaient faciliter le succès aux confédérés. Mais le comte, non-seulement refusa sous divers prétextes de s'engager dans une entreprise si périlleuse, il en empêcha même l'exécution, et les députés furent obligés de s'en retourner sans avoir fait autre chose que des conventions inutiles.

Dès que Manuel fut guéri de ses blessures, il reprit les armes et passa en Phrygie. Les Turks avaient deux corps d'armée assez éloignés l'un de l'autre au voisinage du Méandre. Il tomba sur le premier et le tailla en pièces. Avant d'aller attaquer l'autre, il voulut connaître la position et le nombre des ennemis. Il envoya pour cet effet un homme du pays, qui, s'étant insinué dans le camp des Turks, leur apprit que l'empereur venait en personne. Effrayés à cette nouvelle, ils prirent la fuite et disparurent. L'espion, croyant avoir

XXX.
Projet d'une
nouvelle
expédition
en Égypte.
Guill. Tyr.
L. 21, c. 16,
17; 18.

AN 1178.

XXXI.
Lâcheté
d'Andronic
l'Ange.

Nicot. l. 6, c.
8.

mérité récompense pour avoir ; lui seul, dissipé une armée entière, revint au camp vantant le service qu'il avait rendu. L'empereur, au contraire, irrité qu'il lui eût fait perdre une proie assurée, lui fit couper le nez. Comme il vit que les Turks, n'ayant pas sur pied d'armée considérable, la campagne se passerait en actions peu importantes, il reprit le chemin de Constantinople, et se contenta de laisser une partie de ses troupes sous la conduite d'Andronic l'Ange, son cousin germain, auquel il donna pour lieutenant Manuel Cantacuzène. Celui-ci, très-brave de sa personne, était fils de Jean Cantacuzène, que l'empereur avait vu massacrer à ses yeux dans le défilé de Myriocéphales. Il leur commanda de marcher contre les Turks assemblés près de Charax, ville de Phrygie. L'Ange était un homme de peu de valeur, que sa naissance et des amis de cour avaient avancé aux premiers grades. Il se contenta d'enlever quelques troupeaux avec leurs bergers, et les Turks s'étant approchés de nuit avec de grands cris, il monte à cheval tout éperdu, et, sans donner aucun ordre, il court à toute bride à Chones, où il n'ose même s'arrêter, et se sauve à Laodicée. Son armée, abandonnée du général, se débande, et laissant son butin à l'ennemi, elle fuit sans être poursuivie. Cantacuzène court après les fuyards, il les force à grands coups d'épée de s'arrêter, et les remet ensemble. Mais n'ayant pas reçu de l'empereur l'autorité de commander en chef, il ne peut faire autre chose que de les ramener à Constantinople. La terreur était si grande parmi eux, qu'un seul Turk, posté sur une éminence au pied de laquelle ils passaient, les perçait impunément de flèches tirées avec tant de force, qu'elles pénétraient au travers des cuirasses. Il en tua ainsi

un grand nombre, jusqu'à ce qu'un officier nommé Manuel Xérus, sautant à bas de son cheval, courut à lui, l'atteignit, malgré son agilité, entre les rochers où il fuyait, et lui abattit la tête d'un coup de sabre. La lâcheté d'Andronic l'Ange irrita tellement l'empereur, qu'il fut sur le point de le faire conduire en habit de femme par les rues de Constantinople. Il ne fut retenu que par la considération de la parenté.

Ou était redevable de la conservation de l'armée à Manuel Cantacuzène. Mais ce jeune seigneur n'avait de mérite que pour la guerre. Plongé d'ailleurs dans les plus affreuses débauches, il faisait horreur à l'empereur même, qui, peu réglé dans ses mœurs, conservait cependant les dehors de la bienséance. Le prince, qui avait aimé le père, et qui estimait la bravoure du fils, avait bien voulu lui donner de fréquents avis pour le ramener à une vie plus décente. Comme il vit qu'il ne gagnait rien sur ce cœur dépravé, il commanda de le mettre en prison. Les magistrats croyant servir la colère du prince, allèrent fort au-delà de leurs ordres, et lui firent crever les yeux. L'empereur en témoigna de l'indignation; il jura qu'il n'avait point de part à cette cruauté. Mais comme il n'en fit aucune punition, il laissa soupçonner qu'il ne la désapprouvait pas. Michel d'Anchiale, patriarche de Constantinople, était mort l'année précédente. Il eut pour successeur Chariton, qui ne siégea que onze mois; et cette année 1178, Théodose, Arménien de naissance, et moine de Saint-Auxence en Bithynie, fut élevé sur le siège patriarcal. Ce fut un prélat d'une vie exemplaire, auquel sa vertu et sa fermeté dans l'observation des lois de l'église n'ajoutèrent

PA
V
S
loq

xxiii.
Manuel Can-
tacuzène
puni de ses
excès.
Cin. l. 6, c.
13.
Orien.
Christ.
t. 1, p. 271,
272.

rent que des persécutions dans ces temps de corruption et de désordre.

AN 1179.

XXIV.
Manuel fait
lever le siège
de Claudio-
polis.

L'année suivante, Manuel apprit que les Turks assiégeaient Claudiopolis, autrement nommé Bithynium, ville considérable à l'extrémité de la Bithynie, vers la frontière de Paphlagonie. Les assiégés mandaient que, s'ils n'étaient promptement secourus, ils seraient forcés par la famine, et par la supériorité des ennemis, d'ouvrir les portes de leur ville. Manuel, sans attendre davantage, part dès le lendemain, sans autre équipage que ses armes et ses chevaux. Il traverse avec une extrême diligence toute la Bithynie, et quoique dans un âge avancé, marchant à pied jour et nuit, à la lueur des flambeaux, au travers des vallons et des forêts dont ce pays est hérissé, si la défaillance de ses forces l'obligeait à prendre du repos, il n'avait d'autre lit qu'une terre marécageuse, sur laquelle on étendait quelques bottes de foin ou de paille. Son exemple soutenait ses soldats dans une marche si pénible, et l'empereur, trempé de pluie et couvert de fange, leur paraissait plus admirable que sous le diadème et la pourpre. Les ennemis ne l'attendirent pas. Dès qu'ils aperçurent ses enseignes, ils se retirèrent en tumulte. Il les poursuivit fort loin, et après avoir taillé en pièces ceux qu'il put atteindre, il entra dans la ville que son incroyable activité avait sauvée. S'y étant reposé quelque temps, et ayant pourvu à la sûreté de la place, il retourna à Constantinople.

XXV.
Correspondance de
l'un de l'autre, étaient ennemis dans le cœur. Manuel
aidait de secours d'argent les Lombards qui étaient
en guerre avec Frédéric. Celui-ci, de son côté, aspirait

Les deux empereurs d'Orient et d'Occident, jaloux
l'un de l'autre, étaient ennemis dans le cœur. Manuel
aidait de secours d'argent les Lombards qui étaient
en guerre avec Frédéric. Celui-ci, de son côté, aspirait

à se rendre maître de Corfou. Il écrivit pour ce sujet à George, évêque de cette île, qui lui répondit avec beaucoup de sagesse que l'île de Corfou était une conquête de peu de valeur pour un si grand prince, l'exhortant avec douceur à ne point désirer ce qu'il ne pouvait acquérir sans injustice. Il lui dépeignait Manuel comme un prince juste, généreux, qui lui était sincèrement attaché, et qui méritait de sa part une fidèle correspondance. Malgré ces dispositions secrètes, les deux princes gardaient les dehors de l'amitié. Manuel proposait une ligue à Frédéric contre le roi de Sicile. Il avait même été question du mariage de Marie, fille de Manuel, avec Henri, fils aîné de Frédéric; et c'était sans doute un des sujets qui avaient amené à Constantinople Henri, duc de Saxe, dont l'ambassade avait été très-brillante. Nous avons encore deux lettres de Manuel à Wilbod, abbé de Stavolo en Flandre, par lesquelles on voit que l'empereur grec aimait ce prélat; il se recommande à ses prières, et lui parle d'un mariage proposé, dit-il, par Frédéric. Il déclare qu'il souhaite fort la bonne intelligence entre les deux empires, et qu'il envoie des députés en Allemagne, pour traiter de ce mariage. On ne voit aucune suite de cette négociation. Au retour de la défaite sanglante de Myriocéphales, Manuel écrivit à Frédéric, en caractères d'or, une lettre pleine de mensonges. Il lui mandait que le sultan d'Icône était soumis à l'Empire; qu'il avait demandé miséricorde, et prêté serment de fidélité. Mais Frédéric était déjà prévenu par le sultan, qui lui marquait tout le contraire. Azzeddin lui avait envoyé des ambassadeurs pour faire alliance avec lui; il lui demandait même sa fille

Nicet. l. 7.

c. 1.

Baronius.

Otto de Sto.

Blasio.

Doutreman.

l. 2, c. 8.

en mariage, et promettait de se faire chrétien avec tout son peuple. Car, s'il est vrai qu'il se fût déjà fait baptiser, sa conversion était demeurée secrète. Frédéric avait consenti au mariage; mais la princesse mourut avant l'accomplissement de cette promesse. Le prince allemand, piqué de ce que Manuel, dans sa lettre, mettait son nom avant celui de Frédéric, et prenait le titre de prince des Romains, instruit d'ailleurs des intrigues qu'il entretenait en Italie, lui répondit par une lettre, où il prenait à son tour le titre de prince des Grecs; il l'avertissait de l'honneur qu'il devait rendre à l'Empire romain, et à celui qui en était le chef. Il insistait même sur la soumission et l'obéissance que le souverain pontife de l'église romaine avait droit d'exiger de l'empereur grec, ainsi que de toute la chrétienté. Frédéric, réconcilié depuis peu avec le pape Alexandre, qu'il avait traité si injurieusement pendant le schisme, lui rendait alors le respect dû au légitime successeur de saint Pierre, et lui donnait le nom de *Sainteté*. Manuel ne témoigna aucun ressentiment d'une réponse si fière.

AN 1180. La malheureuse journée de Myriocéphales laissa dans

xxvi. le cœur de l'empereur de si tristes impressions, qu'il
Double ma- perdit sa gaîté naturelle. Plongé dans une sombre mé-
riage de la tante et du
fille et du
fils de
Manuel. lanoolie, il ne goûtait plus de repos. Le sommeil fuyait
de ses yeux, ou si l'accablement venait quelquefois à
Nicet. 1. 5; fermer ses paupières, il ne se présentait à son esprit
c. 8; 1. 7; c. 1.
Guill. Tyr. que des images funestes. C'étaient les ombres sanglan-
1. 22, c. 4. tes de tant d'infortunés que sa témérité avait traînés
Robert. de monte. à la mort, qui erraient autour de lui, qui lui montraient
Radulf. de Diceto. leurs blessures, qui l'appelaient leur meurtrier. Sa santé
Chron. Belg. en fut détruite, et cette vigueur héroïque, qui avait
Trivet. chr. Ducange.

amné toute partie, l'abandonna entièrement. Forcé de Fam. byz. p. 187.
se mettre au lit dès le mois de mars 1180, il n'en re-
leva que dans de courts intervalles. Ce fut alors qu'il
s'occupa sérieusement du soin de sa famille. Il avait de
ses deux mariages une fille et un fils. Marie, qu'il avait
eue de Berthe ou Irène sa première femme, après avoir
été fiancée à Béla, devenu depuis roi de Hongrie, pro-
mise à Guillaume, roi de Sicile, demandée par l'em-
pereur Frédéric pour son fils Henri, renommée par
toute l'Europe pour son éclatante beauté, attendait en-
core que la tendresse capricieuse de son père se fût
fixée sur le choix d'un gendre. Recherchée par tant de
monarques, cette fière princesse, qui avait déclaré
qu'elle n'épouserait jamais qu'un roi, fut obligée de se
contenter d'un marquis. Guillaume, marquis de Mont-
ferrat, venait de servir la jalouse de Manuel en fai-
sant la guerre à l'empereur Frédéric. Aidé de l'argent
que lui fournissait l'empereur grec, il avait levé une
armée, et Conrad son parent avait défait les Allemands,
et emmené prisonnier l'archevêque de Mayence, leur
général. Baudouin, fils aîné de Guillaume, était déjà
marié. Manuel fit venir son frère puîné, nommé Ray-
nier, qui l'accompagna dans l'expédition de Claudi-
opolis. De retour à Constantinople, il lui fit épouser sa
fille, le nomma César, et, pour satisfaire la fierté de la
princesse, il érigea en royaume la province de Thessa-
lonique, et en donna le titre au nouvel époux avec le
nom de Jean. Le patriarche Théodose les maria dans
l'église de Blaquernes, et l'empereur étala toute sa ma-
gnificence dans les fêtes qui suivirent. Le jeune prince,
très-digne de cette alliance par les grâces de sa per-
sonne, et, plus encore, par la douceur de ses mœurs,

n'était âgé que de dix-sept ans, et la princesse en avait déjà trente. La joie publique fut redoublée par le mariage du jeune Alexis, qui n'était que dans sa onzième année. Manuel avait demandé pour lui à Louis VII, roi de France, sa dernière fille Agnès, et cette princesse était arrivée à Constantinople dès l'année précédente. La cérémonie du mariage fut célébrée, le dimanche 2 mars de cette année, par le patriarche Théodose, dans le palais de Constantin, au lieu même où s'était tenu le sixième concile général sous le règne de Constantin Pogonat. Alexis et la princesse, qui n'avait pas encore huit ans, reçurent en même temps la couronne impériale.

xxvii.
Mort de
Manuel.
Nicet l. 7,
c. 7.

L'empereur s'affaiblissait de jour en jour, et son état faisait craindre une mort prochaine. Le patriarche Théodose l'exhortait à prendre les mesures que la tendresse paternelle et le soin de ses sujets exigeaient de lui, tandis que son esprit avait encore assez de force pour choisir un administrateur fidèle, et capable de conduire la jeunesse de son fils. Mais l'empereur ne l'écouta pas. Il était persuadé qu'il avait encore plusieurs années à vivre. C'est ce que lui avaient mis dans l'esprit ses astrologues, qui ne cessaient de lui assurer qu'il relèverait de sa maladie, et qu'il vivrait encore quatorze ans. Lorsqu'il aurait dû ne s'occuper que de pensées de l'autre vie, ces imposteurs ne l'entretenaient que des conquêtes qu'il ferait encore; ils ranimaient même son inclination au libertinage, en lui promettant de nouveaux plaisirs. Ils lui annonçaient qu'il ne mourrait pas qu'il n'eût vu une étrange révolution dans toute la masse de l'univers, le choc impétueux des astres, de furieuses tempêtes, et une convul-

sion générale de la nature. Pour mieux établir ce mensonge absurde, ils spécifiaient précisément non seulement l'année et le mois, mais le jour et l'heure où ces prodiges devaient éclater. Le faible prince en était si frappé, qu'il faisait creuser des grottes souterraines pour s'y réfugier, lorsque ce bouleversement arriverait. On démolissait par son ordre le toit de ses palais, de peur qu'il n'en fût écrasé. Ce qu'il y avait de plaisant dans cette folie, c'est que ses courtisans, par une sorte d'hypocrisie plus ridicule, mais moins dangereuse et moins criminelle que lorsqu'elle se tourne à contrefaire la vertu, feignaient d'être saisis de la même terreur. On voyait ces insectes de cour fouir la terre, et s'y faire des magasins comme les fourmis. Mais les douleurs violentes dont l'empereur fut tourmenté au bout de quelques jours, firent enfin fuir les astrologues, et le guérirent de sa crédulité. Il sentit sa faiblesse, et désespéra de la vie. Alors, après avoir recommandé son fils aux assistants par un discours entrecoupé de soupirs, dans lequel il pronostiquait les désastres qui allaient suivre sa mort, il fit retirer tout le monde, et ne restant auprès de lui que le patriarche. Le prélat ayant calmé le trouble de son ame par des discours édifiants, lui fit signer une courte formule, par laquelle il renonçait aux visions de l'astrologie, et demandait pardon à Dieu d'y avoir donné trop de croyance. Manuel s'étant ensuite tâté le pouls, se frappa la cuisse, et poussant un profond soupir, il demanda l'habit monastique. C'était alors une dévotion fort commune de mourir dans cet habit, comme si ce déguisement pouvait en imposer à celui qui pénètre le fond des cœurs. A cette demande de l'empereur, l'alarme se répandit

dans le palais : on le dépouille de la pourpre, on lui jette sur le corps un froc noir, qu'on appelait la robe spirituelle; on le croit dès ce moment enrôlé dans la milice céleste. Les plus sensés déplorent le néant de ces héros qui étonnent l'univers, et dont l'âme, aussi que celle des derniers des hommes, est enfermée dans un vase fragile, dont elle partage la faiblesse. Il expira le 24 septembre dans la cinquante-huitième année de son âge, ayant régné trente-sept ans cinq mois et seize jours. Il fut inhumé dans l'église du Pantocrator. On posa près de son tombeau une pierre de couleur rouge de la hauteur d'un homme, qui était en grande vénération. C'était, disait-on, celle sur laquelle le corps de Sauveur avait été enseveli et embaumé, lorsqu'on l'ent descendu de la croix. Elle avait été transportée d'Éthiopie, et l'empereur, qui savait aussi bien que tout autre allier les dévotions populaires avec une vie dissolue, avait lui-même courbé ses épaules sous ce poids fardeau, lorsqu'elle avait été apportée en grande pompe dans la ville. Outre son fils et sa fille, il laissait, de son commerce incestueux avec sa nièce Théodora, un fils nommé Alexis, dont nous aurons souvent occasion de parler dans la suite. Avant la naissance de son fils légitime, il avait eu la pensée de nommer pour son successeur ce fils naturel.

XXVIII.
Excursions
de Manuel.

Dans l'histoire de Manuel, nous ne nous sommes presque occupés que de ses expéditions militaires, qui ont en effet rempli tout le cours de sa vie. Mais ce prince, qu'on peut appeler le dernier des Comnènes, a joué un trop grand rôle sur le théâtre du monde, pour qu'on ne soit pas curieux de connaître son administration intérieure. Tandis qu'il faisait trembler les Turks,

les Hongrois et les Serbes, il tirait des larmes à ses propres sujets par les impôts dont il les accablait, et par les abus de la perception. Il vendait les magistratures aux fermiers publics, qui s'étaient enrichis par les vexations. Les intendants de son domaine y faisaient passer par des chicanes les terres les plus fertiles, enlevées aux légitimes propriétaires. Il est vrai qu'il ne profitait pas de ces iniquités; et c'était encore un malheur pour les peuples, qui versaient leur sang dans un gouffre d'où il s'écoulait sans cesse. Les sommes prodiguées sans discernement à ses parents, à ses courtisans, épuisaient ses finances. Il faisait des pensions aux ministres des princes étrangers, qui recevaient peu d'argent, et, par scrupule de conscience, le trahissaient ensuite pour ne pas trahir leurs maîtres. Les annués qu'il répandait assez libéralement dans le sein des pauvres, pouvaient à la vérité, en quelque sorte, expier le vice de tant de dissipations; mais ce n'était, après tout, qu'une restitution, et Manuel serait sans doute plus louable, s'il n'eût pas fait tant de pauvres. Sa concubine Théodora, femme barbare, insolente et d'une avidité insatiable, se faisait au point d'honneur d'effacer l'impératrice même par les dépenses de sa maison, et par la pompe de ses équipages. Ce fut bien pis encore, quand elle eut un fils, et plusieurs autres ensuite. Ces enfants adultérins devinrent autant d'insectes qui dévoraient en herbe une partie de la subsistance de l'Empire.

Ses eunuques étaient ses ministres et ses confidents les plus intimes. Il se plaisait à les enrichir, et ces hommes demi barbares, pour qui la langue grecque était étrangère ainsi que les lois, revêtus d'emplois im-

portants et des premières magistratures, s'asseyaient sur les tribunaux pour juger en dernier ressort des causes difficiles qu'ils n'entendaient pas. C'étaient eux qu'il envoyait dans les provinces pour asseoir les tailles et les impositions. Il leur donnait à la vérité pour adjoint quelque personnage distingué; mais celui-ci n'était chargé que de l'odieux de la perception; il rendait compte à l'eunuque, et lui mettait entre les mains l'argent qu'il recueillait. L'eunuque, après avoir détourné à son profit tout ce qu'il pouvait soustraire impunément, ce qui faisait toujours la meilleure partie, jetait le reste dans le trésor du prince; en sorte qu'à proprement parler ces misérables étaient les souverains des provinces, et celles-ci leurs tributaires.

XXX.
Ses
bâtimens.
Nicet. l. 7,
c. 3.
Cinn. l. 6,
c. 8.

Malgré les déprédations de ces receveurs, il ne diminuait rien des dépenses que l'esprit de magnificence lui faisait faire en bâtimens. Il décora superbement plusieurs appartemens de son palais, où il avait grand soin de faire peindre par les meilleurs maîtres ses combats et ses chasses. Il fit bâtir dans les îles de la Propontide plusieurs maisons de plaisance, où il allait passer délicieusement les beaux jours de l'été, lorsqu'il n'allait pas se couvrir de poussière à la tête de ses armées. Car ce prince supportait les travaux de la guerre comme s'il n'eût pas connu les plaisirs, et il se livrait aux plaisirs comme s'il ne fût né que pour la volupté. Ses sujets accablés admiraient en gémissant la structure de ces édifices qui leur coûtaient si cher : mais ils lui savaient gré des ouvrages qui contribuaient à la santé et à la sûreté de ses peuples. Constantinople manquait d'eaux; on n'en buvait que d'impures; il fit nettoyer et réparer les aqueducs. On en construisit un

nouveau, qui apportait à la ville des eaux saines et abondantes. On éleva une tour au bord de la mer, au pied du promontoire de Damalis, du côté de l'Asie, et une autre vis-à-vis, du côté de Constantinople. Une chaîne de fer attachée à ces deux tours traversait le Bosphore, et fermait aux vaisseaux des Barbares l'accès de la citadelle et l'entrée du port.

Peu conséquent dans sa conduite, tandis qu'il se débattait l'Empire, il décorait les églises, il favorisait les monastères. Une constitution de la quinzième année de son règne déclare les moines légitimes possesseurs de tous les biens dont ils sont actuellement en jouissance, nonobstant le défaut de titres ou le vice de ceux sur lesquels ils fondent leurs droits. Elle ordonne que le présent édit leur tiendra lieu de titre incontestable, et défend aux particuliers et au sac même de les inquiéter sur leurs présentes possessions. Ce n'est pas cependant qu'il voulût enrichir les moines; c'était pour couper la racine d'une infinité de procès qu'on leur suscitait sans cesse ou qu'ils faisaient eux-mêmes; en sorte que tous les tribunaux retentissaient de leurs demandes et de leurs défenses. Loin d'approuver ces institute religieux, qui laissent à la cupidité une libre carrière pour accumuler des biens immenses, il renouvela la loi de Nicéphore Phocas, qui défendait aux moines les nouvelles acquisitions. Il blâmait hautement son père; son aïeul, tous les empereurs précédents, non pas d'avoir consacré à Dieu une portion de leurs richesses, mais d'avoir jeté dans les monastères qu'ils fondaient un germe de relâchement et de corruption. *C'était, disait-il, dans les solitudes, dans les cavernes, sur le flanc des montagnes, qu'ils au-*

XIII.
Sa conduite
à l'égard des
monastères.
Nicet. l. 7,
c. 3.
Cinn. l. 6,
c. 8.
Novel. 9.

rien dû établir. les moines, loin des villes, loin du chant des sirènes dont les accents séducteurs retentissent jusque dans leurs celles, et c'est au contraire dans les places, dans les carrefours de Constantinople, qu'ils ont bâti les monastères, où des habitants de plumage divers, voletant de toutes parts dans la journée, et rentrant le soir dans leur volière, ne conservent de leur état primitif que la tonsure, l'habit et la barbe. L'esprit de dissipation qui régnait alors dans les couvents de Constantinople, donnait lieu à ces discours satiriques de Manuel. Il pensait que ses prédécesseurs n'avaient construit ces superbes édifices que par vanité, pour y placer leur mausolée, environner leurs cendres de tout le luxe de leur trône, et figurer encore avec pompe lorsqu'ils ne seraient plus. Pour donner un modèle de ces saintes retraites, il fonda lui-même un monastère à l'entrée du Bosphore dans le Pont-Euxin; il y transporta les moines les plus célèbres par leur vertu; et pour leur donner moyen de mener une vie dégagée de tous les soins du siècle, et uniquement occupée des choses célestes, il ne leur donna ni terres labourables, ni vignobles, ni aucun revenu à recueillir; il leur assigna une pension sur le trésor public, pour leur subsistance et leur entretien. Nicéas, qui rapporte ce fait, ne dit pas si cette pension fut fidèlement payée. Mais les convulsions étranges qui agitèrent l'Empire après la mort de Manuel, donnent sujet de craindre que ce bel établissement n'ait pas long-temps subsisté, ou qu'il n'ait entièrement changé de forme.

les payer de son trésor, et leur assigna leur paie sur les villes et les provinces. Ce fut pour ses sujets une surcharge plus accablante que toutes les autres contributions. Abandonnés à la discrétion des gens de guerre, ils devinrent la proie de ceux qui devaient être leurs défenseurs. Les officiers préposés à cette perception taxaient arbitrairement les particuliers; nulle équité, nulle proportion entre la fortune et l'exaction. Tantôt on imposait aux habitants des villes et des campagnes une taxe si forte, que plusieurs, dépouillés de tout, étaient obligés de s'enfuir, abandonnant leurs femmes et leurs enfants. Tantôt on assignait à un cavalier sa subsistance à prendre sur un ou plusieurs habitants, qu'il réduisait bientôt à un état pire que le sien, s'emparant de leurs meilleures terres; en sorte que des malheureux devenaient les fermiers et même les esclaves de ceux qui ne devaient recevoir d'eux que le nécessaire. Ce changement causa encore un autre mal, qui dépeuplait les villes, et faisait tomber les ouvrages et le commerce. Les artisans, voyant qu'il valait mieux vexer que d'être vexés, quittaient leurs ateliers, et, sans aucune des qualités requises pour former de bons soldats, moyennant quelque présent aux capitaines, ils se faisaient enrôler dans les compagnies, et achetaient pour peu d'argent le droit de faire beaucoup de mal. D'un autre côté, les gens d'honneur, qui n'avaient plus rien à espérer du prince, quelque service que pût rendre leur valeur, et qui ne se sentaient pas l'âme assez barbare pour traiter leurs compatriotes comme des ennemis, se retiraient et renonçaient à un métier qui approchait de celui de corsaires. Ce ne fut que dans les derniers temps de sa

vie que Manuel s'avisa de cette funeste économie; s'il eût vécu plus long-temps, il eût éprouvé sans doute qu'en écrasant ses sujets il avait aliéné ses soldats, qui n'obéissent qu'à ceux qui les paient, et qui se payent par eux-mêmes.

XXXIII.
Liberté rendue aux citoyens devenus esclaves.
Cin. l. 6, c. 8.

Cette cruelle tyrannie détruisit tout sentiment d'honneur dans le cœur du peuple, et ne laissa que des esclaves. Se voyant ravir le fruit de leurs travaux, réduits à ne pouvoir vivre, ils vendaient leur liberté aux gens riches, qui, déjà maîtres de leurs biens, devenaient propriétaires de leurs personnes. Si la dureté de la servitude les forçait à prendre la fuite, on les poursuivait, on les punissait comme des esclaves fugitifs. Manuel, sans remédier à la cause du mal, se contenta d'en arrêter l'effet. Il affranchit par édit tous les habitants de l'Empire qui étaient nés libres, et leur rendit cette liberté naturelle, que son mauvais gouvernement ne cessait d'anéantir.

XXXIV.
Retranchement des fêtes.

Le nombre des fêtes était tellement multiplié, qu'il restait dans l'année peu de jours à l'exercice de la justice; en sorte que quantité de procès survivaient aux plaideurs. Il reforma ce désordre. Il laissa subsister les fêtes consacrées aux principaux mystères de la religion ou à la mémoire de la sainte Vierge et des saints du premier ordre. Il abolit les autres, ou les partagea de manière que la matinée était employée au service divin, et que l'après-dînée le barreau était ouvert, chacun pouvant vaquer aux affaires séculières.

XXXV.
Inclination de Manuel en faveur des Latins.
Nicet. l. 7.

Nous avons déjà parlé du désir que témoignait Manuel de réunir l'Eglise grecque avec l'Eglise romaine. Il ne prenait lui-même aucune part au schisme. Ses sentiments ne s'écartaient en rien de l'orthodoxie, et

le pape Alexandre entretenait avec lui une étroite correspondance. Ce pontife ayant convoqué le troisième concile de Latran, Manuel y envoya George, métropolitain de Corfou, qui, étant tombé malade à Brindes ou à Otrante, fut rappelé à Constantinople, pour assister à un autre concile assemblé par le patriarche. Nectaire, abbé de Casules, se rendit à sa place au concile de Latran. Manuel reçut avec honneur Guillaume, archevêque de Tyr, qui revenait de ce concile; il le fit conduire et escorter par une escadre de ses vaisseaux jusqu'au port d'Antioche. Il avait auprès de lui un interprète latin, nommé Léon, dont le frère, Hugues Éthérien, vivait à Constantinople sous la protection de l'empereur, qui l'écoutait volontiers. Hugues disputait contre les Grecs schismatiques, et réfutait leurs objections sur la procession du Saint-Esprit. Il en composa un livre qu'il envoya au pape Alexandre. Nersès, catholique, c'est-à-dire patriarche des Arméniens, qui n'admettaient qu'une nature en Jésus-Christ, écrivit à l'empereur pour lui demander des éclaircissements sur la doctrine, témoignant un grand désir de s'instruire. L'empereur lui envoya ~~un~~ théologien habile, nommé Théorien, qui, étant entré en conférence avec ce prélat, vint à bout de le ramener de son erreur, et avec lui plusieurs évêques d'Arménie.

Ce zèle à maintenir la pureté de la foi aurait mérité des éloges, s'il n'eût pas voulu être lui-même théologien. C'était, comme nous l'avons déjà observé, une prétention des empereurs grecs, d'être des docteurs de l'Église, et d'avoir la clef des Écritures. Aussi jaloux de ce privilège que de leur couronne, ils décidaient en dernier ressort des points contestés, et malheur à celui

c. 5, 6, 7. !
Cin. l. 4, c.
16; l. 6, c.
2, 13.
[Guill. Tyr.
l. 21, c. 26.
Baronius.

XXXVI.
Manuel
théologien.

qui ne se soumettait pas à leur sentiment; la déposition et l'exil étaient le dernier argument du souverain. Manuel, aussi redoutable dans la controverse que dans la guerre, ne souffrait pas impunément la contradiction. Enivré de l'opinion de son savoir, que ses flatteurs admiraient, s'exprimant d'ailleurs avec facilité et avec grace, il aimait à raisonner sur les mystères, à embarrasser les théologiens; et sans égard à la tradition, despote dans l'Eglise comme dans l'Etat, il prétendait faire valoir les interprétations qu'il donnait aux livres saints. Les Grecs de ce temps-là transportaient dans l'étude de la religion les subtilités de la métaphysique. Aristote leur tenait lieu de tous les saints pères. Les premiers hérétiques s'étaient attachés à des dogmes importants : leur objet était substantiel et palpable. Les nouveaux Grecs couraient après des ombres; il ne leur restait que les cendres des anciennes héréses, qu'ils remuaient sans cesse. Aussi présomptueux que frivoles, ils disputaient, ils se faisaient la guerre sur la nature, sur les opérations de la divinité, et se traitaient mutuellement d'hérétiques sur des points également incompréhensibles aux uns et aux autres. Les empereurs surtout se flattaient d'être, s'il est permis de parler ainsi, les confidents de l'Étre-Suprême, et de pénétrer dans l'abîme de ses secrets. Cette prérogative était si bien établie dans l'opinion publique, que Cinname, historien d'ailleurs assez sensé, dit sérieusement que ces hautes matières ne sont du ressort que des prélats et des empereurs. Je ne rapporterai pas les sujets de discussion où Manuel perdait son loisir. Ils ne méritent pas plus l'attention des lecteurs, qu'ils ne méritaient l'étude du prince. Il

suffira de dire qu'il déposa des évêques et destitua d'autres personnes en place, parce qu'ils ne pensaient pas comme lui, et qu'il dressa un formulaire qu'il fit souscrire dans un concile, avec menace d'excommunication et même de mort contre quiconque oserait non-seulement le contredire, mais même le soumettre à l'examen.

FIN DU LIVRE QUATRE-VINGT-DIXIÈME.

NOTE POUR LA PAGE 266.

* Nour-eddin avait une telle amitié pour le roi Mleh, qu'ils se donnaient réciproquement le titre de frère, suivant Guillaume de Tyr, qui nomme le prince arménien Méléker et Milo, xx, 28. Leur alliance est mentionnée dans les auteurs arabes, qui en parlent comme d'un trait de la plus fine politique de Nour-eddin, *Extr. des hist. ar.*, p. 162. Quatre petites pièces de cuivre du cabinet de M. le duc de Blacas, que nous a communiquées M. Reinaud, confirment le même fait. On y voit d'un côté une figure debout avec cette légende arabe, *le roi des émirs, Mahmoud*, et ces monogrammes grecs diversement placés NIC ou K. XI. victoire du Christ ou J. C. De l'autre, deux figures debout avec

une coiffure de perles, soutenant un étendard au-dessous duquel est une croix et cette légende arabe, *Roi juste, Nour-eddin*.

• Nour-eddin avait pour petit nom celui de Mahmoud, et son titre d'honneur était Malek-adel, *roi juste*. Voyez sur ce sujet les *Extr. des aut. ar.*, p. 121 et 145.

M. Reinaud, qui a lu pour nous ces inscriptions, remarque que le mot *adel* n'est pas à sa place, et ne peut assurer qu'il ne manque pas tout-à-fait. Du reste, quoique le nom de Mleh ne soit pas sur ces pièces, les circonstances ci-dessus indiquées ne permettent guère d'appliquer à un autre que lui ces monnaies moitié chrétiennes, moitié musulmanes.

LIVRE XCI.

- i. État de l'Empire à la mort de Manuel. ii. Commencement d'Alexis. iii. Nouveaux desseins d'Andronic. iv. Andronic se rapproche de la cour. v. Mécontentement général. vi. Conjuratation contre le protosébaste. vii. Grand tumulte à Constantinople. viii. Guerre ouverte au milieu de Constantinople. ix. Le patriarche conservé malgré le protosébaste. x. Marche d'Andronic. xi. Andronic devant Constantinople. xii. Traitement fait au protosébaste. xiii. Massacre des Latins dans Constantinople. xiv. Le patriarche devant Andronic. xv. Entrée d'Andronic. xvi. Méchancetés d'Andronic. xvii. Opposition de Jean Vatace à la tyrannie d'Andronic. xviii. Couronnement du jeune Alexis. xix. Mort de l'impératrice Marie. xx. Théodose quitte le siège de Constantinople. xxi. Manège d'Andronic pour se faire empereur. xii. Couronnement d'Andronic. xxiii. Mort d'Alexis. xxiv. Andronic épouse Agnès, veuve d'Alexis. xxv. Les prélats donnent l'absolution à Andronic. xxvi. Malheureuse entreprise de Lampardas. xxvii. Amusements d'Andronic. xxviii. Siège de Nicée. xxix. Siège de Pruse. xxx. Isaac se retire en l'île de Chypre. xxxi. Il y prend le titre d'empereur. xxxii. Vengeance d'Andronic sur les amis d'Isaac. xxxiii. Disgrace d'Alexis, fils naturel de Manuel. xxxiv. Nouvelles cruautés. xxxv. Prise de Durazzo et de Thessalonique par le roi de Sicile. xxxvi. Inutile armement des Grecs. xxxvii. Conduite d'Andronic. xxxviii. Traité d'Andronic avec Saladin. xxxix. Préparatifs d'Andronic. xl. Édit cruel. xli. Andronic consulte le sort sur son successeur. xlii. Hagiochristophorite

(An 1180.)

LIVRE XCI.

ALEXIS II.

307

veut prendre Isaac et est tué lui-même. XLIII. Proclamation d'Isaac. XLIV. Fuite d'Andronic. XLV. Priss et mort d'Andronic. XLVI. Bonnes qualités d'Andronic.

ALEXIS COMNÈNE II. ANDRONIC.

Les trois premiers Comnènes avaient relevé l'Empire, qui penchait vers sa ruine¹. Leurs exploits les avaient rendus redoutables au dehors. Mais, plus occupés de la gloire que du salut de l'Etat, ils n'avaient pas assez travaillé à en guérir les maladies; et, tandis qu'ils repoussaient les Barbares et qu'ils réparaient les brèches de l'Empire, ils avaient été trop peu attentifs à réprimer les ennemis intérieurs, plus dangereux encore, qui en minaient les fondements. Le luxe et la rapine, compagnons inséparables; la misère et l'indignation secrète des peuples accablés d'impôts, et déjà révoltés dans le cœur; la corruption des ministres, qui vendaient et la justice et l'injustice, et le prince même; l'ignorance de la religion, dont de vaines superstitions avaient usurpé la place; la débauche, qui règne plus impérieusement que le monarque lorsqu'elle s'assied avec lui sur le trône : tous ces désordres menaçaient des derniers malheurs, si le successeur n'y apportait un prompt remède; mais c'était un miracle au-dessus de l'âge et du génie d'Alexis, fils de Manuel. Son règne

An 1180.

¹ État de l'Empire à la mort de Manuel.

¹ Eustathe de Thessalonique ne compte pas de meurtre. Manuel au nombre des saints, dans son pané-

gyrique de ses exploits, publié par M. Tafel, *Eustathii Opera*, Tubingae, 1833, p. 196—214.—B.

est l'époque fatale de la première destruction de l'Empire. Tous les ressorts de l'autorité impériale s'étant relâchés entre les mains d'un enfant, les incursions des Barbares d'Orient et d'Occident, les révoltes fréquentes des seigneurs ambitieux, l'avarice des ministres, la mollesse, la tyrannie, les meurtres, les perfidies des souverains qui se trahissaient successivement, achevèrent d'abattre une puissance ébranlée depuis si longtemps, jusqu'à ce qu'enfin elle fut envahie par les Latins.

11.
Commence-
ment
d'Alexis.
Nicet. c. 1.
Guill. Tyr.
l. 22, c. 10,
11.
Roger de
Hov.
Leo Allat. de
consensu
Ecc. l. 2, c.
13.

Alexis n'avait que onze ans lorsqu'il perdit son père, et avec lui toutes ses ressources. Marie, sa mère, voyant Manuel sans espérance, n'avait pas attendu sa mort pour se retirer dans un monastère, où elle avait pris l'habit de religieuse avec le nom de Xéné. Mais, jeune encore, aussi légère et aussi ambitieuse qu'elle était belle, elle avait bientôt essuyé ses larmes; et, sous prétexte de guider son fils dans un âge si tendre, elle quitta au bout de peu de jours un habit et un nom qui ne la dédommageaient pas des plaisirs et des grandeurs dont elle s'était fait une trop douce habitude. Elle prit donc en main la tutelle de son fils. Mais la tendresse maternelle n'était pas sa passion dominante. Alexis, protosébaste, fils du défunt Andronic et neveu de Manuel, lui en avait inspiré une autre beaucoup plus vive du vivant même de son mari. Il partagea avec elle tout le pouvoir; et la curiosité libertine de la cour découvrit aisément qu'entre eux la liaison politique n'était pas la plus intime; mais sur un théâtre si corrompu, cette intrigue causait moins de scandale que de jalousie. Les courtisans étaient divisés en trois classes. Les uns, idolâtres de la princesse, et plus effé-

minés qu'elle-même, ne songeaient qu'à supplanter dans ses bonnes grâces le protosébaste; c'était leur unique affaire. L'œil enflammé, la flatterie sur les lèvres, en posture d'esclaves, et vraiment esclaves de leur passion, ils rampaient aux pieds de l'impératrice; étudiant tous ses mouvements, épiaient ses moindres regards, qu'ils s'empressaient d'attirer sur eux par leur magnificence; ils ne dérobaient à cette adoration servile qu'un temps qu'ils donnaient au soin de leur insidieuse parure : âmes énervées, dignes du mépris de leur idole. D'autres, plus sérieux et plus sombres, profitaient de la distraction que ces galanteries faisaient aux affaires pour piller le fisc et les sujets; et, prévoyant bien que ces amusements frivoles se termineraient par quelque catastrophe funeste, ils se hâtaient de s'enrichir à force de vols et de concussions, pour avoir de quoi jouir lorsqu'il ne resterait aux autres que le désespoir. D'autres enfin, plus hardis, aspiraient à la souveraineté, et tramaient sourdement des complots pour faire tomber un enfant et se mettre à sa place. Tous se réunissaient contre le protosébaste, dont l'insolent orgueil insultait à toute la cour. On disait même que Marie, pour faire régner son amant, avait fait avaler du poison à son fils, mais que les médecins en avaient empêché l'effet. Dans l'agitation de tant de cabales, nul ne s'occupait de l'éducation du jeune prince. Abandonné à lui-même, emporté comme une feuille légère au milieu des tourbillons de la cour, perdu dans les voies tortueuses des diverses intrigues à chacune desquelles il prêtait son nom sans le savoir, il ne prenait de la puissance souveraine que la mollesse, la fierté, le mépris des sujets. La chasse, les chevaux, les jeux

de ses jeunes courtisans, aussi peu instruits que lui, faisaient toute son étude. Les forêts et ses écuries étaient l'école où il apprenait à gouverner les hommes.

AN 1181

III.
Nouveaux
desseins
d'Andronic.

Nicet. c. 2,

9

L'état de crise où se trouvait le gouvernement réveilla dans le cœur d'Andronic le désir et l'espérance de monter sur le trône, ce qu'il avait tenté sans succès. Pour éclaircir l'histoire de ce méchant prince, dont la scélératesse va jouer le plus grand rôle, il faut en reprendre la suite de plus haut. Nous l'avons laissé avec sa concubine Théodora, auprès du sultan de Colonée, dont il entretenait l'amitié par les courses et les ravages qu'il faisait sur les terres de l'Empire. Au bout de quelques années, Manuel, après avoir tenté inutilement plusieurs moyens pour le surprendre, le prit enfin par sa passion. Il chargea Nicéphore Paléologue¹, duc de Trébizonde, à quarante lieues de Colonée², d'enlever Théodora. L'ordre fut heureusement exécuté. Théodora fut conduite à Constantinople avec ses deux enfants; c'était un appât bien puissant pour attirer Andronic, dont l'amour pour cette princesse continuait dans toute sa fureur. Il écrivit aussitôt à l'empereur, lui demande pardon de ses fautes passées, et la permission de revenir à la cour sous sa parole impériale qu'il ne lui sera fait aucun mal. Tous les forfaits d'Andronic n'avaient pu entièrement étouffer la tendresse que l'empereur avait conçue pour lui dès l'enfance. Il lui accorda tout ce qu'il demandait; et le fugitif, de

¹ On ne peut dire jusqu'à quel point ce Nicéphore émit dépendant ou non de la cour de Constantinople. Voyez à ce sujet les conjectures de M. Fallmerayer, *op. cit.* p. 21, 22.—B.

² C'est une ancienne ville, actuellement nommée Colouza, dépendante du district de Hamchen, qui est à 6 ou 7 journées de Trébizonde. Indjidj, *Géogr. de l'Arménie*, Venise, 1806, p. 397.—B.

retour à Constantinople, pour achever de désarmer la colère du prince par un spectacle pitoyable, se rendit au palais portant au cou une chaîne de fer cachée sous ses habits. A la vue de l'empereur, il se prosterne tout entier, et, découvrant sa chaîne, le visage baigné de larmes, il implore d'une voix lamentable la miséricorde du prince, qui ne peut lui-même retenir ses pleurs, et l'invite à se relever. Andronic refuse cette grâce, à moins que l'empereur n'ordonne à quelqu'un des assistants de prendre la chaîne et de le traîner jusqu'au pied du trône, où il voulut encore demeurer long-temps prosterné. Cette scène qui, dans le cœur d'Andronic, n'était qu'une comédie, attendrit beaucoup l'empereur et tous les assistants. Après la mort d'Andronic, on se ressouvint, comme d'un présage de ce qui devait arriver, qu'Andronic avait été traîné par Isaac l'Ange, qui lui ôta dans la suite l'empire et la vie. L'empereur le traita avec humanité, et lui rendit même ses bonnes grâces. Mais, pour épargner à Andronic de nouveaux attentats, et à lui-même de nouveaux soupçons, après lui avoir fait jurer une fidélité inviolable à sa personne, à celle de ses enfants et à l'Empire, il l'éloigna de la cour, et lui fixa pour demeure la ville d'OEnoé, dans le Pont polémoniaque; au bord de la mer Noire.

Andronic y vivait tranquille. Éloigné de la foudre et des orages, comblé des bienfaits de l'empereur, il semblait avoir rendu le calme à son âme si long-temps agitée. Mais, après la mort de Manuel, la conjoncture, qui semblait inviter son ambition, ralluma bientôt le feu caché sous la cendre. Un enfant sans caractère, une mère livrée à ses plaisirs, un favori odieux à la cour et à tout l'Empire, des ministres occupés au pil-

iv.
Andronic se rapproche de la cour.

lage, lui montraient un chemin facile pour parvenir où il avait toujours aspiré. Mais il lui fallait une armée et un prétexte spécieux pour l'assembler. Après plusieurs projets qui se détruisaient l'un l'autre, il jeta les yeux sur la formule du serment qu'il avait prêté à Manuel et à son fils; elle finissait en ces termes : *Si je découvre, soit par moi-même, soit par d'autres, quelque chose de préjudiciable à l'honneur et au salut de votre famille ou de l'Empire, je jure de vous le déclarer et de m'y opposer de tout mon pouvoir.* Ces dernières paroles lui mettaient les armes à la main, et la couronne sur la tête. Il entre aussitôt en action; il écrit lettres sur lettres au jeune Alexis, au patriarche Théodose, à tous ceux qu'il croit chérir encore la mémoire du défunt empereur. Il exagère l'abus que le protosébasté faisait d'un pouvoir usurpé, le danger évident du jeune prince, le déshonneur dont un indigne favori flétrissait la maison impériale, passion honteuse qui faisait rougir tout l'Empire, et que la renommée publiait dans toutes les villes, dans toutes les cours étrangères, jusqu'au bout du monde. Andronic n'était jamais plus éloquent que lorsqu'il employait le déguisement et le mensonge. Hypocrite effronté, il abusait même des divins oracles, et avait toujours à la bouche quelque passage de saint Paul. Il sut donner à ces reproches sanglants tant d'énergie, qu'il embrasa tous les cœurs. On oublie tous ses crimes; l'infortune et une longue expérience ont enfin changé ses mœurs; c'est maintenant le patron de la vertu. Son puissant génie, son zèle pour l'honneur et le salut de l'Empire en sont l'unique ressource. On l'invite, on l'attend avec impatience. Il quitte OEnoé et entre

en Paphlagonie. Partout où il passe il expose le serment qu'il a fait; c'est pour l'acquit de sa conscience qu'il va tirer de péril le fils de son maître chéri. Son passage est fêté par toutes les villes. Andronic est l'ange exterminateur des tyrans. Les mécontents s'assemblent en foule autour de lui : mais, ne se trouvant pas encore assez accompagné, il s'arrête sur la frontière de Bithynie, pour y attendre que les désordres de la cour soient parvenus à leur comble.

On eût dit que le protosébaste était d'intelligence avec Andronic contre lui-même¹. Loin de prendre des mesures pour arrêter ce commencement de révolte, et pour se concilier les esprits, aveuglé par son orgueil et par les faveurs de l'impératrice, il se rendait de plus en plus odieux. Il éclipsait le prince et son conseil : jaloux de l'autorité souveraine, il voulait être non le canal, mais la source de toutes les grâces. Il dicta au jeune empereur un édit qui portait que tous les ordres quelconques, quoique signés de la main du prince, n'auraient d'exécution qu'après que le protosébaste y aurait ajouté sa souscription avec l'encre verte, en ces termes : *Soit fait ainsi qu'il est ordonné*. Muni de ce pouvoir absolu, il ne ménagea plus rien. Tous les trésors de l'Empire, qui avaient coûté aux empereurs précédents tant de violences et de contraintes, et à leurs sujets tant de larmes et de malédictions, disparurent entre ses mains et en celles de l'impératrice-mère, qui les dissipait en fêtes, en festins, en

AN 1182.

V.
Mécontente-
ment
général.
Nicoit. c. 4.

¹ La plupart des faits suivants, relatifs à l'état de Constantinople et à Andronic, se trouvent dans les opuscules d'Eustathe inédits jus-

qu'à ce jour, dont on a déjà parlé p. 307, et dont on parlera encore au commencement du récit de la prise de Thessalonique.—B.

bâtimens de caprice, en aveugles profusions. Tant de sujets de mécontentement aigrissaient les esprits. Tous les yeux se tournaient vers Andronic ; on l'attendait comme le sauveur de l'Empire. Les seigneurs l'appelaient par des messages continuels, et lui reprochaient sa lenteur ; ils lui protestaient qu'il serait reçu à bras ouverts, et ne trouverait nulle opposition.

VI.
Conjuration
contre le
protosé-
baste.

Nicet. c. 4.
5, 6, 7, 8.

Dans la chaleur de tant de sollicitations, il n'était point de plus empressées que celles de Marie, fille de Manuel et femme du César Jean. Cette princesse, fière et pleine de courage, indignée de l'insolence du protosébaste, et plus encore de la supériorité qu'il affectait sur elle, ne cessait d'aiguillonner Andronic, qui ne différait que pour se faire désirer davantage. Impatiente et incapable de déguisement, elle s'opposait en face au protosébaste ; elle n'oubliait rien pour le traverser ; elle forma une ligue de ses ennemis. Les principaux étaient Alexis Comnène, fils naturel de Manuel, Andronic Lampardas, guerrier estimé, Manuel et Jean, fils légitimes de ce même Andronic qu'on appelait avec tant d'instance, Jean Camatère, préfet de Constantinople. Plusieurs autres seigneurs entrèrent dans ce complot : tous jurèrent de veiller à la sûreté de l'empereur et de détruire le protosébaste. On n'attendait que l'occasion. On se flatta de la trouver le samedi de la première semaine de carême, jour de la fête de saint Théodore, que le protosébaste devait aller célébrer dans l'église de ce saint martyr. Tout était préparé ; on avait aposté des assassins. Le coup manqua par quelque aventure, et plusieurs semaines après le complot fut découvert. Les conjurés furent arrêtés et mis en prison ; ils n'attendaient que le supplice.

Marie, qui les avait précipités dans ce malheur, était trop ardente pour les abandonner. Après plusieurs jours de sollicitations inutiles auprès de l'empereur et de sa mère, elle lève le masque, et court avec son mari à l'église de Sainte-Sophie, en criant à haute voix : *A moi, citoyens, secourez la fille de votre empereur contre une marâtre et un indigne favori.* Le patriarche et le clergé, touchés de compassion, lui ouvrent les portes; le peuple accourt en foule. L'état déplorable d'une fille et d'une sœur d'empereur tire des larmes à tous les assistants. Marie les voyant attendris, leur inspire la hardiesse de combattre pour elle, en fortifiant par des largesses le pathétique de ses discours. On gémit, on s'irrite, on court aux armes. Dans cette alarme, l'impératrice effrayée lui envoie offrir le pardon. Elle répond fièrement : *Que c'est à elle à le donner; que le protosébaste est le coupable; qu'il veut faire périr l'empereur et se rendre maître de l'État; que son administration pernicieuse a déjà ruiné les affaires, qu'elle ne lui fera grace qu'après qu'il aura mis en liberté les prisonniers, et qu'il sera dépouillé d'un injuste pouvoir dont il abuse.* L'empereur, que le protosébaste faisait parler à son gré, envoie l'ordre à Marie de sortir de l'asile, et la menace de l'en faire tirer par force. Elle répond par un défi¹, et, pour se mettre en état de défense, elle poste des gardes aux portes, elle garnit de soldats toutes les fenêtres. L'église devient une place de guerre. Outre une multitude de Grecs prêts à mourir pour elle, une troupe de gla-

¹ Le patriarche craignit lui-même pour sa liberté; car il refusa d'aller donner à l'empereur le baiser de

paix, suivant l'usage, le jour de Pâques. Tafel, *op. cit.* p. 272.—B.

diateurs italiens qui se trouvaient alors à Constantinople, un grand nombre d'Ibériens qui s'y rendaient tous les jours pour le commerce, gens féroces et déterminés, viennent lui offrir leurs services. Elle en fait une armée. Le patriarche, voyant le lieu saint changé en un champ de bataille, veut en vain apaiser la princesse par de sages remontrances. Au lieu de l'écouter, elle entraîne le clergé même dans son parti. Trois prêtres, la croix à la main, se mettent à la tête des séditeux : ils traversent toutes les rues, toutes les places de la ville, vomissant mille injures contre le protosébaste et l'impératrice. Le peuple se joint à eux. On pille, on abat le palais du protosébaste, et les maisons de tous ceux qu'on croit être ses amis. Le préteur Théodore avait pris la fuite : la fureur se décharge sur ses meubles, sur ses équipages, tout est réduit en poudre. On n'épargne pas même les registres publics, qu'on brûle après les avoir mis en pièces.

VIII.
Guerre
ouverte au
milieu de
Constanti-
nople.

Ces violences continuèrent plusieurs jours. Ne se trouvant pas assez de soldats à Constantinople pour opposer aux révoltés, il fallut faire venir les troupes dispersées au-delà du Bosphore. Lorsqu'elles furent rassemblées, on les logea dans le palais, et l'on fit les préparatifs pour assiéger Sainte-Sophie. Le César, de son côté, se disposait à la défense ; il fit abattre plusieurs maisons contiguës, qui pouvaient favoriser les assiégeants. Il se fortifia dans plusieurs autres édifices de l'Augustéon, place immense, qui s'étendait entre le palais impérial et Sainte-Sophie ; il en fit autant de citadelles. Le 7 mai l'attaque commença, et les soldats de l'empereur s'étant emparés de l'église de Saint-Jean-l'Évangéliste, dont le toit était fort élevé, foudroyaient

de là les troupes du César, et la grande place étant remplie d'une foule de peuple, aucun coup n'était perdu. Le peuple fuit; les impériaux [sous la conduite de l'Arménien Sabbation ou Sembat] ferment les issues de toutes les rues qui rendaient dans la place. Les révoltés sortent sur eux. Il se livre un grand combat, dans lequel les révoltés sont repoussés dans Sainte-Sophie. On les y assiège. Le patriarche, craignant la profanation du lieu saint, se montre aux assiégeants dans ses habits pontificaux, avec le livre des saints évangiles. La religion n'est qu'un faible bouclier contre la fureur. Le César, suivi des gladiateurs et de ses domestiques, fait une vigoureuse sortie; les impériaux reculent, plusieurs sont blessés, un seul est tué. Tous font ferme; les révoltés rentrent dans l'église, et les traits volent de part et d'autre. Au déclin du jour les deux partis, également fatigués, se reposent comme de concert. Le patriarche profite de cet intervalle pour envoyer à l'impératrice; il la menace de la colère de Dieu, qui lui demandera compte du sang répandu sur ses autels, et du pillage des choses qui lui sont consacrées. La princesse Marie envoie en même temps porter des paroles de paix. Les principaux seigneurs s'entremettent de la réconciliation. La nuit se passe dans une défiance mutuelle, mais sans acte d'hostilité. Le lendemain on convient d'une amnistie absolue et sans exception. Tout rentre dans le calme; chacun se retire dans sa maison, et la nuit suivante le César et la princesse sortent de Sainte-Sophie et retournent à leur palais.

Ce n'était pas sans chagrin que le protosébaste se voyait sans vengeance. Plein de ressentiment, il cher-

xx.
Le patriarche conservé

malgré le
protosé-
baste.

chait une victime. Le patriarche n'était pas com-
dans l'amnistie, il n'en avait pas besoin. Le sage
lat ne s'était déclaré pour aucun des deux partis ;
ses démarches n'avaient tendu qu'à calmer la fureur.
Cependant le favori, irrité de son impartialité, lui
gagne par argent et par l'appât de la bonne chère
chefs du clergé. Assuré de leur complaisance, il
compose une commission, dans laquelle il fait es-
plusieurs sénateurs corrompus, qui avaient charge
condamner le prélat et de prononcer sa déposition.
menaces de Marie, prête à reprendre les armes, in-
rètent cette inique procédure ; et, comme elle connaît
sait la douceur du patriarche, elle fait garder sa maison
de crainte qu'il ne cède à l'orage, et qu'il ne passe
l'île de Térébinthe, où il avait fondé un monastère
dans lequel il avait dessein de finir ses jours. Le pro-
tosébaste, voyant ses mesures rompues, envoie un
ordre secret à Théodose de s'aller enfermer sans bruit
dans un monastère hors de la ville. Le prélat obéit
et s'étant dérobé pendant la nuit à ses surveillants,
se retire, à l'insu de tout le monde, dans le lieu
lui était assigné. Le lendemain toute la ville est en
alarme ; on cherche le patriarche ; on s'écrie que l'im-
pie protosébaste l'a fait jeter dans la mer. Les sénate-
teurs, les parents même du prince, à la suite de Marie,
enflammée de colère, courent au palais, redemandent
le patriarche, menacent de mettre tout en feu s'il n'est
rendu à son peuple. Le protosébaste est forcé de plier
il fait revenir le prélat. Tous les ordres de l'État vont
au-devant de lui. Il rentre dans la ville au milieu des
acclamations, au travers de la fumée de l'encens et
des aromates précieux qu'on brûle partout sur son

passage. On l'arrête à chaque pas pour lui baiser la main ou le bas de sa robe. La foule du peuple était si grande, qu'étant entré le matin dans Constantinople, il n'arriva que le soir à l'église de Sainte-Sophie. Les commissaires qui avaient promis de le déposer se tiennent renfermés dans leurs maisons, craignant à tous moments d'y être forcés et mis en pièces.

La confusion était venue au point que le désirait Andronic pour faciliter l'exécution de ses projets. Sa fille Marie, échappée de Constantinople, lui fit un portrait fidèle de la discorde sanglante qui déchirait la famille impériale; un souffle achèverait sa ruine, tous les vœux volaient au-devant d'Andronic : c'était là le point de maturité. Andronic marche, arrive à Héraclée, et continue sa route à la tête d'une armée qu'il avait eu le temps d'assembler. Partout où il passe il publie qu'il va délivrer l'empereur des tyrans qui le tiennent captif, et qui en veulent à sa vie pour achever ensuite de ruiner l'Empire. Parfait comédien, il déplore le sort de son jeune maître; la mémoire de Manuel lui est trop chère pour abandonner son fils à des loups ravissants; il va se sacrifier à son service. Ses gémissements, ses larmes, ses élans de tendresse lui gagnent tous les cœurs. Ce généreux dévouement lui fait des soldats, et grossit à chaque pas son armée. Le bruit de sa marche réveille enfin la cour impériale, qui, plongée dans la mollesse, n'avait pas ouvert les yeux sur ses premiers mouvements. Le protosébaste n'avait point d'amis; mais l'impératrice avait une foule d'amants qui, pour lui complaire, feignaient le plus vif intérêt pour son favori. Il se trouva donc plusieurs commandants qui opposèrent quelque résistance à l'en-

x.
Marche
d'Andronic.
Nicet. c. 9.

treprise d'Andronic. Nicée lui ferma ses portes ; Jean Ducas , qui commandait dans cette ville , ne se laissa ni tromper par ses artifices , ni corrompre par ses promesses. Jean Comnène , grand-domestique et préfet de Thrace , pouvait être d'un grand secours dans une révolution. Andronic lui écrivit , et employa toute son adresse pour l'attirer à son parti. Au travers des démonstrations de zèle , Jean aperçut le fourbe et se déclara son ennemi. Andronic était déjà près de Nicomédie , lorsqu'on envoya contre lui un corps de troupes sous la conduite d'Andronic l'Ange , mauvais général , qui fut battu à la première rencontre , quoiqu'il n'eût affaire qu'à un détachement de paysans mal armés , et de milices de Paphlagonie , commandées par un eunuque. De retour à Constantinople avec la honte de cette défaite , comme on lui demandait compte de l'argent qu'il avait reçu pour l'expédition , au lieu de le rendre , il se cantonna dans sa maison , résolu de s'y défendre. Mais voyant qu'on se préparait à l'y forcer , et qu'il n'y pourrait tenir long-temps , il prit le parti de s'embarquer de nuit avec sa femme et six fils qu'il avait , et alla se rendre auprès d'Andronic , qui le reçut avec joie , en citant ce passage de l'Évangile , qu'il avait coutume de profaner : *Il est écrit , voilà que j'envoie mon ange devant votre face pour vous préparer le chemin.* Sans s'arrêter à Nicée ni à Nicomédie , il marcha droit au Bosphore. Ayant passé Chalcédoine , il étendit son armée dans la plaine , et , pour en grossir l'apparence , il fit allumer pendant la nuit beaucoup plus de feux qu'il n'en était besoin. Dès qu'on vit flotter ses étendards , toute la ville courut au rivage : les lieux élevés , les toits des maisons étaient

couverts d'un nombre infini de peuple, qui lui tendait les bras, et l'invitait à venir, par des signes d'empressement et de bienveillance.

Telle était la disposition du peuple, qui ne prend pas la peine de cacher ses sentiments, parce qu'ils sont couverts de l'ombre que lui fait sa multitude. Entre les citoyens plus aisés à distinguer, les uns faisaient secrètement des vœux pour Andronic, les autres se croyaient quittes de la fidélité qu'ils devaient à l'empereur, en demeurant dans l'indifférence; le peu d'intérêt que les souverains prenaient à leur bonheur les avait désintéressés à l'égard de leurs souverains. Le protosébaste était presque le seul qui ressentit une sérieuse inquiétude. Il ne voyait plus entre lui et son mortel ennemi que le fossé de Constantinople; mais ce fossé était le Bosphore, dont il était facile de défendre le passage. Il fit sortir tous les vaisseaux du port et les chargea, partie de Grecs, partie de Latins, qu'il paya fort cher, parce qu'il comptait beaucoup plus sur leur courage. Il en voulait donner le commandement à ses parents et à ses créatures; le grand-duc s'y opposa, prétendant qu'en qualité d'amiral c'était à lui à nommer les capitaines. Le passage étant ainsi fermé à Andronic, le protosébaste lui députa un prêtre nommé George Xiphilin, avec une lettre par laquelle il lui promettait les faveurs les plus signalées s'il se désistait de son entreprise. On dit que Xiphilin fut le premier à conseiller à Andronic de tenir ferme; et il n'eut pas de peine sans doute à le persuader. Andronic le renvoya chargé de répondre de sa part, que, si on voulait lui faire quitter les armes, il fallait chasser du palais le protosébaste, et lui faire son procès, dépouiller l'im-

XL.
Andronic
devant Con-
stantinople.
Nicet. c. 10.

pératrice de toute autorité, la raser et l'enfermer dans un monastère, remettre le pouvoir souverain entre les mains du jeune empereur, selon le testament de son père. Une pareille réponse était une déclaration de guerre; et l'on s'y préparait, lorsque Contostéphane passa avec tous ses vaisseaux au bord d'Andronic, et se déclara en sa faveur. Une si grande désertion ôta toute espérance au protosébaste. On ne le ménagea plus; n'étant plus craint du peuple, il en devint le mépris. On passait par bandes au camp d'Andronic. Sa haute taille, sa bonne mine, les traits de la vieillesse qui le rendaient vénérable sans effacer les grâces de sa personne, la douceur insinuante de ses paroles, et la magnificence de ses promesses, tous ces attraits imposteurs opéraient une sorte d'enchantement. Presque tous revenaient pleins de zèle pour un prince si aimable. Très-peu apercevaient le loup caché sous la peau de brebis, et le serpent perfide qui percerait le sein où il aurait repris la vie.

xii.
 Traitement
 fait au pro-
 tosébaste.
 Nicet. c. xi.

On prend les armes; la révolte devient générale. On arrête dans le palais le protosébaste, on le donne en garde aux Varangues, armés de leurs haches menaçantes. On tire des prisons les deux fils d'Andronic, et les autres qui avaient été enfermés avec eux; on y jette à leur place les amis du protosébaste. Au milieu de la nuit suivante, on le fait sortir sans bruit du palais, et on le conduit avec une escorte renforcée dans la prison patriarcale. C'était pour une ame hautaine, née dans la pourpre, élevée par son audace au-dessus du trône même, un sujet de dépit bien humiliant, de se voir sans secours, sans un seul domestique, au milieu des chaînes et des affronts, à la merci du patriar-

che, qu'il avait voulu perdre deux jours auparavant. Mais le prélat plein de douceur, loin de se ressentir d'une injuste persécution, ne s'étudia qu'à le consoler dans sa disgrâce. Il tâchait de contenir d'un côté l'insolence des Varangues, troupe brutale, qui, ayant jusque-là obéi en esclaves aux ordres les plus iniques du protosébastas, se divertissait alors à l'insulter jour et nuit, et à ne lui laisser aucun repos; de l'autre, l'impatience du prisonnier qui, oubliant son infortune, prétendait encore les traiter en maître. Au bout de quelques jours, on le tire de ce lieu pour le faire monter sur un méchant cheval; on le mène au bord de la mer, à la suite d'un haillon posé en bannière au bout d'un roseau; là on le jette dans un bateau, et on le conduit devant Andronio, qui, ayant rassemblé les seigneurs comme pour le juger, lui fait, selon leur avis, crever les yeux. Tel fut le dernier sort de ce tyran voluptueux, puni par un scélérat plus méchant que lui, qui éprouva lui-même dans la suite un châtiment encore plus funeste.

Pendant qu'Andronio se préparait au passage, Constantinople était dans une étrange agitation : elle était remplie de Latins, que leur commerce et la faveur de Manuel avaient attirés de toutes les contrées de l'Italie. Manuel, persuadé de leur fidélité et de leur courage, les comblait de bienfaits; souvent même il les préférait aux Grecs dans la conduite des plus grandes affaires. Cette confiance du prince allumait la jalousie de la cour et de la ville, et la différence de sentiments dans la religion aigrissait encore les esprits. Les zélés auraient pardonné à Manuel tous ses défauts, et même tous ses crimes, s'il n'eût pas été fauteur d'hérétiques :

xiii.
Massacre
des Latins à
Constanti-
nople.

Nicet. c. 11.
Guill. Tyr.
l. 22, c. 10,
12, 13.
Rob. de
Montchroon

c'était le nom que les Grecs donnaient aux Latins, et que ceux-ci leur rendaient à leur tour. L'animosité n'attendait que l'occasion d'éclater. Mais après la mort de Manuel, le protosébastes continua de favoriser les Latins, ce qui augmenta la haine qu'on avait contre eux. La chute de ce ministre écrasa ses protégés. On se préparait à les faire périr. Ils en furent avertis, et les plus alertes gagnèrent leurs vaisseaux avec ce qu'ils purent emporter de leurs effets. Les autres, en plus grand nombre, furent la victime d'une multitude effrénée. Andronic avait envoyé sa flotte avec des troupes choisies pour prêter main forte au peuple dans ce massacre. Les Latins, s'étant réunis, se mirent en défense : il en eût la vie à quantité de Grecs ; mais il fallut céder au nombre et prendre la fuite, abandonnant leurs magasins remplis de richesses. Les uns se sauvèrent dans les maisons de quelques grands seigneurs dont ils étaient connus, et qui eurent assez d'humanité pour les cacher à la fureur du peuple ; les autres trouvèrent encore de leurs navires dans le port, et s'enfuirent à toutes voiles. On mit le feu à leurs maisons, et tout le quartier qu'ils habitaient fut réduit en cendres. Les femmes, les enfants, les vieillards, les infirmes furent la proie des flammes. Plusieurs s'étaient réfugiés dans leurs églises ; on les brûla avec les églises mêmes. On traitait les prêtres et les moines avec plus de cruauté que les autres. Jean, cardinal de l'église romaine, que le pape Alexandre avait envoyé à Manuel pour ménager un accommodement entre l'église latine et l'église grecque, fut pris, décapité, et, par un excès de rage, sa tête, attachée à la queue d'un chien, fut traînée dans toutes les rues. On déter-

rait les cadavres, on semait leurs os dans les places et dans les carrefours. Manuel avait donné aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem un hôpital pour les Latins; les malades y furent égorgés dans leurs lits. C'étaient les prêtres et les moines grecs qui étaient les plus acharnés au carnage; ils payaient les assassins; ils allaient chercher dans les maisons les malheureux qui s'y étaient cachés; et, les traînant hors de leurs retraites, ils les livraient à leurs bourreaux. Les plus humains vendaient aux Turks et aux autres Barbares ceux dont ils épargnaient le sang; et l'on dit qu'il y en eut plus de quatre mille qui furent livrés à ce misérable esclavage. Ce qui montre davantage la fureur dont les Grecs étaient animés, c'est qu'entre ceux qu'ils égorgeaient se trouvaient leurs gendres, leurs beaux-pères, leurs beaux-frères; et les liaisons les plus intimes, les alliances les plus sacrées n'arrêtaient pas leurs bras parricides. Cette barbarie ne demeura pas impunie. Les navires fugitifs pillèrent, saccagèrent, mirent à feu et à sang, dans l'espace de soixante-dix lieues, les îles et les côtes de la Propontide, de l'Helléspont, de l'Archipel; ruinèrent les monastères, massacrèrent les prêtres et les moines, et de ces horribles représailles ils remportèrent plus de richesses qu'ils n'en avaient perdu à Constantinople. Ils portèrent le dégât jusque sur les côtes de Macédoine et de Thessalie; ils s'emparèrent des vaisseaux qu'ils trouvèrent dans les ports, et en composèrent une flotte redoutable qui rendit long-temps la mer impraticable aux Grecs.

Je ne m'arrêterai pas à décrire une comète et un épervier extra⁽¹⁾ordinaire, qui firent alors trembler Con-

xiv.
Le patriarche
che devant
Andronic.

stantinople, et qu'on trouva dans la suite avoir annoncé le règne d'Andronic, lorsque ce tyran se fut montré plus effrayant qu'une comète, et plus cruel qu'un épervier; signes frivoles, qui ne sont prophétiques que pour le vulgaire, et inutiles au vulgaire même, puisqu'ils ne deviennent intelligibles qu'avec le commentaire de l'événement. Le dernier de tous ceux qui se rendirent auprès d'Andronic fut le patriarche Théodose, accompagné des principaux du clergé. Dès que le prince fut averti de son arrivée, il alla le recevoir hors de sa tente. Andronic était vêtu d'une robe violette de toile d'Ibérie, ouverte par le devant, qui ne descendait que jusqu'aux genoux, et ne lui couvrait les bras que jusqu'au coude. Il portait un bonnet d'un brun foncé, qui s'élevait en pointe, et qui rehaussait encore sa grande taille. Le patriarche était à cheval; le prince se prosterna devant lui, et, s'étant relevé, lui baisa les pieds, lui prodiguant les titres les plus hyperboliques, l'appelant le sauveur de l'empereur, le patron de l'honneur et de la vertu, un autre Chrysostome. Le prélat, aussi peu sensible à ces éloges qu'ils étaient peu sincères, se contenta de le saluer en silence. Il n'avait jamais vu Andronic; mais il ne le connaissait que trop par ses forfaits et par le récit de Manuel, qui lui en avait souvent fait un portrait fidèle. L'ayant envisagé avec une modeste attention, et, voyant dans son visage, malgré la régularité de ses traits, je ne sais quoi de dur et de menaçant, un caractère de déguisement et de profonde malice, des sourcils élevés, des regards fiers et étincelants, il ne put s'empêcher de plaindre en lui-même l'illusion de ceux qui l'avaient appelé avec tant d'empressement au gouvernement de

l'Empire; et, se retournant vers le plus proche de ses clercs, *Le voilà*, lui dit-il à l'oreille, *tel qu'on nous l'a dépeint*. Andronic l'entendit, et jugeant bien, à l'air du prélat, que la réflexion ne lui était pas favorable, il s'approcha à son tour de l'oreille d'un de ses courtisans, et lui dit : *Voilà un sombre Arménien*. [Théodose, en effet, passait pour être le fils d'un homme de cette nation.] Une parole très-inconsidérée, qui échappa quelque temps après à Théodose dans une conversation avec Andronic, acheva de le perdre dans l'esprit du tyran. Andronic, toujours faux et trompeur, gémissait de l'abandon où se trouvait le jeune prince : *Je suis*, disait-il, *le seul qui s'intéresse à la conservation de cet enfant auguste; personne ne partage mes travaux et mes inquiétudes; vous-même, saint patriarche, vous ne m'assistez pas de vos conseils, quoique Manuel vous ait recommandé son fils, et qu'il vous ait même préféré à sa famille pour vous charger d'un dépôt si précieux*. Le prélat, impatienté de cette plainte hypocrite : *Prince*, répondit-il, *vous le savez, je n'ai abandonné la surveillance du jeune empereur que lorsqu'il n'a plus eu besoin de moi; je l'ai regardé comme mort, du moment qu'Andronic s'est chargé du soin de le conduire*. Cette parole fit frémir Andronic; elle fouillait dans ses entrailles. *Et qu'entendez-vous par-là?* répliqua-t-il, en lui lançant une œillade terrible. Le patriarche, pour ne pas irriter ce lion qui commençait à rugir, couvrit comme il put son imprudence : *Je veux dire*, repartit-il, *qu'un prince tel qu'Andronic a des talents de reste pour gouverner seul et l'empereur et l'Empire, et qu'il n'appartient ni à un prêtre, ni à un vieillard tel que moi*

de s'ingérer à des fonctions qui demandent un héros. C'était vouloir guérir une blessure par l'onction de la flatterie, qu'un peu plus de circonspection se serait épargnée.

XV.
Entrée
d'Andronic.
Nicet. c. 13.

Cependant les deux fils d'Andronic se rendaient maîtres du palais, et prenaient les mesures nécessaires pour assurer son entrée. Tout étant prêt, il monta dans son vaisseau, et, toujours hypocrite, il traversa le détroit, en prononçant avec allégresse ces paroles de David : *Reviens, mon ame, au séjour de ton repos; le Seigneur t'a sauvée; il a essuyé tes larmes; il t'a garanti des pièges tendus devant tes pas.* Il se rendit au palais de Mangane, près du rivage, où l'empereur et sa mère s'étaient transportés, comme il l'avait demandé. Il se prosterna devant l'empereur avec le plus profond respect, et lui baisa les pieds, les baignant de ses larmes toujours prêtes à le servir. Quant à l'impératrice-mère, il ne la salua que par bienséance, et d'un air qui montrait bien la haine qu'il lui portait dans le cœur. Après quelques moments, il se retira dans la tente qu'on lui avait préparée, autour de laquelle les principaux seigneurs avaient fait dresser la leur, chacun le plus près qu'il avait pu, s'empressant à l'envi de marquer leur attachement à celui qu'ils regardaient déjà comme leur maître. La nuit suivante on arrêta un misérable mendiant, qui s'avisa de venir, à heure indue, mendier son pain autour de la tente d'Andronic. Sa mauvaise mine et son air hagard le firent prendre par les gardes pour un sorcier qui venait jeter sur leur maître quelque maléfice. Ils le tourmentèrent toute la nuit, et le livrèrent le lendemain au peuple, qui, dans la chaleur de son zèle, traîna ce

malheureux au théâtre, et le brûla vif pour faire sa cour au libérateur. Au bout de quelques jours, Andronic voulut voir le tombeau de son cousin Manuel. Arrivé au monastère du Pantocrator, il se fit conduire au lieu de la sépulture : là, se tenant debout, il pleura amèrement, et poussant des sanglots et des gémissements lugubres, il donna une grande idée de la bonté de son cœur, par ces marques de regret pour un homme dont il avait été si vivement persécuté. Comme ses parents voulaient l'arracher d'un spectacle si affligeant : *Laissez-moi*, leur dit-il, *et retirez-vous ; j'ai quelque chose à lui dire en particulier.* On s'écarta ; on le vit les mains étendues, les yeux fixés sur le marbre, remuant les lèvres et proférant des paroles qu'on n'entendit pas. Les plus simples crurent qu'il priait pour l'âme de Manuel ; d'autres, qu'il le maudissait et qu'il insultait à ses cendres.

Dès qu'il se vit le maître, il donna un libre cours à ses méchancetés. S'étant mis en possession de tous les palais, qu'il voulut tous habiter, mais en passant, et comme un voyageur, il ne laissa au jeune empereur que les divertissements et la chasse, le tenant toujours environné de gardes qui suivaient tous ses pas, et ne permettaient à personne de l'approcher. Il chassa du palais tous ceux dont le courage ou la prudence pouvaient lui donner quelque ombrage. Tous les honneurs, toutes les graces furent réservées aux Paphlagoniens et à ceux qui avaient servi son ambition. Les personnages recommandables par leur mérite furent les plus maltraités. La noblesse, les actions de valeur, la réputation de vertu étaient des crimes. Il n'y avait pas jusqu'aux avantages de la figure qui piquaient

xvi.
Méchancetés d'Andronic.
Nic. c. 14.

sa jalousie. Malheur à ceux dont il avait autrefois reçu le moindre déplaisir. Il n'oubliait rien que les bienfaits. Tous ces gens-là, quelque irréprochables qu'ils fussent, étaient chassés de leurs maisons, bannis de leur patrie ; encore était-ce leur faire grâce, la plupart avaient les yeux arrachés, ou périssaient dans les fers. La barbarie du prince ouvrit la barrière à toutes les perfidies. On vit des frères, des fils, des pères, non seulement abandonner au tyran ceux qui leur étaient les plus chers, mais les trahir eux-mêmes, les accuser d'avoir censuré la conduite du prince, de le haïr, de plaindre le jeune Alexis. Souvent les accusés se retournaient contre leurs accusateurs, les accusaient à leur tour, et les entraînaient avec eux dans les prisons. Jean Cantacuzène attaquait un eunuque nommé Zita, comme ayant entretenu le jeune empereur du triste état de l'Empire ; et, dans la chaleur de sa délation, il sauta sur lui en présence d'Andronic, lui meurtrit le visage à coups de poing, lui rompit toutes les dents et lui déchira les lèvres. C'était un emportement de zèle qui ne lui mérita que des louanges. Mais bientôt Cantacuzène fut lui-même coupable : on le convainquit d'avoir fait donner le bonjour par un geôlier à son beau-frère Constantin l'Ange, détenu en prison pour la cause que nous raconterons dans la suite. Ce fut un crime de lèse-majesté ; on lui creva les yeux, on le jeta dans un cachot ténébreux. Personne n'était assuré de sa liberté, ni même de sa vie. Les courtisans, les adorateurs d'Andronic tremblaient eux-mêmes, et croyaient à tout moment entendre la foudre gronder sur leurs têtes. Ceux qu'il avait embrassés la veille, étaient massacrés le lendemain. Rien n'était plus commun que de voir

décapiter le soir un homme qu'on avait couronné le matin : aussi les gens éclairés redoutaient les caresses d'Andronic comme l'annonce de quelque outrage, ses largesses comme un pronostic de confiscation, ses éloges comme une sentence de mort. On ne s'était pas encore douté qu'il fût habile empoisonneur. Marie, fille de Manuel, en fit épreuve la première. Elle avait, la première, signalé son empressement pour le retour d'Andronic, jusqu'à exposer sa propre vie : un de ses eunuques la fit mourir par un poison lent qu'Andronic lui avait mis entre les mains. Le César, son mari, la suivit de près.

Les grands périssaient, les petits étaient épargnés ; il affectait d'être populaire. Mais les provinces étaient dans un état très-malheureux. Aux maux de la tyrannie, se joignaient les désolations de la guerre. Le sultan d'Icône avait redouté l'infatigable courage de Manuel ; après sa mort, il reprit Sozopolis, s'empara des places voisines, força par un long siège la grande ville d'Attalie, saccagea Cotyée, et conquit des provinces entières. Ce n'était pas cependant, pour Andronic, l'ennemi le plus à craindre. Jean Vatace, frère de cet Andronic tué près de Néocésarée dans le temps de la bataille de Myriocéphales, guerrier vaillant et habile, qui avait défait les Turks au bord du Méandre, était à Philadelphie, alors capitale de Lydie, dont Manuel lui avait donné le gouvernement. On le soupçonnait d'aspirer lui-même à l'Empire. Soit par cette raison, soit par haine du tyran, il se déclara ouvertement contre Andronic, méprisa ses ordres, et répondit par des menaces à celles de l'usurpateur. Cette hardiesse alluma dans les villes d'Asie le feu de la discorde.

XVII.
Opposition
de Jean
Vatace à la
tyrannie
d'Andronic.
Nicet. c. 16.

Toutes étaient divisées en deux partis, qui se faisaient l'un à l'autre une guerre meurtrière. Andronic fit marcher des troupes, et mit à leur tête Lampardas. Vatace, alors malade, fit sortir les siennes de Philadelphie, et les donna à commander à ses deux fils Manuel et Alexis. Le combat fut opiniâtre; il se faisait de part et d'autre un grand carnage. Vatace, au désespoir de se voir comme enchaîné par sa maladie, moins enflammé de la fièvre ardente qui le dévorait que du désir de montrer à Andronic à quel ennemi il avait affaire, se fait porter, dans son lit, sur une éminence d'où il voyait la bataille; et de là il envoie à chaque instant des ordres à ses fils, et dirige tous les mouvements. Ce guerrier presque mourant remporta une victoire complète; l'armée ennemie fut entièrement dissipée. Peu de jours après Vatace expira, et sa mort changea tout à Philadelphie. Les habitants députèrent à Andronic, rejetant toute la faute des hostilités sur Vatace et ses fils. Ceux-ci craignant le ressentiment du tyran, vont se jeter entre les bras du sultan d'Icône. Mais ne lui trouvant pas assez de chaleur pour épouser leur querelle, ils prennent le parti de se retirer en Sicile. Ils se mettent en mer, et sont jetés par la tempête sur les côtes de l'île de Crète: ils y sont reconnus et arrêtés; on les conduit au gouverneur, qui aurait bien voulu les sauver. Mais leur aventure avait fait trop d'éclat; c'eût été s'exposer à toute la colère d'Andronic. Il lui donna donc avis qu'il les avait entre les mains, et en reçut l'ordre de leur faire crever les yeux; ce qui fut exécuté.

Andronic triomphait de joie. La mort de Vatace était, selon lui, un bienfait du ciel, qui comblait de

ses bénédictions son entrée au ministère. Affectant un zèle ardent pour le jeune prince, il trouvait fort mauvais qu'on ne l'eût pas encore couronné, quoiqu'il eût déjà reçu la couronne du vivant de son père, au moment de son mariage. Il fit tout préparer pour cette auguste cérémonie; et comme si le char le plus magnifique n'eût pas été digne de l'empereur, il le porta lui-même sur ses épaules à l'église, et le rapporta de même au palais, versant des larmes de tendresse. Le peuple, toujours dupe des démonstrations extérieures, admirait cet excès d'un amour plus que paternel : Andronic était le plus ferme soutien de l'empereur. Et cependant ce même Andronic était un traître et un impitoyable bourreau, qui ne prenait le pupille entre ses bras que pour l'écraser contre terre.

jeune
Alexis.

Maître de toutes les affaires, dont il avait écarté les principaux seigneurs, il avait à craindre, dans l'impératrice Marie, le crédit naturel que donne sur un jeune prince la qualité de mère. Elle s'était rendue méprisable par ses galanteries; il prit soin de la rendre odieuse même à son fils. Il ne cessait de lui insinuer que sa mère était son ennemie ainsi que de l'État; qu'elle traversait par ses intrigues les desseins les plus salutaires. Il feignit même de vouloir se retirer, et par ses émissaires il sut si bien animer les esprits contre cette princesse, qu'on l'insultait en face par les injures les plus atroces. Le patriarche Théodose, plus par devoir que par estime, conservait pour elle les égards dus à la majesté impériale, et ne pouvait consentir à la voir chasser du palais. Ce juste ménagement irrita le peuple; sa maison était sans

An 1183.

XIX.
Mort de
l'impératrice Marie.
Nicet. c. 17.
Idem, in Andron. l. 2,
c. 6.

casse environnée d'une foule tumultueuse, qui lui
prochait de soutenir le scandale et le fléau de l'Em-
pire. Il fut donc obligé de se renfermer dans le silence.
Pour donner quelque forme juridique au traitement
qu'on voulait faire à l'impératrice, Andronic amena
un conseil composé de la juridiction du palais. Les
qu'on en fut venu aux opinions, trois d'entre eux
juges, qui n'étaient pas aveuglément livrés aux
lontés du tyran, déclarèrent qu'avant que de procé-
der, ils voulaient savoir si c'était par l'ordre de l'Em-
pereur qu'on allait juger sa mère. Cette réquisition
blessa vivement Andronic: *Les voilà, s'écria-t-il, les*
malheureux conseillers du protosébaste; voilà des
indignes coopérateurs; qu'on s'assure de leurs per-
sonnes. Les Varangues approchaient pour les saisir. Le
peuple qui assistait à cette audience, se jette entre
eux et les juges, non pas pour sauver ceux-ci, mais
pour les maltraiter et les mettre en pièces. Il les saisit
cependant sans le vouloir; les juges s'étant débarrassés
des mains de cette multitude, eurent le bonheur de
regagner leurs maisons, et Andronic, content de
être délivré, ne songea pas à les poursuivre. Cette
violence excita l'indignation de plusieurs seigneurs.
Ils concertent ensemble, et s'engagent par serment
à ne point prendre de sommeil qu'ils n'aient ôté la
vie à Andronic. Les chefs du complot étaient Andronic
l'Ange et le grand-duc Contostéphane, tous deux
condés de leurs fils, pleins de courage et de hardiesse.
Basile Camatère, intendant des postes de l'Empire, et
plusieurs autres seigneurs entraient dans cette con-
spiration. Elle fut découverte presque en même temps
que formée. La maison de l'Ange fut aussitôt investie.

mais il eut l'adresse de s'échapper, et se sauva avec ses fils dans une barque de pêcheur. Contostéphane fut pris avec quatre de ses fils, ainsi que Basile Camatère. On leur creva les yeux. On fit le même traitement à plusieurs autres, sans les avoir convaincus, mais sur un simple soupçon. Andronic saisit cette occasion pour se débarrasser de tous ceux qui lui étaient suspects. Il n'épargna que ceux qui lui jurèrent un dévouement sans réserve. Alors, ne craignant plus d'opposition, il fit arrêter l'impératrice. Elle fut traînée avec ignominie dans un sombre cachot, dans lequel, exposée aux insultes d'une garde insolente, privée de nourriture, elle attendait à tout moment le coup de la mort. Cependant on instruisait son procès. Elle fut accusée d'avoir sollicité son beau-frère Béla, roi de Hongrie, à faire incursion sur les terres de l'Empire et à tenter une entreprise sur les villes de Branisoba et de Belgrade. Ses juges n'avaient pris séance que pour la condamner, sans même entendre ses défenses. Ils prononcèrent qu'elle méritait la mort, et cette injuste sentence fut présentée par Andronic au jeune empereur, qui, tremblant lui-même, signa de sa propre main la condamnation de sa mère. Andronic choisit pour présider au supplice Manuel, son fils aîné, et le César George, son beau-frère. A la seule proposition, ces deux princes se récrièrent qu'ils n'avaient point eu de part à la condamnation de la princesse, et qu'ils ne prêteraient pas leur ministère à l'exécution. Le tyran, aussi furieux qu'étonné de trouver si près de sa personne une résistance si hardie, s'emporta en injures et en reproches. Frémissant de rage, et se dévorant lui-même, il se tint plusieurs jours renfermé

dans son palais. Mais il eût été sans exemple que les ordres criminels d'un souverain n'eussent pas trouvé d'exécuteurs. Constantin Tripsyque, commandant de la garde étrangère, et l'ennuque Ptérygionite, qui avait empoisonné Marie, sœur de l'empereur, se firent un mérite d'étrangler sa mère. Le cadavre fut jeté dans la mer; et cette princesse adorée, qui passait pour la merveille de son siècle à cause de sa beauté, n'eut point d'autre sépulcre que le sable du rivage. Andronic fit effacer tous ses portraits; il n'en laissa subsister qu'une statue, à laquelle il fit donner les rides et toute la difformité d'une vieillesse décrépite.

XX.
Théodose
quitte le
siège de
Constanti-
nople.
Nicet. c. 15.
Roger de
Hov.
Pagi ad Bar.

Toute la famille impériale tombait autour du jeune empereur : il ne voyait plus de soutien que dans le zèle incorruptible du patriarche Théodose. La constance du prélat, toujours opposé au crime, fut la cause même qui en délivra le tyran. Andronic respectant aussi peu les lois de l'église que celles de l'état, résolut de marier sa fille Irène, qu'il avait eue de Théodora, avec Alexis, fils de Manuel et de l'autre Théodora, sa concubine. Le mariage était assorti en un point, les deux époux étant également le fruit d'une liaison criminelle. Mais il était doublement contraire aux canons, les deux pères étant cousins-germains, et les deux mères au même degré de parenté entre elles. Andronic dressa un cas de conscience signé de sa main et l'envoya au synode. Il demandait si l'on pouvait permettre un mariage qui s'écartait un peu des règles canoniques, mais qui d'ailleurs apportait à l'état de grands avantages. On devina aisément les personnages intéressés, et ce fut une pomme de discorde. L'église grecque ne connaissait point de dispense sur l'article

des mariages, et faisait profession d'une rigidité inflexible à observer les canons. Mais les prélats courtisans, accoutumés aux tables des grands, et qui, aspirant à de plus riches évêchés, étaient toujours prêts à vendre l'évangile à la fortune, trouvaient que ce n'était pas même une question, et qu'une alliance illicite altérant dans sa source toute consanguinité, des bâtards ne pouvaient avoir entre eux aucun degré de parenté. D'autres plus scrupuleux, parce qu'ils étaient moins intéressés, rejetaient ces sophismes de cour, et s'attachant à la loi naturelle, condamnaient ce mariage comme incestueux. C'était le sentiment du petit nombre, à la tête duquel était le patriarche Théodose. Andronic sentait l'importance de son suffrage. Il mit en œuvre tout ce qu'il avait d'éloquence pour le persuader; il en vint même aux menaces. Elles furent également inutiles. Mais Théodose, voyant que le mauvais parti l'emportait, résolut de ne pas prostituer son ministère, sortit de Constantinople, et se retira dans l'île de Térébinthe, où il s'était bâti un hospice et un tombeau. Andronic n'eut garde de le retenir; charmé de cette démission volontaire, il fit célébrer le mariage par l'archevêque de Bulgarie, qui se trouvait alors à la cour. Il s'agissait de remplir le siège patriarcal. Les aspirants ne manquaient pas. Basile Camatère, différent de celui dont nous avons déjà parlé, emporta la place en promettant, par écrit, de se prêter sans exception à toutes les volontés d'Andronic, et de ne rejeter comme illégal que ce qui pourrait lui déplaire.

Tant de crimes ouvraient un large passage à l'ambition d'Andronic. Il ne lui restait plus à détruire

XXI.
Manège
d'Andronic

pour se faire
empereur.

Nicet. c. 18.
Robert de
Monte chr.

qu'un enfant auquel il avait enlevé toutes ses défenses. L'artificieux usurpateur voulut qu'on parût lui faire violence à lui-même, et que le jeune prince fût l'artisan de sa propre ruine. Il fit représenter au sénat, par ses émissaires, *que tout était en feu dans l'Empire, et que, pour l'éteindre, on avait besoin d'un chef habile, vaillant, expérimenté, capable de réunir le pouvoir souverain avec les qualités qui en font toute la force; que la Bithynie était soulevée, Isaac l'Ange et Théodore Cantacuzène dans Nicée, Théodore l'Ange dans Prase, ayant levé l'étendard de la révolte; que l'état ne voyait de ressources que dans la tête d'Andronic; que pour l'armer de l'autorité nécessaire, il fallait la ceindre du diadème, et forcer ce prince trop modeste à partager la puissance avec le jeune empereur, qui soupirait lui-même après un collègue dont il attendait son salut.* Cette proposition était à peine énoncée, qu'on s'écria de toutes parts: *C'est ce que nous désirons tous depuis long-temps; ce serait un crime de différer. Vivent, vivent Alexis et Andronic Comnène, qu'ils soient immortels, toujours puissants, toujours heureux.* A ces cris, tout Constantinople accourt au palais: jeunes et vieux, nobles, bourgeois, artisans confondus ensemble, répètent avec transport cette acclamation tumultueuse. Deux magistrats, esclaves secrets d'Andronic, s'élancent hors du sénat, et, pour signaler leur zèle par la plus indécente folie, ils jettent les marques de leur dignité, et, s'étant couverts d'une robe blanche, comme des danseurs de théâtre, ils vont danser au milieu des carrefours, et font danser tout le peuple, menant ce branle extravagant, et en-

tonnant à la louange d'Andronic une chanson ridicule, que mille voix répètent. Tandis que le peuple se livrait à cette ivresse, les gens sensés, qui connaissaient mieux Andronic, gémissaient en secret, et prévoyaient les larmes où cette aveugle joie allait les conduire. Andronic, feignant d'être étonné de ces clameurs imprévues, vient au palais de Blaquernes, et entre dans l'appartement d'Alexis, comme pour lui en demander la cause. L'empereur, se voyant aviser d'une foule de peuple qui proclamait Andronic, croit n'avoir d'autre parti à prendre que de se prêter à l'enthousiasme universel; il invite Andronic à partager sa couronne. Andronic refuse l'honneur qu'il désire avec passion; et, pour vaincre sa résistance simulée, les plus échauffés le prennent entre leurs bras, et le posent sur le trône. On le dépouille de ses habits, pour le revêtir des marques de la dignité impériale.

Le lendemain, les deux empereurs vont ensemble à Sainte-Sophie. Andronic portait naturellement, dans son air, quelque chose de sombre et de farouche; mais ce jour-là tout, dans son visage et dans ses regards, annonçait la douceur et la bienveillance. Sa ferocité était rentrée au fond de son cœur. Le peuple en concevait le plus favorable augure. Au moment de la proclamation, l'on changea l'ordre observé la veille, Andronic fut nommé avant Alexis. Il n'était pas raisonnable, disaient-ils, de préférer un enfant à un vieillard respectable par sa prudence et par la supériorité de son génie, autant que par ses cheveux blancs. Le patriarche Basile fit la cérémonie de couronnement; et, lorsqu'on en fut venu à la participation des saints mystères, le sécrétaire, qui portait tout l'enfer dans son

xii.
Couronnement d'Andronic.

œur, après avoir communiqué sous l'espèce du pain avec une dévotion feinte et sacrilège, prit en main le calice, et, levant les yeux au ciel, puis les abaissant vers les assistants: *Je proteste*, dit-il, *d'une voix haute et entrecoupée de soupirs, et je prends à témoin le corps et le sang de mon Sauveur, que je n'accepte le diadème que pour aider mon cousin Alexis à en soutenir le poids, et pour affermir son pouvoir.* Il sortit de Sainte-Sophie accompagné du plus brillant cortège et d'une garde nombreuse, et se rendit en diligence au grand palais, sans s'arrêter en aucun lieu, quoique ce fût l'usage des empereurs, dans leur couronnement et dans leurs triomphes, de visiter les églises qui se trouvaient sur leur passage. On ne put deviner si ce fut par crainte ou par l'empressement qu'il avait de cesser de se contrefaire.

XXIII.
Mort
d'Alexis.

Dès qu'il se vit quitte de ces hommages fastidieux qui suivaient la cérémonie du couronnement, il reprit la suite de ses crimes. Résolu de régner sans collègue, il assembla son conseil ordinaire, c'est-à-dire les scélérats qu'il avait à ses gages, pour décider du sort d'Alexis. Tous furent d'avis qu'un état ne pouvait être bien gouverné que par un seul maître, et qu'il fallait réduire Alexis à la vie privée. Andronic n'était nullement arrêté par la protestation qu'il venait de faire au pied des autels, au milieu des plus redoutables mystères, et ses conseillers ne l'étaient pas davantage par les belles paroles dont ils avaient leurré le peuple, en lui faisant accroire qu'on ne mettait Andronic à côté d'Alexis que pour le soutenir. Ce premier pas étant fait, on alla plus loin. Les politiques noirs et inhumains représentèrent que, laisser la vie au prince

dépossédé, c'était conserver un germe de révolte, et que le plus sûr, pour n'y pas revenir à deux fois, était de lui enlever la tête avec la couronne. Cet avis ne fut pas contesté. On l'exécuta sur-le-champ. La nuit suivante, trois satellites enfoncent les portes de l'appartement d'Alexis, et l'étranglent dans son lit avec la corde d'un arc. Ils portent son corps devant Andronic, qui, le poussant du pied : *Ton père, dit-il, fut un perfide, ta mère une prostituée, et toi un imbécile.* On lui coupa la tête, que le tyran fit jeter dans une fosse profonde, où l'on précipitait les cadavres des criminels. Le corps, enfermé dans une caisse de plomb, fut mis entre les mains de deux officiers du premier rang, avec ordre de l'aller jeter dans la mer ; et, par un raffinement de barbarie sans exemple, la barque chargée de ce déplorable dépôt portait en même temps une troupe de musiciens qui chantaient et jouaient sur leurs instruments des airs de réjouissance, comme si ces affreuses funérailles eussent été la pompe d'un triomphe. Ainsi périt ce prince à peine sorti de l'enfance, heureux s'il fût mort au berceau¹. Il ne respira quelques années que pour se voir environné de crimes. Né pour la puissance souveraine, il n'en éprouva que les périls et les malheurs. Il avait porté trois ans le nom d'empereur, et commençait la quinzième année de son âge. Cette horrible scène se passa dans le mois d'octobre de l'an 1183.

Si l'ambition eût été le seul vice d'Andronic, parvenu au comble de ses désirs, il n'aurait usé de la

xix.
Andronic
épouse

¹ Eschate s'occupe à dire que ce fut Andronic qui fit périr Alexis. *Op. cit.*, 280.—B.

Agnes, veuve
d'Alexis.

Nicot. An-
dronic. l. 1,
c. 1.

Roger de
Hoveden.
Alberic. Chr.
Robert. de
Monte chr.

puissante souveraine que pour obscurcir, par un sage gouvernement, la mémoire de ses forfaits. Cet heureux changement ne semblait pas être au-dessus de ses forces. Il avait l'âme ferme, toutes les ressources du génie, toutes les lumières de l'esprit. Il connaissait la vertu, et il y croyait; il avait même étudié les saintes lettres, et le dialogue qu'il composa contre les Juifs, et qui s'est conservé jusqu'à nous, montre assez qu'il était instruit des vérités du christianisme. Mais c'était un cœur pervers et profondément corrompu, endurci par l'habitude de la débaûche, et qui conservait encore, au milieu des glaces de la vieillesse, toutes ses ardeurs criminelles. Aussitôt après la mort d'Alexis, il voulut engager Manuel, son fils aîné, à prendre pour femme Agnès, mariée à ce prince, mais encore séparée de lui, à cause de son bas âge. Manuel, moins hardi à mépriser les lois de l'église, refusant de lui obéir, en fut puni par la prison. Andronic lui destinait la couronne selon l'ordre de la nature; irrité de sa résistance, il le déclara inhabile à succéder à l'empire, et désigna Jean, son cadet, pour son successeur. Ensuite, sans renoncer à son commerce avec Théodora, il épousa lui-même la jeune princesse, comme si cette alliance lui apportait un nouveau droit à l'empire. Par un mariage si mal assorti, la fille d'un roi de France, âgée seulement de onze ans, se vit livrée à un vieillard dissolu, meurtrier de son jeune époux.

21.
Les prêtres
donnent
l'absolution
à Andronic.

Andronic n'avait point de remords, mais il craignait ceux des ministres de ses crimes. Pour les tranquilliser, il demanda au patriarche et au synode d'être relevé du serment qu'il avait prêté à Manuel et à son fils, avec une absolution générale pour tous ceux qui

avaient contribué, de quelque manière que ce fût, à son élévation. Il obtint tout de la servile complaisance des prélats. On afficha publiquement, de la part du ciel, les lettres de remission; et, pour récompense de leur facilité, il leur accorda à son tour quelques grâces de peu de conséquence, dont la plus considérable fut le privilège d'être assis sur des bancs à droite et à gauche, à côté du trône de l'empereur. Mais cette distinction ne subsista pas long-temps : Andronic s'ennuya bientôt de donner à ses séances l'air d'un concile; il cessa de les admettre près de sa personne, on leur refusait même l'entrée; et ces prélats courtisans, qui s'étaient payés d'un honneur si frivole, se retirèrent confus d'avoir vendu leur conscience à si bas prix.

Tout pliait dans l'Empire sous la puissance d'Andronic, à l'exception de quelques seigneurs cantonnés en Asie. Mais Lampardas, qui s'était signalé par sa valeur sous le règne de Manuel, et qui avait servi son fils avec le même zèle, ne put se résoudre à servir l'usurpateur. Tant qu'Andronic avait paru attaché au jeune Alexis, ce guerrier s'était prêté à l'exécution de ses ordres. Il avait combattu Vatace avec courage, quoique sans succès, Béla ravageant le territoire de Nyasse et de Branisoba, Andronic l'avait envoyé avec Alexis Branas pour repousser le roi de Hongrie, et il s'acquittait vaillamment de sa commission. Mais lorsqu'il apprit le meurtre de son prince légitime, animé d'une juste colère, il résolut de secouer le joug du tyran. Comme son collègue avait déjà envoyé sa soumission au nouveau maître, il vit bien qu'il n'avait rien à espérer de lui, et n'eut garde de s'ouvrir à lui

XXVI.
Malheureuse
entreprise
de
Lampardas.
Nicet. l. 1,
c. 1.
Ducange,
fam. Bys. p.
185.

de son dessein. Il feignit au contraire d'aller à Constantinople, pour présenter au nouvel empereur l'hommage de tous les deux, et l'engagea à demeurer en Illyrie pour y attendre son retour. Il prit le chemin d'Andrinople sa patrie, d'où il gagna le bord de la mer, et s'embarqua pour l'Orient. Il avait grand nombre d'amis en Asie, où il avait fait la guerre, et il espérait y trouver des soldats. Andronic, informé du voyage, en pénétra le motif et en fut alarmé. Il craignait Lampardas, dont il connaissait le courage; il savait qu'il était lui-même en horreur dans plusieurs provinces, et que la révolte s'y répandrait aisément. Il usa d'artifice pour la prévenir. Il écrivit en diligence à tous les commandants des villes que c'était par son ordre que Lampardas passait le Bosphore, et que sa rébellion n'était qu'une feinte pour découvrir les malintentionnés; qu'ainsi ils ne s'effrayassent ni de ses discours ni de ses manœuvres. Ces lettres devinrent bientôt publiques, et tous les peuples se préparaient à fermer l'oreille à cet espion perfide. Mais il ne fut pas besoin de cette ruse. Lampardas, en débarquant au port d'Adramytte, fut arrêté par un homme puissant en ce pays, nommé Céphalas, qui, pour faire sa cour au tyran, lui envoya sa victime pieds et mains liés. Andronic lui fit crever les yeux, et le condamna à une prison perpétuelle, où il mourut peu après, avec le regret de laisser l'assassin de son maître sur le trône, et l'Empire dans l'oppression. Sa femme, Théodora Comnène, fut enfermée dans un monastère, et contrainte après la mort de son mari de faire profession de la vie religieuse. Dans la suite, lorsque Andronic eut été massacré, le roi de Hongrie la demanda pour

femme, et ce fut une question dans le clergé de Constantinople, si elle pouvait, sans violer les canons, contracter ce nouveau mariage. Un synode, assemblé, exprès, décida que Théodora, ayant fait ses vœux depuis la mort de son mari, ne pouvait s'en dégager.

Délivré d'un ennemi tel que Lampardas, Andronic, plein de joie, alla passer quelques jours en Thrace à Cypsèles, pour y prendre le plaisir de la chasse. Dans ce voyage, il visita le tombeau de son père Isaac, enterré à Béra dans un monastère. Il s'y rendit avec sa cour, et affecta d'y étaler toute la pompe de la majesté impériale, comme pour montrer à son père qu'il possédait enfin ce qu'il avait lui-même désiré ardemment, mais sans succès. Il revint à Constantinople aux fêtes de Noël, qu'il passa en spectacles; et comme sa cruauté, plus redoutable que les orages, se reposa dans cet intervalle, le peuple disait plaisamment, que ces jours-là, pour l'Empire ainsi que pour la mer, étaient les jours des Alcyons.

Lopade, Pruse et Nicée, refusaient de reconnaître Andronic. Dès que la saison fut propre aux expéditions militaires, il fit revenir d'Illyrie Alexis Branas, qui assiégea Lopade, et s'en rendit maître en peu de jours. Il alla ensuite joindre l'empereur devant Nicée. Cette ville faisait une plus opiniâtre résistance. Elle était environnée d'une forte muraille de briques, et garnie de toutes sortes de machines. Mais sa principale force était dans Théodore Cantacuzène, qui s'y était renfermé avec Isaac l'Ange. Ce brave guerrier, résolu de mourir, plutôt que de se soumettre à un tyran qu'il méprisait, trouvait dans les habitants une haine égale à la sienne, et leur inspirait son courage.

xxvii.
Amusements
d'Andronic.
Nicoet. l. 1,
c. 2.

An 1184.

xxviii.
Siège de
Nicée.

Nicoet. l. 1,
c. 2, 3.

Secondés d'une troupe de Turks, que le sultan d'Icône leur avait envoyés, ils repoussaient tous les assauts, brisaient ou brûlaient les machines d'Andronic, et, dans de fréquentes sorties, ils portaient jusque dans son camp la terreur et le carnage. Andronic au désespoir s'avisa d'un stratagème inhumain. Il se fit amener de Constantinople Euphrasyne, mère d'Isaac l'Ange, la fit lier sur le bélier dont il se servait pour battre la muraille, et crut couvrir cette machine de la plus sûre défense contre les feux qu'on y lançait du haut des murs. Mais les assiégés, dans une sortie, détachèrent cette femme, l'enlevèrent dans la ville, et brûlèrent le bélier. Ce succès, admiré des ennemis mêmes, redoubla l'audace des assiégés. Non contents de se défendre avec un invincible courage, ils accablaient l'usurpateur d'un torrent d'injures atroces, et d'autant plus sanglantes, qu'ils n'en pouvaient imaginer qu'il n'eût méritées. Andronic, tel qu'un lion blessé, se livrait à tous les transports de la plus extrême fureur, courant autour de la ville, s'arrachant la barbe, vomissant mille imprécations contre les officiers, contre les soldats qu'il traitait de poltrons, en les frappant outrageusement. Cantacuzène, aussi ardent, mais plus sage, sort sur lui, à la tête d'une troupe d'élite, perce les premiers escadrons, et court pique baissée droit à Andronic; mais son cheval, qu'il pressait trop vivement, s'abat et le laisse par terre tout froissé et presque sans vie. Les soldats d'Andronic se jettent sur lui, le hachent en pièces, et lui tranchent la tête, qu'Andronic envoie à Constantinople, avec ordre de la porter par toutes les rues, au bout d'une pique. La perte d'un si brave commandant

consternait les habitants, mais n'aurait pas abattu leur courage ; s'ils en eussent trouvé dans Isaac l'Ange qui leur restait. Mais ce faible guerrier, au lieu de soutenir leur constance, fut le premier à leur faire peur de la cruauté d'Andronic, et des barbares traitements auxquels ils devaient s'attendre, si la ville était emportée de force, ce qui était inévitable. L'évêque, aussi timide, se joint à lui pour exhorter les habitants à sauver leur patrie, plutôt que de s'envelir sous ses ruines. Les ayant enfin déterminés à se rendre, il sort de la ville, revêtu de ses habits pontificaux, tenant en main le livre des évangiles, suivi de son clergé et de tous les habitants, hommes, femmes, enfants, tête et pieds nus, portant tous des branches d'olivier et criant miséricorde. Andronic, étonné d'une si prompte soumission, les reçoit avec un feint attendrissement ; il les rassure par des paroles de paix, il pleure même avec eux. Mais dès qu'il est dans la ville, il lâche la bride à sa barbarie ; Nicée est saccagée ; peu d'habitants, surtout des plus distingués, évitent la mort ; les uns sont passés au fil de l'épée, les autres précipités du haut des murailles. Les Turcs auxiliaires sont pendus autour des murs. Il ne fait grâce qu'à l'évêque et à Isaac l'Ange, qu'il loue de n'avoir pas imité Cantacizène, et d'avoir même fait ses efforts pour arrêter son insolente audace. Était-ce la vengeance divine qui lui inspirait ces sentiments en faveur d'Isaac, qu'elle réservait pour exercer sur Andronic même ses terribles jugements ?

L'exemple de Nicée ne découragea pas les habitants de Pruse. La ville, située sur la pente d'une montagne escarpée, ne donnait accès que par une plaine du

XXX.
Siège de
Pruse.

Nicot. l. 1,
c. 4.

côté du midi. Ce fut par là qu'Andronic fit ses approches. Tandis que ses soldats se retranchaient et dressaient leurs machines, il fit jeter dans la ville plusieurs lettres par lesquelles il promettait amnistie, si on lui ouvrait les portes, et qu'on lui mît entre les mains Théodore l'Ange, Lachanas et Synèse. C'étaient trois braves capitaines qui commandaient dans Pruse. Ces offres d'Andronic furent répétées plusieurs jours sans produire aucun effet. Pruse ne cédait à Nicée ni en résolution ni en haine contre le tyran. Elle était défendue par de fortes murailles flanquées de tours, et le mur était double du côté de la plaine. Les sorties qu'on faisait tous les jours, coûtaient beaucoup de sang aux deux partis. Un pan de mur, abattu par les coups redoublés du béliet, tomba avec un si grand fracas, que les assiégés s'imaginèrent que la muraille s'écroulait toute entière. La terreur se répand de toutes parts; on abandonne la défense, chacun se disperse avec de grands cris, et se barricade dans sa maison. Les assiégeants profitent de l'alarme, ils escaladent les murs, ouvrent les portes, et donnent entrée à toute l'armée. On pille, on tue, on égorge et les habitants et les troupeaux, qu'on avait retirés dans la ville de toutes les campagnes voisines. Andronic, ravi d'avoir un prétexte d'assouvir sa cruauté, parce que la place était emportée d'assaut, se repaît de carnage, et fait souffrir aux habitants tout ce que la rage peut inventer. On crève les yeux à Théodore l'Ange, on le met sur un âne; on le conduit ainsi hors des limites de l'Empire, et on l'abandonne pour être dévoré par les bêtes féroces. Des Turks, moins féroces qu'Andronic, le rencontrant en cet état, l'emmenent dans leurs

tentes, et pansent ses blessures. Synèse, Lachanas, et plus de quarante autres, furent pendus à des arbres aux portes de la ville. Pruse entière n'était plus qu'une affreuse boucherie. On voyait de toutes parts déchirer des membres, hacher des mains et des pieds. Le tyran se faisait un divertissement horrible de faire crever un œil d'un côté, et couper un pied de l'autre. Laissant ainsi ces malheureux nager dans leur sang, il court à Lopade, que Branas avait prise, mais dont Andronic s'était réservé le châtement. Il y exerce la même fureur. Il fait crever les yeux à l'évêque pour ne s'être pas opposé à la révolte, et, laissant les arbres de ces campagnes plus chargés de cadavres que de fruits, il défend de leur donner la sépulture, et veut qu'on les laisse pourrir aux arbres où ils sont attachés. Viles acclamations du peuple! on les prodigua au tyran, lorsqu'il rentra dans Constantinople, tout fumant encore du sang des plus généreux de ses sujets; la flatterie s'épuisa en éloges. Andronic, enflé de ces honteuses adulations, passa plusieurs jours en fêtes et en spectacles. Un jour qu'il assistait aux jeux du cirque, un échafaud, voisin de sa loge, s'étant écroulé tout-à-coup, et ayant écrasé six personnes, tout le peuple prit la fuite. Andronic effrayé appelait sa garde, et voulait retourner au palais. Il fut retenu par ses courtisans, de crainte qu'il ne se trouvât dans cette foule un bras vengeur qui délivrât l'Empire de ce monstre et d'eux-mêmes. Il demeura donc assis jusqu'à la fin des courses; mais il perdit l'envie de continuer ces spectacles, qui devaient durer encore plusieurs jours.

L'île de Cypre, envahie par les Sarrasins, dans le

xxx.
Isaac se
retire en l'île
de Cypre.
Nicet. l. 1,
c. 5.
Roger de
Hoveden.
Ducange,
fam. Byz. p.
183.

septième siècle, était revenue peu de temps après au pouvoir des empereurs grecs, qui y tenaient des gouverneurs avec le titre de ducs. Sous le règne d'Andronic, elle fut pour toujours aliénée de l'Empire, et forma un royaume particulier. Voici l'origine de cette révolution. Isaac Comnène petit-fils, par sa mère, d'Isaac frère de Manuel, avait été chargé par Manuel du gouvernement de l'Arménie et de la province de Tars. Dévoré d'ambition, haïssant mortellement Andronic, lorsqu'il le vit maître des affaires, il résolut de se rendre indépendant, leva une armée, et, pour affermir sa puissance, il fit la guerre au sultan d'Icône, voisin ennemi. Son entreprise ne fut pas heureuse. Il fut battu et pris dans le combat par [le roi Rouben I.], neveu de Thoros, [comme fils de son frère Stéphané], et seigneur d'Arménie, alors allié du sul-

Le roi Mélék ayant été tué, comme on l'a dit, les grands de la nation se réunirent pour offrir la couronne à Rouben, son neveu, qui avait été élevé avec son frère Léon par un Arménien nommé Bacouran, attaché par les liens de la reconnaissance à cette famille. C'était un prince doué de mœurs douces, et qui se fit chérir de son peuple. Sa femme étant fille d'un prince latin, il se montra très-bien disposé envers les chrétiens d'Occident, et leur rendit beaucoup de services. Après la mort de Manuel, à la suite de démêlés qui s'élevèrent entre les Latins et les princes de Cilicie, Rouben s'empara de Tars et de Mopsueste. Le seigneur de Lampron refusait toujours de se détacher de l'alliance des Grecs pour se

mettre à Rouben. Celui-ci le vit bloqué, dura un an, dans sa citadelle sans pouvoir le réduire. Ennuyé de cette situation pénible, Rouben se demanda de quel côté Boémond, prince d'Antioche, qui, n'osant recourir à la force ouverte, attendait Rouben pour un stratagème et s'empara de sa personne. A cette nouvelle, le brave Léon, frère du roi, rassembla des troupes nombreuses. Au lieu d'attaquer Boémond, qui eût peut-être été un mauvais parti à son frère, il investit la citadelle de son ennemi et le serre de si près qu'il le force à lui demander la paix et à lui proposer la médiation auprès du prince d'Antioche. Par cette adroite politique, Rouben obtint sa liberté, et, pour terminer définitivement toutes ces que-

tan. Rouben offrit Isaac au sultan, qui ne l'accepta pas. L'Arménien, embarrassé dans ses montagnes d'un prisonnier de cette conséquence, en fit présent à Boémond III, prince d'Antioche, qui le reçut volontiers, et lui demanda soixante mille besants pour sa rançon. Isaac les promit, et en tira trente mille des plus riches habitants de l'île de Chypre. Pour l'autre moitié, il laissa entre les mains de Boémond son fils et sa fille en otage. Ayant acquis la liberté par ce moyen, il passa en Chypre, et, ayant emprunté le reste de sa rançon, il la mit entre les mains des chevaliers du Temple pour la porter à Boémond. Les chevaliers furent attaqués en mer par des pirates qui leur enlevèrent le dépôt. Isaac prétendit que c'était une supercherie du prince d'Antioche, qui voulait se faire payer deux fois, et protesta qu'il n'en ferait rien; ce qui fut la cause que son fils et sa fille demeurèrent prisonniers

elles, Rouben s'allia à la famille de Boémond, en donnant sa fille à Brandonin, fils de ce dernier, avec la condition qu'elle hériterait d'Antioche conjointement avec son mari. Elle lui donna un fils, nommé Rouben comme son grand-père. Tchemitch. III, 142, seqq. Au reste, je ne trouve rien ici de relatif aux circonstances mentionnées par Lebeau dans son texte. Les Grecs, qui voyaient d'un œil jaloux la bonne intelligence qui existait entre les Latins et les Arméniens d'Arménie, ne cessaient de décrier ces derniers comme partisans d'Enrychès, afin de les brouiller ensemble. Ce fut pour faire taire ces calomnies que le patriarche Grégoire l'Enfant envoya, en 1184, au pape

un de ses prêtres nommé Grégoire, avec une lettre où il protestait de l'attachement inviolable de l'église d'Arménie à celle de Rome depuis les temps les plus anciens. Le pape était alors à Vérone, où il reçut l'envoyé. Il lui témoigna les plus grands égards, et lui remit pour le patriarche une lettre conçue dans les termes les plus honorables pour lui et pour tout son clergé, et dans laquelle, pour répondre à ses demandes, il lui traça quelques instructions relatives à la distribution des sacrements. De cette époque datent sans doute les rapports de bienveillance et de bon accord qui ont existé depuis entre les deux églises. Ib., 242, suiv.—B.

pendant deux ans , après lesquels Boémond les renvoya par compassion.

XXXI.
Il prend le
titre d'empereur de
Cypre.

Cependant Constantin Macrodocas , qui avait épousé la tante maternelle d'Isaac , et Andronic Ducas , son parent et son ami dès l'enfance , croyant lui rendre un bon service , obtinrent d'Andronic qu'il lui pardonnerait sa révolte , et lui permettrait de revenir à la cour. Loin de profiter de cette grâce , Isaac la rejeta avec mépris , et résolut de s'emparer de l'île. On lui avait envoyé de l'argent de Constantinople ; il s'en servit pour lever des troupes , et contrefit un brevet d'Andronic , qui le nommait gouverneur et duc de Cypre. Lorsqu'il se crut assez fort , il leva le masque , et prit ouvertement le titre d'empereur. Les habitants n'en devinrent que plus malheureux : au lieu d'un tyran éloigné , ils en eurent un sur leurs têtes. Isaac , non moins méchant qu'Andronic , traitait les peuples avec une cruauté inouïe. Non content de les dépouiller par des impôts onéreux , par des confiscations injustes , il enlevait leurs femmes et leurs filles ; il leur faisait souffrir les tourments les plus inhumains. Il semblait que cette ame sanguinaire et farouche n'avait aspiré à commander aux hommes que pour jouir du pouvoir de les détruire.

XXXII.
Vengeances
d'Andronic
sur les amis
d'Isaac.

Nicot. l. 1,
c. 5, 6.

A la nouvelle de cette usurpation Andronic entra en fureur. Il craignait que ce rival , aussi audacieux que lui-même , ne vînt de Cypre lui arracher la couronne , et qu'il ne trouvât les esprits trop disposés à le recevoir. Il songeait donc aux moyens de se saisir de sa personne ou de le faire périr. Mais sa marine était en trop mauvais état pour entreprendre de l'aller forcer dans son île , et depuis la conspiration du grand-

amiral Contostéphane, il n'osait confier à personne le commandement d'une flotte. Ne pouvant donc se venger sur le rebelle, il déchargea sa colère sur ceux qui s'étaient intéressés en sa faveur. Macroducas et Andronic Ducas, qui avaient obtenu le retour d'Isaac en répondant de sa fidélité, furent condamnés à mort, comme criminels de lèse-majesté. C'étaient cependant les deux courtisans le plus attachés à l'empereur. Il avait honoré Macroducas du titre pompeux de panhypersébaste. Ducas, ame vile, perdu de crimes et de débauche, affectait un dévouement sans réserve; aux plus énormes cruautés d'Andronic il ne trouvait à redire qu'un excès de clémence. Si Andronic faisait crever les yeux à quelque innocent, c'était, selon Ducas, trop d'indulgence; il fallait encore lui couper les deux mains, il fallait le faire expirer sur un gibet. Ce méchant homme, sans être coupable du crime pour lequel on le condamnait, ne méritait que trop la mort pour ses adulations meurtrières, et cette injustice d'Andronic fut louée comme la seule justice qu'il eût rendue en sa vie. La flatterie faisait leur véritable crime; ce fut encore la flatterie qui exécuta leur supplice. Le jour de l'Ascension, toute la cour s'était rendue, selon l'usage, au palais de Mangane où était l'empereur. Il avait donné ordre secrètement de faire passer devant lui les deux condamnés, lorsque la cour serait assemblée. Andronic se montra au milieu de ses courtisans, sur un grand balcon qui régnait le long d'une place remplie d'une infinité de spectateurs. On tire de prison, et on amène sous ses yeux les deux criminels chargés de chaînes, et persuadés qu'on les menait à la mort. Arrivés sous le balcon, ils lèvent les yeux et les mains

vers l'empereur et par leur contenance piteuse ils implorèrent sa miséricorde. Alors Hagiochristophoré, qui eût mérité le même traitement, et qui ne demeura pas impuni dans la suite, saisissant une grosse pierre, la déchargea sur la tête de Macroducas, qui valait mieux qu'eux par son mérite personnel, son rang et sa fortune; et, s'adressant aux autres courtisans : *Quelconque, leur dit-il, épargnera ces scélérats, n'est pas ami de l'empereur.* A ce terrible signal, tous les courdians devinrent autant de bourreaux. Ils accablèrent leurs confrères d'une grêle de pierres et de cailloux; leur corps en fut bientôt couvert. Andronic, qui regardait froidement cette horrible exécution, ordonna de les retirer de dessous ce monceau; et de les transporter ailleurs. Trempés de sang, brisés dans tous leurs membres, et entièrement méconnaissables, ils respiraient encore. On les transporta dans une autre place, où ils expirèrent attachés à un gibet. Tout le peuple était pâle d'effroi; et, voyant traiter avec tant de barbarie deux des principaux seigneurs, il n'était personne qui ne tremblât pour lui-même. Les courtisans calculaient combien ils devaient compter sur l'amitié d'un prince de ce caractère, et que lui prodiguer un encens qu'il ne méritait pas, c'était trahir en pure perte son honneur et sa conscience. Cet exemple les effraya pour quelques moments, mais ne les corrigea pas. Quelques-uns se hasardèrent à supplier Andronic de permettre qu'on les ensevelît. Il demanda d'un ton de douceur s'ils étaient morts, et, les bourreaux étant venus l'assurer, il ajouta, en versant ses larmes accoutumées, qu'il plaignait leur sort, et qu'il se plaignait lui-même d'être obligé d'obéir aux lois, et de faire exécuter à

sentence des juges qui leur refusaient la sépulture.

Le lendemain on pendit au-delà du golfe deux frères nommés tous deux Sébastien, et le soleil ne se couchait guère sans avoir vu quelque exécution publique à Constantinople, outre celles dont il n'était pas le témoin.

Ces deux frères étaient accusés d'avoir attenté à la vie de l'empereur pour élever à sa place Alexis, fils naturel de Manuel, et mari d'Irène, fille d'Andronic. En effet, il ne manquait à ce jeune prince qu'une naissance légitime pour être digne de l'Empire. Sage, courageux, affable et plein d'humanité, il joignait à ces belles qualités une taille avantageuse, une mâle vigueur et une parfaite ressemblance à son père. Andronic, quoique jaloux de tout mérite, n'avait pu se défendre de l'aimer; il lui avait donné sa fille, et fut même tenté de le nommer son successeur, par préférence à ses deux fils. La contrariété de mœurs le refroidit peu à peu, et il en vint à ne plus considérer Alexis que comme l'époux d'une fille qu'il chérissait. La conjuration vraie ou fausse des deux Sébastien acheva d'étouffer tout sentiment de tendresse. Il le fit aveugler et le relégua dans le château de Chélé, à l'embouchure du Bosphore, dans le Pont-Euxin, où il fit bâtir une tour pour lui servir de prison. Il défendit à sa fille de le pleurer, étant; disait-il, obligée par la tendresse filiale de le haïr autant qu'elle l'avait aimé. Comme cet ordre inhumain n'arrêtait pas les larmes d'Irène, et ne l'empêchait pas de se vêtir d'habits de deuil, il la chassa du palais. Tel fut le sort d'un mariage célébré par un nombreux concert d'épithalames, où la verve embellie des poètes promettait, à son ordinaire, des jours sans nuages et une félicité universelle. La disgrâce

XXXIII.
Diagræce
d'Alexis,
bâtard de
Manuel.

Nicot. l. 1,
c. 10.
Et in Isaaco,
l. 3, c. 2.

d'un seigneur entraînait dans l'infortune tous ceux qui lui étaient attachés. Tous les domestiques d'Alexis furent mis en prison. Andronic fit choix des plus estimables pour leur faire crever les yeux. Son premier secrétaire, nommé Mamalus, le plus vertueux de tous, fut aussi distingué par son supplice; on le brûla vif au milieu du cirque, et sa mort fut accompagnée de toutes les affreuses circonstances qui peuvent accroître l'horreur d'un tel spectacle. Le peuple fondait en larmes; et ce fut sans doute pour couvrir sa cruauté, qu'Andronic fit jeter dans le bûcher des papiers prétendus séditieux, par lesquels ce malheureux, disait-il, avait inspiré à son maître une audace criminelle.

AN 1185.
XXXIV.
Nouvelles
cruautés.
Nicoet. l. 1,
c. 11.

C'est un malheur pour l'histoire d'être forcée de tenir si long-temps sa plume trempée dans le sang, et de n'offrir que des tableaux funestes. Mais, chargée de reproduire les siècles à la mémoire des hommes, trop heureuse quand elle n'a que des héros à faire paraître, elle n'est pas moins obligée à peindre les monstres: elle les présente et les immole aux yeux de tous les âges, sur le même échafaud qu'ils ont teint du sang des innocents, et jamais criminels ne furent environnés d'un plus grand spectacle. Ces méchancetés d'Andronic, qui fatiguent sans doute le lecteur, ne laissaient pas Andronic lui-même. On accusa George Disypate, clerc de la grande église, de quelque murmure. Il fut arrêté, on instruisit son procès; et la première pensée d'Andronic fut de le faire empaler et rôtir, puis de faire servir ses membres sur la table de sa femme. Heureusement pour cet infortuné, Léon Monastériote, son beau-père, était du conseil de l'empereur, et le plus accrédité de ses conseillers; il le détourna de cet

entérable d'ennemi. De plus, la nouvelle qui vint alors de la prise de Durazzo et du siège de Thessalonique, frappa si vivement le prince qu'elle rabattit un peu de sa fureur. Diisypate resta en prison, et la mort d'Andronic lui sauva la vie. Mais Andronic vécut assez pour punir Tripsyque d'avoir été le ministre de ses cruautés. Tripsyque, impitoyable délateur, espion, témoin, juge, avait fait périr une infinité d'innocents sur de fausses imputations. Par ce moyen, il avait tellement gagné le cœur du tyran, qu'Andronic, dans ses lettres, ne l'appelait pas autrement que son cher fils. Hagionchistophorite était le seul qui lui disputât le premier rang dans la faveur de leur maître : aussi mit-il en œuvre pour le perdre son talent naturel. Dans une conversation secrète avec l'empereur, il témoigna un extrême étonnement que Tripsyque, honoré de sa plus intime confiance, comblé de bienfaits et de richesses, fût allé s'igrat pour s'échapper à d'injustes murmures et à des saires indécentes. Andronic frémit à ce rapport ; et lorsque l'impéreur comprit, à son air sombre, et aux lides de son front, que ce premier souffle de la calomnie allumait le feu de sa colère, il achève de l'enflammer en lui disant : *Tripsyque ne cessait de déchirer dans ses discours le prince Jean, l'héritier présomptif de la couronne, et si digne de la porter ; que, dernièrement encore, voyant passer ce prince au milieu des acclamations que ses vertus lui attiraient, il avait dit à ses amis : Voici notre Zinziphize ; et qu'il avait ajouté en soupirant : Malheureux, que quel malheur on vous destine ! Ce Zinziphize était un bouffon difforme et contrefait, dans toute sa figure, qui passait la journée dans le cirque*

à divertir le peuple de ces grandes plaintes de double injustice : Et sur-le-champ couvrit les yeux à Tiphysius.

XXXV.
Prise de
Durazzo et
de Thessalo-
nique par le
roi de
Sicile.

Nicet. l. 1,
c. 7, 8, 9, et
l. 2, c. 1.
[Eustath.
opusc. p.
281 et suiv.]

Il eût été étonnant que les princes voisins fussent demeurés tranquilles, tandis que la féroce d'André révoltait contre lui ses propres sujets. Alexis Comnène, neveu de Manuel, et grand-échanson, avait été en-
gagé en Russie. Envoyé de son exil, il repassa le Danube ; et, traversant la Macédoine, il s'attacha au habitant de Philippes nommé Mathius, riche, libéral, mais hardi, entreprenant, et qui cherchait la fortune. Ils vont tous deux en Sicile. Guillaume II, prince vaillant et habile, y régnait alors avec gloire. Ces deux étrangers s'insinuent dans sa cour, et placent le mauvais état de l'Empire, et la facilité qu'on trou-
verait à l'égayer. Les discours d'Alexis Comnène furent encore confirmés par le témoignage des Siciliens qui revenaient de Constantinople. [Pour mieux enflammer l'ardeur du roi de Sicile, un moine, ou du moins un homme qui en portait l'habit, parut dans l'île et en Sicile, promenant avec lui un jeune homme qu'il disait être l'empereur Alexis, et demandant vengeance de son nom. Les choses allèrent qu'un sioux tant que l'artifice put rester caché, et beaucoup de ducs et stratagème se dévouèrent à la cause du faux Alexis. Lorsque la fraude eut été découverte par Alexis Comnène et les autres seigneurs byzantins, le roi de Sicile n'en persévéra pas moins dans ses projets.] Guillaume fut informé d'ailleurs par le souvenir des maux que Manuel avait faits à son pays, et par le désir d'accomplir l'entreprise que son père avait tentée contre l'Empire grec.] Il leva des troupes, équipa une flotte, et se

donne le commandement à son cousin Taracode. On débarque le 11 de juin, et le 26, Durazzo est pris d'assaut. Jean Branas, que l'empereur avait envoyé pour défendre la ville, est fait prisonnier et conduit en Sicile. On fait voile à Thessalonique, qu'on assiège par terre et par mer. Cette ville, la plus considérable de l'Empire après Constantinople, pouvait tenir longtemps : la garnison était forte, et les habitants courageux. Les femmes elles-mêmes rivalisaient d'ardeur avec les hommes pour prendre part à la défense. Il ne manquait à tout ce peuple qu'un chef capable de faire usage de leur valeur. David Comnène, lâche courtisan, qui n'avait acquis que par des intrigues peu honorées le gouvernement de cette grande ville, ne se mit pas même en devoir de la défendre. En effet, les ordres que lui envoyait Andronic n'étaient pas propres à exciter sa vigilance ; il lui mandait qu'il se tint sur ses gardes ; mais qu'après tout il ne devait pas craindre les Latins, qui n'étaient que de misérables poltrons. Aussi ce gouverneur libertin, au lieu de disputer les approches par des sorties, comme la garnison l'en sollicitait, ne quittait la compagnie des femmes, auxquelles il semblait lui-même que pour se promener sur sa rade, paré comme pour un bal et une fête. Jamais il n'endossa la cuirasse. [Enhardi, jusqu'au délire, par quelques escarmouches heureuses, qui avaient produit la prise d'un casque d'Éustathe, et celle de deux mauvais chevaux, qu'il fit promener par toute la ville, il lui semblait qu'il n'avait absolument rien à redouter. Naturellement modice, pour éviter les frais d'un courrier, il se simplement tenir une lettre à l'empereur, dans laquelle il lui mandait ces belles nouvelles, et

affectait la plus grande sécurité. Il ne s'occupa nullement de la subsistance des citoyens, et rendit même inutiles les travaux d'un certain Léon Mazidas pour fournir de l'eau à la ville et pour purifier celle des aqueducs. Chumnuh lui ayant demandé la permission de faire une sortie, fut mal secondé par ses soldats et par le gouverneur, qui, au lieu de prendre les Latins entre deux feux, se tint absolument à l'écart, craignant qu'il avait placé ses femmes dans un lieu commode pour voir l'action. L'opinion générale fut que, si David eût su profiter de l'avantage commencé par Chumnuh, les machines des assiégeants pouvaient être détruites, et la ville mise en état de prolonger sa défense.] Laisant donc aux murailles toutes les vues le soin de défendre la place, il passait le temps à rire et à plaisanter avec ses compagnons de débauche. Au bruit des murs qui s'écroulaient : *Entendez-vous*, leur disait-il, *le babil de la vieille ?* C'est ainsi qu'il nommait une terrible machine, dont les coups redoublés abattaient des pans entiers de muraille. L'ennemi fut bientôt dans la ville, et avec lui tous les maux que peut produire l'avidité et la licence du soldat vainqueur. L'attaque avait commencé le 6 août, la ville fut prise le 15 du même mois [après un assaut général, et à l'aide d'une mine qui fit tronder une partie du mur oriental]. Il est très vraisemblable que Thessalonique éprouva en cette occasion tous les désastres inevitables dans une place emportée de force. Peut-être même fut-elle traitée avec plus d'insolence qu'il n'est ordinaire, parce que le mépris de la lâcheté des Grecs se joignait à l'animosité des Latins. Mais la description que Nicetas fait du siège nient passé toute croyance. Il faudrait supposer

que les Siciliens étaient, non-seulement des barbares plus brutaux que les anciens Huns et les Tassales, mais d'impies profanateurs, ennemis déclarés du christianisme. Cette déclamation scholastique ne prouve que l'horrible aversion des Grecs pour toutes les nations barbares. Eustathe, le célèbre commentateur d'Homère, qui était alors archevêque de Thessalonique [remarque d'ailleurs, à la louange des Latins, que, pour convaincre ceux qui étaient dans les églises, ils avaient soin de les en faire sortir d'abord. Mais il se plaint beaucoup des Arméniens qui faisaient, à ce qu'il paraît, partie de la garnison, et qui, après la catastrophe, abusaient de leur position pour tourner en ridicule les cérémonies de la religion grecque]. Ce prélat respectable, qui pouvait se soustraire aux dangers du siège, ne voulut pas abandonner son troupeau. Il partagea toutes ses souffrances pour l'aider à les supporter : il ne cessa de le consoler, de l'exhorter à se soumettre avec patience et résignation aux châtimens dont Dieu le châtiât en punition de leurs crimes. Il s'employait de les soulager, et par ses aumônes et en s'adressant pour eux auprès des officiers mellicens. En un mot, il se signala par une charité vraiment paternelle, quelque infiniment plus précieuse et plus utile aux hommes que la plus vaste érudition. [Eustathe fut conduit en présence de Guillaume, qui, après l'avoir d'abord traité de paroles, fut enfin subjugué par

2. *Estasche* a écrit une narration oratoire du siège de Thessalonique, dans laquelle on peut tirer d'excellentes leçons, malgré les déclamations dont elle est pleine. Elle a paru dans le *Journal de Trévoux*, 1701, tome 12, p. 364.

l'ascendant de son caractère jusqu'au point de lui baiser les mains et de lui témoigner les plus grands égards.]

XXXVI.
Inutile ar-
gement des
Grecs.

Nicot. l. 2,

c. 1.

[Eustath.
opusc. p.
305, § 137.]

Après le saccagement de Thessalonique, l'armée sicilienne [qui avait perdu plus de trois mille hommes] se divisa en trois corps ; il en demeura un dans la ville pour en conserver la possession ; un autre s'étendit en Macédoine et en Thrace, pour y porter le ravage ; le troisième prit la route de Constantinople, et, sans rencontrer d'ennemi, s'avance jusqu'à Métyropole où il s'arrêta pour s'emparer du pays d'alentour. Alexis Comnène qui les accompagnait, homme vain et présomptueux, sans aucun mérite, se persuadait que les Siciliens ne travaillaient que pour lui ; il se croyait déjà empereur, il en avait pris les manières et le fierté ; il se vantait d'être attendu avec impatience à Constantinople, qui allait lui ouvrir les portes dès qu'elle le verrait paraître. Après la nouvelle de la prise de Dinraza, Andronic avait rassemblé ses troupes ; il en avait donné un corps à Jean son fils, désigné empereur ; un autre à Chumne le catulaine ; Andronic Paléologue, Alexis Branes, et l'eunuque Nicéphore, grand chambellan, en commandaient trois autres. Aucun de ces généraux ne s'acquitta de son devoir. Jean ne s'occupait que de chasses, Les autres généraux n'osaient approcher des Siciliens, ils se tinrent au loin, et se contentèrent de faire couler des rivières dans leurs camp pour en rapporter des nouvelles, qui ne produisaient de leur part aucun mouvement. Le seul Chumne fit quelques pas en avant ; soit pour seconder les assiégés, s'ils faisaient une sortie, soit pour pénétrer lui-même dans la ville, s'il en trouvait le moyen. Mais dès que ses soldats virent en l'air les drapeaux siciliens, frappés

d'un tel succès, ils se débandèrent et prirent la fuite. Chacun, ne pouvant les rallier, prit le parti de les suivre, sans autre avantage sur ses collègues que d'avoir aperçu l'ennemi. Après la prise de Thessalonique, les Grecs laissèrent avec la même lâcheté prendre Amphipolis; et leurs différents corps s'étant réunis, ne firent d'autre exploit que de suivre des yeux la marche des Siciliens au travers de la Thrace, se tenant toujours sur les montagnes sans oser descendre dans la plaine.

Andronic aurait pu mieux réussir que ses généraux; il savait la guerre, et avait donné des preuves de courage; mais son âme, énermée par la débauche, n'avait plus de ressort que pour tourmenter ses sujets. Il passait des jours entiers dans ses jardins, ou dans des maisons de plaisance avec ses concubines. L'entrée était toujours ouverte aux musiciens et aux femmes de théâtre; mais il ne se montrait qu'en certains jours, et seulement en passant, à ses intimes confidents. Dégoûté du dépérissement de ses forces, il envoyait chercher jusqu'en Égypte de quoi ranimer sa hideuse vieillesse. De retour à son palais, il se faisait environner d'une garde de Barbares, encore les tenait-il éloigné de ses appartements. Il ne comptait que sur la fidélité d'un dogue énorme, propre à combattre des lions, qui passait les nuits enchaîné à la porte de sa chambre, et le réveillait au moindre bruit par ses effroyables hurlements. Il mettait son plus grand honneur dans ses exploits de chasse, il en tirait vanité jusqu'à étaler aux yeux du peuple les grands bois des cerfs qu'il avait tués; les portiques de la ville en étaient hérissés. Lorsque'il avait séjourné quelque temps dans les îles délicieuses de la Propontide, le jour qu'il venait

XXXVII.
Conduits
d'Andronic.

Nicot. l. 2,
c. 2.

trait à Constantinople était regardé comme un jour malheureux. On était persuadé qu'il ne revenait que pour sacrifier quelque victime à ses soupçons. En effet, il comptait avoir perdu la journée s'il se couchait sans avoir fait étrangler, ou du moins aveugler, quelques personnes distinguées. Tout tremblait dans l'Empire; on ne dormait pas même tranquillement; ses satellites venaient souvent, pendant la nuit, enlever une femme, le côté de son mari, un fils entre les bras de son père. Les plus sages s'exilaient; heureux ceux qui eurent la constance de se tenir exilés jusqu'à sa mort. Si le regret d'avoir abandonné leur famille et leurs biens les rappelait à Constantinople, ils y trouvaient la mort.

XXXVIII.
Traité d'Andronic avec
Saladin.
Chron. de
Reichersp.

Dès qu'Andronic avait appris que le roi de Sicile se disposait à lui faire la guerre, il avait pratiqué une alliance avec Saladin, sultan d'Egypte, maître de Damas, d'Alep et de la Mésopotamie, le plus mortel ennemi des chrétiens. Il avait connu autrefois ce Gêch redoutable, lorsqu'il traversait l'Asie en fugitif avec sa concubine Théodora. Il finit à renouveler leur ancienne amitié; et Saladin, qui ne cherchait qu'à se grandir, s'y prêta volontiers. Le traité, honteux et humiliant par lui-même, le devenait davantage par les conditions. Ils s'engageaient réciproquement, par serment, à se secourir l'un l'autre toutes les fois qu'ils seraient requis. Andronic devait aider Saladin à la conquête de la Palestine. Le sultan devait demeurer maître de Jérusalem et de la côte maritime jusqu'à Acalon; mais à condition de tenir ce pays en fief de l'Empire. Saladin, de son côté, devait secourir Andronic pour s'emparer d'Icône et de la Cilicie jusqu'à

Antioche. La mort d'Andronic prévint l'exécution d'un si infame traité.

David, gouverneur de Thessalonique, n'avait osé revenir à Constantinople. L'empereur fit mettre aux fers tous ses parents. D'ailleurs, il affecta d'être fort tranquille sur les progrès des Siciliens : c'était, disait-il, une troupe de frêlons qui venaient bourdonner autour de Constantinople, et qu'une poignée de pous-sière dissiperait sans peine. Il fit cependant quelques réparations aux murailles. On abattit les édifices qui joignaient les murs, et qui pouvaient faciliter l'escalade. On mit à flot cent vaisseaux de guerre pour faire face à la flotte sicilienne, et porter des secours où il en serait besoin. Après ces préparatifs, Andronic se renferma dans son palais et dans ses plaisirs.

Cette inaction du prince souleva tout le peuple. On murmurait hautement de ce qu'au milieu du danger public il s'endormait dans les bras de la volupté; puis-
qu'il sacrifiait le salut de son peuple à ses infames
plaisirs, il fallait, disait-on, chercher un autre défen-
seur. Ces cris furent portés à ses oreilles par ses mi-
nistres, qui, l'ayant flatté pendant tout son règne,
précipitèrent sa perte par une dernière flatterie. Ils
le persuadèrent que ces clameurs n'étaient excitées
que par les parents de ceux qu'il tenait en prison;
que sa trop grande clémence encourageait les sédi-
teux; qu'au lieu de garder dans les fers ceux qui
avaient mérité son indignation, il fallait en faire
les exemples capables d'intimider leurs semblables,
et ne pas même épargner leurs parents; qu'en vain
pancherait-on quelques têtes de l'hydre, si on ne les
battait toutes d'un seul coup. Sur cet avis, il assem-

XXXIX.
Préparatifs
d'Andronic.
Nicet. l. 2,
c. 2.

XL.
Édit cruel.
Nicet. l. 2,
c. 7. 8.

ble son conseil, et déclare qu'il y a plus d'ennemis au dedans qu'au dehors ; que ce sont les mal intentionnés qui ont appelé les Siciliens, et qui sont prêts à leur livrer le prince et la patrie : mais, ajouta-t-il, Andronic, dont ils insultent la vieillesse, a encore assez de force pour les écraser, et, s'il faut que je périsse, ils périront avant moi. Et, abusant, à son ordinaire, d'un passage de saint Paul : *Comme je ne puis faire, dit-il, le bien que je veux, je ferai, puisqu'ils m'y contraignent, le mal que je ne veux pas.* Lorsqu'il eut prononcé ces mots d'un ton terrible, tous s'écrièrent qu'il fallait sans miséricorde ôter la vie à tous ceux qui étaient détenus dans les prisons, y joindre les exilés dont on pourrait se saisir, et ceux auxquels on avait fait crever les yeux ; étendre cette juste sévérité sur leurs amis, sur leurs parents, et porter, en forme légale, une sentence de mort qui les enveloppât tous. La sentence fut dressée sur-le-champ par Hagiochristophorite, qui la dicta d'une voix triomphante au greffier criminel ; elle était en forme d'édit, et commençait en ces termes : « Pousés par l'inspiration
« divine, sans y être en aucune sorte excités par notre
« puissant et saint empereur, nous déclarons et pro-
« nonçons qu'il est, en général, de l'intérêt de l'État,
« et en particulier de celui d'Andronic, le sauveur de
« l'Empire, de ne laisser vivre aucun de ceux qui
« sont détenus dans les prisons ou condamnés à l'exil
« pour leur félonie, ou déjà punis de leurs crimes
« par la perte de leurs yeux ; non plus que ceux qui
« sont liés avec eux par le sang, l'affinité ou l'amitié.
« Ce sera l'unique moyen de procurer la sûreté au
« prince, toujours partagé entre les soins qu'exige

« les affaires publiques et les dangers perpétuels qui menacent sa vie si précieuse à l'État. Ce sera en même temps ôter à nos ennemis du dehors la funeste correspondance de ces traîtres qui les appellent à notre destruction, et les instruisent des moyens de nous nuire. L'expérience nous a fait connaître que ni la prison, ni l'exil, ni la peine de l'aveuglement ne suffisent pour corriger leur malice, et que leur fureur est irremédiable. » Ce préambule sanguinaire était suivi d'une liste de ceux qu'on devait faire mourir, et le supplice de chacun était spécifié. Il n'en était aucun que ne méritassent à bien plus juste titre les cruels auteurs de cet édit, qui osaient attribuer à Dieu même leur scélératesse. L'édit fut approuvé et signé de tous, excepté de Manuel, fils aîné d'Andronic. Ce prince, plus humain que son père et que ses indignes conseillers, protesta qu'il ne donnerait jamais de consentement à une proscription cruelle, qui s'annonçait elle-même comme n'étant point émanée de l'autorité impériale, et qui allait inonder de sang la ville et les provinces. Cette sage remontrance acheva d'indisposer Andronic contre ce fils généreux. Cependant il resserra l'édit, pour attendre sans doute l'occasion de le publier. Mais il n'en eut pas le temps; et, dans la funeste catastrophe qui termina sa vie, comme le peuple lui reprochait entre autres horreurs cet édit meurtrier, il prétendit vivre, par les termes de l'édit même, que c'étaitiquement l'ouvrage de ses conseillers, et qu'il n'y avait eu d'autre part que de le supprimer.

La conscience d'Andronic lui disait assez que la patience de ses sujets devait être lasse, et qu'il approchait de sa ruine. Dans cette inquiétude, il résolut

XLI.
Andronic
consulte le
sort sur son
successeur.

Nicoet. l. 2,

c. 9.

Chron.

Reich.

de consulter le sort, et chargea de cette commission délicate son favori Hagiochristophorite. L'imposteur Seth, qui avait été aveuglé par ordre de Manuel, vivait encore, et son châtimement n'avait fait qu'accroître sa réputation. Ce fut à lui que le favori s'adressa. Seth répondit que le successeur d'Andronic serait Isaac ; il ajouta même, si tout ce récit n'est pas un conte fait après coup, que la révolution éclaterait avant le milieu de septembre. Le soupçon d'Andronic tomba d'abord sur Isaac, qui régnait en Cypre. Mais il fit réflexion que, le mois de septembre étant déjà commencé, le temps qui restait ne suffisait pas pour un si long voyage. Jean de Tyras, qui était du conseil d'Andronic, et l'un des plus ardents à lui complaire, le fit souvenir d'Isaac l'Ange, et lui conseilla de s'en défaire. Cet Isaac était fils d'Andronic l'Ange, qui, s'étant sauvé de Constantinople deux ans auparavant avec ses deux fils, s'était réfugié en Palestine dans la ville d'Accaron. Le père y était mort peu après leur arrivée. Deux de ses fils étaient venus se jeter aux pieds de l'empereur, qui leur avait fait crever les yeux sur-le-champ. Deux autres s'étaient sauvés auprès de Saladin ; et, après y être demeurés quelque temps, l'un des deux, nommé Isaac, par amour pour sa patrie, s'était hasardé à revenir à Constantinople. Il avait été assez heureux pour obtenir son pardon. Andronic ne fit que rire de l'avis qu'on lui donnait ; il méprisait cet Isaac comme un poltron et un imbécile, qui ne méritait pas d'être soupçonné d'une action de vigueur.

REICH.
Hagiochristo-
phorite
veut pren-
dre Isaac, et

Cependant Hagiochristophorite, pour montrer qu'il avait plus de soin de la sûreté de son maître que son maître n'en avait lui-même, résolut d'arrêter Isaac

l'Ange, de le conduire en prison, et de le faire ensuite périr au gré d'Andronic. Le soir du 11 septembre, il se transporte à la demeure d'Isaac, et lui ordonne de descendre et de le suivre. Comme Isaac, à qui la seule vue du ministre annonçait la mort, ne se pressait pas de se mettre entre ses mains, le scélérat commande à ses gens de l'aller prendre par les cheveux et de le traîner à la prison. Ils se mettaient en devoir d'obéir, lorsqu'Isaac, se voyant enveloppé, s'enflamme d'un généreux désespoir, saute à demi nu sur un cheval, fond comme la foudre sur Hagiochristophorite qui fuyait effrayé, l'atteint à la porte de sa maison, et lui fend la tête d'un coup de sabre. Il tombe ensuite sur sa troupe, qu'il met en fuite. Il court de là à Sainte-Sophie, en criant le long des rues : *A moi, citoyens, j'ai tué le diable*. On crut qu'il avait tué Andronic. Il entre dans l'église, et se place dans le lieu où les meurtriers avaient coutume de se tenir pour demander grace à ceux qui entraient et qui sortaient. A cette nouvelle, tout le peuple accourt pour voir ce qui en arriverait. On ne doutait pas qu'avant la fin de la nuit ce malheureux ne fût puni par les plus affreux supplices. Jean Ducas et son fils viennent se joindre à lui, tremblant pour eux-mêmes, non qu'ils eussent trempé dans ce meurtre, mais parce qu'ils s'étaient rendus caution de la fidélité d'Isaac, pour obtenir son pardon. D'autres seigneurs, qui s'attendaient à éprouver bientôt eux-mêmes la cruauté du tyran, se rendent au même asile, suppliant le peuple, qui remplissait déjà l'église, de ne les pas abandonner. Comme on ne voyait dans cette foule ni courtisans ni gardes d'Andronic, chacun parlait en liberté, chacun maudissait le tyran, et pro-

est tué lui-même.
Nicol. l. 2, c. 10, 11, 12, 13.
Chron. Reich.
Chron. Alberic.
Roger de Hov.
Chron. S. Anton. Saut. l. 3, part. 11, c. 1.
Ducange, fam. p. 215.

mettait son secours contre toute violence. Isaac passa ainsi la nuit, ne songeant qu'à sauver sa vie, et croyant à tout moment entendre Andronic ordonner de le mettre en pièces. Il fit apporter des flambeaux, ferma les portes de l'église, et obtint de la plus grande partie du peuple de passer toute la nuit avec lui.

scène.
Proclamation
d'Isaac.

Au point du jour toute la ville accourt à l'église; on prie Dieu, à grands cris, de sauver Isaac, de le mettre sur le trône, et de délivrer l'Empire d'un tyran barbare altéré de sang. Heureusement Andronic était pour lors dans un palais au-delà du Bosphore, sur le bord de la Propontide. Ayant appris pendant la nuit le massacre d'Hagiochristophorite, il se contenta d'envoyer un édit pour exhorter le peuple à la tranquillité; il débutait par ces mots : *Ce qui est fait est fait; je pardonne au meurtrier.* Au matin, les amis d'Andronic se jettent au travers de la foule du peuple, s'efforçant de la dissiper. Andronic lui-même se rendit à Constantinople; ni leurs efforts, ni le retour du prince n'apaisèrent la sédition. On n'écoutait rien : ceux qui s'avisèrent de faire des remontrances, couraient risque de la vie. Les séditieux s'animaient mutuellement; chacun était venu armé de ce qu'il avait rencontré sous sa main. On repoussait, on maltraitait ceux qui ne paraissaient que spectateurs. On força les prisons; il en sortit des flots de misérables, la plupart exempts de tout crime, mais enfermés sur de faux soupçons d'Andronic, ou par la malice de ses ministres. Parmi eux se trouvaient des gens de la première distinction, qui donnèrent des chefs à la révolte, et ce fut ce qui la fortifia davantage. Elle prit alors un air militaire; parmi cette troupe confuse, armée de bâtons, de four-

ches et de toute sorte d'instruments offensifs, on voyait briller des épées, des boucliers, des cuirasses. Au milieu de ce tumulte il s'éleva des voix qui proclamèrent Isaac empereur; elles furent répétées par un concert unanime. Un des sacristains détacha de dessous l'autel la couronne d'or qui y était suspendue depuis le règne du grand Constantin, et la posa sur la tête d'Isaac. Celui-ci se défendait de la recevoir, n'étant pas encore trop assuré, et craignant d'irriter davantage Andronic. Jean Ducas, moins timide, qui se trouvait à côté de lui, découvrant sa tête chauve, la présentait à cet ornement dangereux. A cette vue, tout le peuple s'écria: *Point de tête pelée, Dieu nous garde d'un vicil empereur; Andronic nous en a dégoûtés pour jamais: vive l'empereur Isaac!* En ce moment un des chevaux d'Andronic, qu'on transportait d'au-delà du Bosphore, s'étant détaché des autres et courant par les rues, fut arrêté par le peuple, et amené avec sa housse aux armées de l'Empire. Isaac, étant sorti de l'église, monta dessus, escorté de tout le peuple, et même du patriarche Basile, qu'en avait forcé malgré lui de consentir à la proclamation.

Andronic, arrivé au grand palais, est effrayé des cris confus qu'il entend de toutes parts. Sa première pensée est de combattre; il fait sonner l'appel des troupes qu'il avait à Constantinople. Se voyant mal obéi, il prend son arc, monte au haut d'une tour et tire des flèches sur le peuple. S'apercevant bientôt du peu d'effet d'une telle défense, il essaie de calmer par des paroles la fougue de la multitude; il offre de renoncer à l'Empire, et de mettre à sa place son fils Manuel, qu'il savait être le moins odieux de ses deux fils. Il

XLIV
Fuite
d'Andronic.

était trop tard ; on ne lui répond que par des injures contre lui et contre le prince qu'on aurait accepté avec joie deux jours auparavant. Le peuple enfonce les portes ; Andronic n'a que le temps de se dépouiller des marques de sa dignité et de se jeter dans une barque avec sa femme et une fille de théâtre nommée Maraptique , qu'il aimait éperdûment. Il vogue vers le Pont-Euxin , à dessein de se sauver dans la Chersonèse Taurique , persuadé qu'il n'y avait point de salut pour lui dans aucune province de l'Empire.

XLV.
Prise et
mort d'An-
dronic.

Isaac entre dans le palais : le peuple s'y jette en foule avec lui , et criant toujours *vive l'empereur Isaac !* Il ne lui laisse que le diadème et pille tout le reste. On force toutes les portes ; on enlève l'or , l'argent , le cuivre monnayé et non monnayé ; la vaisselle , les vases , les meubles précieux disparaissent en un moment ; on n'épargne pas même la chapelle ; et , ce qu'on regretta davantage , fut un coffret d'or qui contenait , selon l'opinion fabuleuse , les lettres du Sauveur au roi d'Édesse. C'étaient , disait-on , les déponilles de la tyrannie. Chacun se charge , et ce qu'un seul ne peut emporter , plusieurs se joignent ensemble et l'enlèvent , n'oubliant jamais de saluer profondément le nouvel empereur en passant sous ses yeux avec les meubles de l'Empire. Isaac et ses amis , qui ne pouvaient empêcher ce respectueux pillage , se voyant entre les quatre murailles toutes nues , passent au palais de Blaquernes. Peu de jours après , on reçut la nouvelle de la prise d'Andronic. Isaac avait envoyé courir après lui , et le fugitif , faisant force de rames , était parvenu à Chélé , à l'entrée du Pont-Euxin. Les habitants , tremblant à sa vue quoiqu'il , n'eût plus

rien de redoutable que la mémoire de sa férocité qui respirait encore dans ses regards, et n'osant l'arrêter, lui avaient donné un vaisseau pour gagner la Chersonèse. La tempête l'avait repoussé plusieurs fois, et enfin fait échouer au rivage, comme si le Pont-Euxin, qui avait souvent porté sur ses eaux les cadavres des innocents qu'il faisait égorger, eût refusé de favoriser sa fuite. Il fut pris et enchaîné dans le vaisseau qui le poursuivait. Il employa vainement tous les ressorts de son éloquence et les larmes de ses deux femmes pour attendrir les soldats qui le tenaient dans les fers. On le conduisit à Constantinople, et on l'enferma dans la tour d'Anémas, chargé d'un carcan et de deux chaînes pesantes qui lui serraient les mains et les pieds. On le présenta en cet état à Isaac, qui le fit exposer en public, où il essuya toute la rage d'un peuple trop long-temps en proie à la tyrannie. On lui meurtrit les joues à coups de poing, on lui arracha la barbe, on lui fit sauter les dents hors de la bouche. Les femmes surtout dont il avait fait mourir ou aveugler les maris, signalaient leur vengeance. Enfin, on lui coupa la main droite qu'on pendit à un gibet, et on le renferma dans la tour, où on le laissa deux jours sans nourriture. On l'en retira le troisième, pour lui arracher un œil, et, l'ayant attaché sur un méchant chameau, on le promena par toute la ville dans l'équipage d'un vil esclave. Ce spectacle hideux, qui devait toucher les âmes les moins sensibles, ne fit qu'enflammer la fureur. Libres de lui faire tous les maux dont ils purent s'aviser, il n'y eût sorte d'outrages et d'infâmes traitements qu'ils ne lui fissent souffrir. Chacun cherchait à se distinguer par quelque trait d'inhumanité. Une

femme publique lui jeta sur la face une chaudière d'eau bouillante. On le conduisit dans cet affreux triomphe au cirque, où il fut pendu par les pieds. Au milieu de ces horreurs, Andronic ne perdit point courage. Dévorant ses malheurs, sans laisser échapper aucune injure, aucune plainte, il se contentait de répéter de temps en temps : *Seigneur, ayez pitié de moi : pourquoi froissez-vous encore un roseau déjà brisé ?* Pendant qu'il était suspendu, on continua de le tourmenter sans pitié et sans pudeur. Enfin, un misérable lui plongea dans la gorge une longue épée, qu'il lui enfonça jusqu'au fond des entrailles. Il expira en portant à sa bouche l'extrémité de son bras, dont la plaie était encore toute saignante; et la rage du peuple était si impitoyable, que, se montrant les uns aux autres ce dernier mouvement d'Andronic, ils disaient que, ne pouvant plus s'enivrer du sang de ses sujets, il suçait le sien propre, comme l'unique breuvage qui pût lui plaire. Ainsi périt ce prince dont la vie avait été un tissu de crimes. Il n'avait régné que deux ans, et son élévation ne fut qu'un songe, dont le réveil fut terrible. Aussitôt après sa mort, on brisa ses statues, on jeta au feu tous ses portraits; il ne resta de lui que la mémoire de ses méchancetés. Quelques jours après, on le détacha du gibet, et on jeta son cadavre dans un souterrain du cirque, où l'on jetait les corps des bêtes tuées dans les spectacles. Au bout de quelque temps, des citoyens charitables le tirèrent de ce lieu d'horreur, et le déposèrent dans un caveau à côté d'un monastère. Isaac ne permit pas de l'enterrer dans l'église des Quarante-Martyrs, qu'Andronic avait fait bâtir et richement orner pour lui servir de sépulture.

Comme il n'est point de bon prince dont la vertu ne soit mêlée de quelques défauts, il n'en est point de méchant qui n'ait quelque mérite. C'est la ressource des panégyristes. Entre les vices les plus noirs on vit luire dans Andronic quelques rayons de vertu. Il fut sobre; les historiens nous disent qu'un morceau de pain et un peu de vin, qu'il prenait à la fin de la journée, faisaient toute sa nourriture. C'était à ce régime et à l'exercice continu qu'il attribuait la vigueur de sa santé, qui ne se démentit jamais. Au sortir d'une chasse, il dépeçait de ses propres mains les cerfs et les sangliers, les faisait rôtir lui-même, et en mangeait avec les autres chasseurs. Il assistait les indigents, et réprimait l'injustice des hommes puissants. Gratuitement cruel, il ne touchait pas aux biens de ceux dont il n'épargnait pas la vie. Trop fier pour vendre les magistratures, il ne les donnait qu'au mérite. Il gageait largement les magistrats, leur défendant, sous des peines très-sévères, de rien prendre sur leurs inférieurs, et de recevoir même aucun présent. Ennemi déclaré des monopoleurs, les vivres se maintinrent à bas prix pendant son règne. Les oppresseurs ne trouvaient de ressource ni dans leurs richesses ni dans leur crédit. Théodore Dadibrène, un des satellites qui avaient étranglé l'empereur Alexis, croyant avoir acheté par ce crime la liberté d'en commettre d'autres, alla un jour avec toute sa maison et ses équipages loger chez un paysan, qui lui reçut à discrétion sans rien payer, et ruina ce pauvre homme en une seule nuit. Sur la plainte du paysan, qui s'adressa à l'empereur, Dadibrène fut roué de coups de bâton, et obligé de rendre beaucoup plus qu'il n'avait pris. Il abolit dans l'Empire une coutume

XLVI.
Bonnes qual-
ités d'An-
dronic.
Nicet, l. 2,
c. 3, 4, 5, 6,
13.

barbare, que l'avarice avait maintenue malgré les défenses réitérées des empereurs précédents, et qui s'est conservée sur d'autres rivages, en dépit de l'humanité; c'est de piller ceux qui ont fait naufrage, et d'enlever à ces infortunés ce que leur a laissé la tempête. Il ordonna que les seigneurs dans le domaine desquels s'exercerait cette détestable piraterie, seraient pendus au mât du vaisseau échoué, ou aux branches de l'arbre le plus haut du rivage, pour avertir les navigateurs, disait-il, qu'ils n'avaient plus rien à craindre des habitants des côtes, comme Dieu annonce à la terre, par l'arc-en-ciel, qu'elle n'a plus à redouter un nouveau déluge. Cette défense, appuyée du caractère d'Andronic, qui ne manquait jamais de parole quand il menaçait de punir, fut mieux observée que celle de ses prédécesseurs, que la faveur désarmait toujours. Il ne souffrait pas les disputes sur les matières de religion. Un jour qu'il était campé au bord du Rhyndacus, ayant entendu, dans une tente prochaine, deux évêques qui disputaient sur un passage de l'Évangile, il les menaça de les faire jeter dans le fleuve s'ils ne mettaient fin à leur contestation. Il estimait cependant les théologiens, les savants, les jurisconsultes; il les comblait d'honneurs, leur donnait des pensions, et les faisait asseoir à côté de son trône. Il se fit ériger plusieurs statues; mais, par une bizarrerie difficile à expliquer, il s'en fit dresser une qui semblait être un emblème de son usurpation: il était représenté sous la forme d'un faucheur mal vêtu, tenant en main une grande faux tranchante, et serrant entre ses bras un jeune enfant fort beau, qu'il semblait étouffer. Un autre travers de ce prince était de se comparer avec David, et de se don-

ner l'avantage : *Persécuté comme lui*, disait-il, *exilé par un prince injuste*, j'ai encore goûté moins de repos ; et ce n'est pas seulement dans la Palestine et dans le pays d'Amalec, mais jusqu'aux extrémités de l'Asie, que j'ai porté le nom de Dieu et la connaissance de la vraie religion. C'était sans doute un singulier apôtre qu'un libertin scélérat tel qu'Andronic. En réunissant tout ce qu'il eut de qualités estimables, à peine trouverait-on de quoi racheter la moindre partie de ses crimes. Vingt ans après sa mort, sa veuve Agnès, que les Grecs nommaient Anne, âgée pour lors de trente-trois ans, épousa Théodore Branas, dont nous parlerons dans la suite de cette histoire.

FIN DU LIVRE QUATRE-VINGT-ONZIÈME.

LIVRE XCII.

- I. Nouvelle race d'empereurs. II. Portrait d'Isaac. III. Ses ministres. IV. Commencements d'Isaac. V. Guerre des Siciliens. VI. Les Siciliens vaincus. VII. Suite de leur désastre. VIII. Tentative de Branas pour se faire empereur. IX. Irruption des Turks. X. Malheureuse expédition en Cypre. XI. Révolte des Bulgares. XII. Commencement de la guerre. XIII. Défaite de Jean Cantacuzène. XIV. Branas proclamé empereur. XV. Il marche à Constantinople. XVI. Combat sur mer. XVII. Lâcheté de l'empereur. XVIII. Préparatifs de la bataille. XIX. Bataille de Constantinople. XX. Suites de la victoire. XXI. Troubles à Constantinople. XXII. Continuation de la guerre des Bulgares. XXIII. Conrad se retire en Palestine. XXIV. Fin de la guerre des Bulgares. XXV. Révolte de Mancaphas. XXVI. Commencement de la troisième croisade. XXVII. Mauvaise foi d'Isaac. XXVIII. Frédéric se met en marche. XXIX. Il arrive à Philippopolis. XXX. Retour des députés de Frédéric. XXXI. Frédéric traverse la Thrace. XXXII. Accord des deux empereurs. XXXIII. Passage de l'Hellespont. XXXIV. Frédéric en Asie. XXXV. Ses combats contre les Turks. XXXVI. Prise d'Icône, XXXVII. Mort de Frédéric. XXXVIII. Richard en Cypre. XXXIX. Isaac, empereur de Cypre, traite et rompt le traité. XL. Richard s'empare de l'île. XLI. Gui de Lusignan, roi de Cypre. XLII. Suites de cette expédition. XLIII. Imposteur qui se dit Alexis, fils de Manuel. XLIV. Autres révoltes. XLV. Traitement d'Alexis, fils naturel de Manuel. XLVI. Succession de patriarches à Constantinople. XLVII. Isaac battu par les Valaques et les Bulgares. XLVIII. Ridicule vanité d'Isaac. XLIX. Nouvelle guerre des Valaques et des

Bulgares. I. Révolte de Constantin l'Ange. II. Isaac marche contre les Bulgares. III. Il est détrôné par son frère. IV. Ses femmes et ses enfants.

ISAAC L'ANGE,
second du nom d'ISAAC.

IL n'était pas difficile de se faire aimer après Andronic. Ce fut la haine de tout l'Empire contre ce tyran qui porta Isaac sur le trône, mais il n'y porta lui-même aucun mérite. Jamais race de souverains ne fut plus stérile en toute espèce de vertus que la famille impériale des Anges. Elle sortait d'une source nouvelle et de peu de valeur, et ne devait sa fortune qu'à une intrigue de galanterie. Constantin l'Ange, né à Philadelphie, est le premier dont parle l'histoire. Il ne se fit connaître que par sa bonne mine, qualité qui n'est une que lorsqu'elle sert de parure à d'autres plus vraies et plus solides. Il fut heureux de trouver, dans une des filles d'Alexis, une princesse qui ne consulta que ses yeux pour le choix d'un mari, et, dans Alexis, un père indulgent pour sa fille jusqu'à la faiblesse. Cette alliance éleva cette famille sur les degrés du trône, mais n'y fit passer aucun courage. Constantin ne commanda que pour se faire battre. Son fils Andronic fut chargé de deux expéditions, dont tout le succès se borna à sauver sa personne après sa défaite. Isaac, fils d'Andronic, ne devint empereur que pour montrer qu'il ne méritait pas de l'être. Plusieurs

AN 1185.

I.
Nouvelle
race d'empereurs.
Theodorus
Douas in
not. ad
Georg. Acro-
polit.

auteurs latins et français le nommient *Sursac* ou *Thirsac*, par altération de deux mots grecs qui signifient *Sire Isaac*.

11.
Portrait
d'Isaac.
Nicet. in
Isaac, l. 3,
c. 5 et
seqq.

Ce prince commençait son règne dans l'âge le plus favorable, où l'ame, déjà nourrie de réflexions, lorsqu'on est capable d'en faire, trouve dans les forces du corps de quoi seconder ses desseins. Il était dans sa trentième année. Il avait le teint haut en couleur, les cheveux roux, la taille médiocre, une complexion saine et robuste, mais son esprit était de la dernière faiblesse. Il ne prit de la souveraineté que ce que les ames élevées en méprisent, comme l'écume et la fumée de la grandeur, et dont elles retranchent tout ce que la bienséance ne les force pas de souffrir. Le luxe de la table, des habits, des équipages, les parfums, les concerts, les adorations des courtisans faisaient toutes ses délices. Il aimait les bouffons, quoiqu'ils le missent souvent en colère en lui manquant de respect : les portes du palais leur étaient toujours ouvertes, et avec eux entraient l'impiété et la débauche. On le voyait rarement à la ville ; il passait la plus grande partie de son temps dans les îles charmantes de la Propontide, où il fit bâtir de magnifiques palais. Prodigue en dépenses frivoles, il faisait gloire de combler la mer en certains endroits et d'y créer de nouvelles îles. Ennuyé du loisir, inconnu aux princes qui gouvernent leur état sans se laisser gouverner eux-mêmes, il s'occupait de bâtiments. Il détruisait les maisons des particuliers, les palais, les églises, pour faire construire d'autres palais, d'autres églises, où il faisait transporter les marbres, les statues, les tableaux qui ornaient les autres édifices. Il enlevait sans scrupule les vases sacrés, pour

les employer à des usages profanes. Il altéra les monnaies, augmenta les impôts, vendit les magistratures, et mit les magistrats, par la soustraction de leurs gages, dans la nécessité de vivre aux dépens des peuples. Toujours en contradiction avec lui-même, impie et dévot, dur et compatissant, ravisseur et charitable, il n'avait point de caractère. Affectant la plus tendre dévotion envers la Mère de Dieu, il ornait ses images des dépouilles des autres saints. Multipliant par ses exactions le nombre des pauvres, il bâtissait des hôpitaux. Libertain le reste de l'année, mais chrétien dans la semaine-sainte, il distribuait alors des aumônes aux veuves, il dotait de pauvres filles. Quelquefois, par un retour d'humanité, il remettait à des villes entières les taxes dont il les avait écrasées. Bienfaisant aux dépens de ses peuples, il se croyait généreux lorsqu'il répandait d'une main ce qu'il ravissait de l'autre. Il s'irritait, il s'apaisait sans raison. En un mot, il était assez inégal dans sa conduite pour ne voir en lui-même que des vertus, et ne laisser voir à ses sujets que des vices.

Théodore Castamonite, son oncle maternel, régissait l'Empire sous son nom. C'était un prétendu philosophe, très-habile surtout dans la science des impôts; aussi fut-il revêtu de la charge de surintendant des finances. Il gouvernait l'empereur à son gré, et Isaac adoptait sans examen toutes ses idées. Comme il était rongé de goutte, il se faisait tous les jours porter dans le cabinet de l'empereur, et là, sans sortir de sa litière, après avoir trafiqué avec Isaac de ses nouveaux projets, où il y avait toujours quelque chose à gagner pour le prince, beaucoup pour lui, et rien pour l'état, il retournait chez lui, escorté d'une troupe de courtisans

III.
Ses
ministres.

qui faisaient mine de le plaindre, et ne plaignaient que leur infortune. Quoiqu'il fût dans les ordres sacrés, l'empereur lui fit prendre la robe de pourpre : c'était l'habit impérial. Il signait les édits et les lettres du prince avec le cinabre, comme l'empereur. L'avarice lui avait ôté tout sentiment d'humanité; la maladie lui ôta la raison même. Un jour de cérémonie, comme il passait dans sa litière au milieu de la place publique, quelques flatteurs l'ayant salué du nom de maître et de souverain, quoiqu'il pût impunément accepter tous ces titres, il en fut cependant si frappé qu'il tomba en épilepsie. Les courtisans s'empressaient à le secourir; c'était à qui signalerait son zèle par les ménagements les plus serviles, tandis que le peuple riait derrière eux, et se moquait également du maître et des esclaves. Il revint de cet accès, mais toujours en délire, et ce ne fut pas pour long-temps. Il retomba peu de jours après, et expira sans être regretté de ceux même qui lui avaient fait la cour avec le plus de bassesse. Il fut remplacé par un jeune homme sans talents et sans expérience, qui mourut au bout de peu de jours. Le choix d'Isaac descendait toujours. Le successeur de celui-ci fut un enfant qui sortait du collège, et dont l'empereur voulut cependant prendre des leçons. On le comparait à ce petit poisson qui conduit, dit-on, le crocodile. Il acquit auprès d'Isaac encore plus d'autorité que n'en avait eu Castamônite. Adroit à cacher son ignorance sous un air de réflexion profonde, il disposait souverainement des affaires de la guerre, qu'il n'avait jamais vue, du choix des généraux, de la marche des armées, des entreprises, de l'ordre et de la discipline des troupes. Il suppléait aux connaissances qui

lui manquaient par des plaisanteries et des bons mots dont il amusait le prince, aussi ignorant que lui. Il s'était tellement rendu maître de toutes les entrées, que personne n'approchait de l'empereur sans son agrément, et il ne le donnait qu'à ses créatures. Cet écolier se soutint dans le ministère par sa fidélité à remettre à l'empereur tout ce qu'il avait l'industrie d'attirer à lui. Car Isaac, né pour être le subalterne de quelque ministre, plutôt que pour éclairer la conduite des ministres mêmes, était avide des plus minces présents; il avait toujours les mains ouvertes pour recevoir, non-seulement l'or, l'argent, les bijoux précieux, mais jusqu'au gibier et aux fruits.

Les premiers jours d'un nouveau règne en sont ordinairement les plus beaux. Isaac s'annonça d'abord par des actes de piété et de justice. Après avoir rendu grâces à Dieu, qui le plaçait sur le trône pour le soulagement de l'Empire; il songea à remplir cette glorieuse vocation. Il distribua des aumônes, rappela les exilés, ouvrit les prisons à ceux que d'injustes soupçons y avaient condamnés, leur fit rendre ceux de leurs biens qui existaient encore, et les dédommagea des autres aux dépens de son trésor. Les deux fils d'Andronic furent seuls exceptés de cette grace générale. Jean ne la méritait pas; il ressemblait trop à son père, qui, pour cette raison, l'avait préféré à son aîné. On lui creva les yeux, et il mourut dans de grandes douleurs. Mais son frère Manuel fut traité avec la même rigueur, et ce fut une injustice. Ce prince aimable n'avait d'autre crime que d'être fils d'Andronic, encore l'avait-il réparé par son courage à se refuser plusieurs fois à

IV.
Commence-
ments
d'Isaac.
Nicet. in
Isaac, l. 1,
c. 1.

l'exécution des ordres injustes de son père. Il fut immolé à des défiances politiques.

v.
Guerre des
Siciliens.
Hist. l. 1.
c. 1, 2.

La révolution avait été trop rapide pour laisser aux Siciliens le temps d'en profiter. Ils étaient toujours campés à Mésynople, dont ils ravageaient les environs, et leur flotte était à l'ancre au bord des îles les plus voisines de Constantinople. Isaac, au lieu de faire des propositions de paix, leur écrivit des lettres pleines de faste et d'arrogance, les menaçant de les passer tous au fil de l'épée s'ils ne retournaient promptement d'où ils étaient venus. Alduin, général de l'armée de terre, aussi indigné de ce procédé qu'il était enfié de ses succès, lui répondit sur un ton encore plus insultant, le traitant d'imbécile, nourri à l'ombre, qui n'avait jamais endossé la cuirasse, ni entendu le son de la trompette guerrière; il lui conseillait de quitter le trône où il avait été jeté par le hasard comme le vent y jette la poussière; de mettre la couronne en réserve pour le roi de Sicile, son maître, à qui elle allait bientôt appartenir, et de songer dès ce moment à lui demander grace de la vie. Ces insultes, indécentes de part et d'autre, joignirent une aigreur mortelle à l'animosité naturelle dans la guerre. L'empereur rassembla tout ce qu'il avait de troupes. Il arrivait en foule des soldats de toutes les provinces. Isaac avait délivré l'Empire d'un tyran; on s'empressait de participer à sa gloire en combattant les ennemis. L'empereur augmenta encore cette ardeur par ses libéralités. Il donna de l'argent et des armes aux nouveaux soldats, qu'il fit partir pour aller joindre l'armée; il inspira aux anciens plus de courage qu'ils n'en avaient montré jus-

qu'alors , en leur envoyant la paie qui leur était due, et dont la somme montait à quatre mille livres d'or.

Persuadé que le partage du commandement entre plusieurs généraux ne peut que nuire au bien des affaires, il rappela tous les autres, et ne laissa à la tête de l'armée qu'Alexis Branas, dans lequel il avait le plus de confiance. Branas, ayant remarqué la sécurité des ennemis, qui se dispersaient dans les campagnes pour courir au pillage, fit descendre ses soldats dans la plaine. Ils n'étaient pas encore revenus entièrement de leur crainte; de petits avantages qu'il sut leur ménager les rassurèrent, et leur inspirèrent peu à peu tant de hardiesse, qu'ayant défait un parti sicilien, ils le poursuivirent jusque sous les murs de Mosynople. L'armée sicilienne étant sortie au-devant d'eux, il y eut un grand combat où les Grecs furent vainqueurs. Animés par ce succès, ils attaquent la ville et mettent le feu aux portes. La terreur avait passé du côté des Siciliens, qui, sans faire longue résistance, fuient par la porte opposée, et tâchent de regagner Amphipolis, où ils avaient un autre corps d'armée. Les Grecs les chassent devant eux et en font un grand carnage. Arrivés au bord du Strymon, ils y trouvent un détachement nombreux qui servait de garde avancée. A leur aspect, le détachement rentre en désordre dans la ville et y jette l'épouvante. Cependant les Siciliens, honteux de se laisser enfermer, étant presque en aussi grand nombre que les Grecs, sortent et se rangent en bataille dans la plaine de Démétrize. Le nouveau courage des Grecs avait fait perdre aux Siciliens leur ancienne confiance, et, au lieu de sonner la charge, ils envoient faire des propositions de paix. Branas les écoute et pa-

VI.
Les Siciliens
vaincus.
Nicet. l. 1,
c. 2.
Joann. de
Ceccano
chr.
Chron. fœ-
der. novm.
Pagi ad Bar.

raît y consentir ; mais tandis que les députés font leur rapport , et que les généraux tiennent conseil , il marche et fond sur eux. Les Siciliens, pris au dépourvu, se défendent quelque temps ; ils sont enfin renversés et prennent la fuite. Les uns sont tués, les autres précipités dans le fleuve. C'était le soir du 7 novembre. Les deux chefs, Alduin et Richard de Cerra, beau-frère de Tancrède, sont faits prisonniers. Les fuyards se sauvent à Thessalonique ; une partie se jettent dans les vaisseaux qu'ils trouvent au port, lèvent les ancres et prennent le large, quoique la mer soit orageuse. Mais en fuyant l'épée des ennemis ils périssent par la tempête. L'autre partie, dispersée autour de la ville, dont les Grecs se rendirent maîtres sur-le-champ, fut poursuivie de toutes parts et massacrée. Les plus acharnés contre eux étaient les Alains auxiliaires, dont ils avaient tué le chef et plusieurs prêtres, lorsqu'ils s'étaient emparés de Thessalonique. Alexis Comnène, auteur de la guerre, qui se croyait déjà empereur, fut pris et aveuglé. Les débris de l'armée sicilienne se réfugièrent à Durazzo, que le roi de Sicile désirait de conserver. Mais, ne pouvant fournir aux dépenses, il l'abandonna. Les historiens occidentaux accusent Branas d'une noire perfidie ; ils disent qu'il fut le premier à proposer la paix, promettant aux Siciliens de les laisser retourner librement dans leur patrie ; que les Siciliens, se voyant affaiblis par la perte qu'ils venaient de faire, acceptèrent la proposition, et promirent de leur côté de se retirer des terres de l'Empire sans y faire aucun dommage ; mais que, le traité étant conclu et signé de part et d'autre, Branas tomba sur eux et les défit. Ils ajoutent que l'empereur fut si mécontent de cette infidélité

lité, qu'à l'exception d'Alduin, il ne voulut pas retenir les prisonniers faits dans cette dernière rencontre, et qu'ayant fait à Branas de vifs reproches, il le menaça de faire retomber sur lui le déshonneur dont il flétrissait les armes de l'Empire. Ce récit paraît confirmé par la révolte de Branas, dont nous parlerons dans la suite.

La défaite de l'armée des Siciliens entraîna la perte de leur flotte, composée de deux cents voiles. Ayant tenté une descente au bord du golfe d'Astaque, ils furent si maltraités par les troupes qui bordaient le rivage, qu'il leur fallut regagner le large. Quoique la flotte de l'Empire fût plus faible de moitié, les Grecs, encouragés par le succès de leurs troupes de terre, ne demandaient qu'à combattre. Quantité d'habitants ayant armé des barques, s'étaient joints à la flotte, et brûlaient de la même ardeur. L'empereur, considérant la supériorité des ennemis, ne voulut pas courir ce hasard, et retint ses vaisseaux dans ses ports. Les Siciliens, qui s'étaient arrêtés dix-sept jours dans les îles de la Propontide, ne recevant aucune nouvelle de leur armée de terre, et jugeant par-là du mauvais succès, prirent le parti du retour. Après avoir mis le feu dans l'île de Calonyme et sur les côtes de l'Hellespont, ils firent route vers la Sicile. Plusieurs de leurs bâtiments furent brisés ou engloutis par les tempêtes; la faim et les maladies firent périr presque tout le reste. Ils perdirent dans cette expédition plus de quatorze mille hommes, dont quatre mille restèrent prisonniers dans les cachots de Constantinople. Ils y furent traités avec inhumanité. L'empereur ne leur fournissait pas même la nourriture, et ils seraient morts de faim sans

VII.
Suites de
leur défaite.
Nicet. l. 1,
c. 3, 4.

la charité de quelques particuliers , tels qu'il s'en trouve toujours dans les grandes villes. Le roi de Sicile , affligé du sort de ses malheureux sujets , écrivit à l'empereur : *Que c'était un procédé inouï chez des chrétiens , que de faire ainsi périr des gens qui n'étaient coupables que d'avoir porté les armes sous les étendards de leur prince ; que si la victoire , qu'il ne devait qu'au secours du ciel , le rendait aussi cruel qu'une bête féroce , il aurait dû leur arracher la vie aussitôt qu'ils étaient tombés entre ses mains ; que c'eût été alors une hostilité barbare . mais que de leur faire souffrir une longue mort par le froid et par la faim , c'était autant d'homicides.* Ces justes reproches ne firent nulle impression sur Isaac , qui se croyait permis tout ce qu'il était en pouvoir de faire. Ces misérables périssaient l'un après l'autre , et demeuraient sans sépulture. Isaac était surtout irrité contre Alduin , dont il avait été outrageusement insulté. Pour donner plus d'éclat à sa vengeance , il fit assembler toute sa cour , et s'étant paré des ornements impériaux , assis sur un trône tout brillant d'or et de pierres , il fit venir devant lui le général sicilien. Celui-ci comparut la tête nue , dans la contenance la plus humiliée , et le salua profondément avec la vénération la plus servile. Alors l'empereur , jetant sur lui des regards de colère : *De quoi t'es-tu avisé , malheureux , lui dit-il , de violer si insolemment le respect que tu dois à un souverain , même étranger , même ennemi ? Si un succès de quelques moments autorise une telle audace , juge des droits que me donne sur toi une victoire complète.* A ces mots Alduin , encore plus adroit courtisan que brave guerrier : « Grand

« empereur, répondit-il, j'avoue mon crime; je mérite
 « la mort. Il n'appartient qu'à votre majesté de ne
 « pas se laisser enivrer des faveurs de la fortune,
 « parce que votre sagesse est au-dessus d'elle. Je re-
 « connais maintenant que c'est combattre le ciel que
 « de faire la guerre à votre majesté. Frappez une tête
 « coupable. Je ne regrette pas la vie. Tout mon déses-
 « poir est d'avoir connu trop tard qu'Isaac est le plus
 « puissant, le plus sage et le plus invincible monarque
 « de l'univers. » Isaac était l'homme du monde le plus
 tendre à la flatterie; plus elle était outrée, plus elle
 pénétrait dans son cœur, parce qu'elle approchait d'au-
 tant plus de la haute idée qu'il avait de lui-même.
 Touché des paroles d'Alduin, il le fit reconduire en
 prison, et lui donna peu après la liberté. Il fit plus
 encore; la sensibilité qu'Alduin lui avait inspirée s'é-
 tendit sur tout l'Empire. Il déclara, dans cette assein-
 blée, que, tant qu'il régnerait, il ne ferait jamais perdre
 la vie, ni même les yeux ou quelque membre à aucun
 coupable, eût-il conjuré contre l'État ou contre le
 prince. Cette protestation inconsidérée lui attira les
 éloges les plus hyperboliques. On admirait, on élevait
 plus haut que David un prince si clément: il ne tint
 pas aux flatteurs de cour qu'on ne le mît au-dessus de
 Dieu même, qui fait quelquefois éclater ses vengeances.
 Mais Isaac ne sut que trop corriger l'excoès de cette
 aveugle douceur. Il manqua bientôt de parole, et, après
 l'avoir comparé à David, on fut tenté de le mettre au
 rang d'Andronic.

Branas, effrayé des menaces de l'empereur, songeait
 à se mettre à couvert. Il pensa que le plus sûr asile
 pour lui serait le trône même. L'exemple d'Isaac Com-

VIII.
 Tentative de
 Branas pour
 se faire
 empereur.

Nicet. l. 1,
c. 6.

nène ; qui , avec moins de courage , s'était rendu maître de Cypre , lui faisait espérer le succès , s'il était assez hardi pour entreprendre. Il était estimé des troupes , qu'il avait su conduire à la victoire. Cependant il ne se fiait pas aux soldats grecs , qu'il savait être attachés à l'empereur , et il n'osa leur découvrir son dessein. Mais il avait eu dans son armée un grand corps d'Allemands auxiliaires , sur la valeur desquels il comptait beaucoup. Ces étrangers s'embarrassaient peu de la personne de l'empereur ; ils étaient très-disposés à servir celui dont ils recevraient une paie plus forte. Branas la leur promit. Avec leur secours et celui qu'il espérait tirer de Constantinople , où grand nombre de mécontents ne manqueraient pas de se joindre à lui , il se crut assez fort pour opérer une révolution. Sur un projet si mal conçu , il se rend à l'église de Sainte-Sophie ; là , élevant la voix au milieu du peuple : *Braves citoyens , s'écrie-t-il , sauvez-moi la vie. Je viens de défendre la vôtre par trois victoires ; je viens de conserver la couronne à l'empereur. Je n'ai rien fait que par ses ordres : il me veut punir de les avoir exécutés. Ce prince , aussi ingrat qu'injuste , veut venger sur ma tête le sang que j'ai fait verser aux Siciliens vos ennemis.* Ces paroles , et d'autres semblables , ne produisirent aucun mouvement. Aux cris de Branas , on demeura dans un silence glacé , et le peuple manqua cette fois à un séditieux. Mais cette nouvelle alarma le timide empereur , qui devait lui-même sa couronne à une pareille audace. Il se hâta d'envoyer à Branas le pardon et la promesse d'oublier son crime , et il lui tint parole. Branas , s'étant jeté aux pieds de l'empereur , fut reçu avec toutes les mar-

ques de la plus sincère bienveillance, et traité dans la suite comme le serviteur le plus fidèle. Mais, tandis que le prince ne gardait aucun ressentiment, le coupable conservait au fond de son cœur toute sa haine et son ambition.

Pendant que l'Empire se défendait contre les Siciliens, le sultan d'Icône ravageait la Lydie. Ce prince, ayant appris la mort d'Andronic, crut trouver une occasion d'avancer ses conquêtes à la faveur du désordre qu'une si sanglante révolution devait produire. Il était d'ailleurs instruit de l'irruption des Siciliens. Ainsi, sans perdre de temps, il envoya en Lydie un grand corps de cavalerie, sous le commandement de Samès. Cet émir trouva sans défense la plaine de Cilbienne; elle était entièrement dégarnie de troupes, les uns étant accourus à Constantinople pour faire leur cour au nouveau prince, les autres ayant été mandés pour la guerre de Sicile. Il pilla donc le pays sans ménagement, enleva quantité d'hommes et de femmes, emmena les bestiaux de toute espèce. Isaac ne trouva d'autre moyen d'arrêter ces ravages qu'en s'obligeant à payer au sultan un tribut annuel : ressource honteuse, mais que la faiblesse des empereurs ne rougissait plus d'employer.

L'île de Cypre gémissait sous la tyrannie d'Isaac Commène. On lui offrait en vain de grandes sommes d'argent pour la retirer de ses mains. Ce cruel usurpateur n'écoutait aucune proposition. Altéré de sang, il faisait toute sa joie de verser celui de ses sujets, et imaginait tous les jours de nouveaux supplices. L'empereur résolut d'employer la force pour lui arracher sa proie. Il mit en mer une flotte de soixante-dix vais-

IX.
Irruption
des Turks.
Nicet. l. 1,
c. 4.

AN 1186.

Malheureu-
se expédi-
tion en
Cypre.
Nicet. l. 1,
c. 5.
Ducange.
Fam. Byz.
p. 222.

seaux ; mais il choisit mal les chefs de cette expédition. C'étaient Jean Contostéphane, cassé de vieillesse, et Alexis Vatace, jeune et vaillant, mais aveugle. Andronic lui avait fait crever les yeux. Le passage fut heureux ; mais, arrivés dans l'île, ils n'éprouvèrent que des malheurs. Le roi de Sicile, allié du tyran, avait envoyé une flotte à son secours, sous le commandement de Margarit, le plus grand homme de mer de ce temps-là. Les Grecs, à leur descente, furent battus par Isaac, tandis que Margarit s'emparait de leurs vaisseaux. Les deux généraux furent pris, et mis entre les mains du général sicilien, qui les fit conduire en Sicile. Isaac vainqueur enrôla dans ses troupes une partie des prisonniers, et fit périr les autres dans de cruels supplices. Entre eux se trouvait Basile Rhintacène, guerrier vaillant et habile, qui avait droit de s'attendre au traitement le plus favorable. Il avait été gouverneur d'Isaac Comnène, et l'avait instruit dans l'art militaire. Son élève ne lui témoigna sa reconnaissance qu'en lui faisant couper une jambe jusqu'au genou. Ce monstre laissa aller les matelots ; mais presque tous périrent, soit dans les tempêtes, soit de faim et de misère.

xi.
Révolte des
Bulgares.

Nicet. l. 1,
c. 4, 5.

Ducange,
fam. Byz. p.

318, 319.

Idem, in Vil-
lehard. p.

303, 304.

L'avarice et l'imprudence de l'empereur suscitèrent bientôt une autre guerre, qui fatigua long-temps les armes des Grecs, et détacha pour toujours de l'Empire la grande province de Bulgarie, qui avait coûté à Basile Bulgaroctone tant de travaux et de combats. Depuis ce vaillant prince, elle était gouvernée par des ducs ; et la révolte des Bulgares, du temps de Michel Paphlagonien, avait été bientôt apaisée. Leur rébellion, sous le règne d'Isaac, eut des suites bien plus fâcheuses. Voici quelle en fut l'occasion : Isaac, ayant perdu

sa première femme, obtint de Béla, roi de Hongrie, sa fille Marguerite, qui n'avait pas encore dix ans. Voulant épargner son trésor, il s'avisa de charger les provinces d'un nouvel impôt, pour fournir aux frais de ses noces, qu'il désirait célébrer avec magnificence; et cette taxe fut exigée avec toute la dureté et l'insolence ordinaire aux commis de ces sortes de recouvrements. Les Bulgares et les Valaques, réunis alors en une seule nation, ne purent souffrir cette vexation nouvelle. Déjà assez indociles par leur caractère, ils le devinrent bien davantage lorsqu'ils se virent enlever leurs troupeaux et la dot de leurs filles, pour donner des fêtes à la fille du roi de Hongrie. La situation de leur pays leur donnait l'espérance de se maintenir contre les forces de l'Empire : on n'y pouvait entrer que par les gorges du mont Hémus, et cette chaîne de montagnes était couverte de leurs châteaux, bâtis sur des rochers escarpés. Malgré leur mécontentement, le souvenir de ce qu'ils avaient souffert sous Basile les aurait peut-être contenus, sans la hardiesse et la ruse de deux hommes capables d'opérer une grande révolution. Pierre et Asan, frères, issus des anciens rois du pays, allèrent trouver l'empereur à Cypsèles en Thrace, où il prenait le divertissement de la chasse, et lui demandèrent premièrement que les troupes bulgares au service de l'Empire fussent enrôlées sur le même pied que les Grecs naturels, et qu'elles reçussent le même traitement; en second lieu, qu'on leur cédât un territoire de peu de valeur, situé sur le mont Hémus. On leur refusa l'un et l'autre, comme ils s'y étaient bien attendus; car leur intention n'était pas d'obtenir ce qu'ils demandaient, mais d'irriter leur nation par le refus,

et de la porter au soulèvement. Comme ils se retiraient en murmurant, Asan ayant laissé échapper une parole peu respectueuse pour l'empereur, Jean Sébastocrator, oncle d'Isaac, lui fit donner un soufflet par un de ses gardes. Outrés d'un affront si sanglant, ils portent dans leur pays la colère dont ils sont embrasés; mais ne trouvant pas encore dans leur nation assez d'ardeur pour la vengeance, ils s'avisent d'un artifice, grossier à la vérité, mais propre à mettre en mouvement des esprits simples et rustiques. Ayant fait bâtir une église en l'honneur de saint Démétrius, patron de Thessalonique, et particulièrement révérend dans la Macédoine et la Thrace, ils y rassemblent un grand nombre de misérables, qu'ils paient pour faire le personnage de démoniaques. Ces possédés contrefaits, les yeux égarés, les cheveux épars, criaient d'une voix affreuse: *Que le moment était venu de secouer le joug d'une domination tyrannique; que le martyr Démétrius avait abandonné les Grecs, qu'il s'était retiré chez les Bulgares et les Valaques, pour les secourir dans ce glorieux projet; qu'il fallait, sans perdre de temps, attaquer l'Empire, faire la guerre à outrance, et massacrer sans pitié tous les Grecs qui tomberaient entre leurs mains.*

XII.
Commence-
ment de la
guerre.
Niest. I. 1,
c. 5, 6.

La rage de ces forcenés se communiqua aux Bulgares et aux Valaques, et les premiers succès accréditèrent l'imposture. Ils coururent aux armes, et mirent à feu et à sang les environs du mont Hémus. Pierre prit la qualité de roi. Suivi d'un corps de troupes, il alla d'abord attaquer Péristhlava, sur le mont Hémus. Trouvant trop de résistance, il descendit dans la Thrace, fit un horrible dégât, enleva les hommes et les trou-

peaux, et laissa de toutes parts des marques sanglantes de sa fureur. Isaac marcha en personne à la tête de ses troupes. A son approche les Barbares, encore mal assurés; regagnèrent leurs défilés. Il était difficile de les forcer dans des retraites presque inaccessibles; mais, à la faveur d'un brouillard épais, qui les tint longtemps enveloppés, les Grecs tombèrent sur eux, y jetèrent l'épouvante, et les poursuivirent jusqu'au Danube. Pierre; Asan et leurs principaux partisans passèrent le fleuve, et allèrent se réfugier chez les Patzinaces, leurs voisins. Basile, ayant reconquis la Bulgarie, avait fait graver sur le marbre, dans un monastère de Sosthène, au bord du Bosphore, un conseil à ses successeurs : *Si jamais les Bulgares; disait-il, se révoltent de nouveau, il faudra, à mon exemple, traverser toute la Bulgarie, et n'y laisser aucune place, aucune forteresse sans garnison; c'est l'unique moyen de tenir en bride cette nation remuante et indocile.* Isaac n'avait pas assez de constance pour suivre cet avis. Dès qu'il vit les Barbares hors du premier poste où il les avait attaqués; il se contenta de brûler leurs magasins; il se laissa tromper par leurs feintes promesses d'obéissance; et ne songea plus qu'à retourner à Constantinople.

Il n'y fut pas long-temps sans apprendre qu'Asan était rentré en Bulgarie, suivi d'un grand corps de Patzinaces, et que toute la nation avait repris les armes. Il fit partir aussitôt Jean Sébastocrator, son oncle, qui, ayant attiré les ennemis dans les plaines de Thrace, remporta sur eux de grands avantages. Il était dangereux de trop bien servir ce faible empereur. Les succès de son oncle lui donnèrent de la jalousie; il craignait

AN 1187.

XIII
Défaite de
Jean Cantacuzène.

que Jean ne fût tenté de prendre la couronne qu'il savait défendre. Il le rappela, et mit en sa place Jean Cantacuzène, qui avait épousé Irène, sœur d'Isaac. Le nouveau général, décoré du titre de César, était brave et instruit dans la science de la guerre, mais vain et présomptueux, ce qui rendait sa valeur souvent malheureuse. C'était un de ceux qui avaient éprouvé la cruauté d'Andronic par la perte de la vue. On se sans doute étonné de voir souvent, dans ces temps-là, de ces sortes d'aveugles à la tête des armées, et chargés des expéditions les plus difficiles : c'est qu'entre les diverses manières mises en œuvre pour ôter la vue, la plus douce était de présenter aux yeux une *lame de fer rouge*, dont l'ardeur devait brûler les membranes et dessécher les humeurs des yeux. Mais le plus ou le moins d'effet de cette opération barbare dépendait beaucoup du plus ou du moins d'humanité dans les exécuteurs; en sorte que plusieurs de ceux qui avaient éprouvé ce supplice conservaient encore quelque usage de leur vue. D'ailleurs, dans le déclin de l'Empire, la coutume s'était sans doute introduite de séparer le nom d'avec la réalité; et, dans la guerre ainsi que dans les emplois les plus importants, le chef, qui doit être l'œil de toute la gestion, était censé assez clairvoyant s'il voyait par les yeux de ses subalternes : procédé vraiment aveugle, qui met la statue à la place de l'homme, et qui la laisse mouvoir par les passions et les intérêts de ceux qui restent cachés derrière elle. Cantacuzène, apprenant que les Barbares se tenaient sur le haut des montagnes, ne douta point que ce ne fût un effet de leur crainte; et, s'étant campé dans la plaine, il ne crut nullement nécessaire de se retrancher, de poster

des gardes avancées, ni de prendre aucune précaution pour sa sûreté. Cette confiance téméraire eut les suites qu'elle devait avoir. Les Barbares, étant descendus pendant la nuit, pénétrèrent dans le camp, égorgent les soldats endormis; massacrent ou font prisonniers ceux qui fuient sans avoir le temps de prendre leurs armes. Le César, réveillé par les fuyards qui se réfugiaient dans sa tente, se lève en les accablant d'injures, les traitant de poltrons, de traîtres; il va, dit-il, leur montrer ce qu'il faut faire dans une attaque soudaine. Il monte sur un cheval arabe, saisit sa lance et son bouclier, et court aux ennemis en criant : *Suivez-moi*. Mais ne voyant pas où il était, et ne sachant où il allait, il est entraîné par la foule des fuyards, et fuit lui-même à toute bride. Les Bulgares pillent le camp; tous les drapeaux des Grecs tombent dans leurs mains. Pierre et Asan s'emparent de la dépouille du César, et, s'étant revêtus de ses habits de pourpre, ils se montrent ainsi à leurs troupes, qui les félicitent par de grandes acclamations. N'ayant plus rien à craindre des Grecs, ils campent au milieu de la plaine et se retranchent.

L'empereur rappela Cantacuzène, et, ne connaissant point de meilleur général que Branas, quoique sa conduite passée dût le rendre très-suspect, toutefois, trompé par les apparences de son repentir, et par le zèle qu'il affectait pour réparer sa faute, il lui confia le commandement de l'armée. Branas se conduisit en grand capitaine. Toujours sur ses gardes, n'abandonnant rien à la fortune, choisissant des campements sûrs, et se retranchant avec soin, marchant en ordre de bataille, autant que le terrain pouvait le permettre,

217.
Branas
proclame
empereur.

il sut conserver ses troupes sans aucun échec, et, sans hasarder de bataille, détruire peu à peu l'armée ennemie par de petits combats, qui se terminaient toujours à son avantage. Enfin, ayant repoussé l'ennemi de poste en poste, jusqu'au-delà du mont Hémus, il crut avoir trouvé le moment favorable pour exécuter le projet qu'il méditait depuis long-temps. Les soldats, dont il ménageait le sang, étaient prêts à le répandre pour son service. Il rassembla ses officiers, dont la plupart étaient ses parents, et leur ayant exposé l'incapacité du prince, il les consulta sur les moyens de rendre à l'Empire son ancienne splendeur. *Pour moi, leur dit-il, je n'en connais point d'autre que de mettre la couronne impériale sur la tête d'un homme capable de se faire respecter des sujets et redouter des ennemis. Choisissez-vous un maître de ce caractère; je serai le premier à lui jurer fidélité.* Il était bien assuré de leur suffrage. Tous le prièrent de se charger lui-même du gouvernement. Il y consentit sans peine; et, les ayant exhortés à disposer leurs soldats à ce engagement, il prit la route d'Andrinople, sa patrie. Là, tous les esprits étant préparés, l'armée entière, par une acclamation unanime, le nomma empereur.

xv.
Il marche à
Constanti-
nople.

On marche à Constantinople. Branas établit son camp à peu de distance de la ville, et sur le soir, suivi de ses troupes, il s'avance assez près pour se faire entendre. Alors, adressant la parole aux soldats et aux habitants, qui le regardaient du haut des murs : *Citoyens, s'écria-t-il, je vous apporte la victoire, la paix et l'abondance. Voilà les biens que vous allez recevoir, si vous m'ouvrez vos portes : mais si vous m'obligez de les forcer, attendez-vous à voir entrer avec moi*

sous les murs de la guerre. Ayant dit ces paroles, il se retira dans son camp. Le lendemain, au lever du soleil, il s'approche à la tête de son armée rangée en bataille. L'empereur, après avoir posté sur les murs et derrière les portes une partie de ses troupes, fait sortir l'autre avec ordre d'aller combattre l'ennemi au-delà du fossé, et, si elle se voit pressée, de se retirer à l'abri des tours et des remparts de la ville. On passa la matinée à tirer de part et d'autre, sans en venir aux mains. Sur le midi, la cavalerie de Branas chargea les impériaux qui, ne pouvant lui résister, repassent le fossé, et se retirent au pied des murs, sous la protection des machines et des archers qui bordaient la muraille. Branas, sans pousser plus loin ce premier succès, retourne dans son camp. Ce qui lui donnait le plus d'avantage sur les impériaux, c'était un grand corps d'infanterie latine, composé des prisonniers siciliens, à qui l'empereur avait donné la liberté, et qu'il avait armés et envoyés à Branas faisant la guerre aux Bulgares.

XVI.
Combat sur
mer.

Le rebelle, après avoir fait reposer ses troupes pendant cinq jours, se rapproche de la ville, espérant y exciter quelque division entre les habitants; et pour faire parade de ses forces, il les étale sur les éminences au septentrion, depuis la pointe du golfe de Céras jusqu'au Bosphore. Ce grand nombre de drapeaux qui flottaient en l'air, et l'éclat des armes frappées des rayons du soleil, faisaient un spectacle effrayant. Branas avait attiré à son parti les habitants des îles de la Propontide, la plupart pêcheurs. Ils étaient en grand nombre, peu exercés à la guerre, mais hardis navigateurs. Ayant revêtu leurs barques de planches épaisses pour en fortifier la proue et les flancs, armés d'arcs et de

frondes, ils osèrent attaquer la flotte impériale, qui voguait autour de la ville pour en défendre l'approche du côté de la mer. On fut d'abord surpris de leur hardiesse; c'était, disait-on, une folie d'aller affronter de grands vaisseaux avec de simples nacelles. Mais on eut bientôt à les craindre, quand on les vit voler avec légèreté, et investir de toutes parts chaque vaisseau, qui, se remuant avec beaucoup plus de lenteur, pouvait à peine se garantir de l'abordage. La flotte fut obligée de regagner le bord, où les barques la tenaient comme bloquée; lorsqu'enfin, honteuse de céder à de si faibles ennemis, elle revint de bord, et, faisant force de rames et de voiles, elle fond sur les barques, en coule à fond une partie, disperse le reste, et les aurait consumées par le feu grégeois, si l'armée de terre, accourant au rivage, n'eût protégé la retraite, en faisant pleuvoir une grêle de flèches et de pierres sur les vaisseaux de l'empereur.

xvii.
Lâcheté de
l'empereur.

Nicot. l. 1,
c. 7.

Branas, n'espérant se rendre maître de la ville, ni par intelligence, ni de vive force, résolut de la réduire par famine. Les provinces voisines, tant en Europe qu'en Asie, s'étaient déjà déclarées pour lui, il leur fit défense d'envoyer à Constantinople aucune subsistance. Il travaillait en même temps à rassembler des vaisseaux, pour être en état de combattre la flotte de l'empereur. Cependant Isaac, assez heureux pour voir le peuple de Constantinople animé contre Branas, et résolu à soutenir un siège plutôt que de lui ouvrir les portes, ne secondait ces bonnes dispositions que par des dévotions très-louables en elles-mêmes, mais dont l'effet est de faire prospérer le travail et le courage, et non pas d'en tenir lieu. Il sentait bien qu'il avait grand intérêt à ne pas

laisser prolonger le siège, et que l'inconstance naturelle au peuple pouvait à la longue changer les esprits. Mais sa lâcheté et son inexpérience le rendaient incapable de donner les ordres nécessaires. Il fit placer sur la muraille, comme une défense insurmontable, une image célèbre de la sainte Vierge, et ayant assemblé dans son palais tous les moines mendiants de Constantinople, il passait la journée au milieu d'eux à prier Dieu d'écarter de lui le fléau de la guerre et de lui conserver la couronne. On peut douter, sans irrégion, que les prières eussent été exaucées, si l'activité de Conrad n'eût suppléé à son inaction. Ce prince, proche parent de Reinier de Montferrat, qui avait épousé Marie, fille de Manuel, était depuis long-temps attaché à l'Empire. Il avait signalé son zèle sous le règne de Manuel par la défaite de l'armée de l'empereur Frédéric. Isaac le fit venir à Constantinople, quelque temps avant la révolte de Branas, et lui donna le titre de César, qu'il ôta à Cantacuzène; il lui fit épouser sa sœur Théodora. Ce Conrad s'était acquis une grande réputation de valeur et de prudence; il ne cessait d'exciter son beau-frère, lui représentant *qu'il devait joindre l'action aux armes spirituelles; qu'après avoir levé les mains au ciel, comme Moïse, il fallait, comme Josué, les tenir contre l'ennemi, et qu'une armée de moines mendiants ne suffisait pas contre des lances et des épées.* A force de coups d'aiguillon, il réveilla, pour quelques moments, l'indolent empereur. Branas étant maître de tous les dehors, Isaac n'avait de ressource que dans Constantinople pour trouver des soldats, et l'argent lui manquait. Il engagea aux églises, pour de grandes sommes, la vaisselle impériale, qu'il eut soin

de retirer après la guerre, mais sans rendre l'argent. Il soudoya, par ce moyen, un certain nombre d'habitants.

XXVIII.
Préparatifs
de la
bataille.

Conrad, de son côté, assembla les plus braves gens, qui s'attachèrent à sa personne par estime de sa valeur. C'étaient deux cent cinquante cavaliers latins et cinq cents fantassins, la plupart Turks et Ibériens. Il composa de plus un corps de mille hommes, qu'il choisit entre les officiers du palais et les citoyens les plus distingués. Il semblait être un ange envoyé du ciel pour défendre le faible empereur. Aussi prenait-il avec lui le ton de maître, lui reprochant quelquefois qu'il avait plus d'ardeur pour la table que pour son salut et celui de l'Empire. Il le détermina enfin à livrer bataille. Isaac endossa la cuirasse, et ayant convoqué ses officiers dans le palais de Blaquernes, il les exhorta par une harangue militaire à faire le devoir de fidèles sujets, permettant à ceux qui ne se sentaient pas assez de courage de se retirer chacun chez eux, sans prendre d'autre parti que celui auquel les appellerait la victoire. Il ajouta même *que s'il y en avait parmi eux qui fussent dans le cœur plus favorables au rebelle, il ne les empêchait pas de l'aller joindre; qu'ils pouvaient en toute sûreté sortir de Constantinople; que la trahison serait moins criminelle avant l'action même, parce qu'elle serait moins dangereuse.* Une permission si extraordinaire étonna tous les officiers; mais Jean Sébastocrator, oncle de l'empereur, sentit que c'était lui que l'empereur avait principalement en vue. Son ancienne liaison avec le rebelle; était encore resserrée depuis peu par le mariage de son fils avec la fille de Branas. Se voyant donc soupçonné de perfidie, il pro-

testa, avec les imprécations les plus terribles contre lui-même et contre toute sa famille, *que jamais un si noir dessein n'était entré dans sa pensée; que la vieillesse ne lui avait pas encore ôté le bon sens, jusqu'à préférer à l'empereur son neveu, de qui il avait reçu tant de bienfaits, un malheureux rebelle, dont il n'aurait jamais accepté l'alliance, s'il eût pu prévoir sa révolte.*

Branas était déjà rangé en bataille, lorsque l'armée impériale sortit de Constantinople. Manuel Camyze, grand-écuyer et cousin de l'empereur, commandait l'aile gauche. Ennemi mortel de Branas, et n'espérant point de salut si le rebelle devenait son maître, il avait abandonné tous ses biens à l'empereur pour lever des soldats. Isaac marchait à la tête de l'aile droite. Conrad, qui, par son courage et sa science militaire, tenait la place de l'empereur, était au centre, suivi des Latins, tant cavaliers que fantassins. C'était aussi le poste que Branas occupait dans son armée; il y avait rassemblé l'élite de ses troupes; les ailes étaient commandées par ses lieutenants. La matinée se passa en escarmouches. A midi, le combat devint général. Conrad s'avança le premier à la tête des Latins. Il était sans casque et sans bouclier; mais il portait pour cuirasse une toile de lin, repliée en dix-huit doubles, et trempée dans le sel et le vinaigre, ce qui la rendait impénétrable aux plus rudes coups de lance. A la portée du trait il fit halte; le reste de l'armée le suivait en colonnes. Les files et les rangs serrés, il charge et enfonce l'ennemi, qui, ne pouvant soutenir ce choc, tourne le dos et prend la fuite. Branas s'efforce inutilement d'arrêter les fuyards; ni sa voix, ni son exemple ne peuvent les rassurer. Désespéré de leur

xix.
Bataille de
Constanti-
nople.
Nicoet. l. 1,
c. 8.

lâcheté, il court lui-même à Conrad ; la mort de ce brave guerrier eût décidé la victoire. Il lui lance son javelot, qui ne fait que lui effleurer l'épaule. Conrad empoignant sa pique à deux mains, la lui porte au visage et le renverse à bas de son cheval. Comme Bran- nas demandait quartier : *Ne crains rien*, lui dit Conrad, *il ne t'en coûtera que la tête* ; ce qui fut sur-le-champ exécuté par ses gardes. Cependant l'armée rebelle fuyait de toutes ses forces. Les vainqueurs firent peu de carnage, et ne s'acharnèrent pas à la poursuite. Ils s'arrêtèrent à piller le camp, et le peuple de la ville vint en foule enlever sa part du butin. Dans cette bataille fut tué un fameux astrologue, nommé Constantin Sté- that, qui avait prédit à Bran- nas qu'il entrerait ce jour-là en triomphe dans Constantinople. La prophétie se vé- rifia tout autrement que l'un et l'autre ne l'avaient en- tendu. Comme l'empereur rentrait triomphant dans la ville, on porta devant lui, au bout de deux lances, la tête et le pied droit de Bran- nas. A côté de ce sanglant trophée on portait encore la tête d'un de ces poètes mercenaires qui font commerce d'éloges en méchants vers. On ne dit pas la raison de cet assortiment bizarre : on peut soupçonner que ce favori d'Apollon s'était un peu trop pressé de chanter d'avance le glorieux succès de Bran- nas.

xx.
Suites de la
victoire.
Nicoet. l. 1,
c 9.

L'empereur s'attribuant à lui seul l'honneur d'une victoire à laquelle il avait eu si peu de part, fit pré- parer un magnifique festin, et ordonna de tenir ou- vertes toutes les portes du palais, afin de se montrer à son peuple dans toute sa gloire. Il crut la relever par la plus stupide inhumanité. Il fit servir sur sa table la tête de Bran- nas, et l'ayant jetée par terre, les courtisans,

qui n'ont guère d'autre ame que celle du prince, se firent un jeu de l'insulter à coups de pied et de la percer de flèches. Il la fit porter en cet état à la femme de Branas, nièce de l'empereur Manuel; et comme on demandait à cette veuve infortunée si elle la reconnaissait, levant ses yeux presque éteints par la douleur : *Oui*, répondit-elle, *et je reconnais aussi mes malheurs*. Elle n'en dit pas davantage, et se replongea dans un morne silence. C'était une princesse vertueuse et modeste, celle de toutes les femmes de la cour qui méritait le moins un traitement si barbare. Manuel avait coutume de l'appeler *l'honneur de son sexe et l'ornement de la famille impériale*. Cependant l'armée vaincue, saisie du plus grand effroi, précipitait tellement sa fuite, qu'elle ne s'aperçut qu'au pont d'Athyras, à six lieues de Constantinople, qu'elle n'était pas poursuivie. Chacun alors se dispersa pour se retirer dans sa famille, les simples soldats sans inquiétude, à l'abri de leur obscurité; mais les officiers distingués par leur naissance ou par leurs emplois, craignant le ressentiment du prince, s'assemblèrent, et d'un commun avis lui envoyèrent des députés pour lui dire, *que s'il leur pardonnait, il n'aurait point de serviteurs plus zélés et plus fidèles; mais que s'il se montrait inflexible, ils allaient, quoique à regret, chercher leur sûreté et porter leurs services chez les nations ennemies*. L'empereur leur accorda leur pardon. Plusieurs d'entre eux étant venus l'assurer de leur repentir et de leur attachement désormais invariable, il les reçut avec bonté; et prenant le ton de directeur de conscience, il leur conseillait d'aller trouver le patriarche, pour se faire relever de l'anathème qu'ils avaient encouru par

leur révolté. Les âmes les plus timorées suivaient son avis; d'autres, moins scrupuleux, en faisaient des risées, et disaient qu'ayant été clerc autrefois, il ne pouvait perdre l'habitude de catéchiser. Quelques-uns s'étaient déjà retirés chez les Bulgares, il les rappella par des lettres d'amnistie.

XXI.
Troubles à
Constanti-
nople.
Nicet, l. 1,
c. 10.

Il aurait au moins eu l'honneur d'avoir terminé avec douceur une guerre civile, si sa bizarrerie naturelle n'eût flétri cet heureux commencement. Après la grâce accordée aux révoltés, il permit au peuple de Constantinople de traiter en pays ennemi les campagnes dalentour et les îles de la Propontide, pour punir les habitants de s'être déclarés pour Branas. Une permission de faire du mal a toute la force d'un ordre, et il est toujours promptement exécuté. Dès la nuit suivante, on mit le feu à tous les édifices, tant sacrés que profanes, tant publics que particuliers, au-delà du golfe de Céras. On eût dit que les Bulgares étaient aux portes de la ville. Ce canton fut entièrement dévoré par les flammes. On voyait les malheureux habitants, surpris par l'incendie, sauver de leurs maisons embrasées leurs enfants et ce qu'ils pouvaient emporter de leurs effets. Le lendemain, les Latins de Conrad, accompagnés de cette foule de misérables qui, dans les grandes villes, n'attendent qu'un signal pour piller les biens qu'ils n'ont pas, armés de tout ce qui leur tombait sous la main, se dispersent aux environs de Constantinople; ils forcent, ils pillent, ils abattent les habitations, les églises, les monastères. On insulte, on maltraite les prêtres, les moines, les religieuses. On enlève jusqu'aux vases sacrés; on massacre ceux qui résistent. Ce désordre affreux aurait duré plus long-temps, si l'empereur, sur

les remontrances de quelques gens de bien, n'eût envoyé les seigneurs du plus haut rang pour arrêter cette fureur populaire. Elle fut suivie d'un autre excès non moins déplorable. Les artisans de Constantinople, déjà jaloux des Latins, qui se vantaient d'avoir seuls sauvé l'Empire, irrités encore du traitement barbare qu'ils venaient de faire aux Grecs, s'étant animés les uns les autres et réunis ensemble, attaquent les Latins à leur tour. Ils courent en foule à leurs maisons, qu'ils croient remplies de richesses, ne respirant que le meurtre et le pillage. Ils brûlent de renouveler le massacre qu'ils avaient déjà fait du temps d'Andronic. Mais ils y trouvent plus de résistance. Au premier bruit de cette émeute, les Latins, tous gens de guerre, avaient fermé de grosses pièces de bois l'entrée des rues qui conduisaient à leurs logements; et à la faveur de ces barricades, armés de toutes pièces, ils repoussaient aisément une multitude confuse, sans chef, pleine de vin et dont l'ivresse faisait tout le courage. L'assaut continua bien avant dans la nuit. Le terrain des attaques fut bientôt jonché d'habitants tués ou blessés, et couchés par terre au pied des barricades. Au matin, le peuple se préparait à recommencer, lorsque l'empereur envoya ses principaux officiers pour apaiser le tumulte. Les Latins y réussirent encore mieux par un stratagème. Ils avaient transporté pendant la nuit dans le vestibule de leurs maisons une grande partie des cadavres, et après les avoir habillés comme eux, et leur avoir coupé la barbe qui distinguait les Grecs, ils les montraient aux envoyés de l'empereur comme des Latins qui avaient péri dans cette émeute; ils les priaient de se contenter du sang de ces malheureux, et de ne pas pousser plus loin un

emportement aveugle. Le peuple y fut trompé, et se croyant assez vengé, chacun retourna à son travail ordinaire. Mais ce qui contribua le plus à calmer les esprits, ce fut que l'ivresse de la veille étant dissipée, la chaleur qui les avait enflammés se trouva fort refroidie.

XXII.
Continuation de la
guerre des
Bulgares.

[Nis. L. 2, 1.]

Les Bulgares et les Valaques avaient profité de la guerre civile pour repasser le mont Hémus avec les Patzinaces. Ils étaient campés près d'Agathople, et ravageaient toute cette contrée de la Thrace. Isaac résolut de les combattre en personne. La victoire remportée sur Branas, qu'il ne devait, qu'à Conrad, lui donnait une grande opinion de lui-même. Il manda toutes ses troupes, auxquelles il assigna rendez-vous à Taurocome, près d'Andrinople, et les devança avec quelques escadrons qui se trouvèrent prêts à partir. Lorsqu'elles furent arrivées, il envoya les bagages à Andrinople, et s'étant mis en marche, il prit lui-même les devants avec un corps de deux mille cavaliers choisis. Il fut bientôt averti par ses coureurs que les ennemis, après avoir ravagé les environs de Lardée, se disposaient à se retirer dans leur pays avec un grand butin et quantité de prisonniers. Il partit de nuit aussitôt¹, mais ne les trouvant plus², il campa près de Basternes, et fit reposer son armée. Trois jours après, il prit la route de Bérée. Il n'avait pas encore fait cinq lieues qu'un cavalier, courant à toute bride, vint lui annoncer que les

¹ Il existe un discours d'Eustathe, adressé à l'empereur pour le féliciter de son courage dans cette expédition nocturne et dans la suivante, publié pour la première fois par M. Tafel, professeur à Tubin-

gue. *Eustathii Opusc.*, Tubingue, 1832, in-4°, p. 41-45. — B.

² C'était la nuit de samedi-veille; il était tombé une pluie affreuse et il soufflait un vent très-violent. — B.

Bulgares n'étaient pas loin, et qu'ils marchaient à petit pas, parce qu'ils étaient chargés de butin. Il fait diligence pour les joindre, et ne fut pas long-temps sans les apercevoir. A la vue des Grecs, les Barbares chargent de leur butin un détachement, avec ordre de prendre le plus court chemin pour regagner les montagnes; le reste de leur armée fait halte et se prépare à recevoir l'ennemi. La cavalerie grecque engage le combat, et les Barbares avaient l'avantage. Montés sur des chevaux très-vites à la course et infatigables, ils coururent d'abord à la rencontre des escadrons grecs; mais après avoir tiré leurs flèches et porté leurs coups de lance, ils tournaient bride, et fuyant sans se débander, ils se laissaient poursuivre jusqu'à quelque distance : alors, retournant tout-à-coup sur l'ennemi, ils combattaient avec plus de force. Ce manège, plusieurs fois répété, fatigua tellement les Grecs qu'ils étaient sur le point de succomber, et perdaient déjà beaucoup de leurs gens, lorsque l'empereur fit avancer l'infanterie. Celle des Bulgares était en trop petit nombre pour en soutenir le choc. Ils prirent donc le parti de faire retraite, mais en si bon ordre que l'empereur ne remporta sur eux d'autre avantage que de reprendre les prisonniers qu'ils emmenaient. Il continua de les poursuivre inutilement. Pierre et Asan, toujours à la tête de leurs troupes, se firent un jeu de fatiguer l'empereur, sans en venir jamais aux mains. Instruits de tous ses mouvements, ils lui échappaient sans cesse par la légèreté de leurs chevaux, les gens de pied étant accoutumés à sauter en croupe. Lorsque l'empereur allait les chercher à Philipopoli, dont ils ravageaient le territoire, avant son arrivée ils étaient déjà sur les terres d'Agathople; cou-

rait-il à cette dernière ville, il apprenait qu'ils étoient retournés à Philippopoli. N'espérant plus les attendre, il lui vint en pensée d'entrer lui-même en Bulgarie, et de se venger sur ce pays des ravages que les Bulgares faisaient en Thrace. Mais les neiges et les frimas, qui se font sentir de bonne heure en ces contrées, l'obligèrent de faire cantonner ses troupes. Ainsi pourvu avec lui sa cavalerie légère, il retourna à Constantinople, où il passa l'hiver en fêtes et en spectacles.

XXIII.
Conrad se retire en Palestine.
Nicet. l. 2, c. 1.
Roger de Hov.
Guill. de Naugla.
Abou-Isa-radj.
Chron. Belg.
Jac. de Vitri.
Hist. de Jerus.
Exped. Frid.
Guill. Neubrig.
Sant. l. 3, part. 20, c. 1.
Ducange, Fam. Byz. p. 203.

Isaac en partant de Constantinople, pour marcher contre les Bulgares, avait recommandé à Conrad de le suivre sans délai. Mais Conrad s'ennuyait de vivre à la cour du prince grec, où il n'espérait pas de plus haute fortune. La qualité de César ne lui procurait que le faible privilège de porter la chaussure de pourpre, sans aucun droit de succéder à l'Empire. D'ailleurs la mort de Branas, qu'il avait tué de sa propre main, lui avait attiré de puissants ennemis, et la faible protection de l'empereur ne pouvait le rassurer. Il profita donc de l'absence du prince pour se retirer; et comme il avait pris la croix avant que de venir en Grèce, il passa par mer en Syrie, où son père était déjà entre les plus illustres croisés. Il débarqua au port de Tyr, le jour même que Saladin gagna la fameuse bataille de Tibériade, qui porta un coup mortel aux chrétiens de la Palestine. Son arrivée sauva la ville de Tyr; il la défendit avec tant de courage et de prudence contre les attaques de Saladin, qu'il l'obligea de lever le siège. Il eut le bonheur de délivrer son père prisonnier entre les mains des musulmans. Mais sa valeur, mal secondée, ne put arrêter le cours des conquêtes de ce redoutable sultan, qui, après s'être emparé d'Acre, de Batut, de Sidon, d'Ascalon, vint assiéger

Jérusalem et la prit en dix jours. Les services que Conrad rendit aux chrétiens lui attirèrent une grande considération en Palestine. Sa femme Théodora était venue à Constantinople avant son départ. Sibylle, fille Amauri ; sœur de Baudouin IV, mère de Baudouin V, eut successivement rois de Jérusalem, leur avait succédé. Elle porta la couronne qui lui appartenait sur la tête de Gui de Lusignan, qu'elle épousa. Elle mourut deux ans après la perte de Jérusalem ; et quelque Lusignan prétendit conserver le nom de roi, qu'il ne tenait que du chef de sa femme, Isabelle, sœur de Sibylle, lui disputa cet honneur, et prit le titre de roi. Il était marié à Humfroi de Thoron, connétable du royaume. Mais Conrad, assez ambitieux pour aspirer au trône de roi, même sans états, enleva la princesse et l'épousa. Ce mariage si peu canonique subsista au moyen de l'argent que Conrad répandit, et du besoin qu'on avait de son assistance, parce qu'étant maître de Tyr il tenait qu'à lui d'affamer tout le pays. Ce droit passa à sa fille Marie, qui, ayant épousé Jean de Brienne, comte de la Marche, lui communiqua ce même titre et la réalité. Toute la valeur de Conrad ne put le garantir des coups de ce prince barbare et sanguinaire, surnommé le Vieux de la Montagne, qui, s'étant érigé sur le Mont Liban un tribunal meurtrier, jugeait de là les lances de la terre, et envoyait du haut de ses rochers poignard et la mort dans le sein de ceux qu'il avait condamnés. Conrad fut assassiné à Tyr à la fin d'avril l'an 1194.

Au commencement du printemps de l'an 1188, l'empereur retourna joindre ses troupes, qui avaient passé l'hiver sur les frontières de Bulgarie. Il employa trois

AN 1188.

XXIV.
Fin de la
guerre de
Bulgarie.

mois au siège de la forteresse de Lobize, qu'il ne put prendre; et après avoir inutilement fatigué ses troupes, il revint à Constantinople, où le rappelait le plaisir de la chasse et des spectacles, dont il était plus occupé que du soin de ses états. Il avait enlevé, dans une course, la femme d'Asan; ce qui obligea le prince bulgare de conclure une trêve et de donner un de ses frères en otage.

AN 1189. L'empereur ne s'était pas rendu difficile sur les conditions, étant alors appelé en Asie par de nouveaux troubles. Théodore Mancaphas, de Philadelphie, homme hardi et ambitieux, avait fait révolter sa patrie. Cette ville, bien fortifiée et peuplée d'habitants braves et séditieux, prétendait former un état séparé, et toute la Lydie, dont elle était capitale, s'était jointe à elle. **XXV. Révolte de Mancaphas.** Mancaphas prit le titre de roi, fit battre monnaie, et mettait tout en œuvre pour attirer à son parti les provinces voisines. Isaac, après avoir d'abord méprisé cette rébellion, en conçut enfin de l'inquiétude, et marcha lui-même à Philadelphie. Après un siège de plusieurs jours, qui avait déjà coûté la vie à un assez grand nombre de braves gens, l'empereur et le rebelle étant également fatigués, l'un désespérant de forcer la place, l'autre craignant ses nouveaux sujets presque autant que les ennemis, en vinrent à un accommodement. Mancaphas renonça au titre de roi, et eut la liberté de demeurer dans la ville, qui reconnut comme auparavant la domination de l'empereur, et donna des otages de sa fidélité. Basile Vatace était gouverneur du thème des Thracésiens, dont la Lydie faisait partie. Il n'était pas de la famille illustre dont il portait le nom. Né dans l'obscurité, il devait sa fortune peut-être à son mérite.

XXV.
Révolte de
Mancaphas.
Nicot. l. 2,
c. 1, 2.
Ducange,
Fam. Byz. p.
292.
Dequignes,
hist. des
Russ, l. 11,
p. 51.

peut-être à son intrigue, et avait épousé la fille de Constantin l'Ange, oncle de l'empereur. Persuadé qu'un rebelle, quoique désarmé, est toujours à craindre, il gagna par argent les partisans de Mancaphas, et ne pouvant les engager à le mettre entre ses mains, il vint du moins à bout de le faire chasser de Philadelphie. Mancaphas, de roi de Lydie, devint le fléau du pays. Azzeddin, sultan d'Icône, cassé de vieillesse, avait partagé ses états entre ses fils, se réservant toujours le titre de souverain. Ce fut chez l'un d'eux, nommé Kaïkhosro, que Mancaphas alla chercher asile. Il ne put engager ce prince à faire la guerre à l'Empire; mais il en obtint la permission d'enrôler autant de volontaires qu'il s'en présenterait. Mancaphas en rassembla un grand nombre, accoutumés à vivre de pillage; et à leur tête il fit un horrible dégât en Lydie, en Phrygie, en Carie. Animé par la vengeance, il brûlait les moissons, massacrait les habitants, détruisait les églises. Plus barbare que les Turks, il s'irritait, lorsqu'ils épargnaient le sang des chrétiens. Pour réduire par les armes un pareil ennemi, il eût peut-être été besoin d'une guerre longue et sanglante. L'empereur prit une voie moins glorieuse, mais plus abrégée. Il envoya des députés à Kaïkhosro, avec une grande somme d'argent. Il obtint par ce moyen de se faire livrer Mancaphas; mais ce fut à condition qu'il ne le punirait ni par la perte de la vue, ni par celle d'aucun de ses membres. Isaac le condamna à une prison perpétuelle. Les frères de Kaïkhosro furent si indignés de la lâcheté qu'il avait eue de vendre à l'empereur un malheureux réfugié, que peu en fallut qu'ils ne se réunissent pour l'en punir par les armes.

xxvi.
Commence-
ments de la
troisième
croisade.

Nicet. 1. 2.
c. 3.

Sanut. 1. 3.
part. 10. c.

1.
Radulf. de
Diceto.

Trivetti chr.
Coggeshal.
chron.
Rob de
monte. chr.

Tandis qu'un rebelle occupait en Asie les armes de l'empereur Isaac, un prince ami, mais beaucoup plus redoutable, lui donnait en Europe de mortelles inquiétudes. Frédéric, empereur d'Allemagne, à la tête d'une puissante armée, traversait la Bulgarie pour aller au secours de la Terre-Sainte, réduite alors à un état déplorable. C'est la troisième de ces expéditions fameuses, qui ébranlèrent l'Europe et firent trembler l'Asie, où les chrétiens, après d'éclatantes victoires et de hauts faits d'armes, ne laissèrent enfin que leurs tombeaux dans les plaines qu'ils avaient couvertes de leurs trophées. La prise de Jérusalem¹ et de la sainte croix, qui était tombée entre les mains des infidèles, avait jeté la consternation dans tout l'Occident. Le pape Urbain III en mourut de douleur. Grégoire VIII, son successeur, fit son premier soin de travailler au recouvrement de la ville sainte. Il ne tint pas le saint siège deux mois entiers, mais sa mort n'interrompit pas ce dessein. Clément III s'empressa avec la même ardeur à mettre en mouvement le zèle des princes chrétiens; il exhorta tous les fidèles à cette pieuse entreprise, leur promettant les grâces du ciel et la ré-

¹ Les Arméniens disent qu'à la prise de Jérusalem par Saladin, ceux de leur nation lui ayant demandé de conserver la propriété de l'église de Saint-Jacques, Saladin y consentit, à condition qu'ils en feraient murer les fenêtres. Ce qui ayant eu lieu, il y entra à l'insu de tout le monde et y alluma une lampe; après quoi il fit aussi murer la porte et s'en alla. Privés de leur église, les Arméniens en bâtirent une temporaire devant celle-ci. Sa-

ladin étant de retour après une absence de sept années, les Arméniens lui rappellèrent sa promesse. Saladin alors entra dans l'église, et y ayant trouvé sa lampe qui brûlait encore, il reconnut la discrétion des Arméniens, et leur restitua leur chapelle. Tchamitch., III, 154. Voyez pour les autres détails de cet événement, qui ne touchent en rien à l'histoire de l'Empire, Abou'l-Isradj, *Chr. ar.* p. 274, et les *Extrits des hist. ar.* p. 188 et suiv.—B.

mission de tous leurs péchés. Le feu de cette dévotion militaire se ralluma dans tous les cœurs : princes , prélats , barons , gens de toute condition prirent la croix. Philippe , roi de France , Henri , roi d'Angleterre , et son fils Richard , l'empereur Frédéric Barberousse , s'engagèrent eux-mêmes , et invitèrent leurs sujets à les suivre. Henri écrivit à Béla , roi de Hongrie , et à l'empereur Isaac , pour leur demander le passage et le commerce des vivres. Il en reçut des réponses favorables : Isaac lui promit même de l'assister de ses conseils et de son secours pour une si louable expédition. La guerre survenue entre la France et l'Angleterre retint les deux rois pendant deux ans , et Henri mourut dans cet intervalle ; mais ce contre-temps n'arrêta point Frédéric. Après avoir pris la croix avec son fils Frédéric , duc de Souabe , dans une assemblée des princes de l'Empire , tenue à Mayence le 27 mars 1188 , il indiqua le rendez-vous à Ratisbonne pour le 24 du même mois de l'année suivante. Il était lié d'amitié avec Saladin ; il lui envoya déclarer qu'il y renonçait , et qu'il allait porter la guerre dans ses états , s'il ne rendait aux chrétiens la sainte croix et toutes ses conquêtes de Palestine. Il écrivit au roi de Hongrie , à l'empereur grec , au sultan d'Icône. Béla promit le passage et des subsistances. Isaac envoya à Nuremberg une ambassade solennelle , composée de son chancelier Jean Ducas , et de plusieurs autres seigneurs. On s'engagea de part et d'autre par des serments mutuels , les Grecs à favoriser l'entreprise , les Allemands à traverser les terres de l'Empire sans y causer aucun dommage. On convint que les croisés seraient défrayés sur leur route de fruits , de légumes , de bois , de foin et de paille ,

mais qu'ils paieraient tout le reste au prix du marché. Frédéric, en congédiant les ambassadeurs, les fit accompagner de l'évêque de Munster, de Robert comte de Nassau, et de Henri comte de Diech. On vit aussi arriver à Nuremberg des députés du sultan d'Icône, qui promettait toute assurance. L'empereur, après leur avoir fait un accueil distingué, renvoya avec eux un seigneur nommé Godefroi. Le sultan haïssait Isaac, qui, s'étant engagé à lui payer tous les ans quatre cents livres d'or, ne lui tenait pas parole; et, malgré ses promesses, il n'était pas mieux disposé à l'égard des croisés, comme on le verra dans la suite.

XXVII.
Mauvaise foi
d'Isaac.

Reischers-
perg. chron.
Mathieu
Paris.
Radulf. de
Diceto.

Si, dans les croisades précédentes, les chrétiens avaient soupçonné de trahison les empereurs Alexis et Manuel, ils eurent encore bien plus de sujet d'en accuser Isaac. Il avait contracté avec Saladin une étroite liaison, dont voici l'occasion : obligé de fuir de Constantinople avec son père, ainsi que nous l'avons raconté, il s'était retiré avec Alexis, son frère aîné, auprès de Saladin, qui les avait bien reçus. Lorsqu'Isaac prit le parti de retourner à Constantinople, Alexis, craignant la barbarie d'Andronic, voulut demeurer à la cour du sultan. Isaac, porté sur le trône par une révolution inespérée, rappela son frère, que Saladin renvoya comblé de richesses. Mais, lorsqu'Alexis passa par Accaron, il fut arrêté comme allié du mortel ennemi des chrétiens, par le comte de Tripoli et le prince d'Antioche, qui le mirent dans les fers. L'empereur, informé de la captivité de son frère, eut recours à Saladin, et, pour le seconder dans la guerre qu'il faisait aux Latins, il lui envoya quatre-vingts galères bien armées, qui furent attaquées et prises sur les côtes de

typère par Margarit, amiral de Sicile. Le sultan n'eut pas besoin de ce secours pour conquérir presque toute la Palestine. Ayant délivré Alexis, il le renvoya avec une députation honorable, chargée de magnifiques présents. L'empereur se piqua de reconnaissance ; il combla d'honneurs les députés, et les logea dans le plus beau palais de Constantinople ; ce qu'il ne faisait pas pour les Latins. A leur retour, il fit partir avec eux des ambassadeurs pour remercier Saladin de la délivrance de son frère, et lui porter une couronne d'or avec d'autres présents très-riches. Voilà ce que racontent les historiens occidentaux, et jusque-là ils ne disent rien que de vraisemblable. Le reste peut bien avoir été inventé, ou du moins exagéré par la haine des Latins, accoutumés à imputer aux Grecs les mauvais succès de leurs croisades. Ils rapportent qu'Isaac fit avec Saladin une ligue contre les Latins, et qu'ils convinrent entre eux, Isaac, de traverser de toutes ses forces l'entreprise des croisés ; Saladin, d'attaquer les chrétiens d'Orient, et d'abandonner à Isaac, après la conquête, le domaine de la Terre-Sainte ; que, pour gage de sa parole, il avait mis par avance toutes les églises de Palestine entre les mains des Grecs, pour y faire l'office selon leur usage ; que, sur un faux bruit qui se répandit à Constantinople de la défaite de Saladin devant Antioche, Isaac avait ordonné à tous les Latins de sortir des terres de l'Empire. Pour rendre ce prince encore plus odieux, ils ajoutent des circonstances tout-à-fait incroyables de sa criminelle intelligence avec les infidèles. Si l'on veut les en croire, entre les présents de Saladin était un grand vase d'argent, rempli d'un poison si fort, que l'ouverture en ayant été

faite par un prisonnier latin, au milieu d'une place de Constantinople, d'où l'on avait écarté tout le monde, le prisonnier en mourut sur-le-champ. Il y avait aussi six mille boisseaux de farine empoisonnée, et trois mille boisseaux de froment pareillement empoisonné, provision meurtrière pour faire périr les croisés. Mathieu Paris débite sérieusement que Saladin avait envoyé à Constantinople une idole de Mahomet qu'Isaac avait promis de faire adorer, mais qu'elle avait été prise sur mer par les Génois et conduite à Tyr; qu'en conséquence de ces horreurs, personne ne prenait la croix à Constantinople qu'il ne fût arrêté sur-le-champ et jeté dans les cachots. Toutes ces fables, accréditées par la haine nationale qu'elles enflammaient encore, et recueillies par des historiens trop crédules, n'avaient sans doute d'autre fondement que des bruits populaires. [Ce qui est plus certain, c'est qu'Isaac¹ écrivit au sultan d'Égypte une lettre où il déclare formellement avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour retarder la marche des croisés, ou même pour en faire périr le plus grand nombre]. B.

XXVIII.
Frédéric se
met en
marche.

Nicet. l. 2,
c. 3, 4, 5, 6.
Expositio
asiatica.
Frederici
Epistola ad
Henricum in
collect.
P. D. Mar-
ten, t. 1, p.

909.
Trivetti

L'armée de Frédéric s'étant assemblée à Ratisbonne le jour marqué, il se mit en marche, ayant avec lui son fils Frédéric, duc de Souabe, un archevêque, sept évêques, deux ducs, dix-neuf comtes, trois marquis, trois mille chevaliers, et environ quatre-vingt mille soldats. Après avoir traversé l'Autriche, il entra en Hongrie, où il reçut du roi Béla tous les secours que l'alliance et l'amitié lui donnaient droit d'en attendre. Les écrivains anglais, qui n'étaient pas de ce voyage,

¹ Voyez cette lettre curieuse, *Ess. des Hist. an.*, p. 276.

font passer Frédéric par Thessalonique, et disent qu'il s'en rendit maître. Selon Frédéric lui-même, dans la lettre qu'il écrivit à son fils, et selon les autres historiens qui le suivirent dans cette expédition, il n'approcha pas même de cette ville, et prit sa route beaucoup plus haut, par la Bulgarie, pour entrer en Thrace par Philippopoli. Il arriva le 28 juin au bord de la Save, et vint à Belgrade. C'était la première ville de l'Empire sur la frontière de Bulgarie. Fidèle à sa parole, il contenait son armée dans la plus exacte discipline, jusqu'à punir de mort quelques-uns des croisés qui s'étaient portés à des actions de violence. Il s'en fallut bien qu'il trouvât la même bonne foi dans l'empereur grec. Isaac avait, à la vérité, envoyé ordre à toutes les contrées voisines de porter des vivres sur la route des croisés : mais Andronic Cantacuzène, chargé de l'exécution, s'en acquitta si mal, qu'il donna lieu de soupçonner qu'Isaac lui avait donné secrètement des ordres contraires. Tandis que le duc de Belgrade et les autres seigneurs du pays venaient amuser Frédéric par des présents et des harangues flatteuses, ils ne cherchaient que l'occasion de le perdre. Ils attaquaient ses fourrageurs, insultaient son camp pendant la nuit, enlevaient ses convois, tuaient ses soldats qu'ils trouvaient écartés. Des archers cachés dans des halliers, le long du chemin, ne cessaient de tirer des flèches empoisonnées. On arrêta grand nombre de ces brigands, que Frédéric fit pendre, et on découvrit par leurs aveux la trahison de l'empereur grec. Le roi de Hongrie, soit qu'il ne fût pas instruit de la perfidie de son gendre Isaac, soit qu'il en fût lui-même complice, l'envoya excuser à Frédéric de ce qu'il différât de venir au-de-

chron.
Coggeshal.
chron.
Brompton
chron.
Chron. Bel-
gic.
Radulf, de
Diceto.
Hist. hiero-
sol.
Appendix
ad Radevi-
cum.
Otto de Sto
Blasio.
Chron. Al-
beric.
Reischers-
perg. chron.
Ducange,
sur Villehar-
douin, p.
345.
Idem, fam.
p. 203.
Pagi ad Bar.

vant de lui ; il était alors occupé en Asie , disait-il , à étouffer une révolte : c'était celle de Mancphas. Il vint aussi un autre courrier avec des lettres du chancelier de Constantinople ; il mandait que l'empereur était fort surpris que Frédéric ne lui eût pas encore notifié son arrivée ; qu'il aurait chargé les premiers du pays de lui rendre toute sorte d'honneurs ; et qu'à la première nouvelle de son voyage , il avait envoyé à Strélitz des personnes distinguées pour y attendre l'armée , lui fournir des subsistances et saluer le roi de sa part. Les empereurs grecs ne donnaient pas d'autre titre aux empereurs d'Occident. Ces témoignages de bienveillance étaient autant de mensonges. Loin de favoriser les croisés , le duc de Belgrade courait tout le pays , faisait désertir les campagnes , briser les moulins , enlever tous les vivres. Frédéric , approchant de Nysse , vit venir à sa rencontre Nééman et ses deux frères , comtes de Servie et de Rascie , qui venaient d'enlever depuis peu ces deux provinces à l'Empire. Ils rendirent hommage à l'empereur , lui présentèrent abondance de vivres , en firent fournir pour de l'argent à toute son armée , et lui offrirent leur secours et celui de leurs alliés , Pierre et Asan , chefs des Bulgares. Ils l'avertirent de se défier d'Isaac. Ils voulaient recevoir de ses mains l'investiture de Nysse et de tout leur domaine , et le priaient de les admettre au nombre de ses vassaux. Frédéric répondit qu'il n'était pas venu pour faire la guerre aux chrétiens , mais aux infidèles ; que si les Grecs lui fermaient le passage , il saurait bien l'ouvrir par ses armes avec le secours de Dieu. Après avoir donné six jours de repos à ses troupes , il continua sa route et ne trouva qu'hostilités. On

lui disputait tous les passages, on lui tuait des soldats, on pillait ses équipages. Les gorges des montagnes étaient fermées par des murailles, par des abatis d'arbres, et défendues par des troupes; il fallait combattre à chaque pas. Toutes les éminences étaient couvertes de Grecs, de Valaques, de Bulgares, qui les accablaient de pierres et de traits. Il se trouvait des Allemands assez hardis pour grimper aux ennemis l'épée à la main; quelques-uns les saisissant corps à corps, roulaient avec eux jusqu'au pied des montagnes. Un soldat allemand se fit remarquer par son courage; il était malade et porté en litière; entendant le cri des ennemis et les voyant approcher, la colère lui rend ses forces; il saute en bas et court à eux, tue le premier qu'il rencontre, met les autres en fuite, et revient se recoucher dans sa litière.

Les Allemands arrivent à Strélitz, qu'ils trouvent abandonné. La nécessité les force au pillage. Quelques troupes qui vinrent ensuite joindre l'armée, rapportèrent qu'elles avaient vu sur leur route, pendus à des arbres, les cadavres des Allemands morts en chemin, que les Grecs avaient exhumés. A l'entrée d'un défilé qu'on appelait les portes de Saint-Basile, on aperçut une armée de Grecs qui fermait ce passage. Elle était commandée par Manuel Camyze et par Alexis Guide, grand-domestique d'occident. Ils avaient ordre de harceler les Allemands et de les inquiéter dans leur marche. Cet obstacle ne fut pas difficile à vaincre. Le vue des hommes et des chevaux revêtus de fer effraya tellement les Grecs qu'ils s'enfuirent à Philippopoli, et y jetèrent tant d'alarme qu'en un moment soldats et habitants abandonnèrent la ville. Il n'y resta que les Ar-

xxix.
Il arrive à
Philippo-
poli.

ménien, que le commerce répandait alors dans presque tout le monde connu. Ils étaient amis des Latins, avec lesquels ils s'accordaient davantage dans les dogmes religieux. Nicéas, auteur de l'histoire de l'empire grec, depuis la mort d'Alexis I^{er} jusqu'à celle de Baudouin de Flandre, premier empereur latin, était alors gouverneur de cette ville. C'était un homme de mérite, revêtu des plus grandes dignités à la cour de Constantinople, et qui aurait été capable de défendre cette ville, si sa bonne conduite n'eût été traversée par les caprices de son maître, qui, tantôt lui ordonnait de réparer les fortifications de cette place, pour la mettre hors d'insulte, et tantôt lui mandait de détruire tous les ouvrages, de peur qu'elle ne servît de retraite aux Latins. Les Allemands avaient mis six semaines à traverser la Bulgarie, avec beaucoup de périls et de travaux. Au sortir de ce pays, ils se trouvèrent dans une plaine fertile, où les granges étaient pleines et les vignes chargées de raisins mûrs. Ils arrivèrent le 23 août à Philippopoli ; ce fut là que Frédéric apprit le mauvais traitement fait à l'évêque de Munster et aux deux comtes qu'il avait envoyés à l'empereur grec. Ces députés, accompagnés de cent soldats et d'un nombreux cortège, étaient arrivés à Constantinople dans le temps qu'Isaac était devant Philadelphie. A son retour, Isaac leur fit un bon accueil ; mais, dès le lendemain, ils furent saisis, dépouillés, menacés de mort et jetés dans des cachots séparés. Cette ame basse, qui rampait sur le trône, violait ainsi les droits les plus sacrés de l'humanité pour faire sa cour à Saladin, dont il caressait les ambassadeurs. Frédéric venait d'apprendre cette nouvelle offensante,

lorsqu'un Pisan nommé Jacob, après avoir obtenu un sauf-conduit, vint lui présenter, de la part d'Isaac, des lettres pleines de faste et d'arrogance; la suscription était conçue en ces termes : *Le très-sublime Isaac, très-sacré empereur, très-excellent, très-puissant, établi de Dieu, maître des Romains, ange de toute la terre, successeur du grand Constantin, souverain des souverains, au cher frère de son empire, le très-grand roi d'Allemagne, envoie sa grace et sa dilection fraternelle. Il lui mandait qu'il était indigné que Frédéric et ses pèlerins eussent eu la hardiesse d'entrer dans ses états sans sa permission; qu'il savait de bonne part que l'intention de Frédéric était d'exterminer les Grecs, et de donner l'empire au duc de Souabe, son fils; que l'amitié contractée entre le roi d'Allemagne et les rebelles de Servie confirmait ce rapport: que, néanmoins, s'ils demandaient à passer en paix, et qu'ils s'engageassent par serment à céder à l'Empire la moitié des conquêtes à faire sur les infidèles, il leur accorderait le passage et le commerce des vivres; mais que, pour assurance de leur bonne foi, il fallait, outre les députés qu'il avait déjà entre les mains, lui envoyer pour otages son fils le duc de Souabe, avec six évêques et d'autres seigneurs tels qu'il les voudrait choisir. Un auteur ajoute qu'il demandait encore que Frédéric lui remit sa couronne entre les mains, pour la recevoir ensuite de lui. Cet orgueil, aussi ridicule qu'insolent, révolta toute l'armée. Frédéric dissimula, et se contenta de renvoyer le député sans réponse. Il se rendit maître d'une ville voisine nommée *Scribention*, et y laissa garnison. Il avait déjà écrit à Camyze, qu'après les*

engagements contractés à Nuremberg, il était surpris de se voir traité en ennemi ; qu'il n'avait jamais eu dessein de rien attenter contre l'empereur grec ni contre son empire, et que sa conduite ne donnait aucun sujet de le soupçonner ; qu'il avait fidèlement observé les conventions : qu'après tout, la mauvaise foi des Grecs l'étonnait sans l'intimider, et que s'il ne pouvait obtenir de gré le passage qu'ils lui avaient promis, il saurait bien se l'ouvrir de force. Camyze envoya cette lettre à l'empereur, qui ne lui répondit que par des reproches de sa lâcheté. *Au lieu des menaces que vous m'envoyez de la part de votre prince allemand, lui disait-il, j'attendais de vous des nouvelles de la défaite de ses troupes, que vous laissez courir en liberté dans les campagnes. Ne manquez pas de m'en envoyer au plus tôt.* Pour obéir à ces ordres, Camyze se dispose à réprimer les courses des Allemands. Il décampe de nuit, et ayant posté le gros de son armée derrière des montagnes, il prend avec lui deux mille cavaliers, s'approche avec eux de Philippopoli, et les met en embuscade pour tomber à l'improvise sur les fourrageurs, lorsqu'ils reviendraient du pillage. Les Allemands, avertis de ce mouvement, vont au nombre de cinq mille cavaliers chercher l'ennemi, qui, étant sorti pour les combattre, craignait cependant de les trouver. Ils se rencontrèrent sur la pente d'une montagne d'où les Allemands descendaient, tandis que les Grecs y montaient. On se choque aussitôt ; mais, du côté des Grecs, il n'y eut que l'avant-garde qui combattit. Elle était composée des Alains, commandés par Théodore Branas, fils du malheureux Alexis. Ils y périrent presque tous. Le reste de l'armée prit la fuite

sans oser même envisager l'ennemi. Camyze ne revint au camp qu'au bout de trois jours, encore saisi d'effroi, et se croyant poursuivi par les vainqueurs. Les Grecs, la plupart sans armes et sans chevaux, se retirèrent à trois lieues, ne songeant qu'à sauver leur vie, et pillant eux-mêmes la province dont ils devaient empêcher le ravage. Nicétas, retiré dans l'armée de Camyze depuis la perte de Philippopoli, avait été témoin de ce combat. Il se rendit auprès de l'empereur, l'instruisit du mauvais état de ses troupes et de la supériorité des Allemands, et vint à bout de lui inspirer des pensées de paix.

Cependant le duc de Souabe n'épargnait pas les Grecs. Il passa au fil de l'épée, dans une rencontre, une compagnie de cinquante Allemands qui étaient au service de l'empereur grec. Il apprend qu'il y a encore un grand corps de troupes dans Bérée, il y marche avec le duc de Méranie; c'est le nom qu'on donnait alors au Tyrol. Les Grecs sortent de la ville comme pour combattre, mais, dès qu'ils aperçoivent les Allemands, ils s'enfuient sur les montagnes, ne se croyant pas même en sûreté dans la place. Le duc s'en rend maître sans peine, et retourne à Philippopoli. Les habitants de Thrace, matés par tant de pertes, viennent offrir des vivres pour de l'argent, et l'abondance renaît dans le camp. Dans cette conjoncture, Jacob, accompagné de plusieurs seigneurs, vient faire des propositions de paix. On approchait du mois de novembre, et Frédéric, sans entrer en négociation, répondit froidement que son intention était de passer l'hiver en Thrace, et qu'on aurait le temps de discuter les conditions d'un nouveau traité. Sur cette réponse, Isaac reprend son ca-

xxx.
Retour des
députés de
Frédéric.

ractère d'arrogance insensée; il écrit de nouvelles injures à Frédéric, et, prenant le ton de prophète, il lui prédit qu'il mourra avant Pâques. Après bien des paroles et des emportemens, aussi contraires à la dignité impériale qu'à la raison, on le ramène enfin à des réflexions salutaires; on lui fait sentir qu'il n'a rien à espérer de Frédéric tant qu'il tiendra ses députés dans les fers. Il les met donc en liberté, et le 20 octobre on vient annoncer au camp que le chancelier de l'Empire, avec quatre seigneurs du titre de sébastes, ramènent l'évêque de Munster et les deux comtes. A cette nouvelle le duc de Souabe, suivi de trois mille cavaliers, sort au-devant d'eux. Les Grecs, effrayés à cette vue, s'imaginant qu'on vient les attaquer, tournent bride pour prendre la fuite. Le duc les rassure, en leur faisant dire qu'il ne vient que pour leur faire honneur. On les loge dans le camp; on reçoit les seigneurs allemands avec des acclamations. Frédéric les embrasse en pleurant de joie. L'évêque de Munster lui raconte les mauvais traitements qu'ils ont soufferts. Il instruit l'empereur de la ligue formée entre Isaac et Saladin, et de l'animosité de tous les Grecs, et en particulier du patriarche, qu'il avait lui-même entendu prêcher dans Sainte-Sophie, *qu'il fallait massacrer sans miséricorde ces faux pèlerins; que c'était un moyen infallible d'effacer tous les péchés, et que quiconque aurait tué un Grec en obtiendrait l'absolution en tuant dix Allemands.* Frédéric apprend encore que l'empereur grec, dans l'audience qu'il avait donnée à ses députés, ne leur avait fait aucun honneur, quoiqu'il y eût un grand évêque et deux comtes illustres, parents de Frédéric; mais qu'il les avait lais-

sés debout, confondus avec les domestiques de sa cour. Il prit sa revanche par un procédé tout contraire. Ayant fait venir devant lui les envoyés grecs avec toute leur suite, il les fit asseoir, et, parmi eux, leurs domestiques sans distinction, jusqu'à leurs cuisiniers et leurs palefreniers. Comme ceux-ci, par respect pour l'empereur, et plus encore pour leurs maîtres, refusaient de prendre une place si honorable : *Asseyez-vous*, leur dit l'empereur : *tous les Grecs sont si grands seigneurs qu'on ne peut faire entre eux de distinction de rang*; il les força de s'asseoir pêle-mêle; il leur reprocha ensuite l'insolence de leur maître; et comme Isaac, en renvoyant les députés, avait retenu leurs effets, et plus de deux mille marcs d'argent qu'ils avaient apportés avec eux, il déclara qu'Isaac n'avait point de paix à attendre qu'il n'eût rendu tout ce qu'il avait enlevé avec tant d'infamie. Sur ce qu'Isaac prenait dans ses lettres, entre autres qualités chimériques, celle de *saint* : *La plaisante sainteté*, dit Frédéric, *qui dépouille, emprisonne, expose à mourir de faim et de froid des hommes religieux, députés par leur prince, et qui s'acquittent fidèlement de leur commission. Dieu nous garde d'une pareille sainteté!* Les Grecs se retirèrent avec confusion. Dès qu'ils furent partis, il laissa garnison dans Philippopoli, et se mit en chemin le 15 janvier, pour avancer dans la Thrace. La défiance où il était de l'empereur grec lui avait fait prendre des mesures pour se mettre en état de faire la loi à ce prince perfide. Il avait demandé des vaisseaux aux Génois, aux Pisans, aux Vénitiens et au prince d'Antioche, pour le mois de mars prochain, afin d'attaquer Constantinople par mer et par terre. Il

avait mandé à son fils Henri, qui gouvernait ses états en son absence, de faire prier Dieu dans tous les monastères pour le succès de ses armes contre les infidèles, et surtout contre les Grecs, plus ennemis des Latins que les Sarrasins et les Turks.

AN 1190.

XXXI.
Frédéric
traverse la
Thrace.

Six jours après le départ des envoyés, il reçut des lettres d'Isaac, qui lui mandait qu'il se réjouissait de son approche. Le compliment était équivoque : il signifiait, dans l'esprit du prince grec, qu'il comptait tenir les Allemands dans ses filets, et les faire bientôt périr. Son espérance fut trompée. Frédéric, plus fort avec son armée qu'un prince tel qu'Isaac, eût-il été suivi de toutes les forces de son empire, fit le dégât dans tout le pays. Il arriva le 6 février devant Andrinople ; les habitants s'étaient sauvés, avec leurs effets, les uns à Constantinople, les autres à Didymotique. Le duc de Souabe marcha à Didymotique, la prit d'assaut, et passa tout au fil de l'épée. Il y périt quinze cents Alains. L'évêque de Ratisbonne prit la ville de *Probon*, un autre seigneur celle de *Nicé*. On avait empoisonné les eaux et le vin en quelques endroits ; les croisés en étant avertis n'en reçurent aucun dommage. Une troupe de Grecs et de Comans, sortis de Manica pour surprendre l'armée, fut mise en fuite et se sauva dans la ville : on l'emporta d'assaut ; quatre mille hommes y furent massacrés. Le duc de Souabe entra dans Arcadiopolis. Au milieu de ces ravages, Frédéric faisait observer une exacte discipline ; il réprimait les débauches, il châtiât les violences qui n'étaient pas autorisées par le droit de la guerre. Tout fuyait devant lui ; les villes et les villages restaient déserts. Il vint de nouveaux envoyés pour parler de paix ; mais, comme

ils chicanaient sur les conditions , on les renvoya sans rien conclure. Tout tremblait à Constantinople. Cependant les Allemands trouvaient dans les maisons, sur leur route, des peintures où la sotte vanité des Grecs avait représenté les croisés terrassés et foulés aux pieds des chevaux, et ce spectacle embrasait leur colère. Le duc de Méranie, le comte de Hollande et Frédéric de Bergue retournèrent à Philippopoli, et, de crainte que cette ville ne servît de retraite aux ennemis, ils la détruisirent et revinrent joindre l'empereur à Andrinople. Pierre et Asan envoyèrent proposer à Frédéric de se rendre auprès de lui avec quarante mille hommes, s'il voulait leur mettre sur la tête la couronne de l'empire grec. Frédéric répondit avec amitié; mais il s'excusa de consentir à leur demande sur l'obligation que lui imposait le vœu qu'il avait fait de courir au secours de la Terre-Sainte.

L'empereur grec méprisait d'abord le danger qui le menaçait. Il avait donné sa confiance à un charlatan vénitien, moine de Stude, nommé Dorothée, qui contrefaisait le prophète, et qui s'était acquis auprès de lui un grand crédit, parce qu'autrefois il lui avait prédit qu'il serait empereur; espèce de prédiction alors fort à la mode, l'imposteur ne pouvant qu'y gagner, sans risquer d'y rien perdre. Ce fourbe, sur la foi de prétendues révélations, avait persuadé à l'empereur *que l'expédition de Palestine ne servait que de prétexte, et que le vrai dessein de Frédéric était de s'emparer de Constantinople; qu'en effet il viendrait jusqu'à la porte de Blaquernes, mais qu'il serait obligé de se retirer, après avoir souffert plus de maux qu'il n'en aurait fait.* Prévenu de ces chi-

xxxii.
Accord des
deux
empereurs.

mères, l'empereur fit murer cette porte, et, glorieux d'avance de la victoire qu'on lui promettait, montrant une fenêtre du palais de Blaquernes d'où l'on découvrait les environs de la ville : *C'est par là*, disait-il, *que je tirerai droit au cœur de Frédéric les flèches aiguës que vous me voyez dans la main.* Néanmoins, après ces folles bravades, les désastres qu'on lui annonçait de toutes parts lui firent oublier la prophétie, et rappelèrent sa timidité naturelle. Il fit offrir de sa part les conditions humiliantes qu'il avait auparavant demandées à Frédéric, qui, ne se fiant pas aux députés, envoya lui-même à Constantinople pour s'assurer de la sincérité d'Isaac. On lui rapporta par écrit le projet du traité, dont voici les articles : L'empereur grec ne demandait aucun dédommagement de tous les pillages des croisés ; il s'engageait à leur fournir des vaisseaux et des vivres pour passer en Asie, soit à Gallipoli, soit entre Seste et Abyde. Il donnait en otage quatorze personnes de sa famille, Andronic son neveu, Michel son cousin-germain, six magistrats, six bourgeois des premiers de Constantinople, et cinq seigneurs, qui accompagneraient Frédéric jusqu'à Philadelphie, d'où ils seraient renvoyés ; en réparation de l'insulte faite aux députés, il offrait telle satisfaction que voudrait l'exiger le très-victorieux empereur des Romains ; car alors il ne refusait plus ce titre à Frédéric. Ces conditions furent acceptées et jurées dans Sainte-Sophie par cinq cents des premiers personnages de l'Empire, en présence du patriarche. Les députés de Frédéric jurèrent de leur côté *que leur maître n'avait jamais eu dessein d'attenter à la souveraineté de l'empereur grec, ni de faire aucun mal à ses sujets, et qu'il*

continuerait sa marche sans causer nul dommage, si les Grecs s'abstenaient de toute hostilité. Nicétas rapporte que, lorsqu'il fut question de faire partir les otages, plusieurs des magistrats n'osant ni se mettre entre les mains de Frédéric, ni demeurer chez eux contre l'ordre de l'empereur, s'allèrent cacher dans des maisons étrangères, pour y rester jusqu'à ce que le prince allemand fût passé en Asie. Isaac, irrité de leur désobéissance, envoya à leur place les greffiers du tribunal, auxquels il conféra même leurs charges. Mais il s'apaisa dans la suite, et leur rendit leurs dignités. Le traité étant conclu dans toutes les formes, Isaac envoya à Frédéric des étoffes précieuses, avec quatre cents livres d'argent monnoyé, et en reçut à son tour de riches présents. Les députés du sultan d'Icône vinrent aussi trouver Frédéric dans Andrinople; ils lui témoignaient la vénération la plus profonde, et la plus grande joie de voir enfin Sa Majesté impériale : ce bonheur, disaient-ils, leur faisait oublier tous les mauvais traitements des Grecs, qui les avaient retenus par force. Après ce compliment très-peu sincère, ils présentèrent une lettre du sultan, qui ne l'était pas davantage. Il promettait à Frédéric un passage aussi sûr et aussi commode que s'il eût été dans ses propres états. L'empereur se laissa tromper par ces protestations, et se contenta de les faire jurer aux députés. Le 27 février il sortit d'Andrinople, et après avoir beaucoup souffert de la gelée et des pluies, il arriva enfin à Gallipoli.

On y trouva des barques assez grandes et en assez grand nombre pour transporter toute l'armée en deux passages. Frédéric l'avait ainsi demandé : toujours en

XXXXII.
Passage de
l'Hellespont.
Nicet. l. 2.
c. 6.

Expedicio
asiatica
Friderici.
Sant. 1. 3.
part. 10, c. 2.
Hist. hieros.
Appendix ad
Eadovicum
de gest. Frid.
Radulf. de
Diceto.
Brompton.
chron.
Ottho de Sto
Blasio.
Reischersp.
chron.

défiance des Grecs, il craignait qu'en faisant passer son armée par petites divisions, il ne l'exposât à être taillée en pièces à mesure qu'elle débarquerait. Le duc de Souabe passa le 25 mars avec la première division; c'était le jour même de Pâques. Le reste passa le 28 avec Frédéric, qui ne voulut s'embarquer que le dernier, pour être sûr du salut de ses soldats. A la vue des côtes d'Asie les croisés tressaillaient de joie. L'ardeur de leur courage ne leur montrait que des moissons de lauriers, dans ces belles campagnes où les attendaient de nouveaux périls. Ils traversèrent l'Hellespont au son des flûtes et des trompettes et de toute sorte d'instruments de musique. Ce trajet eut l'air d'un triomphe, et l'on eût dit que c'était une armée, non pas qui allait chercher des combats, mais qui revenait couronnée de la victoire. Les Grecs s'attendaient eux-mêmes à une grande révolution, et les Turks étaient en alarmes. A Constantinople, un astrologue nommé Daniel avait prédit que l'année dans laquelle la fête de l'Annonciation tomberait le jour de Pâques (ce qui arrivait justement cette année), les chrétiens recouvreraient le royaume de Jérusalem, et feraient même la conquête de Bagdad. Les Turks avaient aussi leurs prophètes, qui ne leur annonçaient que des malheurs; ils publiaient que dans l'espace de trois ans une partie des Turks périrait par l'épée, qu'une autre fuirait en Perse, que le reste se ferait baptiser. Ces folles prédictions avaient pris tant de crédit, que Saladin, voulant repeupler la Palestine, presque entièrement dévastée par sa conquête, ne trouvait aucun Turk qu'il pût engager à s'y établir.

Dès que l'armée fut en Asie, les ôtages furent ren-

voyés à Constantinople, hors les cinq seigneurs qui devaient accompagner Frédéric jusqu'à Philadelphie. A trois journées de l'ancienne Troie, on trouva de nouvelles preuves de la perfidie des Grecs : c'étaient les cadavres des avant-coureurs de l'armée, que les Grecs avaient massacrés. Un soldat d'Ulm en Souabe ayant reconnu celui de son frère, prend avec lui dix de ses camarades, et s'enfonce avec eux dans un bois voisin. Il aperçut les assassins en nombre pareil, au-delà d'un marais qui paraissait impraticable. Ses compagnons l'exhortaient à regagner le camp : transporté de colère et de douleur, il se jette seul dans le marais, et, ayant gagné à la nage la rive opposée, il tombe à grands coups d'épée sur les brigands, dont il n'échappa qu'un seul à sa vengeance. On arrive à Thyatire. Sur toute la route on ne cessait de rencontrer des partis embusqués dans les forêts, pour tomber sur les croisés qui se trouveraient à leur portée ; mais ils étaient eux-mêmes plus souvent surpris et taillés en pièces. Comme les Grecs, au lieu de fournir des vivres selon la promesse d'Isaac, les enlevaient de toutes parts, les croisés, pressés par la faim, étant arrivés à Philadelphie, se mirent à couper les blés, quoiqu'ils ne fussent pas encore en maturité. Les habitants sortirent en armes pour défendre leurs moissons. Il se livra un combat qui leur coûta plus cher encore, et ils furent bientôt obligés de regagner leur ville. On conseillait à Frédéric de prendre Philadelphie. *Non*, répondit ce prince, *c'est, dans cette contrée, le boulevard des chrétiens et leur asile contre les Turks*. Le magistrat vint lui faire humblement des excuses ; mais, au départ de l'armée, cinq cents cavaliers grecs la suivirent, et at-

XXXIV.
Frédéric en
Asie.

Nicet. l. 2,
c. 6, 7, 8.
Expositio
asiatica
Friderici.
Appendix ad
Radevicum.
Sanut. l. 3,
part. 10, c. 2.
Roger de
Hoveden.
Chron. Belg.
Reischersp.
chron.

Otto a Sto
Blasio.
Pagi ad Bar.
De Guignes,
Hist. des
Huns, l. II.
[Tchamteh.
III, p. 155
et suiv.]

taquèrent l'arrière-garde près d'Hiéraple; ils furent reçus comme le méritait leur perfidie, et tués presque tous. Les Allemands furent mieux traités à Laodicée; ils trouvèrent chez les habitants tous les secours qu'on leur avait refusés jusqu'alors. Frédéric, attendri du zèle empressé de ce pauvre peuple, ne put retenir ses larmes, et, se jetant à genoux au milieu de la plaine, levant les yeux et les bras vers le ciel, il pria le souverain maître des grâces de les récompenser, et, leur adressant la parole : *Hélas ! dit-il, l'humanité s'est donc retirée sur les dernières limites de l'Empire; si les autres provinces étaient peuplées d'habitants tels que vous, nos épées n'auraient jamais été teintes que du sang des infidèles.*

XXV.
Des combats
contre les
Turks.

Azz-Eddin avait traité avec Frédéric, et ses envoyés accompagnaient l'armée. Mais, outre que ce prince n'était pas, selon toute apparence, de meilleure foi qu'Issaac, il avait perdu le pouvoir de prêter aucun secours aux croisés. Cothb-Eddin¹, un de ses fils, s'était suivi d'Icone et de la personne de son père, qu'il tenait en

¹ Voici comment s'exprime à ce sujet Abou-Maradj, *abr. ar.*, p. 276. L'an 588 (1192) mourut, au milieu du mois de chaban, sultan Kilidj-Aïlan, fils de Massoud, fils de Kilidj-Aïlan, fils de Soliman, fils de Contoulmich, fils de Seldjouk, à Icone. Dans sa vieillesse, il avait distribué ses états entre ses fils, qui dès lors ne lui témoignèrent aucun égard. Son fils Cothb-Eddin le tint dans une étroite captivité, et l'emmena à Césarée, qu'il voulait ravir à son frère. Depuis cette époque, Kilidj-Aïlan ne cessa d'aller tantôt vers l'un, tantôt

vers l'autre de ses enfants. Toujours rebuté, il finit par rentrer avec son fils Gaïat-Eddin à Icone. Celui-ci garda cette ville jusqu'à ce qu'elle lui fut enlevée par son frère Khat-Eddin en 1200. Quant au sultan de Azz-Eddin donné à ce sultan par Lebezu, liv. LXXXVIII, § 36, dont il a toujours fait usage, je le trouve dans l'auteur syriaque, mais donné à un sultan de Mossoul, l'atabek Azz-Eddin Massoud, fils de Maudoud, fils de Zenghi, fils d'Ab-sankar, mort aussi à la fin du mois de chaban 589 (1193).—B.

captivité. Ce nouveau sultan, farouche musulman, n'avait d'autre dessein que de faire périr l'armée chrétienne. Il attendait qu'elle fût engagée dans le pays; et, pour mieux tromper Frédéric, loin de se déclarer d'abord son ennemi, il envoya des Turkomans conduire à son camp des troupeaux et des marchandises. Mais lorsque les croisés se furent éloignés de Laodicée, les envoyés d'Azz-Eddin s'échappèrent; les Turkomans et les Turks réunis ensemble commencèrent à harceler l'armée de toutes parts. A mesure qu'elle avançait, ils s'emparaient des hauteurs et l'accablaient de flèches. Il y eut un grand combat près de Philomélium, un autre devant un château nommé Cingulaire. Dans ces deux actions les Turks furent défaits; Philomélium fut détruit. On arriva le 3 mai à l'entrée d'un défilé dont les Turks avaient occupé les issues, espérant d'y écraser Frédéric comme il avait foudroyé Manuel à Myriocéphales. L'empereur évita le piège, et surprit lui-même les ennemis par un heureux stratagème. Il campa dans la plaine voisine, et, pendant la nuit, il partagea son armée en deux corps. Au point du jour le duc de Souabe, à la tête d'un de ces corps, feignit de prendre la fuite par un autre chemin. Les Turks, s'imaginant que c'était l'armée entière qui fuyait, en abandonnant les tentes et les bagages, coururent au camp pour le piller. Lorsqu'ils furent proches, Frédéric sortit en bon ordre à leur rencontre; le duc de Souabe tourna bride en même temps, et les chargea par derrière. Enfermés entre deux armées, ils furent taillés en pièces. Il en coûta du sang au duc de Souabe, qui, s'exposant avec ardeur dans le plus fort de la mêlée, reçut une blessure, mais sans danger pour sa vie.

XXXVI.
Prise
d'Icône.

Les croisés souffraient beaucoup de la disette, traversant un pays aride, d'où les habitants en prenant la fuite avaient enlevé tous les vivres. Pour trouver des subsistances ils marchèrent droit à Icône. Az-Eddin, qui s'était échappé de la prison où son fils le détenait, envoya faire ses excuses à Frédéric, rejetant sur ce fils dénaturé toutes les hostilités que les croisés avaient essayées. Icône était entourée de jardins fermés de masures, où les Turks se défendirent quelque temps. Ils y furent enfin forcés avec grand carnage. Icône fut prise en six heures¹, et Léon, prince d'Arménie, en-

¹ Rouben II, roi de Cilicie, après avoir gouverné son pays pendant onze ans, avec autant de bonheur que de sagesse, renonça au monde et à ses honneurs pour se faire religieux dans le couvent de Drazarc près d'Anazarbe, où il mourut peu de temps après. Léon II, son frère, lui succéda en 1185. Ce prince habile et valeureux appliqua tous ses soins à rendre son royaume florissant, et à faire le bien de son peuple. Il ne cessa de se montrer docile aux avis de saint Nersès de Lampron, et vécut en très-bonne intelligence avec Hétoûm, son frère, seigneur de ce pays. Cependant Rostom¹, émir d'Icône, jaloux des progrès et de la prospérité de Léon, vint l'attaquer avec une armée nombreuse. Celui-ci, fort de son bon droit et mettant toute sa confiance dans le ciel, accepta la bataille et défit complètement son ennemi. Une main

inconnue donna bientôt après la mort à Rostom, et Léon ne douta point que ce ne fût saint George, son protecteur, qui l'avait secouru dans cette rencontre. L'armée turke se débanda, et ses riches dépouilles tombèrent aux mains des Arméniens.

Dès lors Léon réussit à purger ses États de tous les étrangers qui en occupaient quelques parties. Il s'empara de l'Isaurie et d'Atalia en Syrie, qu'il rendit moyennant une somme d'argent; il se fit rendre maître de Césarée de Palestine, si le prince n'eût eu recours au même moyen pour l'éloigner; enfin soixante-douze forteresses reconnurent son autorité, et il ne tarda pas à rebâtir la grande ville de Sis, pour en faire le siège de son gouvernement. Il expédia aussi en divers pays des espions sous toute sorte de costumes, pour l'informer de tous les événements un peu importants qui pourraient s'y passer. Il pourvut aussi à ce que les lépreux eussent des asiles destinés à les recevoir, en fondant pour eux des hospices et y

¹ Il faut que ce soit le nom d'un des fils du fameux Az-Eddin, qui régnaît alors sur ce pays; à moins qu'il n'y ait erreur dans l'auteur arménien, ce qu'il est difficile de supposer.—B.

voya remercier Frédéric de l'avoir délivré d'un si

attachant des médecins. En un mot, Léon réunit toutes les qualités qui font l'homme estimable, le sage administrateur et le grand roi. De son temps, il s'éleva un schisme dans l'église de Syrie; Théodore Barvéhébon se fit patriarche sous le nom de Jean, au mépris de l'autorité de Michel, le légitime pasteur. Celui-ci l'excommunia en plein synode, et se réfugia à Hromkla, sous la protection de Léon. Depuis lors ce furent les rois de Cilicie qui donnèrent aux patriarches de Syrie l'investiture de leur dignité.

Lors de la troisième croisade, quand Frédéric traversait l'Asie, beaucoup d'Arméniens vinrent dans les bataillons allemands chercher un refuge contre les persécutions des Grecs, et leur furent d'un grand secours, tant pour faire éviter aux croisés les pièges qu'on leur tendait, que pour repousser les attaques à force ouverte. Vainqueur des Turks à Icone, Frédéric envoya des députés au roi de Cilicie pour lui demander son alliance, lui disant qu'il n'avait d'espoir que dans lui pour se tirer des difficultés où il se trouvait à chaque instant arrêté. Léon, qui était alors à Tarse, rassembla son conseil, et, de l'avis des grands, il dépêcha Nersès de Lampron au patriarche, à Hromkla, pour l'engager à s'unir à lui en faveur des Latins.

Nersès partit avec une suite de trente hommes, fut surpris en route par des coureurs turks, et n'échap-

pa que par un bonheur extraordinaire, lui, l'évêque de Sis, nommé Jean, et George de Skévra, monastère près de Lampron. Mais dépourillés de tout, et ayant perdu leurs lettres, ils furent obligés de revenir sur leurs pas. Pour Léon, il envoya chercher le patriarche avec une escorte, et tous attendirent l'empereur à Sis, ou, selon un autre manuscrit, à Mopsueste.

L'empereur, fort touché de tant de généreux procédés et de l'attention avec laquelle on fournissait aux besoins de ses troupes, répondit à la lettre du roi qu'il se proposait de passer en Asie quelques années, et lui demandait une place de sûreté pour sa résidence durant ce temps. Au reste, il annonçait au patriarche son intention de faire Léon roi, comme son titre d'empereur lui en donnait le pouvoir.

Arrivé à Séleucie, ville qui appartenait à Léon, l'empereur y trouva la mort, entraîné, dit Nersès de Lampron, par le courant du fleuve, auquel son âge avancé ne lui laissait pas la force de résister.

Ce fleuve est nommé, dans l'Histoire des Croisades de M. Michaud (II, 381), *Sélef* ou rivière de *Sélevkia*. Indjidjian, dans son Arménie moderne, p. 369, décrit ainsi cette contrée, qui fait partie du pachalik d'Adana : *Selefké*, ville forte où réside le pacha d'Idchélé, bâtie sur un petit fleuve, près de la mer. Erménak, ville forte avec une citadelle, à deux marches au midi de Larenté. Le château, placé au milieu de la ville, sur une éminence, sert de résidence au gouverneur et

1 Ce furent les Arméniens qui sollicitèrent l'alliance de Frédéric, suivant M. Michaud, *Hist. des Crois.*, II, 381.—B.

dangereux voisinage¹. Il avait déjà témoigné son zèle pour les succès des croisés, et cinq mille Arméniens s'étaient joints à leur armée. Mais l'intention de Frédéric n'était pas de laisser garnison dans cette grande ville, environnée de places possédées par les Turks, dont la population était innombrable. Il aurait fallu, pour en conserver la possession, affaiblir considérablement son armée. Il se contenta donc d'y faire chanter la messe, et d'y séjourner pendant cinq jours, accompagné d'un détachement de ses troupes. Le reste campa dans les faubourgs. Il ne permit pas même le pillage, et n'enleva que les provisions de vivres dont son armée manquait depuis long-temps. Les habitants même, soit par reconnaissance, soit par crainte, s'em-

à la garnison. Les environs sont pleins de vignobles et de jardins; l'eau y est abondante. Il y a une source qui sort d'une caverne dans un lieu élevé, qui, dans une partie de son cours, traverse la ville, et, grossissant ensuite de volume, se jette dans la mer. Le nom de ce lieu prouve qu'il fut autrefois en la possession des rois rouméniens. Un historien arabe, cité par M. Reinaud, *Extr.*, etc., p. 273, assure que Frédéric se noya dans le fleuve qui se jette dans la mer à Tarse, et qu'il nomme Fater.

Après ce malheur, continue Tchamtschian (III, 158), les croisés, sous la conduite de Conrad, vinrent se reposer quelque temps en Cilicie. Il y eut même un évêque auquel Nersès donna l'hospitalité, ainsi qu'à son escorte, qui était de mille cavaliers, dans la ville de Lampron. Nersès avait profité de ce

séjour pour traduire en Arménien le cérémonial du sacre des empereurs; mais ce travail ne lui servit à rien, Conrad n'ayant pas pu s'arrêter en Cilicie assez de temps pour sacrer Léon roi.—B.

On voit dans l'ouvrage de M. Reinaud, p. 277, une lettre du patriarche Grégoire IV à Saladin, qui prouverait que c'était bien malgré lui que Léon avait fait un bon accueil aux Allemands, et que leurs procédés à son égard étaient moins que polis. Conrad surtout aurait fort maltraité de paroles le prince arménien. Dans une seconde lettre, Grégoire continue de tracer à Saladin l'itinéraire de Conrad, à peu près comme s'il voulait ne lui rien laisser ignorer à ce sujet. J'ignore si ces lettres existent en arménien; au moins Tchamtschian n'en parle pas.—B.

pressèrent à lui en fournir. Le sultan Cothb-Eddin, qui s'était sauvé dans la citadelle, traita humblement avec lui. L'empereur, ayant reçu des otages et des guides, s'achemina vers les côtes de la mer. Il fut encore attaqué dans cette marche par des partis de Turks indépendants du sultan d'Icône. Toute sa route fut arrosée du sang des musulmans, qui, dans ces différents combats, perdirent vingt-deux mille hommes. En descendant vers la mer de Cilicie il se rapprochait des frontières de l'empire grec, qui, selon Roger de Hoveden, auteur instruit, s'étendait encore jusqu'à Antioche de Cilicie, nommée dès lors Antiochette. Le fleuve Scalendros, qui est l'ancien Charadros, faisait la borne du domaine des Grecs et du royaume d'Arménie. Le golfe de Satalie appartenait à l'Empire, et était bordé de deux châteaux, l'un nommé Satalie-la-Vieille, c'était l'ancienne Attalie; l'autre Satalie-la-Neuve : celui-ci avait été bâti par l'empereur Manuel. Les états du sultan d'Icône s'étendaient du septentrion au midi jusqu'au mont Cragus, que Roger appelle pour cette raison le mont de Turquie.

Frédéric se rendit le 10 juin à la vue de Séleucie : ce fut là que ce grand prince, chéri de ses soldats, honoré de tout l'Orient pour sa prudence et sa valeur, redouté de Saladin même, trouva le terme de sa glorieuse carrière. Fatigué d'une longue marche sous un soleil ardent, il arriva au bord du Calycadnus. La clarté et la fraîcheur des eaux de ce beau fleuve l'invitèrent à s'y jeter à cheval. Saisi d'un froid mortel, on le retira presque sans vie. Il expira peu de moments après. Quelques auteurs le font aller jusqu'à Tarse, et disent que ce fut dans le Cydnus qu'il trouva la mort; peut-

XXXVII.
Mort de
Frédéric.

être pour lui donner une nouvelle conformité avec Alexandre, auquel il ressemblait assez par son invincible valeur. Mais les meilleurs historiens donnent le nom de Salef au fleuve qui lui fut funeste, et ce nom me semble plutôt être celui du Calycadnus, qui passait à Séleucie, nommée Selefkeh par les Turks. Après la mort de l'empereur, son fils le duc de Souabe, pénétré de douleur sans laisser abattre son courage, poursuivit l'entreprise de son généreux père. Il entra le 23 juin dans Antioche, où la plupart de ses soldats lui furent enlevés par une maladie contagieuse. Toujours vainqueur, il traversa une grande partie de la Syrie, prit Barut et plusieurs autres places enlevées aux chrétiens. Il se rendit enfin devant Saint-Jean-d'Acre, assiégé depuis plus de dix-huit mois par Gui de Lusignan. Il mourut à ce fameux siège. Les soldats qui lui restaient, après tant d'exploits et de malheurs, s'embarquèrent à Tyr, et revinrent dans leur patrie avec autant de blessures que de gloire. Je ne dirai rien des deux rois de France et d'Angleterre, qui n'arrivèrent devant Acre que l'année suivante. Comme ils prirent la route de la mer, et qu'ils n'eurent rien à démêler avec l'empire grec, ce qu'ils firent en Palestine n'est pas de mon sujet; mais le roi d'Angleterre ayant conquis, sur le tyran Isaac Comnène, l'île de Cypre, qui était du domaine de l'empire grec, je me crois obligé de rendre compte de cette partie de son expédition.

An 1191.
xxxviii.
Richard en
Cypre.
Nicet. l. 3,
c. 8.
Chron. Tri-
vetti.

Dès que Richard fut devenu roi d'Angleterre par la mort de son père Henri II, il se hâta d'accomplir le vœu qu'il avait fait de marcher à la conquête de la Terre-Sainte. S'étant embarqué à Marseille l'année d'après le départ de Frédéric, il passa l'hiver en Sicile,

et partit de Messine le mercredi-saint, dixième d'avril, avec la reine de Sicile, sa sœur, et Bérengère, qu'il devait épouser, fille de don Garcie, roi de Navarre. Sa flotte, composée de cent cinquante vaisseaux et de cinquante-trois galères, fut assaillie d'une violente tempête le vendredi-saint, et dispersée sur différents rivages. Richard, avec une partie, gagna l'île de Crète, et de là l'île de Rhodes. Trois de ses vaisseaux, poussés sur les côtes de Cypre, y périrent devant le port de Limisso, ville bâtie près du terrain où était l'ancienne Amathonte. Ceux qui eurent assez de force ou de honneur pour échapper du naufrage, trouvèrent sur le bord un nouveau danger, plus inévitable que la tempête. Isaac, allié de Saladin, y étant accouru avec son armée, fit saisir ces malheureux au sortir des eaux. On les dépouilla, on les jeta dans des cachots pour y mourir de faim. Le bâtiment, qui portait les deux princesses, déjà maltraité de l'orage, s'étant présenté devant le port, on leur en refusa l'entrée. Elles allaient périr à la vue d'Isaac, qui jouissait d'un spectacle si douloureux pour une ame moins farouche, lorsque Richard, averti du danger, arriva avec la plus grande partie de sa flotte. Il recueillit les princesses, et envoya par trois fois au tyran redemander ses gens injustement détenus. Isaac répondit que, loin de les rendre, il ferait le même traitement à Richard s'il osait mettre le pied dans son île. Indigné d'une si barbare insolence, Richard fait prendre les armes à ses soldats, saute avec eux dans les chaloupes, et vogue vers le rivage. Isaac y attendait les Anglais à la tête de ses troupes, qui n'étaient qu'une vile canaille mal armée, ou sans armes. Richard avançait en personne avec ses gens

Brompton
Chron.
Sanct. l. 3,
part. 11, c.
1, part. 10,
c. 4.
Neophytus
de calamita-
tibus Cypri.
Robert de
monte.
Roger de
Hoveden.
Neubrig. l.
4, c. 19.
Alberic. chr.
Nangis chr.
Rodulf, de
Diceto.
Contih. de
Guill. de
Tyr.
Leo Allat.
de eccl. or.
et oc. per-
pet. consen-
su, l. 2, c.
13.
Ducange,
fam. Byz.
p. 183, 184.
Vérif. des
dates, p.
384.

de trait, qui commencèrent par faire pleuvoir sur les Grecs une terrible grêle de flèches. Le roi saute le premier à terre, suivi de ses troupes. Les Grecs ne tiennent pas long-temps. Isaac, après le massacre d'une grande partie des siens, prend la fuite avec le reste. On les poursuit, on les massacre; et si la nuit ne fût survenue, c'en était fait du tyran. Les Anglais ne connaissant pas les routes et les sentiers des montagnes par où Isaac s'était sauvé, n'osèrent s'engager trop avant, et revinrent à Limisso, qu'ils trouvèrent abandonné.

XXXIX.
Isaac traite
et rompt le
traité.

Isaac rallia les débris de son armée, et passa la nuit dans un vallon à deux lieues, jurant que, dès qu'il ferait jour, il aurait raison du roi d'Angleterre. Le roi le prévint, et dès avant le jour il alla chercher Isaac. Il trouve les Grecs endormis, et se jette dans leur camp au son des tambours et des trompettes. Réveillés par ce bruit et par les cris de ceux qu'on égorge, ils ne savent ni combattre ni fuir. Isaac se sauve en chemise, laissant ses armes, ses tentes, ses chevaux avec l'étendard impérial. Le jour venu, les comtes et les barons de l'île se rendent auprès du roi, et lui donnent des otages. Le lendemain, on voit arriver en Cypre Gui de Lusignan, Geoffroi son frère, Humfroi de Thoron, Boëmond, prince d'Antioche, Raymond son fils, comte de Tripoli, Léon, prince d'Arménie. Ils font hommage au roi, et lui jurent fidélité envers et contre tous. Isaac, se voyant abandonné, envoie demander la paix, et, quelque dures que soient les conditions qu'on lui impose, il ne balance pas à s'y soumettre : c'était de payer vingt mille marcs d'or, de relâcher les prisonniers, de jurer fidélité au roi, et de tenir de lui le royaume de Cypre comme son vassal, de lui mettre entre les

mais sa fille unique, héritière de ses états, pour être mariée au gré de Richard, d'aller en personne à la suite du roi en Syrie avec cent chevaliers, quatre cents chevaux, et cinq cents hommes de pied, et d'y rester tant que le roi voudrait y demeurer. Pour assurance qu'il observerait fidèlement ces articles, il donnait en gage toutes ses forteresses. Le traité conclu et signé de part et d'autre, Isaac vint rendre l'hommage et jurer fidélité à Richard et à ses successeurs. A peine eut-il prêté le serment qu'il s'en repentit, et, s'étant retiré dans sa tente, lorsqu'il vit que tous les Anglais se livraient à la joie, et qu'il n'était pas observé, il s'évada déguisé en simple soldat. Dès qu'il se crut en sûreté, il envoya dire au roi qu'il ne garderait pas un traité si déshonorant, et qu'il se dédisait de toutes les conventions. Richard, ravi de cette inconstance qui allait le rendre maître de Cypre, charge le roi de Jérusalem et les autres princes de poursuivre le traître et de s'en saisir. Il monte lui-même sur sa flotte pour faire le tour de l'île, et place des corps-de-garde sur toutes les côtes pour empêcher Isaac d'échapper. Il enlève tous les bâtimens qui se trouvent à l'entour. A la vue d'une flotte si nombreuse, les garnisons des villes et des châteaux les abandonnent, et fuient sur les montagnes. Le roi s'en emparait et y jetait des troupes. Après s'être ainsi assuré de toutes les côtes, il retourne à Limisso.

Le roi de Jérusalem avait inutilement parcouru l'intérieur de l'île sans pouvoir trouver Isaac. On apprend que sa fille était dans un château très-fort nommé Cérinès; Richard y marche avec son armée. Au bruit de son approche, la princesse vient se jeter à ses pieds, lui demandant miséricorde. Toutes les autres places se

XL.
Richard
s'empare de
l'île.

rendent. Isaac était caché dans un monastère au cap Saint-André ; il n'avait pas encore perdu toute espérance , et , conservant son caractère féroce au milieu de son infortune , un jour qu'il était à table avec les comtes qui l'avaient suivi , comme un d'entre eux lui conseillait de faire la paix , de peur que toute la nation ne pérît avec lui , transporté de colère , il le frappa d'un couteau qu'il tenait et lui coupa le nez. L'auteur du conseil s'enfuit , et alla instruire Richard de la retraite du tyran. Richard y court sur-le-champ : alors , la fureur cédant à l'épouvante , le tyran vient se mettre à la discrétion du vainqueur , ne demandant que la vie et la grace de n'être pas mis dans les fers. Le roi , par dérision , le fait lier de chaînes d'argent , et le donne en garde à Raoul , son chambellan. Après s'être saisi de ses trésors , et avoir établi l'ordre nécessaire pour la conservation de la conquête , il laisse la garde de l'île à Richard de Camville et à Robert de Turnham , et part pour Saint-Jean-d'Acre , où Philippe , roi de France , l'attendait pour la prise de cette place fameuse , dont il voulait partager l'honneur avec le roi d'Angleterre. Il fait transporter son prisonnier à Tripoli , et , Raoul étant mort , il le met sous la garde du grand-maître des Hospitaliers , qui l'enferme dans le château de Margat. Il en coûta aux seigneurs de Cypre la moitié de tout ce qu'ils possédaient , pour obtenir la confirmation de leurs lois et des privilèges dont ils jouissaient avant la tyrannie d'Isaac. Ce cruel usurpateur avait régné sept ans. Quelques années après , ayant corrompu par argent le gardien de sa prison , il se mit en liberté. Sa parente , Euphrosine , femme d'Alexis l'Ange , qui régnait alors , engagea l'empereur à lui

pardonner tous ses forfaits, et à le rappeler à la cour. Isaac refusa cette grace, disant *qu'il avait pris l'habitude de commander et perdu celle d'obéir*. Au bout de quelque temps, comme il cabalait en Asie pour exciter une révolte, il fut empoisonné par son échançon, qu'on crut avoir été payé par l'empereur. Sa fille demeura au pouvoir de Richard. Après avoir été fiancée au duc d'Autriche, qui mourut avant qu'elle fût arrivée, elle épousa un seigneur flamand; et celui-ci demanda inutilement la restitution du royaume de Chypre, comme lui appartenant du chef de sa femme.

Pendant que le roi d'Angleterre était devant Acre, Richard de Camville mourut, et les Grecs s'étant révoltés se donnèrent pour roi un moine, parent d'Isaac Comnène. Robert de Turnham marcha contre eux, les défit dans un combat, prit le moine et le fit pendre. Richard avait besoin de ses troupes, et manquait d'argent. Il engagea l'île aux chevaliers du Temple pour la somme de vingt-cinq mille marcs. Ils furent bientôt avertis que les Grecs, qui haïssaient les Latins plus encore qu'ils n'avaient haï leur tyran, avaient formé dans toute l'étendue de l'île une conjuration pour les massacrer. Sur cet avis, les Templiers, seulement au nombre de cent, s'enfermèrent dans le château de Nicosie, capitale de l'île. Les Grecs vinrent en grand nombre les y assiéger. Ces braves guerriers, voyant qu'ils ne pouvaient tenir long-temps sans mourir de faim, résolurent de périr en gens de cœur. Le jour de Pâques, après avoir participé aux saints mystères, ils font une sortie et tombent l'épée à la main sur les assiégeants. Ils ne cherchaient qu'une mort honorable, ils trouvèrent la victoire, qu'ils n'attendaient pas. Cette

XL.
Gui de
Lusignan,
roi de Chypre.

multitude prit aussitôt la fuite. Ils en firent un carnage qui dura tout le jour, et ne laissèrent dans Nicée ni homme ni femme; tout fut passé au fil de l'épée. Leurs confrères, qui étaient devant Acre, instruits de cette révolution, déclarent au roi d'Angleterre qu'ils ne voulaient pas être les gardiens de cette île, habitée par un peuple aussi perfide que lâche. Richard en donna le domaine à Gui de Lusignan, à qui Saladin avait enlevé le royaume de Jérusalem, à condition qu'il rembourserait les Templiers. Gui la trouvant presque déserte, la repeupla de colons qu'il fit venir d'Arménie et du pays d'Antioche. Il ouvrit asile à tous les malheureux habitants de la Palestine, dépouillés de leurs biens par l'épée des musulmans, et leur distribua des habitations. Tel fut le commencement du royaume de Cypre, qui subsista trois cents ans sous dix-sept rois, jusqu'à ce qu'il tomba par donation entre les mains des Vénitiens.

XLII.
Suite de
cette expé-
dition.

Lorsque Gui de Lusignan eut pris possession de l'île, il y établit des évêques et des prêtres latins, comme il était d'usage dans tous les lieux dont les Latins se rendaient maîtres. Les Grecs les accusent d'avoir tourmenté et fait mourir dans les supplices ceux qui restèrent attachés à l'église grecque. Le savant Leo Allatius, Grec de naissance et né dans une famille schismatique, mais qui, dès son enfance, eut le bonheur d'être nourri dans le sein de l'église romaine, au lieu de désavouer ces procédés inhumains, prétend les justifier en disant qu'il faut proscrire, massacrer, brûler les hérétiques obstinés, et que telle a toujours été la pratique de l'Église : espèce de blasphème enfanté dans les siècles barbares, et démenti par l'antiquité chré-

tienne, qui, loin de suivre ces maximes sanguinales, les a toujours abhorrées comme aussi contraires à l'esprit de l'Évangile que l'indifférence et l'irréligion. L'empereur de Constantinople ne vit pas sans chagrin l'île de Cypre aliénée du domaine de l'Empire. Il en conçut contre Richard un mortel ressentiment, qui s'aigrit encore par le faux soupçon qu'il eut que ce prince avait eu part à l'assassinat de Conrad de Monferrat. Richard, informé de ces mauvaises dispositions, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de l'empire grec à son retour de Palestine, évita de s'y faire connaître : il aima mieux se confier à des pirates. Le vaisseau ayant fait naufrage entre Venise et Aquilée, comme il passait par l'Autriche en habit déguisé, il fut reconnu et mis dans les fers par les ordres du duc Léopold, en vengeance d'un affront qu'il avait fait à ce duc en Palestine. On rapporte que ce prince, rentré dans ses états après plus d'un an de prison, conçut le dessein de faire la conquête d'Égypte, d'aller ensuite au recouvrement de la Terre-Sainte, de marcher enfin à Constantinople pour s'y faire couronner empereur, et qu'il avait déjà formé une nouvelle croisade, lorsqu'il fut tué dans la guerre contre le roi de France, devant un château qu'il assiégeait en Limousin.

Pendant qu'une fermentation violente agitait l'île de Cypre et faisait naître un nouveau royaume, l'empire grec éprouvait dans son sein des mouvements qui se succédaient sans interruption. Le mépris que s'attirait Isaac par son peu de mérite, et la facilité avec laquelle il était parvenu à l'Empire, qui ne lui avait coûté qu'un coup de sabre, animaient les espérances des ambitieux. Son indolence leur ouvrait libre carrière. Il était per-

XLIII.
Imposteur
qui se dit
Alexis, fils
de Manuel.
Nicet. l. 3,
c. 1.

suadé que Dieu l'ayant porté comme entre ses bras sur le trône, Dieu s'était aussi chargé de l'y maintenir sans aucun soin de sa part. Pendant qu'il s'endormait tranquillement dans cette assurance, il fut réveillé par le bruit de plusieurs révoltes. Un certain Alexis, qui ne tenait du fils de Manuel que la conformité de nom et quelques traits de ressemblance, prétendit qu'il était ce prince, qu'Andronic avait été trompé, et qu'il avait exercé sa cruauté sur un autre. Il était né à Constantinople, et, pour n'être pas reconnu, il alla passer quelque temps en Asie. Il se logea dans la petite ville d'Harmales, près du Méandre, chez un Latin auquel il vint à bout de persuader ses mensonges. Ils vont ensemble trouver le sultan d'Icône : c'était encore Azz-Eddin. Alexis lui débite la fable qu'il avait inventée; il lui représente combien il lui sera glorieux de rétablir l'empereur légitime, et quels avantages il en retirera pour lui-même. Azz-Eddin, trompé par le ton assuré de l'imposteur et par sa ressemblance avec Manuel, le traite avec distinction, et lui fait espérer un puissant secours pour remonter sur le trône de ses pères. Quelque temps après un ambassadeur d'Isaac vient à la cour d'Icône, et le sultan lui ayant demandé, en présence d'Alexis, s'il reconnaissait le fils de Manuel, il répondit qu'il était indubitable que le fils de Manuel avait été assassiné et jeté dans la mer, et que tout le récit de ce jeune homme n'était qu'une fable. A ces paroles, le faux Alexis entre en fureur, et, sans respect pour le sultan, il se jette sur l'ambassadeur, qui eut bien de la peine à se débarrasser de ses mains. Cette aventure refroidit beaucoup le zèle d'Azz-Eddin : néanmoins, à force d'instances, Alexis obtint de lui la

permission d'enrôler ceux qui voudraient bien s'engager à son service. En peu de temps il mit sur pied huit mille hommes, et ayant pris le titre d'empereur, il se rendit maître de gré ou de force de plusieurs places voisines du Méandre; entre autres villes, il prit et abandonna au pillage la ville de Chones, où les musulmans profanèrent, par toute sorte d'infamies et de violences, l'église célèbre de l'archange saint Michel. On envoya contre lui successivement plusieurs généraux, qui, se voyant mal obéis de leurs soldats, plus portés au service du faux empereur qu'à celui d'Isaac, revinrent sans avoir remporté aucun avantage. Dans la cour même de Constantinople, bien des gens, quoique persuadés de l'imposture, en désiraient le succès. Enfin Alexis, sébastocrator, frère d'Isaac, se mit à la tête de quelques troupes et marcha vers le Méandre. Mais n'osant hasarder une bataille contre des forces supérieures, il se tenait éloigné, et se contentait de contenir dans l'obéissance les places qui n'avaient pas encore pris le parti du rebelle. Les choses étaient en cet état, et l'armée ennemie grossissait tous les jours par l'affluence des déserteurs, lorsqu'un coup imprévu termina la guerre. Un jour que le faux Alexis, après avoir bu largement, dormait d'un profond sommeil, son aumônier ayant saisi son épée pendue à son chevet, lui coupa la gorge, et porta sa tête au sébastocrator. Celui-ci la trouva si ressemblante, qu'il ne put s'empêcher de dire que ceux qui avaient suivi cet imposteur pouvaient bien être innocents.

La rébellion du faux Alexis fut le signal de beaucoup d'autres qui ne furent pas plus heureuses. On vit en Paphlagonie un autre imposteur, qui, sous le même

XLIV.
Autres
révoltes.
Nicoit. l. 3.
c. 2.

titre de fils de Manuel, attira dans son parti les provinces voisines. Le sébaste, Théodore Chumne, le prit dans un combat et le fit mourir. Un certain Basile Chozas en fit autant auprès de Nicomédie; il fut pris après peu de jours, aveuglé et condamné à une prison perpétuelle. On en vit éclore de toutes parts quantité d'autres, qui disparurent aussitôt comme des insectes éphémères. Isaac Comnène, neveu de l'empereur Andronic, qui était détenu en prison, s'en étant échappé, courut à Sainte-Sophie pour soulever le peuple. On se saisit de sa personne malgré la sainteté de l'asile, on lui fit souffrir une rigoureuse torture, pour le forcer à découvrir ses complices. Il ne nomma personne, et mourut le lendemain. On dénonça Constantin Tatice, homme factieux, qui entretenait depuis long-temps à Constantinople une troupe de cinq cents bandits dévoués à ses ordres. Il fut arrêté, et on lui creva les yeux. On traita de même un nommé Racyndite, allié de la famille des Comnènes, qui donnait les mêmes sujets de défiance : mais le plus distingué de ceux qui furent alors la victime de leurs attentats ou des soupçons du prince, fut Andronic Comnène, fils d'Alexis, et petit-fils de la célèbre Anne Comnène et du César Bryenne. Il était gouverneur de Thessalonique. On l'accusa d'aspirer à l'empire, et d'avoir concerté ce dessein avec Alexis, fils naturel de Manuel, dont j'ai déjà parlé sous le règne d'Andronic. Ceux qui avaient ordre d'aller arrêter Andronic le rencontrèrent sur le chemin de Constantinople, et voyant qu'il venait lui-même se jeter dans le piège, ils évitèrent de lui donner l'alarme, et l'accompagnèrent comme par honneur. Dès qu'il fut arrivé, on l'accusa de trahison. On lui donna d'abord

des juges ; mais , sans attendre leur sentence , sans lui donner le temps de se défendre , on le mit en prison et on lui creva les yeux. Son fils , furieux de ce procédé illégal , se jette dans Sainte-Sophie : c'était un jour de fête , et tout le peuple y était assemblé : il déclame avec hardiesse contre la cruauté de l'empereur , qu'il traite de tyran. Mais pendant même qu'il parlait , avant que ce discours se fût répandu dans la ville , on se saisit de sa personne , et on lui fit le même traitement qu'à son père , dont il augmenta la douleur en voulant le venger.

On arrêta ensuite Alexis , fils naturel de Manuel , accusé d'être complice. Nous l'avons laissé enfermé dans un château au bord du Pont-Euxin. Isaac l'avait rappelé ; et , quoique ce prince eût été privé des yeux par la cruauté d'Andronic , il l'avait honoré du titre de César. Alexis , instruit par l'infortune , se tenait éloigné de la cour , et se renfermait dans le silence de la vie privée. Sa retraite ne put le mettre hors de prise à la calomnie. Il fut condamné à perdre tous ses biens , et à passer le reste de ses jours dans un monastère. Nourri des maximes du christianisme , plus solides et plus consolantes que celles d'une philosophie mondaine , il reçut cet arrêt comme une faveur de la Providence , et la perte de ses biens n'arracha de son cœur aucun soupir. Pendant qu'il montait le mont Papyce en Thrace , où était situé le monastère , on aperçut avec étonnement un nuage de tristesse se répandre sur son visage , auparavant tranquille et serein. L'historien Nicéas , qui était du cortège , lui en demandant la cause : *Ce n'est pas , lui dit-il , le changement d'habit qui m'afflige ; n'importe à l'ame de quelle couleur et de*

XLV.
Traitement
d'Alexis , fils
naturel de
Manuel.

quelle forme soit le vêtement qui couvre son corps. Mais je redoute les obligations que l'habit monastique porte avec lui. Je sais que quiconque a mis une fois la main à la charrue et regarde derrière lui, n'est pas digne du royaume de Dieu. Dans cette crainte il ne voulut contracter aucun engagement intérieur; il ne promit rien; il ne consentit à rien qu'à obéir à l'empereur. On lui donna le nom d'Athanase. Il choisit pour cellule celle où Alexis, fils d'Axuch, sacrifié comme lui à une injuste cabale, avait fini ses jours. Au bout de trois mois, l'empereur le rappela à la cour, et fit voir qu'il n'avait pas eu de raison pour l'en bannir. Il l'invitait fréquemment à manger à sa table. Mais, malgré les distinctions dont il l'honorait avec justice, ce prince peu sensé n'eut pas dans l'opinion publique l'honneur du repentir. On n'attribua ce changement qu'à son inconstance naturelle.

XLVI.
Succession
de patriarches à Constantinople.
Nicet. l. 2,
c. 4.
Orient
Christ. t. 5,
p. 272 et
seqq.; t. 3,
p. 505, 506.
Fleury, hist.
ecclési. l. 73,
art. 14, 61,
75.
Pagi ad Bar.
Mansi ad
Bar.

Ce fut en cette année 1191 qu'Isaac résolut de récompenser son prophète Dorothee, en le plaçant sur le siège de Constantinople. Il est à propos de rappeler ici la suite des patriarches depuis l'abdication volontaire de Théodose, dont j'ai parlé sous le règne du jeune Alexis. Isaac, dès la seconde année de son règne, fit déposer Basile Camatère, sous prétexte qu'il avait sécularisé des filles et des veuves de distinction, qu'Andronic avait contraintes de prendre le voile contre leur gré. La vraie raison était la défiance qu'il avait de ce patriarche, dont il redoutait le crédit. L'église de Constantinople n'eut pas lieu de regretter ce mauvais pasteur, qui s'était vendu aux volontés d'Andronic. Nicetas Muntanès, sacellaire de Sainte-Sophie, fut mis à sa place. Quoiqu'il fût fort avancé en âge, l'inconstance

d'Isaac ne put attendre sa mort. Sa vieillesse servit de prétexte pour le dépouiller de sa dignité au bout de trois ans. On lui substitua un moine nommé Léonce. Avant sa nomination, Isaac avait protesté avec serment, en présence de tout le peuple, que la mère de Dieu lui avait apparu en songe, et lui avait présenté ce moine, qu'il ne connaissait pas, et dont elle avait loué la haute vertu. Malgré ce songe miraculeux, il ne le laissa que sept mois en place, et résolut d'élever à cette dignité son ami Dorothée, qu'il avait déjà fait nommer patriarche titulaire de Jérusalem. Depuis que les Latins étaient maîtres de cette ville, ainsi que d'Antioche et de Tarse, et qu'ils donnaient des pasteurs à ces trois églises, les Grecs n'avaient pas cessé d'y nommer des évêques qui n'en avaient que le titre, et ne sortaient pas de Constantinople. C'est ainsi que Théodore Balsamon, fameux canoniste, était alors patriarche d'Antioche. Comme les canons ne permettaient pas ces translations d'un évêché à un autre, Isaac, pour vaincre cette difficulté, s'avisa du même stratagème dont l'impératrice Eudocie s'était servie autrefois pour tromper le patriarche Xiphilin et mettre sur le trône Romain Diogène. Il fit venir Balsamon et lui témoigna un sensible regret du dépérissement où se trouvait l'Église, tellement dépourvue de ministres capables et vertueux, que, dans tout l'Orient, il n'y avait que Balsamon en état de remplir dignement la place de patriarche de Constantinople, ce siège si important qui donnait un chef à l'église universelle. *Si vous pouvez, ajouta-t-il, trouver dans la discipline ecclésiastique, dont vous avez une connaissance si profonde et si étendue, des moyens de prouver au peuple que le*

passage d'un siège à un autre n'est pas aujourd'hui plus contraire aux canons qu'il ne l'était autrefois, vous me délivrerez d'un grand embarras. Balsamon, que l'étude n'avait pas guéri de l'ambition, répondit du succès, et dès le lendemain la question ayant été proposée dans une assemblée du clergé et de prélats dont il était l'oracle, fut résolue au gré de l'empereur, qui confirma la décision par des lettres-patentes. Mais l'habile canoniste, qui savait faire plier les canons à ses intérêts, avait, sans le savoir, travaillé pour Dorothée, que l'empereur nomma aussitôt patriarche de Constantinople. Balsamon et les prélats qui avaient bien voulu lui sacrifier leur conscience, se voyant si honteusement trompés, soulevèrent le clergé et le peuple. C'était un cri universel contre cette usurpation qu'on traitait de sacrilège. Les prélats s'assemblèrent et fulminèrent une sentence de déposition. L'empereur, de son côté, soutint opiniâtrément son ouvrage; il cassa le jugement des prélats, et fit installer Dorothée à main armée. Le nouveau pasteur, odieux à toute la ville, essuyait tous les jours des insultes; et, pendant deux ans qu'il siégea, ce fut un combat perpétuel entre l'empereur, qui s'efforçait de le maintenir, et le clergé joint au peuple, qui le traversait dans toutes ses fonctions. Enfin Isaac ne fut pas assez ferme pour résister à ce torrent, qui, loin de s'affaiblir par le temps, grossissait de jour en jour. Il fallut céder à l'indignation publique. Dorothée fut déposé de nouveau dans un synode, et George Xiphilin, garde du trésor de la grande église, nommé à sa place. Le prélat destitué rentra par violence dans le patriarcat de Jérusalem, occupé par un autre, et ne le garda pas long-temps.

L'histoire ne dit pas la raison qui le lui fit abandonner.

La trêve faite en 1188 avec les Valaques et les Bulgares étant expirée, ces deux peuples, réunis aux Comans, recommencèrent à ravager les provinces voisines du Danube. L'empereur, qui se croyait plus grand capitaine qu'aucun de ses généraux, marche en Thrace, s'avance au-delà d'Anchiale, et s'approche du mont Hémus. Il se flattait d'une entrée facile en Bulgarie, mais il trouva les places en meilleur état qu'il ne s'était imaginé. Les murailles et les tours, réparées de nouveau, pouvaient faire une longue résistance. Les Barbares, aussi légers que des chèvres, se tenaient sur les hauteurs, et couraient de montagnes en montagnes sans se hasarder dans les plaines. Il apprit que les Patzinaces passaient le Danube pour venir les joindre; il prit donc le parti de quitter le pays au bout de deux mois, sans avoir pu approcher l'ennemi. Deux chemins conduisaient à Bérée, l'un plus long, mais plus sûr et plus commode, par des plaines unies et propres à la cavalerie : c'était par-là qu'il était venu; l'autre plus court, mais plus étroit et plus dangereux, par des gorges et des ravines où coulait un torrent. Dans l'empressement qu'il avait de s'éloigner, ce fut la route qu'il prit. Son avant-garde était commandée par Manuel Camyze et par Isaac Comnène, gendre d'Alexis frère de l'empereur. Jean Ducas, sébastocrator, conduisait l'arrière-garde. Entre les deux, à la tête du corps d'armée, marchait l'empereur avec son frère Alexis. Les Barbares côtoyaient la marche, toujours sur les hauteurs à droite et à gauche. Ils laissèrent déboucher l'avant-garde sans l'inquiéter; leur dessein était de tomber sur le corps d'armée, où se trouvait

An 1192.

XLVII.

Isaac battu
par les
Valaques
et les
Bulgares.

Nicot. 1. 3,
c. 3.

l'empereur avec toute sa noblesse. Lorsqu'ils la virent engagée dans ces défilés, ils descendirent avec de grands cris pour l'écraser. L'infanterie gravissait sur les hauteurs pour les arrêter, mais, accablée d'un orage de pierres, de flèches, de javelots, elle fut bientôt obligée de regagner le vallon : là, pressés par les Barbares, qui les massacraient comme un troupeau enfermé dans un parc, ils se débandèrent, chacun ne songeant qu'à s'échapper de ce mauvais pas. L'empereur perdit son casque, et aurait perdu la vie sans le secours de ses officiers, qui, se serrant autour de sa personne, lui ouvrirent un passage en renversant, foulant aux pieds, massacrant hommes et chevaux qui se trouvaient devant lui, en sorte que, pour sauver un prince sans mérite, il en coûta la vie à un grand nombre de braves gens qui valaient mieux que lui. Pour lui il se crut, comme un autre David, le favori de la Providence, qui récompensait ses vertus, et continua de fuir sans songer à son arrière-garde commandée par Ducas. Ce général, plus sage que son maître, ne s'engagea pas dans le défilé, et, sous la conduite d'un Bulgare, qu'un de ses soldats eut l'adresse d'attirer, il prit un détour et rejoignit l'empereur à Bérée. L'avant-garde, qui y était déjà arrivée, croyait Isaac perdu avec toute l'armée. Pour dissiper ce mauvais bruit, il se fit voir pendant plusieurs jours, se vantant d'avoir remporté une grande victoire ; mais cette ridicule bravade fut démentie par le deuil des villes d'alentour, remplies de veuves et d'orphelins.

XLVIII.
Ridicule
vanité
d'Isaac.

Il lui fut encore moins facile d'en faire accroire au peuple de Constantinople, où son arrivée avait été précédée de celle d'un grand nombre de fuyards, qui ra-

contaient le détail de cette malheureuse journée. Mais sa vanité n'y voulut rien perdre. En partant de la ville, il s'était vanté qu'il y rentrerait tout rayonnant de gloire : pour couvrir la honte de son retour, il disait que Dieu avait voulu punir la rébellion de Branas, et que tous ceux qui avaient perdu la vie avaient été complices de sa révolte. Abusé par les prétendus devins qui se jouaient de sa crédulité, il s'était persuadé que la Providence divine avait abrégé le règne d'Andronic, en punition de ses crimes, et qu'elle avait ajouté à son règne les années destinées à ce prince ; qu'il devait régner trente-deux ans, délivrer la Palestine, établir son trône sur le mont Liban, repousser les musulmans au-delà de l'Euphrate, anéantir même leur empire, et qu'il aurait sous ses ordres un peuple de satrapes, gouverneurs d'autant de royaumes, et plus puissants que les plus puissants monarques. Enivré de ces chimères, il ne sentait pas les maux présents ; et, battu par les ennemis, méprisé de ses sujets, il triomphait d'avance des grands succès qu'il se figurait dans les ombres de l'avenir.

Les Bulgares et les Valaques, glorieux à meilleur droit de leur victoire, et enrichis des dépouilles des Grecs, se répandirent l'année suivante dans la Thrace, comme un torrent, ravageant tout sur leur passage. Ils saccagèrent Anchiale, s'emparèrent de Varna, détruisirent en grande partie Triadize, pillèrent Nysse. L'empereur, ne sachant par où commencer à repousser les ennemis, distribua ses troupes sous plusieurs généraux. Ils eurent d'abord quelque succès ; Varna et Anchiale furent recouvrées et fortifiées de nouveau. Mais les ennemis reprirent ensuite le dessus, et les

An 1193.

XLIX.
Nouvelle
guerre des
Valaques et
des Bulgares.
Nicoit. l. 3,
c. 4.

Greco furent battus en plusieurs rencontres. L'empereur crut sa présence nécessaire ; il partit après l'équinoxe d'automne , et marcha vers Philippopoli , traînant après lui une suite de femmes et toute la débauche de la cour. Cependant , comme toutes ses forces étaient rassemblées , et qu'il était servi par de bons officiers , il arrêta les courses des Bulgares , reprima les Seres qui attaquaient de leur côté les places de la frontière , et les battit près de la Morave , où grand nombre furent noyés. Il s'avança jusqu'à la Save , où il reçut la visite de son beau-père Béla , roi de Hongrie , avec lequel il passa quelques jours. De retour à Philippopoli , il reprit le chemin de Constantinople , en évitant le passage du mont Hémus. Comme Philippopoli était la place la plus exposée aux irruptions des Barbares , il y mit pour gouverneur Constantin l'Ange , son cousin-germain , et laissa sous ses ordres une grande partie de son armée : c'était un jeune homme plein de vigueur et de fierté , déjà grand-amiral de l'Empire. Dirigé par les conseils de vieux officiers expérimentés , il sut autant se faire obéir de ses soldats que craindre des ennemis. Sa vigilance et son activité arrêtaient les incursions des Barbares. Pierre et Asan , toujours sous les armes et prêts à fondre en Thrace , ne pouvaient le surprendre , et étaient souvent surpris eux-mêmes. Il ne leur donnait aucun repos , en sorte qu'il en était beaucoup plus redouté que l'empereur.

L.
Révolte de
Constantin
l'Ange.

La grande opinion qu'il donnait de son mérite était encore fort au-dessous de celle qu'il en avait. Enfié de ses premiers succès qu'il n'attribuait qu'à lui-même , quoiqu'il en fût redevable aux bons avis de ses lieutenants , il se crut né pour n'avoir point de supérieur ,

Et plein de mépris pour Isaac, il ne lui fut pas difficile d'inspirer ses sentiments aux jeunes officiers et aux soldats. Animé par le zèle qu'ils témoignaient pour son élévation, il prit la chaussure de pourpre et le nom d'empereur. Basile Vatace, son beau-frère, grand-domestique d'Occident, était pour lors à Andrinople. Constantin lui fit savoir son entreprise. Vatace, auprès de qui les sages conseillers du jeune général s'étaient retirés, lui répondit par une lettre dans laquelle, tantôt tournant en ridicule son ambition téméraire, comme une vapeur de jeunesse, tantôt déplorant sa perte prochaine, il tâchait de le détourner d'un projet si mal concerté. Constantin, loin de se rendre à ses bons avis, se flatta de l'entraîner dans son parti, et marcha vers Andrinople. Il n'était pas encore sur le territoire de cette ville qu'il fut saisi et enchaîné par ceux mêmes qui l'avaient excité à la révolte. Ces traîtres, doublement perfides, mandèrent à l'empereur *qu'ils n'avaient paru adhérer pendant quelques moments aux attentats de Constantin que pour ne pas être les victimes de ce furieux, qui leur tenait le poignard sur la gorge; qu'ils avaient cherché avec empressement l'occasion de lui mettre le rebelle entre les mains, et que le prompt sacrifice qu'ils lui en faisaient prouvait assez la fidélité qu'ils lui avaient inviolablement gardée au fond du cœur.* Isaac, sans examiner s'ils étaient innocents ou coupables, se contenta de leur excuse, et fit arracher les yeux à Constantin. Cette exécution ne causa pas moins de joie à Pierre et à son frère Asan que si le général grec eût conspiré contre eux-mêmes. Ils remerciaient Dieu de les avoir délivrés d'un si dangereux ennemi; ils fai-

saient des vœux pour la conservation d'Isaac et de sa famille, disant hautement que tant que de pareils empereurs seraient sur le trône, les affaires des Bulgares ne pouvaient manquer de prospérer. Affranchis de crainte, ils rentrèrent dans la Thrace, ravagèrent le territoire de Philippopoli, de Triadize, et s'avancèrent jusqu'auprès d'Andrinople. Les troupes grecques ne montrèrent que de la faiblesse, et si elles se hasardaient quelquefois à combattre, ce fut avec peu de succès.

An 1194.

XX.
Isaac marche contre les Bulgares.

Nicot. l. 3, c. 8.

L'année suivante fut encore plus malheureuse. Alexis Guide et Basile Vatace furent défaits près d'Arcadiopolis. Guide se sauva avec peine; Vatace y périt avec la plus grande partie de ses troupes. Isaac résolut de marcher en personne. Il passa l'hiver à lever une grande armée, et soudoya un grand nombre de troupes auxiliaires. Il eut recours au roi de Hongrie, qui lui promit un puissant secours. Il tira de son trésor quinze cents livres pesant d'or, et six mille d'argent; et, suivi d'une nombreuse armée, bien fournie de toutes les munitions nécessaires, après avoir recommandé à Dieu le succès de ses armes, il partit au mois de mars, résolu de ne revenir qu'après avoir terminé la guerre et réduit entièrement ces opiniâtres ennemis.

An 1195.

XXI.
Isaac détrôné par son frère.

Nicot. l. 3, c. 1, 8.

Idem in Baldnino, c. 1.

Sanat. l. 3, part. XI, c. 1.

Ce prince pensait n'avoir à craindre que les Bulgares et les Valaques. Mais il conduisait lui-même un ennemi d'autant plus dangereux qu'il le chérissait avec plus de tendresse; c'était son frère Alexis, qu'il avait retiré de captivité et qu'il admettait dans sa plus intime confidence, partageant avec lui ses biens, son pouvoir, et ne se réservant que le titre d'empereur et l'autorité souveraine. Il lui avait donné le palais de

Bucoléon , à condition qu'Alexis le laisserait jouir du péage du port voisin , qui rendait tous les jours à l'empereur quatre mille livres d'argent, affectées à la dépense de sa table. Ce perfide , jaloux de voir son cadet sur le trône , résolut de lui arracher la couronne. Il pratiqua secrètement les seigneurs qu'il savait mal disposés pour Isaac , et il avait déjà formé un nombreux parti lorsqu'on en avertit l'empereur. Isaac rejeta cet avis comme une calomnie malignement inventée pour le séparer d'un frère qu'il regardait comme son soutien le plus assuré. Arrivé à Rhedeste, il y célébra la fête de Pâques, et, toujours entêté des chimères de la divination, il fut curieux de voir un devin fort accrédité parmi le peuple. C'était un charlatan de nouvelle espèce, qui ne répondait que par des sauts, des gambades et des mouvements extravagants mêlés de sons mal articulés, que de vieilles femmes interprétaient aux consultants imbéciles. La figure de l'empereur était peinte sur le mur de sa loge. Lorsqu'Isaac fut entré, le devin, après l'avoir envisagé et fait ses folies accoutumées, effaça du bout de sa baguette les yeux de la figure, et parut vouloir lui enlever son ornement de tête. Si le fait est tel que le rapporte Nicéas, il fallait que ce charlatan fût instruit du complot par quelqu'un de ses espions, comme il est assez ordinaire à ces sortes de gens. Le prince n'en fit que rire, et marcha à Cypsèles, où il s'arrêta pour mettre ses troupes en ordre, et attendre celles qui le suivaient. Cependant la noblesse conjurée murmurait en apparence du mépris que l'empereur faisait de ses officiers, et du désordre des affaires ; mais en effet elle préparait les esprits à une révolution dont elle se promettait de grands

Alberic. chr.
Monach. Alt.
ehron.
Abbas Urs-
perg. chron.
Chron. Cas.
sin.
Rhamnusius
Doutreman-
nus.
Chron. Nan-
gis.
Villehard.
p. 26, 27.
Ducange,
sur Ville-
hard. p. 266,
271, 272.
Phil. Mous-
kes.
Sabellicus,
Gesta Ianoc.
III.
Crusius in
Turcogra-
cia, l. 7.
Otto de Ste-
Blasio, c. 43.
Roger de
Hov.
Acropolit.
c. 2.
Gantarius,
c. 8.
Ducange.
Fam. byz. p.
204, 205,
215, 259.

avantages. Isaac, qui n'était nullement instruit de ces sourdes manœuvres, monta à cheval pour aller à la chasse, et fit inviter son frère à l'accompagner dans ce beau pays peuplé de gibier. Alexis s'en excusa sur une indisposition qui le tenait au lit. Dès que l'empereur fut parti, les conjurés enlèvent Alexis comme malgré lui, le transportent dans la tente d'Isaac, et le proclament empereur. Les chefs du complot étaient Théodore Branas, George Paléologue, Constantin Raoul, Michel Cantacuzène, tous parents d'Isaac et courtisans d'Alexis. Au premier bruit de cette nouveauté, toute l'armée va se ranger auprès d'Alexis; les domestiques d'Isaac, ceux qu'il avait comblés de ses bienfaits, ses ministres mêmes, s'empressent de faire leur cour au nouvel empereur. Isaac, apprenant ce soulèvement, revient sur ses pas; et, comme tous l'abandonnaient pour courir à sa tente dont son frère s'était emparé, il lève les yeux au ciel, et tirant de son sein une image de la Sainte-Vierge qu'il avait coutume de porter, il la supplie de le sauver d'un si grand danger. Voyant accourir à lui une troupe armée dans une contenance menaçante, il tourne bride et monte sur un puissant cheval; il traverse un torrent, et prend tant d'avance sur ceux qui le suivaient qu'il arrive à Stagyre en Macédoine, à plus de cinquante lieues, avant qu'ils aient pu l'atteindre. Là, accablé de fatigue, comme il prenait quelque repos, il fut livré par son hôte et ramené à Constantinople. Alexis lui fit crever les yeux dans le faubourg de Péra. Le chagrin de son infortune, joint à la douleur de ses plaies, lui fit passer plusieurs jours sans prendre aucune nourriture. Après l'avoir tenu quelque temps enfermé dans la prison du palais, on le trans-

féra dans une tour située dans un autre quartier de la ville. On ne lui donnait chaque jour qu'une petite mesure de pain et de vin telle qu'on la donnait aux plus vils esclaves. Il avait régné neuf ans et huit mois, et n'avait pas encore quarante ans accomplis.

Il avait eu deux femmes. On ignore le nom de la première, qui mourut avant qu'il fût empereur. Il en avait un fils et deux filles. L'aînée des filles prit le voile de religieuse. La cadette, nommée Irène ou Marie, selon quelques auteurs, et Cécile selon d'autres, fut d'abord mariée à Roger, fils de Tancrède, roi de Sicile. Roger étant mort avant son père, et l'empereur Henri VI s'étant rendu maître de la Sicile en 1195, elle fut donnée en mariage à Philippe, duc de Souabe, auquel Henri, son frère, céda la Toscane et l'héritage de la comtesse Mathilde. Philippe étant devenu empereur, fut assassiné en 1208; Irène mourut la même année, et fut enterrée au monastère de Lorcha, près de Tubingen, dans le duché de Virtemberg. Isaac, ayant perdu toute espérance, avait adopté Philippe, son gendre, et l'avait déclaré héritier de l'Empire, que son frère lui avait enlevé. Il espérait du secours de Henri pour le recouvrer. Le fils d'Isaac, nommé Alexis, qui n'avait que douze ans lorsque son père perdit la couronne, s'échappa des mains de son oncle. Nous raconterons dans la suite le reste de ses aventures. La seconde femme d'Isaac fut Marguerite, fille de Béla, roi de Hongrie, et d'Agnès d'Antioche. Elle n'avait que dix ans lorsqu'il la demanda à son père; il l'épousa lorsqu'elle fut nubile, et changea son nom en celui de Marie, selon l'usage des Grecs. Après la mort d'Isaac, elle épousa Boniface, marquis de Mont-

XXX.
Ses femmes
et ses
enfants.

ferrat et roi de Thessalonique. Isaac en avait eu plusieurs enfants, entre lesquels on ne connaît que Manuel, qui, comme nous le verrons dans la suite, reçut le titre d'empereur du marquis de Montferrat, second mari de sa mère.

FIN DU LIVRE QUATRE-VINGT-DOUZIÈME ET DU TOME
SEIZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SEIZIÈME

DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE QUATRE-VINGT-SIXIÈME.

I. État de la cour. II. Conjuration. III. Générosité d'Axuch. IV. Guerre contre les Turks. V. Prise de Sozopolis. VI. Nouvelle guerre contre les Patzinaces. VII. Les Patzinaces vaincus. VIII. Guerre des Serves. IX. Fils de Jean. X. Guerre des Hongrois. XI. Fin de la guerre de Hongrie. XII. Autre récit de cette guerre. XIII. Les Vénitiens se détachent de l'Empire. XIV. Mort de l'impératrice. XV. Triomphe de la Sainte-Vierge. XVI. Guerre de Paphlagonie. XVII. Prise et perte de Gangres. XVIII. Divers événements. XIX. [État de la nation arménienne et du royaume arménien de Cilicie. XX. Suite de l'histoire de Léon I^{er}, roi de Cilicie.] XXI. Conquêtes de Jean en Cilicie. XXII. Prise d'Amzarbe. XXIII. Prise de Baca. XXIV. Jean

devant Antioche. XXV. Accommodement de l'empereur avec le prince d'Antioche. XXVI. Prise de Piza. XXVII. Attaque inutile d'Alep. XXVIII. Siège de Shizar. XXIX. Shizar obtient la paix de l'empereur. XXX. L'empereur à Antioche. XXXI. Il est obligé d'en sortir. XXXII. Retour de l'empereur à Constantinople. XXXIII. Isaac réconcilié avec son frère. XXXIV. Nouvelle guerre contre les Turks. XXXV. Guerre dans le Pont. XXXVI. Désertion du neveu de l'empereur. XXXVII. Campagne du Rhynadacus. XXXVIII. L'empereur s'empare des îles du lac d'Icône. XXXIX. Mort des deux fils aînés de l'empereur. XL. Jean retourne devant Antioche. XLI. Il veut aller à Jérusalem. XLII. Blessure de l'empereur. XLIII. Il déclare

Manuel son successeur. XLIV.	Sa famille.	Page 1
Mort et portrait de Jean. XLV.		

LIVRE QUATRE-VINGT-SEPTIÈME.

1. Précautions de Manuel pour conserver l'empire. II. Son retour à Constantinople. III. Son entrée dans la ville. IV. Réconciliation de Manuel avec son frère et son oncle. V. Couronnement de Manuel. VI. Saccagement d'Édesse. VII. Mariage de Manuel. VIII. Puzène, grand-trésorier. IX. Théodore Stypioté, chancelier. X. Changement de Manuel. XI. Le prince d'Antioche réduit à se soumettre. XII. Mort de Marie, sœur de Manuel. XIII. Victoires remportées sur les Turks. XIV. Témérité de Manuel. XV. Défaite des Turks. XVI. Retour de Manuel. XVII. Insolence d'Isaac, frère de Manuel. XVIII. Déposition du patriarche Cosmas. XIX. Paix avec les Turks. XX. Seconde croisade. XXI. Dispositions de Manuel à l'égard des croisés. XXII. Départ de Conrad. XXIII. Voyage de Conrad. XXIV. Suite du voyage. XXV. Conrad passe le Bosphore. XXVI. Départ de Louis VII. XXVII. Voyage de Louis. XXVIII. Louis à Constantinople. XXIX. Il passe le Bosphore. XXX. Sujet de querelle entre Louis et Manuel. XXXI. Bonne foi de Louis. XXXII. Mauvais succès de Conrad. XXXIII. Et de Louis. XXXIV. Retour de Louis. XXXV. Fin de la seconde croisade. XXXVI. Commencement de la guerre de Sicile. XXXVII. Manuel se prépare à la guerre contre Roger. XXXVIII. Guerre des Patzinaces. XXXIX. Retardement de l'empereur. XL. Siège de Corfou. XLI. Suite du siège. XLII. Sanglante querelle des Vénitiens et des Grecs. XLIII. Héreuse témérité de Manuel. XLIV. Flotte de Roger battue. XLV. Corfou se rend. XLVI. Entreprise en l'Italie. XLVII. Guerre en Dalmatie et en Servie. XLVIII. Bataille du Drin. XLIX. Guerre de Hongrie. L. Succès de Manuel. LI. Guerre des Patzinaces. LII. Divers patriarches. Page 63.

LIVRE QUATRE-VINGT-HUITIÈME.

1. Exercices militaires. II. Manuel en Pélagonie. III. Caractère d'Andronic. IV. Son mauvais succès en Cilicie. V. Trahison d'Andronic. VI. Ses attentats. VII. Suite de la guerre de Hongrie. VIII. Paix avec les Hongrois. IX. Constantin l'Angé défait et pris par les Siciliens. X. Négociation avec Frédéric. XI. Prise de Bari par les Grecs. XII. Ducs défait Richard, comte d'Andrie. XIII. Jean l'Angé

arrive en Italie. xiv. Mort de Michel Paléologue. xv. Succès de Ducas. xvi. Prise de Brindes. xvii. Bataille navale. xviii. Les Grecs battus par Guillaume, roi de Sicile. xix. Suite de la guerre d'Italie. xx. Paix avec le roi de Sicile. xxi. Lettre de Guillaume à Manuel. xxii. Conclusion de la paix. xxiii. Conquêtes de Thoros en Cilicie. xxiv. Pillage de l'île de Chypre. xxv. Manuel regagne la Cilicie. xxvi. Andronic s'échappe de prison et est repris. xxvii. Soumission du prince d'Antioche. xxviii. Entrevue du roi de Jérusalem et de l'empereur. xxix. Manuel à Antioche. xxx. Entreprise sur Alep. xxxi.

Chasse de Manuel. xxxii. Blessure de Baudouin guérie par Manuel. xxxiii. Retour de Manuel à Constantinople. xxxiv. Guerre contre les Turks. xxxv. Manuel retourne sur les Turks. xxxvi. Fin de la guerre contre les Turks. xxxvii. Mort de l'impératrice Irène. xxxviii. Le sultan d'Icône à Constantinople. xxxix. Fêtes données au sultan. xl. Départ du sultan. xli. Manuel songe à un second mariage. xlii. Mariage de Manuel avec Marie d'Antioche. xliii. Vengeance du comte de Tripoli. xliiv. Dispositions de Manuel à l'égard de la réunion des deux églises.

Page 140

LIVRE QUATRE-VINGT-NEUVIÈME.

a. Valeur infructueuse des Comnènes. ii. Causes de la nouvelle guerre de Hongrie. iii. Affaires de Servie. iv. Amauri, roi de Jérusalem, s'allie avec l'empereur. v. Démarches de Manuel pour s'opposer à l'ambition de Frédéric. vi. Révolution en Hongrie. vii. Désès dépouillé de la principauté de Servie. viii. La fille de l'empereur fiancée à Béla. ix. Stypiote supplanté par Camatère. x. Renouveaulement de la guerre de Hongrie. xi. Manuel passe le Danube. xii. Opiniâtreté du vieux Étienne. xiii. Continuation de la guerre de Hongrie. xiv. Évasion d'Andronic. xv. Il est rappelé à la cour. xvi. Ligue de l'empereur avec plusieurs princes contre les Hongrois. xvii. Ambassade du

Prêtre-Jean. xviii. Zeugmine reprise par Manuel. xix. Paix accordée aux Hongrois. xx. Mort de Guillaume, roi de Sicile. xxi. Retour d'Andronic en Cilicie. xxii. Il débauche Philippa, sœur de l'impératrice. xxiii. Nouvelles aventures d'Andronic. xxiv. Les Grecs battus par les Hongrois. xxv. Ravage de la Hongrie. xxvi. Henri, duc d'Autriche, vient trouver Manuel. xxvii. Réparation des villes d'Asie. xxviii. Suite de la guerre de Hongrie. xxix. Disgrace d'Alexis, fils d'Axuch. xxx. Préparatifs de la bataille de Zeugmine. xxxi. Bataille de Zeugmine. xxxii. Triomphe de l'empereur. xxxiii. Manuel en Servie. xxxiv. Envoyés d'Amauri à Manuel. xxxv. Naïs-

sance d'Alexis, fils de Manuel. xxxvi. Michel d'Anchiale, patriarche de Constantinople. xxxvii. Expédition d'Égypte. xxxviii. Siège de Damiette. xxxix. Mau-

vais succès du siège. xl. Dernière assaut. xli. Levée du siège. xlii. Voyage d'Amasri à Constantinople. Page 199

LIVRE QUATRE-VINGT-DIXIÈME.

1. Guerre des Vénitiens. ii. Causes de cette guerre selon les auteurs italiens. iii. Autre récit des Grecs. iv. Hostilités de la flotte vénitienne. v. Retour de la flotte vénitienne. vi. Guerre d'Ancône. vii. Paix avec les Vénitiens. viii. Hostilités du sultan d'Icône. ix. Ravages et défaite des Turks. x. Renouvellement de la guerre contre Azzeddin. xi. Réparation de Dorylée. xii. Entreprise inutile sur Amasie. xiii. Cruauté d'Isach. xiv. Guerre contre le sultan d'Icône. xv. Bataille de Myriocéphale. xvi. Suite de la bataille. xvii. Diverses aventures de Manuel et de ses troupes. xviii. Le sultan offre la paix. xix. Retour de l'empereur. xx. Bataille du Méandre. xxi. Projet d'une nou-

velle expédition en Égypte. xxi. Lâcheté d'Andronic l'Angé. xxii. Manuel Cantacuzène puni de ses excès. xxiii. Manuel fait lever le siège de Claudiopolis. xxiv. Correspondance de Manuel avec Frédéric. xxv. Double mariage de la fille et du fils de Manuel. xxvi. Mort de Manuel. xxvii. Élections de Manuel. xxix. Ses conquêtes. xxx. Ses bâtiments. xli. Sa conduite à l'égard des monastères. xlii. Mauvaise économie à l'égard de l'entretien des troupes. xliiii. Liberté rendue aux citoyens devenus esclaves. xliiii. Retranchement des fêtes. xlv. Inclination de Manuel en faveur des Latins. xlv. Manuel théologien. Page 356

LIVRE QUATRE-VINGT-ONZIÈME.

1. État de l'Empire à la mort de Manuel. ii. Commencement d'Alexis. iii. Nouveaux desseins d'Andronic. iv. Andronic se rapproche de la cour. v. Mécontentement général. vi. Conjuration contre le protosébaste. vii. Grand tumulte à Constantinople. viii. Guerre ouverte au milieu de Con-

stantinople. ix. Le patriarche conservé malgré le protosébaste. x. Marche d'Andronic. xi. Andronic devant Constantinople. xii. Traitement fait au protosébaste. xiii. Massacre des Latins dans Constantinople. xiv. Le patriarche devant Andronic. xv. Entrée d'Andronic. xvi. Méhar-

cetés d'Andronic. xvii. Opposition de Jean Vatace à la tyrannie d'Andronic. xviii. Couronnement du jeune Alexis. xix. Mort de l'impératrice Marie. xx. Théodose quitte le siège de Constantinople. xxi. Manège d'Andronic pour se faire empereur. xxii. Couronnement d'Andronic. xxiii. Mort d'Alexis. xxiv. Andronic épouse Agnès, veuve d'Alexis. xxv. Les prélats donnent l'absolution à Andronic. xxvi. Malheureuse entreprise de Lampardas. xxvii. Amusements d'Andronic. xxviii. Siège de Nicée. xxix. Siège de Pruse. xxx. Isaac se retire en l'île de Chypre. xxxi. Il y prend le titre d'empereur. xxxii. Vengeance

d'Andronic sur les amis d'Isaac. xxxiii. Diagræce d'Alexis, fils naturel de Manuel. xxxiv. Nouvelles cruautés. xxxv. Prise de Durazzo et de Thessalonique par le roi de Sicile. xxxvi. Inutile armement des Grecs. xxxvii. Conduite d'Andronic. xxxviii. Traité d'Andronic avec Saladin. xxxix. Préparatifs d'Andronic. xl. Édit cruel. xli. Andronic consulte le sort sur son successeur. xlii. Hagiochristophorite veut prendre Isaac et est tué lui-même. xliii. Proclamation d'Isaac. xliv. Fuite d'Andronic. xlv. Prise et mort d'Andronic. xlvi. Bonnes qualités d'Andronic. Page 306

LIVRE QUATRE-VINGT-DOUZIÈME.

I. Nouvelle race d'empereurs. ii. Portrait d'Isaac. iii. Ses ministres. iv. Commencements d'Isaac. v. Guerre des Siciliens. vi. Les Siciliens vaincus. vii. Suite de leur défaite. viii. Tentative de Branas pour se faire empereur. ix. Irruption des Turks. x. Malheureuse expédition en Chypre. xi. Révolte des Bulgares. xii. Commencement de la guerre. xiii. Défaite de Jean Cantacuzène. xiv. Branas proclamé empereur. xv. Il marche à Constantinople. xvi. Combat sur mer. xvii. Lâcheté de l'empereur. xviii. Préparatifs de la bataille. xix. Bataille de Constantinople. xx. Suites de la victoire. xxi. Troubles à Constantinople. xxii. Continuation de la guerre des Bulgares. xxiii. Conrad se retire

en Palestine. xxiv. Fin de la guerre des Bulgares. xxv. Révolte de Mancaphas. xxvi. Commencement de la troisième croisade. xxvii. Mauvaise foi d'Isaac. xxviii. Frédéric se met en marche. xxix. Il arrive à Philippopoli. xxx. Retour des députés de Frédéric. xxxi. Frédéric traverse la Thrace. xxxii. Accord des deux empereurs. xxxiii. Passage de l'Hellespont. xxxiv. Frédéric en Asie. xxxv. Ses combats contre les Turks. xxxvi. Prise d'Icône. xxxvii. Mort de Frédéric. xxxviii. Richard en Chypre. xxxix. Isaac, empereur de Chypre, traite et rompt le traité. xl. Richard s'empare de l'île. xli. Gui de Lusignan, roi de Chypre. xlii. Suites de cette expédition. xliii. Impos-

teur qui se dit Alexis, fils de Manuel. XLIV. Autres révoltes. XLV. Traitement d'Alexis, fils naturel de Manuel. XLVI. Succession de patriarches à Constantinople. XLVII. Isaac battu par les Valaques et les Bulgares. XLVIII. Ri-

dicule venant d'Isaac. XLIX. Nouvelle guerre des Valaques et Bulgares. L. Révolte de Constantin l'Anglais. LI. Isaac meurt entre les Bulgares. LII. Isaac trôné par son frère. LIII. Isaac et ses enfants. LIV.

FIN DE LA TABLE DU TOME SEIZIÈME.

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ENTIÈREMENT, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'APRÈS
LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,

MÉMEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES);

CONTINUÉE

PAR M. BROSSET JEUNE,

MEMBRE DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.



PARIS,
IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXXVI.

is, hélas ! aujourd'hui que le sort t'a ravie
mon cœur amoureux, mon cœur n'a plus de vie,
il n'a plus de chant, tout mon être est regrets,
je ne puis m'égayer !... Sur sa tige flétrie
mon sans soleil est aussi sans attraits :
je ne suis rien sans Amélie !

ant de le connaître, afin de te chérir,
je n'aurais le secret d'aimer, pleurer, souffrir,
je n'aurais de l'amour, dans mon indifférence,
je n'aurais qui flétrit, qui blesse et fait mourir ;
je n'aurais les douleurs que procure l'absence
Et qu'un retour seul peut guérir !

—

us

us

br

ps

kw

kw

ui

ui

z

z

z

z

GRAMMAIRE ÉGYPTIENNE,

OU

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE L'ÉCRITURE SACRÉE ÉGYPTIENNE

APPLIQUÉS A LA REPRÉSENTATION DE LA LANGUE PARLÉE

PAR CHAMPOLLION JEUNE ,

1 vol. petit in-folio , divisé en trois parties. La première a paru.
Prix..... 10 fr.

La mort si précoce du savant Français dont les efforts d'érudition arrachèrent le voile qui couvrait l'antique Égypte (comme l'a dit dans une circonstance solennelle l'illustre Silvestre de Sacy) sera pas complètement funeste à la science que Champollion Jr. par ses travaux. La *Grammaire égyptienne*, où les principes généraux de cette science sont méthodiquement exposés et développés par de nombreux exemples, était heureusement terminée avant ce fatal événement, et entièrement mise au net de la main de l'auteur. C'est ce même manuscrit qui vient d'être mis sous presse, après de nombreux essais typographiques faits dans l'intention de reproduire dans le texte même les citations en caractères égyptiens dont il abonde. On y est heureusement parvenu, et l'on peut assurer que la parfaite exécution de l'ouvrage répondra à son importance. Il est divisé en XIV chapitres, subdivisés en sections et celles-ci en articles (le premier chapitre, *Noms, formes et disposition des caractères sacrés*, a trois sections et quarante-huit articles).

On souscrit en se faisant inscrire chez MM. Firmin Didot : le tirage fini, il sera distribué à MM. les souscripteurs dans l'ordre de leur inscription.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

